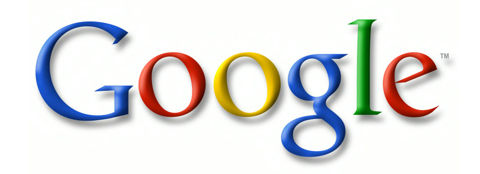
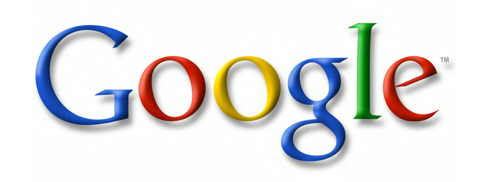






ABRÉGÉ
DE
HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.
TOME VIII.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays que les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages ; Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME HUITIÈME.

---

v. 40

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DU VOYAGE EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE V.

Départ de Malines. — Arrivée à Bruxelles. — Détails circonstanciés sur l'histoire et l'état actuel de cette ville. — Château de Chomberg. — Ville de Tirlemont. — Traits des habitans du Hainault. — Louvain. — Tournai. — Tombeau de Childeric. — Vénération des habitans pour les cigognes.

Après nous être stérilement rassasiés de toutes les richesses ecclésiastiques que renferme Malines, nous sommes montés en voiture, et l'on nous a conduits au grand Belgique.

Belgique.

trot sur une belle chaussée qui mène à Bruxelles, entre deux magnifiques allées d'arbres. Des deux côtés on aperçoit des paysages enrichis de superbes édifices, de temples, de maisons de plaisance : tout annonce l'approche d'une ville vaste et riche, asile de l'opulence et des arts ; enfin, la demeure d'un peuple sensible aux jouissances de la vie. Avant d'arriver à Bruxelles, on trouve une avenue formée de grands et beaux arbres : elle peut servir de promenade publique. Aux environs de la ville le sol commence à s'élever agréablement. J'eusse été ravi de pouvoir traverser ce beau pays, lorsqu'il est paré des trésors de l'été. Autour des murs est une autre belle allée formée de hauts peupliers. De l'intérieur de la porte, on découvre une ville qui, par son étendue, sa population, sa magnificence et la beauté de son architecture, mérite d'être considérée comme une des premières résidences de l'Allemagne.

Depuis la destruction des couvens, Bruxelles a été embellie de plusieurs places publiques, autour desquelles on a déjà bâti plusieurs maisons nouvelles. Autant qu'il est possible d'en juger par la multitude qu'on rencontre dans les rues, le peuple de Bru-

xelles n'est, quant aux formes extérieures, nullement favorisé par la nature. Soit qu'on doive attribuer cet effet à la manière de vivre des habitans, aux influences du sol, à son ancienne constitution; soit enfin à quelques causes inconnues, il est certain que la majeure partie est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la stature moyenne. Nous n'avons point trouvé ici ces belles figures pleines, ces fronts élevés, ces nez aquilins, ces grands yeux pleins de feu, et ces bouches fortement prononcées que nous avons vus à Limbourg et même dans le territoire de Liége, jusqu'à Tirlemont.

Belgique.

C'est à juste titre que l'on a comparé la forme de la ville de Bruxelles à une poire. Elle est située sur un terrain fort inégal; la moitié de la ville vers l'ouest, est bâtie dans une plaine, aux deux côtés de la rivière de Senne, qui s'y divise en plusieurs branches, et forme différentes îles; l'autre moitié, située vers l'orient, s'élève en amphithéâtre sur une colline dont la partie la plus haute est de vingt-six toises au-dessus de la rivière. Cette colline est découpée par plusieurs gorges ou enfoncemens qui débouchent vers la plaine, et ajoutent à l'inégalité du terrain, en formant sept petites mon-

tagnes ou buttes distinctes dans les hauts
Belgique. quartiers de la ville. Ces diverses éminences lui donnent de loin un aspect pittoresque, et qui annonce le rang qu'elle occupe avec distinction parmi les premières cités de l'Europe.

On trouve dans *Ericius Puteanus* une série de remarques qui pourraient être regardées comme amusantes, s'il ne les présentait que comme un jeu du hazard, et s'il n'y attachait pas une sorte de fatalité tirée de la combinaison mystérieuse des nombres.

Bruxelles fut d'abord gouvernée par *sept* seigneurs à-la-fois, qui y possédaient *sept* châteaux, et dont les familles sont restées sous le nom des *sept* familles patriciennes, parmi lesquelles on élisait les magistrats, *sept* paroisses, *sept* places publiques, *sept* hôpitaux, *sept* maisons pieuses, *sept* montagnes, *sept* tribunaux, *sept* portes; et ce qu'il y a de plus remarquable sous d'autres rapports, c'est qu'on y a vu séjourner à-la-fois *sept* têtes couronnées, qui furent: l'empereur Charles-Quint; Philippe II son fils, alors roi de Naples; Maximilien, roi de Bohême; Éléonore, reine de France; la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas; Muley-Hassem, roi de Tunis; et la

duchesse de Lorraine, reine de Jérusalem : cette dernière, à la vérité, était reine *in partibus*. Ajoutez à cela vingt-une fontaines, qui forment précisément un multiple de sept, et vous ne serez plus étonné que Bruxelles ait été vantée comme septénaire par tous les auteurs qui l'ont décrite. Belgique.

Bruxelles est cependant irrégulièrement bâtie, les rues sont tortueuses, se croisent et se traversent mutuellement, quelques-unes sont larges. L'on y voit des maisons solidement construites et qui ont de l'apparence. Au reste, à l'exception des grands édifices, elles sont, ainsi que toutes celles des Pays-Bas, recouvertes d'un enduit blanchâtre.

La Senne, qui l'arrose, est une très-petite rivière, large tout au plus de trois à quatre toises, dans les lieux où toutes ses branches sont réunies, et qui a environ trois ou quatre pieds de profondeur. Il semblerait qu'une si petite rivière devrait être de bien peu d'utilité à la navigation, si l'on considère surtout que son lit est appauvri par la quantité d'îles qu'elle forme au milieu de Bruxelles, au point que l'un de ses bras, nommé la petite Senne, a au plus cinq à six pieds de largeur. Encore ne par-

lons-nous que de la saison où les eaux de la Senne sont parvenues à une hauteur moyenne; car en hiver elles débordent et inondent les prairies environnantes, tandis que dans l'été elles sont presque nulles. On y a suppléé, au moyen d'une coupure faite au-dessus de Bruxelles; on a détourné une partie des eaux de la Senne, pour les répandre dans le canal qui passe près de Vilvorden. Les deux rives du canal forment une promenade magnifique, connue sous le nom d'Allée verte.

Le parc est une des plus charmantes promenades dont on puisse se faire une idée; mais on lui a donné une physionomie moderne; il joignait l'élégante symétrie d'un jardin italien à la féconde variété d'un jardin anglais. On voyait de toutes parts s'élever en amphithéâtre, de magnifiques jardins remplis de fleurs et d'arbustes rares; des espaliers, des parterres, des terrasses communiquaient ensemble par de nombreux escaliers.

Dans le vallon qui est aujourd'hui comblé et au niveau du reste, on voyait quantité de fontaines, de bassins, de grottes, un labyrinthe, une maison de bois que l'on avait construite en Espagne, et qu'on y avait apportée à grands frais. Une multi-

tude de statues sur piédestaux ou en gaînes, garnissaient les superbes allées. Au Belgique. lieu de quinconces, c'était en quelque sorte des bois de haute futaye, peuplés de toute espèce de bêtes fauves, et sous le feuillage desquels on trouvait, dans la saison la plus brûlante de l'année, un abri impénétrable aux ardeurs du soleil. On montre encore l'emplacement où Charles-Quint se fit bâtir, en 1566, un hermitage solitaire: il y résida et y mena la vie la plus triste, jusqu'au moment de son départ pour l'Espagne.

L'hôtel-de-ville est bâti sur la place du marché, la plus belle des places publiques de Bruxelles, et qui n'était autrefois qu'un marais. Ce fut en 1380 que l'on commença ce superbe bâtiment, et il fut achevé après quarante-deux ans de travail. On cite ce monument comme un modèle d'architecture gothique. Il est quarré, surmonté d'une tour pyramydale, et a 364 pieds de hauteur. On plaça à son sommet une statue de St. Michel, de cuivre doré, foulant aux pieds un dragon: elle avait dix-sept pieds de hauteur, et tournant sur un pivot, elle pouvait servir de girouette. Il est fâcheux que cette tour, qui est d'une beauté ache-

Belgique. vée, ne se trouve point juste au milieu de l'édifice.

Nous ne devons pas non plus oublier l'arsenal et le théâtre de l'opéra. Le premier n'est pas remarquable par la beauté extérieure de ses bâtimens, mais il est fameux par le nombre d'armures anciennes qu'on y avait rassemblées, entre autres, les armes de l'empereur Charles-Quint; son épée de parade, avec laquelle il créait les chevaliers de la toison d'or; le grand étendard de France, pris à la bataille de Pavie; la peau du cheval que montait l'infante Isabelle, lorsqu'elle fit son entrée à Bruxelles; l'armure du malheureux Montézuma, empereur du Mexique; l'épée qu'Henri IV envoya à l'archiduc Albert, pour lui signifier d'une manière très-laconique, une déclaration de guerre; et d'autres curiosités, qui sont presque toutes des monumens historiques.

On compte à Bruxelles plusieurs salles de spectacles; mais il en est une surtout plus digne d'attention que les autres, par sa grandeur, le bon goût de sa décoration intérieure et extérieure: elle est sur la place de la Monnaie, et a été bâtie en 1720,

sous la direction de l'architecte italien Bombardi.

Belgique.

Il existe encore dans le parc un bassin quadrangulaire, où le czar Pierre I.er se laissa tomber lors de son voyage à Bruxelles en 1717. On y plaça cette inscription:

Petrus Alexiowiz, czar Moscoviæ, magnus dux, margini hujus fontis incidens, illius aquam nobilitavit, libato vino hora post meridiem tertia. Die 26 Aprillis anno 1717.

Le fait sur lequel était fondée cette inscription est réel. Ce célèbre empereur s'étant enivré dans un repas qu'on lui avait donné, on l'amena dans cet endroit pour respirer un air frais: il tomba dans le bassin. On sait que le czar était sujet à boire outre mesure, et que dans l'état d'ivresse il était capable des actions les plus atroces. Comment, s'écria-t-il un jour dans un moment de franchise, *je réformerai mon peuple, et je ne saurai me réformer moi-même.*

L'église de Ste. Gudule est un vieil édifice vaste et de l'aspect le plus imposant. On voit dans la principale chapelle un magnifique et sublime tableau de Rubens. Le sujet qu'il a choisi est le Christ, donnant à Pierre les clefs du ciel. Il règne une sé-

rénité divine dans ces beaux groupes, dont les chairs sont aussi fraîches que si elles venaient d'être peintes.

L'église St. Jacques est, à l'exception de quelques ornemens assez puérils, un des plus élégans édifices de Bruxelles: sa façade extérieure est grande et noble. Ce bel édifice, qui réunit à-la-fois la richesse, la grâce et la simplicité, est d'ordre corinthien. La vue de l'intérieur m'a fait encore plus de plaisir. On ne peut reprocher le moindre défaut de proportion aux colonnes d'ordre corinthien dont il est embelli; les chapiteaux sont admirablement bien sculptés: la forme entière du vaisseau, l'ordonnance des croix sont d'une perfection rare.

L'abbé Mann, vieux anglais, nous a procuré l'occasion de voir le cabinet de peintures du banquier Dambot. C'est une excellente collection, qui, au milieu même de Bruxelles, transporte en Italie, et rappelle d'une manière délicieuse les arts et les chefs-d'œuvre de cette belle contrée.

A une demi-lieue de la ville, sur le bord du canal de Malines, est situé le château de *Schomberg*. Cet édifice est un monument précieux de bon goût: les proportions en sont admirables: il est surmonté d'une cou-

pole qui repose sur un magnifique péristyle composé de douze colonnes d'ordre corinthien. Rien n'égale la somptuosité et le goût de l'ameublement. Belgique.

Mais ce qui a le plus frappé mes yeux, c'est l'élégante et noble simplicité de la chapelle bâtie sur un plan carré. Au milieu est une niche dans laquelle on voit la plus parfaite des muses ou des déesses, en marbre de Carrare, d'après un modèle grec. Ici cette muse a reçu le nom de Ste. Catherine, par une sorte de flagornerie pour la divinité du lieu. A ses pieds on voit une couronne et un sceptre: un sculpteur de Namur, nommé Leroy, est auteur de ce chef-d'œuvre. Au-dessus est un triangle rayonnant, et au centre de ce triangle, plane une colombe.

Je n'ai vu nulle part une plus belle collection de vases de la Chine et du Japon que dans ce palais. Celui qui m'a paru le plus précieux de tous, est une grande urne entourée de bronze doré, qui se termine par un soc triangulaire. A l'extrémité est un vase de porcelaine de forme cylindrique, avec lequel il s'unit à la bordure inférieure qui, semblable à un magnifique chandelier, se ramifie en plusieurs branches,

Belgique.

et se termine au centre en un faisceau de thyrses.

Le jardin renferme de grandes beautés de détail. Un canal artificiel, qui se joint au canal de Vitvorden, sur lequel on voit quantité de barques, offre, par une perspective mensongère, l'aspect d'un fleuve qui serpente avec majesté. La grande cascade, chef-d'œuvre d'architecture hydraulique, ne joue qu'au moyen d'une pompe à feu, dont le cylindre a quarante-quatre pouces de diamètre. On trouve aussi dans ce jardin une foule de plantes et d'arbres exotiques très-rares, également dignes de l'attention des botanistes et des curieux; l'orangerie, les plates-bandes de fleurs, les offices, la ménagerie, la tour chinoise, sont disposés avec goût. Chacun de ces bâtimens est construit dans le style qui lui est propre. La tour a onze étages; on y monte par cent trente-un degrés: son élévation est de cent vingt pieds. Au sommet de cette tour, la vue est incommensurable: lorsque l'horizon est pur, on découvre Anvers.

Les beautés de détail que renferme ce séjour enchanté, attestent et le goût des maîtres, et cet impérieux besoin auquel les

rois, les princes, tous les grands de la terre ne sauraient échapper, celui de rendre hommage à la nature, de rentrer en eux-mêmes, et d'aller quelquefois loin du bruit des cours savourer les douceurs de la vie champêtre et de cette presque solitude, aliment des ames fortes, ou palliatif bienfaisant pour les cœurs malades. Belgique.

La route de Bruxelles à Louvain est magnifique. Le pays est bien cultivé et annonce des habitans aussi actifs qu'industrieux. Les chemins sont bordés de peupliers élevés, disposés de manière que de loin on croirait apercevoir de vastes forêts. De longues échappées de vue, qui interrompent par intervalle cette noble et élégante uniformité, animent et varient ce majestueux paysage. Enfin, une foule de petites villes semées sur cet horizon immense, et bâties dans des sites pittoresques, embellissent cette scène à-la-fois *grandiose* et romantique. L'attention du voyageur, suspendue, et toujours électrisée par la variété du spectacle, se repose sans se fixer, et reporte vers son cœur des images également douces et philosophiques.

Nous sommes arrivés en peu d'heures à Enghien, où le duc d'Aremberg faisait ci-

Belgique.

devant sa résidence. Son château est ancien et d'une architecture simple. Ce vaste édifice est entouré d'un parc immense, planté partie à la manière de Lenôtre, et partie dans le goût anglais. Ce parc est traversé par une rivière, ou plutôt par un canal sur lequel on peut se promener en bateau. Au milieu du canal s'élève une petite île où l'on aperçoit une colonnade entremêlée de plusieurs statues et de différens bustes en marbre. Les serres sont distribuées dans le goût anglais. Nous y avons fait une assez longue promenade sous de beaux cerisiers chargés de fruits mûrs. Un jardinier, élève de Browne, si célèbre dans la grande Bretagne, exposait à nos yeux, par son art magique, au mois d'avril les trésors de juillet.

La ville de Tirlemont, où nous avons passé, ne possède point de monument qui ait mérité spécialement de faire l'objet de nos recherches; mais à quelque distance de cette ville, en suivant la route de Tongres, on trouve trois grands monceaux de terre, qui s'élèvent en forme de tertre. Nous avons interrogé plusieurs habitans sur ces anciens monumens; on ne nous a rien répondu de satisfaisant. Entre autres conjectures que


Belgique.

n a formées à ce sujet, on a prétendu que
sont des anciens tombeaux érigés par
s anciens Romains, à la mémoire de leurs
énéraux morts loin de leur patrie. En
onsultant les anciens auteurs qui ont ré-
andu le plus grand jour sur les antiquités
omaines, on ne trouve absolument rien
qui réponde à cette coutume. Nous pensons
qu'il vaut mieux s'en tenir à l'avis de ceux
qui estiment que ces monceaux grossiers
sont l'ouvrage des habitans du nord, et que
eur époque date du siècle où leur irrup-
ion porta les derniers coups à l'empire ro-
main. Lorsqu'ils avaient remporté quelque
victoire signalée, ils érigeaient une espèce
de trophée informe et grossier qui consis-
tait simplement en un amas de pierres et
de terre. C'est à un reste de cette coutume
que l'on doit attribuer ce fameux monument
d'ossemens humains que les Suisses avaient
construit avec les os des Bourguignons tués
par eux sur le champ de bataille.

Les traits des habitans du Hainault nous
ont paru aussi mâles et aussi caractérisés
que ceux des habitans de Limbourg, aux-
quels les physionomies insignifiantes des
Brabançons méritent si peu d'être compa-
rées. En un mot, nous avons retrouvé ici

Belgique.

cette santé, cette force, cette vigueur des habitans de Juliers. Mais comment est-il possible que nous n'ayons pas rencontré dans cette province une seule belle femme. Au surplus, l'on voit régner ici comme dans tout le Brabant, le phlègme le plus absolu. Rien ne peut troubler l'homme des champs ni le citadin, dans l'exercice de son travail.

Une route superbe conduit de Tirlemont à Louvain, à travers de rians paysages qui présentent le tableau le plus varié. Toute la ville est environnée d'un vieux mur de briques, flanqué de distance en distance, de tours rondes à moitié ruinées. La grandeur de la ville, qui est loin de répondre à son peu de population et au dépérissement de son commerce, prouve ce que nous avons déjà plusieurs fois eu occasion de remarquer, que dans presque toutes les villes de la ci-devant Belgique, il s'est fait des métamorphoses en sens contraire. La fermeture de l'Escaut, l'impossibilité de donner de l'activité au commerce, ont fait tourner vers l'agriculture et vers l'économie domestique, l'industrie des habitans.

Louvain est une des villes où ce changement est le plus sensible; tandis que les

villages

villages qui l'environnent prennent chaque jour un air de prospérité, ses ressources diminuent; elle n'a plus guère aujourd'hui d'autre commerce que celui de la bière blanche, très-renommée dans le pays, et pour le transport de laquelle on a construit exprès la chaussée qui mène à la ville de Tirlemont. Ce n'est pas qu'on n'y fabrique encore quelques étoffes de laine, mais c'est fort peu de chose en comparaison des fabriques de toiles qui y existaient autrefois. Belgique.

Il n'y existe d'édifice remarquable que l'hôtel-de-ville, dont l'architecture se distingue par sa régularité et par une prodigieuse quantité de figures et d'ornemens. C'est un bâtiment carré, à trois étages, au-dessus duquel s'élèvent, de chaque côté, trois tours façonnées avec beaucoup d'art; elles ne sont pas d'une hauteur excessive; mais leur style est d'un genre particulier, et se rapproche assez de l'architecture chinoise. L'église collégiale de Saint-Pierre mérite cependant l'attention du voyageur.

Après avoir examiné à Louvain tout ce qu'il y avait de plus curieux, nous avons suivi la route de Tournai. Cette ville était, à ce qu'il paraît, originairement bâtie sur un seul côté de l'Escaut; mais depuis, lors-

Belgique. que le commerce de la Belgique était dans un état florissant, elle s'agrandit considérablement et s'étendit sur l'autre rive. Aussi se trouve-t-elle divisée par le fleuve, en ville vieille et en ville neuve. Cette dernière moitié est ornée d'un quai spacieux et superbe, planté d'arbres, et qui forme une promenade des plus belles. C'est là que, les jours de repos, on voit réunie la belle jeunesse de la ville. Les femmes les plus riches viennent y faire parade des modes les plus récentes de la capitale; celles du commun, qui tiennent davantage à la mise antique, ne laissent pas d'y chercher l'admiration.

Les maisons sont bien bâties, les rues propres, en général assez droites, mais la population ne répond point à la grandeur de l'enceinte. La ville renferme présentement, environ vingt-cinq mille ames, et en contiendrait aisément le double. Les ateliers spacieux présentent le spectacle de l'industrie et de l'activité; les camelots, les baracans, les bas de laine, la toile de Flandres et une infinité d'articles de tannerie, de papeterie, etc., tels sont les objets qui sortent des manufactures de Tournai.

Nous avons admiré la beauté de l'église cathédrale, surmontée de quatre clochers.

L'intérieur en est de la plus grande richesse : le marbre, les sculptures, les bas-reliefs sont prodigués de tous côtés, soit dans les chapelles, soit dans les tombeaux. Belgique.

Il paraît assez croyable que cette église a été fondée par Childéric I.er, petit fils de Clodion, roi de France. Il y mourut, et son tombeau y fut découvert par pur hazard, le 27 mai 1655.

Lors de la démolition de quelques vieilles maisons qui entouraient l'église, on trouva d'abord, à sept pieds de profondeur, une agraffe d'or, et un sac de cuir presque pourri, où il y avait plus de cent médailles d'or. Le cri que jeta l'ouvrier qui fit cette découverte assembla du monde et excita à de soigneuses recherches. On n'eut pas fouillé long-temps, que l'on trouva cent médailles d'argent, deux têtes de mort, quelques os de squelette, et des ossemens de cheval : puis ensuite, dans un espace d'environ cinq pieds en carré, on découvrit une épée, divers morceaux d'or qui avaient servi d'ornement au fourreau, le fer d'une hache et celui d'un javelot ; un étui d'or avec un stylet pour écrire ; deux petites verges d'or carrées, émaillées de rouge,

Belgique.

avec leurs charnières en or, et qui avaient servi ensemble à joindre deux plaques d'ivoire, pour des tablettes; une petite tête de bœuf, d'or émaillé; un gros anneau d'or, quatre grosses agraffes d'or, qui paraissaient avoir servi à attacher le baudrier du prince; une petite boule de crystal, plusieurs figures d'abeilles, d'or et d'argent; et enfin, un anneau d'or orné d'un cachet, sur lequel on voit la figure de Childéric, avec ces mots gravés en caractères romains: *Childerici regis.*

Ces divers monumens donnèrent lieu à des dissertations très-instructives. Ils servirent d'ailleurs à confirmer un point de l'histoire de ces temps, que la coutume était alors d'enterrer avec les princes, leurs armes, leur cheval de bataille et plusieurs choses précieuses. De même que dans les contrées à demi-sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, on suppose encore des besoins à ceux qui ont payé le dernier tribut à la nature, et qu'on jette dans leur tombe, des armes, des vêtemens, et ce qui est plus absurde, des comestibles.

On voit encore sur le bord supérieur de l'Escaut quelques vestiges des anciennes fortifications qui furent démolies par ordre de

Joseph II, et que depuis on n'a pas songé à restaurer. Cette opération dispendieuse ne serait point d'ailleurs d'une absolue nécessité, même en cas de guerre. Cette place, très-éloignée du Rhin, de la république Batave et de la mer, ne peut plus être considérée comme ville frontière. Belgique.

Les femmes de Louvain ne sortent jamais sans de longues mantes. Ces mantes ou capotes ont un capuchon très-ample, dont elles s'enveloppent la tête lorsqu'elles veulent se garantir de la poussière ou de la pluie. Ce vêtement n'a rien de magnifique. Cependant il est moins hideux que les capes noires de Bruxelles, qui donnent à celles qui les portent, l'air de véritables revenans. Je me crus transporté sur les rives du Cocyte, lorsque pour la première fois, je vis sur le marché, ces fantômes femelles noirs de la tête aux pieds, uniformément drappés d'étoffes de qualités différentes, usées, rapées, les unes de laine, les autres de soie.

Nous n'avons pas voulu quitter ces environs sans aller voir les villages de Blangies et de Malplaquet, fameux par la déroute de l'armée française, mais dont le malheur fut si bien réparé à la bataille de Fontenoi, quarante ans après.

Belgique.

Les règnes animal et végétal diffèrent fort peu dans ce pays, de l'état où ils sont dans le reste de la Flandre. On y remarque seulement une grande quantité de cigognes, qui y sont attirées et par le climat qui leur est favorable, et par les terrains bas et marécageux, où ces animaux trouvent dans les reptiles, dans les crapaux, dans les grenouilles, la nourriture qui leur convient.

On voit ces volatiles innocens se confier eux et leur couvées aux domiciles des hommes, avec une sécurité qui porterait à croire qu'ils ont quelques notions des droits de l'hospitalité, qu'ils s'imaginent que leur utilité impose aux villageois le devoir, non-seulement de ne les point troubler, mais encore de les protéger. Mais hélas ! ce n'est point à ce sentiment d'équité et de justice que les cigognes doivent la tranquillité dans laquelle on les laisse vivre ; c'est à la superstition, c'est à de fausses idées qui, du moins, ne sont pas dangereuses, en ce qu'elles produisent des résultats utiles. Les gens de campagne s'imaginent bonnement que la présence d'un nid de ces oiseaux attire le bonheur sur leur petite habitation, qu'elle les préserve de plusieurs malheurs, notamment des incendies.

Ils ont la même idée, par rapport aux hirondelles. Ils craindraient qu'il ne leur arrivât quelque malheur, s'ils venaient à tuer ou emprisonner un seul de ces oiseaux. On sait, au reste, que les cigognes sont très-communes dans les Pays-Bas. On en observa un jour plusieurs à Paris, qui s'étaient placées sur le dôme de l'école militaire : des vieux soldats qui les aperçurent en conjecturèrent qu'il y avait eu quelque grande affaire en Flandre, et que le bruit du canon les avait effrayées. Ils ne se trompèrent point ; quelques jours après, un courier apporta la nouvelle d'une victoire signalée, remportée par l'armée française. Belgique.

CHAPITRE VI.

Ville de Namur. — Aspect de la Meuse et de la Sambre. — Villes de Menin et de Courtrai. — Ypres, son état actuel. — Nieuport et Ostende. — Histoire de la compagnie des Indes, que l'empereur y avait établie. — Bruges, sa description. — Jean de Bruges, fameux peintre. — Culture des tulipes.

Belgique.

En suivant une charmante vallée, nous nous sommes dirigés sur Namur. Environnée de montagnes, elle est bâtie au confluent de la Sambre et de la Meuse; sa figure est ovale. Rien de plus enchanteur que les deux rives de la Meuse: le spectacle qu'elles offrent est une espèce de tableau mouvant, qui toujours amuse les yeux et qui jamais ne les fatigue. Ici vous voyez ce fleuve resserré entre des montagnes escarpées et couronnées de forêts touffues; là bientôt le terrain s'élargit, la pente devient plus rapide: il précipite ses eaux, comme s'il voulait regagner le temps que

:acle lui a fait perdre. Tantôt avare de ots, quoique les rives soient unies, il)ule dans un lit étroit et profond; puis ant à l'aspect d'un paysage plus varié, livise en plusieurs branches, embrasse ıonticules dont il forme des îles floris- s. Belgique.

dans plusieurs endroits tout semble rer la solitude, si la sombre teinte des agnes hérissées de pins ou de rochers, dans l'ame une rêverie mélancolique, ıe tarde pas à voir paraître une scène gaie, et qui produit des sensations : nature plus satisfaisante. On voit de)reux ouvriers, occupés aux travaux de étal, aplanir et réparer les routes, tra- r à la surface de la terre, ou creuser e dans ses entrailles, tandis que leurs gères, dans les chaumières riveraines :uve, leur préparent un repas frugal n un instant les restaurera de leurs ıes.

Sambre n'offre pas un coup-d'œil moins d'admiration. Après avoir arrosé des ıes fertiles, après avoir baigné l'hum- :rritoire de quelques villages, elle va rdre dans la Meuse, près d'un lieu dit :uge de Florisse. . . . .

Belgique.

Les avantages que procurent ces deux rivières sous les rapports du commerce et de la navigation, ne sont pas les seuls; elles fournissent quantité d'excellens poissons. Malgré même la distance qui existe de cette partie des Pays-Bas à l'Océan germanique, il n'est pas rare de pêcher dans la Meuse des saumons de vingt-cinq à trente livres, qui viennent de la mer en remontant le courant.

Dans les districts d'entre Sambre et Meuse, la multiplicité des hauteurs donne nécessairement lieu à beaucoup d'écoulemens d'eau, à la grande quantité de ruisseaux qui entrecoupent le sol. Outre les truites, les écrevisses délicieuses et les poissons qu'ils nourrissent, ils ont encore un autre objet d'utilité. Ils mettent en mouvement une infinité de moulins, tant à farine qu'à huile, papeterie, armes, etc.

Il y a beaucoup d'obscurité sur l'origine de la ville de Namur. Il est facile, au surplus, de reconnaître quelle est la partie de la ville où furent bâties les premières maisons: c'est la partie d'entre Sambre et Meuse, au pied même du château, qui fut le berceau de cette place. Il paraît qu'elle ne s'agrandit que peu à peu, parce qu'elle éta

plus propre à servir de forteresse qu'à devenir une ville commerçante; ce ne fut donc principalement que dans le quinzième siècle qu'elle commença à prendre une certaine consistance. Belgique.

Joseph II, qui avait de fortes raisons pour suspecter la fidélité des Belges, et que la politique empêchait néanmoins de les contenir par de trop fortes garnisons, se vit contraint à faire le sacrifice de la plupart des forteresses de la Belgique. Namur ne fut pas plus épargné que les autres. La destruction des fortifications entraîna celle des remparts de la ville, qui avant cela étaient extrêmement beaux, et formaient une promenade des plus agréables.

Namur, privé des ornemens qui en faisaient la magnificence, ne se distingue par aucun bâtiment qui ait mérité de nous intéresser. Les personnes de la classe la plus riche parlent très-bien français; les autres se servent du *wallon*, ou français corrompu, mélangé du flamand: les anciens habitans étaient rudes, grossiers, et simples dans leurs habillemens comme dans leurs mœurs; mais ils étaient francs, sévères, remplis de bonne-foi. Les Namurais modernes ont perdu la rusticité des mœurs de leurs ancê-

Belgique.

tres. Les progrès qu'y ont fait les belles-lettres, les arts libéraux et d'agrémens, ont façonné les usages, poli les mœurs : il faut avouer néanmoins qu'il n'y a ni moins de luxe, et conséquemment moins de misère qu'ailleurs. Une médiocre population qui est d'environ quinze mille ames, trouve dans les manufactures et dans le commerce, des ressources pour assurer sa subsistance. Les fabriques les plus renommées sont celles d'armes et de coutellerie : elles fournissent à des exportations considérables. La tannerie forme une branche de commerce non moins précieuse, ainsi que la batterie en cuivre, qui y était, il y a peu d'années, la seule existante dans les Pays-Bas.

De Namur à Menin, le chemin n'est pas long. Nous nous sommes arrêtés quelque temps à contempler les bords enchanteurs de la Lys, belle rivière sur laquelle cette dernière ville est située. Menin, renommée par la beauté et l'étendue de ses fortifications, n'a plus rien aujourd'hui de bien remarquable, si ce n'est la trace presque ineffaçable des horreurs de la guerre. De-là nous avons cotoyé la Lys, en suivant la superbe route de Courtrai. De tous côtés la campagne présente l'aspect riant de la

fécondité. On y rencontre aussi des tourbières, surtout près de Courtrai, où leurs veines profondes s'étendent sur un assez long espace de terrain. Belgique.

Si l'on en excepte quelques monumens, comme l'hôtel-de-ville, Courtrai ne possède rien de bien digne d'attention aux yeux de l'observateur; semblable à Menin, elle ne retrace plus que de grands souvenirs.

De Courtrai, nous avons voulu aller à Ypres; nous avons parcouru avec respect cette contrée célèbre par tant d'événemens importans, à laquelle on pourrait appliquer ces mots : *Nullum sinè nomine saxum.* On n'y voit, en effet, presque pas de village ou de plaine qui n'ait été le théâtre d'une bataille ou d'un combat. Nous nous sommes écriés, ainsi que les minstres espagnols envoyés dans les Pays-Bas par Philippe II, *que ce n'était qu'une seule ville.* Les hameaux, les villages, sont tellement pressés, tellement entassés les uns sur les autres, qu'ils semblent n'en former qu'un seul. Ce qui n'a pas peu contribué à faire refluer la population dans les campagnes, ce sont les guerres, dont le fléau s'exerçant particulièrement sur les villes fortifiées, en a expulsé les citadins et les négocians.

Belgique.

Après avoir traversé une forêt vénérable et touffue, nous sommes arrivés à Ypres par une magnifique chaussée élevée au milieu de la plus belle plaine. Nous avons considéré cette ville célèbre, bien déchue de son antique splendeur; elle avait jadis trois fois plus de circonférence qu'elle n'en a aujourd'hui.

Ruinée par les guerres, et plus encore par les villes rivales qui ont absorbé son industrie et son commerce, Ypres contient au plus treize mille habitans; le silence des tombeaux règne dans la ville; ses habitans sont graves comme tous les peuples qui boivent de la bière, et cette liqueur est bien autrement forte que celle de Paris; elle porte à la tête des vapeurs épaisses.

La propreté est observée ici jusqu'à la minutie. Les maisons sont lavées plusieurs fois par jour, et les lieux destinés aux usages les plus sales, y sont entretenus avec autant d'élégance que les plus superbes appartemens.

Nous avons admiré le superbe canal de Wousinghe, qui excite la curiosité de tous les étrangers. On aime à cotoyer ses eaux paisibles, dont l'usage sera sans doute un jour bien précieux au commerce, si le projet,

depuis long-temps médité, se réalise; si le canal de Saint-Quentin nous ouvre la navigation de l'Escaut; si, par l'intermédiaire de ce grand fleuve, nous pouvons communiquer avec tous les canaux qui arrosent la ci-devant Belgique. Belgique.

Nous nous sommes embarqués sur ce canal, qui nous a conduits à Dixmude, puis à Furnes, à Nieuport et à Ostende.

On écrit, avec raison, des villes de la Hollande, que, qui en a vu une, les a toutes vues. Il n'en est pas de même de la Belgique: quelques-unes présentent des traces de la domination des Espagnols, d'autres se ressentent du voisinage de l'ancienne France, de la Hollande ou de l'Allemagne; les places maritimes ont une physionomie anglaise; mais toutes portent l'empreinte du caractère phlegmatique et minutieux des Belges.

Furnes n'est qu'à une lieue de la mer, au bord de laquelle elle se trouvait autrefois. Les maisons sont d'une architecture gothique et tenues avec propreté; mais le voisinage des eaux stagnantes en rend le séjour mal-sain.

Aux yeux des voyageurs qui ne cherchent que des monumens somptueux, à qui le mot commèrce fait naître l'idée de richesses

Belgique.
immenses et de relations avec les deux mondes, Nieuport doit offrir bien peu d'intérêt. De misérables cabanes forment tous ses édifices. Le port reste à sec à la marée basse; il a plus de douze pieds de profondeur au retour des eaux : si on en lâchait les écluses, tous les environs seraient inondés.

Le canal de Nieuport à Ostende partage un pays fertile du côté des terres; ingrat, stérile et sabloneux du côté de la mer. Cette dernière portion, hérissée de chardons et de plantes sauvages, ne paraît propre qu'à nourrir des ânes; aussi les routes sont-elles couvertes de ces animaux, que l'on rencontre par centaines, portant aux marchés de Dunkerque et d'Ostende les denrées du pays.

Le port d'Ostende est un monument de la grandeur de Joseph II. La côte forme une ligne droite, mais la profondeur du bassin en rend l'entrée difficile et peu sûre. Les bâtimens sont forcés de passer entre deux jetées par une ouverture étroite qu'on ne peut aborder que par un certain vent. Lorsque la marée descend, les vaisseaux restent à sec dans le port. Un pavillon hissé à l'entrée de la première batterie, indique la

la marée montante, et annonce aux bâtimens qu'ils peuvent entrer; on le baisse à mi-flot, et on l'enlève lorsque la mer est tout à fait retirée. Belgique.

On ne saurait, sans injustice, refuser des éloges à la patience, à l'industrie avec lesquelles on a cherché à vaincre quelquefois avec succès les difficultés locales. La jalousie des Hollandais ayant, contre le droit des gens, fermé l'Escaut et tari les sources du commerce d'Anvers, Ostende seul était capable d'établir les communications des Belges avec les peuples au-delà des mers. Mais quels efforts pouvait faire une nation sans colonies? Quelles relations pouvait-elle espérer d'avoir dans les deux Indes, où aucun port ne lui est ouvert? Il fut toutefois un instant où, sans l'opposition de leurs rivaux, les habitans d'Ostende allaient faire fleurir tout le pays, allaient avoir une compagnie des Indes.

Un vaisseau marchand de Saint-Malo, commandé par le chevalier de la Merveille, arriva des Indes sur les côtes de France; il voulut entrer dans un port; mais comme on avait accordé un privilége exclusif à la compagnie des Indes établie en France, on fit dire au marin d'aller dans le premier port

Belgique.

des Pays-Bas autrichiens, pour y vendre sa cargaison. Il aborda en effet à Ostende. Le gouvernement autrichien informé du profit immense que procurait ce commerce, proposa au même capitaine de retourner aux Indes avec quelques vaisseaux que l'on avait équipés. Il fit en effet plusieurs voyages avantageux pour le compte des particuliers.

L'empereur Charles VI accorda, en 1721, des lettres-patentes pour une nouvelle compagnie de commerce. On fixa le fond à six millions de florins, et ce projet faisait tellement tourner toutes les têtes, que les souscriptions furent sur-le-champ remplies des Anglais, des Hollandais; les principaux seigneurs du pays y prirent des actions pour des sommes considérables.

Il partit, en effet, dix à douze vaisseaux, tant pour le Bengale que pour la Chine; mais cette compagnie naissante inspira tant de jalousie aux Anglais, aux Hollandais et aux Français eux-mêmes, qu'on pressa de toutes parts l'empereur de révoquer ses patentes. On prétendait que l'établissement de la société était contraire aux traités, et notamment à celui d'Utrecht. Il avait été stipulé que l'empereur ne posséderait les Pays-Bas espagnols qu'avec les mêmes *droits*

et les mêmes prérogatives que Charles II les avait possédés. Charles II n'avait pas de compagnie des Indes; donc, Charles VI ne devait pas en avoir. Belgique.

Aujourd'hui qu'Ostende fait partie intégrante du territoire français, ces misérables chicanes ne se reproduiront plus. Il est douteux cependant que ce port jouisse désormais d'un grand éclat. La liberté de l'Escaut, solennellement stipulée avec la Hollande, fera une grande révolution dans les départemens réunis, lorsque les mers elles-mêmes seront libres. Anvers deviendra l'entrepôt du négoce des deux mondes; Ostende ne pourra plus que glaner sur ses traces. Quel triste spectacle qu'une ville commerçante sans commerce, qu'une place maritime sans marine ! Ostende, qui ne subsistait que par le commerce, est aujourd'hui un désert; des caboteurs, des bateaux pêcheurs, osent seuls se hasarder sur la côte et braver la vigilance des croiseurs anglais. Ostende, en 814, n'était qu'un misérable village de pêcheurs. A l'exception des maisons situées le long des quais du port, elle ne dément pas son origine. On est obligé d'y faire provision d'eau douce, comme ailleurs de comestibles, les puits ne four-

Belgique.

nissant que de l'eau salée. On la fait venir de Bruges, d'où les brasseurs la charrient dans des barques. Ce liquide de première nécessité y est conservé dans un réservoir proche du port. Les environs sont assez agréables, du moins à quelque distance des bords de la mer : elle est entourée de deux canaux profonds, dans lesquels le flux de la mer fait entrer les vaisseaux.

On va d'Ostende à Bruges, en voiture ou en bateau, suivant la volonté des voyageurs. La commodité et l'élégance de la barque qui conduit à cette dernière ville par le canal, nous ont séduits, et la propreté du dedans ne dément pas l'apparence extérieure. Ceux qui ne connaissent que la galiote de Saint-Cloud, les coches d'Auxerre, de Montereau, etc., seraient bien surpris de se trouver sur ce bâtiment qui, porté par le cours uniforme du canal, semble demeurer immobile, malgré sa course rapide. La galiote de Bruges est proprement décorée et vernissée ; on y fait la cuisine et l'on y sert des restaurans fort agréables. Si l'on monte sur le tillac de ce frêle bâtiment, un paysage varié, récrée la vue ; des pins, des melèzes, des chênes, des hêtres épars servent d'ombrage à une étendue pro-

digieuse de genêts et de bruyères; mais on aperçoit peu de traces de culture : l'industrie agricole semble être reléguée dans les terres les plus éloignées. Belgique.

Nous avons ensuite aperçu Bruges. Des canaux et des routes nombreuses coupent cette ville dans toutes les directions. Le canal le plus considérable est celui d'Ostende, sur lequel nous avons navigué. Il semble d'abord étonnant que les vaisseaux sortant de la mer puissent entrer dans ce canal qui est d'eau douce, sans en corrompre les eaux; mais cela se fait au moyen des écluses de Sclicken, que l'on entretient à grands frais.

On ne trouve à Bruges, ni fontaines, ni rivières, mais des canaux et des ponts en quantité : les eaux y sont dormantes, malgré l'inégalité du terrain de la ville. La ville, peu peuplée, est une des plus grandes et des plus belles de la Flandre ; elle est entourée de bons fossés et de fortes murailles : elle a un genre d'architecture particulier ; mais les toits des maisons sont faits comme tous ceux de la Hollande, en forme de *delta*. Il n'y a de remarquable que les monastères en grand nombre qu'elle renferme, et entre autres, l'église de Notre-Dame. Le clocher de ce dernier édifice est si élevé, qu'on

Belgique.

le distingue en pleine mer, et qu'on s'en sert pour se diriger sur Ostende.

L'hôtel-de-ville mérite aussi d'être distingué, ainsi que le grand marché, qui est la plus belle place de la ville. Les magasins aux draps sont bâtis sur un canal, et en quelque sorte suspendus sur plusieurs piliers au-dessous desquels passent les vaisseaux.

Il y a deux siècles, Bruges était le rendez-vous des négocians de toutes les parties du monde. Les habitans de chaque pays avaient une maison particulière, avec leurs magasins et leurs consuls, pour la garantie de leurs droits, priviléges et immunités: on y a remarqué jusqu'à dix-sept de ces édifices gothiques, ornés de tours, de statues et armoiries.

Jean Wan-Eik, dit Jean de Bruges, y florissait en 1370. On lui doit la découverte de la peinture à l'huile. En payant un juste tribut d'admiration à l'invention, due peut-être au hasard comme toutes les découvertes utiles, nous avons vivement regretté que les ouvrages des Zeuxis, des Apelles, ne nous aient pas été transmis par ce procédé conservateur. Que sont les tableaux peints sur bois, trouvés sous les ruines d'Herculanum? Quelle idée peuvent-ils nous

donner des progrès des arts, du dessin chez les peuples de l'antiquité? En général, il nous sera toujours difficile de bien juger toute l'étendue du mérite des anciens. Ils n'avaient pas, comme nous, les arts admirables qui conservent, qui perpétuent les fruits du génie. L'imprimerie, la gravure, la peinture à l'huile, leur étaient inconnues, et nous ne pouvons nous former qu'une idée très-incomplète de leurs artistes. Belgique.

Rendons hommage aux inventeurs qui, par de nouvelles découvertes, deviennent les bienfaiteurs du genre humain; mais conservons surtout avec respect les noms de ceux qui ont imaginé des moyens capables de braver la faulx et la rouille du temps. Trop ingrats envers ceux qui ont trouvé l'art admirable de l'imprimerie et de la gravure en taille-douce, nos ancêtres ne leur ont pas accordé une petite portion de l'immortalité à laquelle ont droit de prétendre les plus médiocres littérateurs, graces à la rapidité de la presse. N'oublions donc jamais le nom de Wan-Eik, qui a rendu à la peinture des services essentiels. Nous avons néanmoins envain cherché dans Bruges la statue de cet estimable artiste; nous avons inutilement interrogé les habitans sur la

Belgique.

maison où il vit le jour, où il exerça ses précieux talens, tandis que ces mêmes Flamands ont élevé dans Bierwlret un monument à Guillaume *Benkels*, qui a trouvé à Nieuport, en 1396, le procédé utile d'encaquer et de préparer le hareng. Charles-Quint et la reine de Hongrie se rendirent en pélerinage à son tombeau, en 1535, et témoignèrent ainsi leur reconnaissance aux mânes de cet homme célèbre.

Si nous jetons actuellement un regard en arrière sur le pays que nous venons de parcourir, nous trouverons partout un terrain uni, rarement montueux, quelques bois, de très-petites rivières; encore avons-nous vu que les principales villes en sont dépourvues. La Lys mérite seulement quelque attention : elle prend sa source dans l'Artois, et porte bateau depuis Aire ; elle vient ensuite se jeter dans l'Escaut à Gand. On remarque à sa source un phénomène singulier. Les paysans prétendent à l'inspection de ses eaux, deviner la pluie ou le beau temps; si la source est trouble, ils pronostiquent un temps pluvieux ; si elle est claire, ils prédisent un temps serein. Nous avons eu souvent occasion de remarquer que la population des villes n'était pas

Belgique.

proportionnée à celle des villages; cela vient en grande partie du dépérissement du commerce, faute de débouchés et à cause des nombreuses entraves apportées aux fabriques de cette province. L'agriculture y a fait beaucoup de progrès : on y connaît peu ou point la méthode destructive des jachères; l'expérience prouve que l'on peut perpétuer la fécondité du sol, en alternant les productions. Nous avons vu avec plaisir des tulipes dans les jardins des particuliers; on a pour elles, dans ce pays, presque autant de vénération qu'en Hollande : il est vrai que cette superbe fleur, apportée par Gessner, en 1559, de l'ancienne Cappadoce, justifie bien cette honorable distinction, non-seulement par la riche variété des nuances de son calice, mais encore par les soins que sa culture exige.

On multiplie les oignons par des cayeux; mais les amateurs qui ont assez de patience pour attendre, créent sans cesse des variétés nouvelles, en les multipliant par graines. Il faut en planter les semences vers le milieu de l'automne, et l'on obtient des fleurs au bout de six ans. Ces tulipes nouvelles se nomment couleurs, parce qu'elles n'en offrent qu'une seule. Il faut faire un

Belgique.

choix, extirper celles qui sont trop pointues, dont la hampe ou baguette n'est pas assez hauté, et conserver surtout les brunés. Six ans après, les fleurs qui croissent, commencent à panacher; mais il faut bien attendre encore trois ou quatre années pour que les panaches se perfectionnent. Comme dans un grand nombre de graines, on n'obtient que trois ou quatre individus qui réussissent vraiment bien, les belles tulipes sont très-chères: on en a payé à Harlem jusqu'à mille écus.

Il est inutile d'entrer dans le détails de toutes les extravagances auxquelles se portent les amateurs de la tulipe; ils poussent l'enthousiasme jusqu'à l'adoration, et l'on a vu de jaloux possesseurs aller détruire dans le parterre de leurs voisins, des fleurs dont ils redoutaient la comparaison avec celles qu'ils cultivaient.

CHAPITRE VII.

Beauté des routes. — Multitude de canaux. — La ville de Gand. — Portrait des femmes de ce pays. — Grande consommation de légumes. — Physionomie espagnole de cette ville. — Observations sur ses monumens. — Alost et Dendermonde. — Ville d'Anvers. — Description de cette ville. — Tableau du beau fleuve de l'Escaut.

En contemplant la carte de la contrée que nous parcourons, on voit que nulle n'était plus favorisée de la nature et de l'art. De grandes routes entretenues avec soin, au moyen du *droit de passe* qui y est établi depuis long-temps, des canaux qui communiquent avec Ostende, avec le Sas de Gand, avec mille écluses qui toutes débouchent dans l'Escaut et dans la mer, et qui, comme autant de veines, sont destinées à faire circuler la vie dans un pays : telles étaient les principales sources de sa prospérité du temps des Espagnols. Mais en

Cercles du Rhin.

1648, les Hollandais firent avec l'empereur un accord qu'excusaient à peine la politique et la jalousie, et que proscrivait sans retour le droit des gens. Par le traité de Munster, il fut convenu que toute communication avec la mer par l'Escaut serait interdite aux Belges, que ces routes ingénieuses, laborieusement frayées aux eaux par mille détours divers, seraient inutiles. Ce fut afin d'assurer l'exécution de cette clause funeste, que les états-généraux construisirent de toutes parts des forts pour défendre moins leurs propres frontières que la navigation de ce fleuve magnifique.

Belgique.

En suivant le canal de Gand, nous nous sommes empressés de nous rendre dans cette grande et belle ville. Elle ne saurait cependant souffrir de comparaison avec Paris : jamais même elle n'a été aussi considérable, quoiqu'on ait soutenu le contraire, et que Charles-Quint ait dit *qu'il ferait tourner Paris dans son Gand.* Au surplus, cette capitale de la Flandre autrichienne, grande tout au plus comme le faubourg St. Antoine, est loin d'être peuplée à proportion. Elle ne doit son étendue qu'au grand nombre de terres, de jardins, qui en isolent les habitations.

Les Gantais sont francs, généreux et braves; ils ont même la confiance qui distingue la véritable bravoure : enthousiastes de leur liberté, ils ont toujours soutenu des guerres cruelles contre les princes qui les ont assujettis. Il est à remarquer que les Flamands ont aussi leur *pucelle*; mais elle n'est pas aussi célèbre que celle d'Orléans, parce qu'elle n'eut pas à peu près le même succès, et qu'elle était fort vieille, quoique cette dernière circonstance dût ajouter au merveilleux. Ce fut elle qui guida les Flamands à la malheureuse bataille de Rosbeck. Elle fut tuée au commencement de l'action ; et les auteurs contemporains, parmi lesquels se trouve le moine de Saint-Denis, dont M. le Laboureur a traduit les ouvrages, lui donnent avec mépris l'épithète de *vieille sorcière*, tant il est vrai que c'est la fortune seule qui fait les héros. En compulsant les annales de l'histoire, on a plus d'une occasion d'apprécier la justesse de ce vers sublime que Voltaire met dans la bouche d'Orosmane : Belgique.

Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.

Ici le beau sexe est favorisé de toutes les grâces extérieures que peut donner la na-

Belgique.

ture. En voyant les femmes de la Belgique, on n'est plus étonné que les grands peintres qui en font la gloire, aient trouvé des originaux si parfaits. La douceur du climat, où le soleil semble se montrer plutôt pour dissiper les vapeurs qui tendent sans cesse à obscurcir l'horizon, que pour faire endurer les chaleurs excessives, entretient la fraîcheur du teint. A-la-vérité, les femmes ne se livrent pas aux excès qui, à Paris, dévorent leur embonpoint et flétrissent les fleurs de la jeunesse: elles ne passent point des nuits entières dans les bals; elles ne refusent pas au sommeil des yeux toujours prêts à s'ouvrir au langage de l'amour: leur parure, moins gracieuse peut-être que celle de nos Parisiennes, est au moins mieux raisonnée, mieux accommodée à la température. Quelques-unes, en petit nombre, ont volu imiter nos élégantes, et en ont été victimes: mais leur exemple n'a pas été suivi. Les femmes de campagne tombant dans un excès contraire, diffèrent peu par leur ajustement et même par leur tournure, de ces figures joufflues et rebondies sur lesquelles le pinceau de Téniers a imprimé l'épanouissement d'une grosse gaîté. Les hommes eux-mêmes ont ce caractère de

taciturnité qui, lorsqu'il sort de ses limites, fait place à une allégresse bruyante. Si, dans les sociétés, nous avons retrouvé la douceur, la tranquillité des scènes domestiques dont le pinceau des élèves de l'école flamande nous a tracé l'image, nous nous sommes également plu en parcourant les campagnes, à contempler des scènes champêtres qui ont dû fournir des modèles aux *fêtes flamandes*, aux *noces de villages.*

Belgique.

Si nous considérons le grand nombre de bâtimens religieux qui restent encore dans cette ville, nous en tirerons la conséquence nécessaire, qu'il a dû être un temps où les Gantais étaient fort dévots. Il leur reste encore beaucoup de ces dispositions religieuses. Le petit nombre d'églises destinées à l'exercice du culte, est assez fréquenté, même par les hommes, car on a remarqué dans tous les pays que les dames avaient plus de penchant à la dévotion qué notre sexe.

Si on n'était point à portée de voir dans l'intérieur des maisons, quelle consommation prodigieuse de légumes de toute espèce on fait dans ce pays, on en jugerait par l'étendue du marché aux herbes. Ce n'est pas cependant que les autres marchés

Belgique.

soient moins bien fournis; il s'en trouve au contraire un grand nombre où les comestibles de toute espèce sont extrêmement abondans.

Le poisson y est surtout délicieux et fort commun. Le voisinage de la mer, éloignée seulement de quatre lieues, le grand nombre de rivières et de canaux y procurent une grande abondance de cette nourriture. Les anguilles de l'Escaut jouissent sur les autres d'une supériorité marquée. On sait que sur cette côte le poisson est à si vil prix, que les servantes, en entrant dans une maison, font la convention expresse de n'avoir du poisson à leur repas que deux fois par semaine.

En parcourant les rues de Gand, nous nous sommes de plus en plus confirmés dans une observation qui nous avait d'abord frappés. Cette ville conserve des traces presque ineffaçables de l'ancienne influence qu'y eurent les Espagnols. La forme des bâtimens et leur distribution intérieure leur donnent une extrême ressemblance avec ceux des principales cités de l'Espagne. Ce genre d'architecture présente un coup-d'œil infiniment agréable par les couleurs variées des murailles et le grand nombre de fenêtres.

On

On connaît jusqu'à quel excès les Espagnols portèrent la fureur de multiplier les croisées. Cette mode est justifiée par la chaleur du climat, qui rend nécessaires de nombreux et de rapides courans d'air. Belgique.

Sous le rapport dont nous venons de parler, Gand présente une physionomie espagnole. Le grand nombre de ponts que l'on y rencontre offre une miniature d'Amsterdam. Sur l'un d'eux on voit un bronze qui n'est pas sans mérite. Il représente un jeune homme forcé de couper la tête à son père. La lame de l'épée sauta en l'air au moment où il allait le frapper, et la poignée lui resta dans la main.

Les principaux ornemens sont l'hôtel-de-ville et la cathédrale. L'hôtel-de-ville est un bâtiment à deux faces, dont l'une date du quinzième siècle, et l'autre du dix-septième. La partie la plus ancienne offre peu d'intérêt, et la seconde présente une superbe colonnade disposée sur trois rangs.

La cathédrale a été élevée par Charles-Quint : la nef en est magnifique et les ornemens d'assez bon goût, quoiqu'ils soient un peu surchargés. La chaire à prêcher, composée de marbre et de bois, est un excellent ouvrage de Delvaux de Nivelles. Ce monu-

ment ne serait peut-être pas à l'abri d'une
Belgique. critique éclairée et judicieuse : mais il est difficile de refuser son admiration, surtout au couronnement qui représente la *science du bien et du mal ;* les branches de marbre portent de superbes pommes de bronze. Le serpent doré rampe parmi les rameaux et enveloppe le tronc de ses plis tortueux.

Une église en Belgique ne serait pas regardée comme complète, si elle n'était pas munie d'un carillon. Celui du Beffroi de Gand est, à juste titre, l'un des plus renommés. Il contient un nombre prodigieux de cloches, formant plusieurs octaves, y compris les demi-tons. Ces différentes intonations sont aussi justes que celles d'un clavecin. Le carillonneur frappe fortement du poing sur des espèces de touches ; celles-ci correspondent par des cordes à des marteaux qui tombent sur les cloches. Des pédales servent à former la basse et les accords. M. Schippon, carillonneur à Louvain, a gagné un pari assez considérable en exécutant sur ces cloches un *solo* que Kinmir avait composé pour le violon.

Nous avons encore visité quelques monumens de l'ancienne capitale de Flandre, et les nombreuses manufactures qu'elle ren-

ferme, qui consistent pour la plupart en blanchisseries de fils, de toiles et de cires. On y voit d'ailleurs de beaux moulins à papier, des fabriques de cobalt, minéral précieux pour l'émail de la faïence et de la porcelaine; de bleu de Prusse, de rubans, etc. Nous avons remarqué des raffineries de sucre qui, mieux encouragées, feront tomber celles de Hambourg; un moulin très-ingénieux pour débiter des planches; enfin, des filatures de lin, de chanvre et de coton, et des manufactures de toutes sortes de draps. A l'extérieur, on voit quelques salines, des verreries, des faïenceries, et tout porte à croire que Gand acquerra un jour un plus haut degré de splendeur.

Belgique.

Les routes, à la sortie de cette ville, sont si belles, si bien entretenues, que le voyageur philosophe qui, dans ses excursions, cherche à s'instruire par la contemplation du grand spectacle des scènes variées de la nature, de l'industrie humaine et des différens caractères des peuples, ce fortuné mortel est incertain sur la route qu'il doit tenir: il délibère s'il ne suivra pas les rives florissantes de l'Escaut pour aller visiter les champs d'Oudenarde, fameux par l'échec qu'y éprouvèrent, au com-

mencement du siècle dernier, les armes françaises, ou s'il ne se rapprochera point de la ville d'Anvers.

Belgique.

Si au lieu de remonter le cours de ce beau fleuve, on le descend, soit dans une barque, soit en suivant la route d'Alost, on arrive à Dendermonde, assez jolie ville, qui tire sa dénomination de la *Dender*, nom de la rivière sur laquelle elle est située. Autrefois fortifiée par la nature et par l'art, ce n'est plus sous ce seul rapport qu'elle doit frapper les regards de l'observateur ; ses environs présentent les sites les plus pittoresques. De grandes et superbes prairies artificielles sont arrosées par l'Escaut et par la Dender, qui vient ici terminer son cours, après avoir baigné les plaines de l'ancienne Flandre. Son voisinage des plus jolis sites de cette contrée, telles que Gand, Anvers, Malines, Bruxelles, qui forment autour d'elle un cercle de peu d'étendue, en fait l'entrepôt et l'intermédiaire naturel de leurs relations et de leur commerce.

La plupart de ces villes, indépendamment des traces de la domination des Romains, ont encore des monumens qui at-

testent, soit leur fondation, soit leur occupation par les Goths. Nous avons remarqué dans le cabinet de plusieurs curieux, des médailles trouvées près de Dendermonde, il y a deux cents ans: un paysan, en bêchant la terre, heurta un pot d'une forme longue et étroite; il le déterra et y trouva seize cents pièces d'or, tellement noircies et défigurées, que dans le premier moment il n'y attacha aucune valeur. Chacune de ces pièces était du poids d'un double ducat et de la valeur d'une pistole. Des antiquaires les reconnurent aisément pour des médailles des divers empereurs, entre autres, d'Antonin, de Marc-Aurele et de Lucius Verus.

Belgique.

Alost n'a plus guère que la futile gloire d'avoir été autrefois une des villes impériales qui, comme on sait, firent une ligue assez puissante, mais une ligue bien légitime, bien honorable, puisqu'elle n'avait d'autre but que le négoce.

On compte au moins dix-huit gros bourgs ou villages dans la riche vallée que suit en tournoyant le cours de l'Escaut. On les prendrait pour de véritables cités, auxquelles on ne donne l'humble dénomination de village, que par habitude, parce qu'on les ap-

Belgique.

pelle ainsi depuis un temps immémorial. Nous avouerons que la modeste apparence des habitations, la naïve simplicité du costume et du langage des citoyens, a pu contribuer à accréditer cette erreur. D'ailleurs, ces cultivateurs sont peu sensibles à l'honneur d'être citadins d'une ville impériale, plus occupés à jouir du plaisir de la vie champêtre, que de l'aspect d'une nombreuse réunion de leurs semblables.

Dans notre excursion, nous n'avons pas oublié le fort de l'Écluse, non plus qu'une ville hors du territoire de la république française, mais dont le port lui appartient en partie. Nous voulons parler de Flessingue, port de mer situé dans l'île de Walcheren. La ville et toutes les autorités civiles et judiciaires sont du ressort de la république Batave. Mais le port et les magasins qui en dépendent sont partagés entre les Français et les Bataves. La beauté et la richesse de cette place maritime, la commodité de sa situation eussent suffi pour faire désirer aux négociateurs français un pareil arrangement; mais il y avait un autre motif non moins important. Les Bataves avaient solennellement stipulé la liberté de l'Escaut : il n'y avait pas de meilleur moyen de

la garantir, que la cession d'une partie de [redacted] ce port, situé sur la rive droite du *Hondt*. Belgique. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte, pour s'assurer de cette vérité.

Nos lecteurs n'attendront pas de nous, sans doute, que nous entrions dans de grands détails historiques, sur les événemens particuliers à chaque ville : si le voyageur ne doit pas se renfermer dans une description sèche et ingrate, s'il doit feuilleter sans cesse les annales de l'histoire, remonter à l'origine des peuples, comme le botaniste, en examinant, en comptant les parties délicates et distinctives d'une fleur, aime à se rappeler de quel climat elle est originaire, à quel navigateur, à quel voyageur, à quel naturaliste illustre on en doit la découverte : il faut encore qu'il sache se contenir dans de justes limites. Il ne faut pas que l'envie déplacée d'observer les nations, des hommes qui ne sont plus, l'empêche de porter un œil investigateur, sur les hommes, sur les objets qu'il voit autour de lui. Tels sont les devoirs dont nous sommes pénétrés, et que nous nous efforcerons toujours de remplir.

Si nous avons réussi à faire passer dans l'ame de nos lecteurs les sentimens dont

Belgique.

nous a pénétré l'espoir de la restauration prochaine du commerce de la Belgique, combien ne doivent-ils pas être impatiens d'arriver avec nous dans cette ville superbe qui en deviendra le centre. Parvenus à la rive gauche de l'Escaut, nous nous sommes arrêtés pour jouir du coup-d'œil imposant que présentent et la ville et le port d'Anvers.

Mille navires décorés des pavillons de diverses couleurs offrent le coup-d'œil de l'abondance renaissante. Des foules de clochers qui s'élèvent au milieu des maisons élégantes de la ville, donnent la mesure de l'ancienne dévotion du peuple de ces contrées, dévotion qui n'a pas souffert une diminution bien sensible.

Dans cette multitude d'objets qui se présentent tous à-la-fois, l'œil enchanté sait à peine où s'arrêter. Les édifices religieux dont nous avons parlé sont loin de fatiguer par une ennuyeuse monotonie. Chacune des hautes pyramides qui les terminent est construite dans un goût différent; toutes portent, si nous osons nous exprimer ainsi, le cachet du siècle où elles ont été bâties: mais le clocher de la cathédrale fixe particulièrement l'admiration. Situé au milieu de la ville, il commande orgueilleusement

à tout ce qui l'entoure. Haut de quatre cent soixante-six pieds, ce n'est cependant pas cette élévation qui est le plus faite pour surprendre. Le travail en est d'une délicatesse infinie, et c'est un des plus beaux monumens gothiques que l'on connaisse en Europe.

Belgique.

Les étrangers qui arrivent ici, où le fleuve, malgré sa largeur, n'est pourtant guère plus considérable que le Rhin ne l'est à Mayence, sont d'abord surpris que l'on n'y ait point élevé de pont, afin de faciliter la communication; mais une pareille entreprise serait impraticable, à cause de la crue et de la diminution successive des eaux, occasionnées tant par les écluses que par les marées. Ce ne serait peut-être pas même le seul obstacle; le voisinage du *Hondt*, c'est-à-dire, du point où l'Escaut s'élargissant devient lui-même un bras de mer, confond ses eaux avec celles de l'Océan, exposerait à mille difficultés. Aussi regarde-t-on, comme une entreprise merveilleuse, la résolution que prit et mit à exécution Alexandre de Parme, de construire un pont à quelque distance au-dessus d'Anvers. On lit avec étonnement dans Strada les détails des moyens qu'employèrent les ingénieurs

Belgique.

du duc de Parme, pour fermer ainsi la navigation de l'Escaut, et interdire toute espèce de commerce aux Anversois, dont il tenait alors la ville assiégée : mais on sentit qu'il était impossible de conserver intact ce chef-d'œuvre de l'art, que la fureur des élémens conjurés, les glaces que l'hiver y amoncelerait lors des débacles, ne tarderait pas à détruire: on le rompit quelque temps après la prise d'Anvers, dont le siége, qui dura un an, est à jamais mémorable. Les historiens nous ont transmis le détail pompeux des cérémonies avec lesquelles on le détruisit. On commença par donner sur le pont même un festin superbe à toute l'armée, et les généraux, justes appréciateurs de la bravoure, ne craignirent point de descendre de leur rang suprême, et de servir eux-mêmes les soldats, charmés de se voir donner les viandes par les plus grands seigneurs.

Il est vrai que la conquête de cette importante place avait fait tourner toutes les têtes. Le roi Philippe II en était si enthousiasmé, qu'en ayant reçu la nouvelle pendant la nuit, il ne put se tenir au lit, et alla frapper à la porte de la chambre où couchait l'infante Isabelle sa fille, et ne

lui dit que ce peu de mots, *Anvers à nous.*

Belgique.

Si l'on ne peut traverser avec commodité l'Escaut sur un pont, au moins on peut le passer sans retard et sans danger, au moyen d'une multitude de barques toujours prêtes à recevoir les voyageurs.

La vue intérieure de la ville ne dément pas l'idée qu'on s'en était faite de loin. Elle est infiniment spacieuse; les rues en sont larges et belles, l'architecture des maisons, commode et régulière. *La place de mer* la mieux située pour le commerce, puisque, comme son nom l'indique, elle fait face au port, est grande et magnifique. Mais que cette splendeur est peu considérable en proportion de ce qu'elle était autrefois. A peine compte-t-on aujourd'hui quarante mille habitans dans l'enceinte des murailles, et il y en a eu plus de deux cent mille. Il y a deux siècles, la commodité de la navigation, les huit canaux qui ouvrent des communications avec les différens fleuves et les différentes villes de la Belgique, les routes superbes qui assurent les relations avec le Brabant autrichien et le Brabant hollandais, y attiraient une telle affluence, que les bateaux qu'on y voyait arriver en quantité

Belgique. étaient obligés d'attendre leur tour pendant plusieurs semaines avant de pouvoir aborder au lieu de décharge.

Dans peu, cette source de prospérité sera r'ouverte, et l'on verra flotter en plus grand nombre les pavillons des puissances maritimes dans ce bassin spacieux, déjà immense, mais que des travaux devenus nécessaires rendront encore plus considérable et plus sûr. Nul port n'offrira plus de commodités, plus d'avantages de toute espèce, comme aussi nulle place ne sera plus propre à être mise en état de défense.

La citadelle, dont la construction est due au duc d'Albe, est, après les forteresses de Namur et de Luxembourg, le seul ouvrage fortifié que Joseph II ait laissé subsister dans les Pays-Bas. Elle est régulière et de forme pentagone, mais construite d'après l'ancien systême, que Vauban a depuis changé et perfectionné.

Cette citadelle, dont les travaux furent dirigés par Paciotti, a deux mille cinq cents pas de circuit. On n'y entre que par une seule porte. Elle renferme une place d'armes immense, de vastes casernes et plus de quinze cents puits d'où l'on tire de l'eau

très-salubre. Le duc d'Albe eut la vanité de s'y élever lui-même une statue de bronze fondue avec du canon pris à la bataille de Jemminghen en Frise. Mais ce monument excita de violens murmures. Le successeur du duc d'Albe fut obligé de le déplacer; et les Belges se trouvant désormais assez forts pour dicter la loi à l'Espagne, renversèrent l'effigie de leur ancien dominateur, et en foulèrent aux pieds les débris.

Belgique.

Lorsque nous avons parcouru l'intérieur de cette cité, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de déplorer les événemens fâcheux dont elle a été le théâtre, et la nullité à laquelle une fausse et injuste politique l'avait condamnée. Nous ne trouvons pas ici, comme dans la plupart des autres grandes villes de l'Europe, ces traces récentes qui indiquent les agrandissemens continuels, ces faubourgs qui deviennent des supplémens nécessaires par l'accroissement rapide de la population : Anvers, au contraire, est trop grand pour ses habitans, et si l'on en excepte le voisinage du fleuve, où la multiplicité des rues atteste le besoin et la fréquence des communications : et comment d'ailleurs aurait-il pu fleurir au milieu des

Belgique.

dissentions civiles, des guerres de religion qui l'ont perpétuellement désolé?

On est porté à justifier la dévotion excessive des Anversois, en voyant les beaux effets des monumens immortels qu'elle a produits. La quantité considérable de monastères qui la peuplaient conserva longtemps entre eux une rivalité, une émulation qui tournèrent au profit des arts. Ils payèrent si généreusement les peintres à qui ils commandaient des sujets de religion, qu'ils jetèrent sans y songer, les fondemens de l'école Flamande. Nous n'en finirions pas, si nous voulions détailler ici les noms des artistes célèbres, la gloire de cette ville. Les plus distingués sont, sans contredit, Rubens, Mathys et Vandick qui y sont nés. L'aimable, le gai Téniers a composé à Anvers la plus grande partie de ses tableaux. Aujourd'hui d'autres artistes marchent sur leurs traces, cherchent à imiter cette pureté de dessin, cet ensemble et en même-temps cette chaleur dans la composition, cette richesse de détails, ce luxe et cette fraîcheur de coloris qui ont fait le mérite de leurs ouvrages. Mais qu'ils sont loin d'égaler leurs modèles! Il semble que dans

toutes les sciences, dans tous les arts, la nature se soit plue à créer des hommes illustres destinés à faire le désespoir de leurs successeurs; peut-être aussi devons-nous ce malheur à la manie de l'imitation. Si un homme a réussi dans un genre, on ne s'occupe plus qu'à le copier, qu'à le singer. Tel qui réussirait dans une composition originale, n'obtient que de médiocres succès, parce qu'il veut approcher du *faire*, de la *manière* d'un tel. Cette ignoble servitude énerve le génie, et lui fait prendre nécessairement une direction fausse, lui fait suivre une carrière vers laquelle il n'est pas entraîné par sa vocation. Quelque succès, d'ailleurs, que vous puissiez obtenir, le découragement vous attend au bout de vos efforts. Au lieu d'examiner vos beautés, on en fait mesquinement la comparaison avec celle de votre modèle: on ne vous tient pas compte des endroits où vous avez sur lui une supériorité marquée, et l'on attaque impitoyablement ceux où vous êtes demeuré plus faible; car telle est toujours la marche de l'envie, dont Voltaire a donné un tableau si énergique dans ce vers:

Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Belgique.



Belgique. La cathédrale d'Anvers est magnifique. Elle a cinq cents pieds de long sur deux cent quarante de large. Cent vingt-cinq colonnes y soutiennent deux cent treize arcades voûtées, sous lesquelles il y a trente-deux autels, enrichis de piliers de différens marbres. La somptuosité régne jusque sur les portes de l'église. Les trois principales sont de marbre revêtu d'or moulu. Le clocher s'élève en retraite sur lui-même par une suite d'étages construits en galerie. Il contient deux carillons et renfermait autrefois soixante-huit cloches, parmi lesquelles il s'en trouvait d'un poids et d'un volume prodigieux. Le cadran qui a trente-deux pieds de diamètre, et conséquemment près de cent de circonférence, est placé à une si grande élévation, qu'il ne paraît aux yeux qu'un cercle de moyenne grandeur. On ne trouvera pas cette assertion exagérée, lorsqu'on réfléchira que cette tour, élevée de quatre cent soixante-six pieds, est sans contredit, la plus élevée de l'Europe. La basilique de Saint-Pierre de Rome, la plus haute après elle, n'a que quatre cent quarante-neuf pieds, et la cathédrale de Strasbourg, quatre cent vingt-six.

Les

Les observations que nous avons faites sur le climat, diffèrent peu de ce que nous Belgique. avons remarqué à Gand et dans d'autres villes de la Belgique. L'air en général y est bon, mais un peu froid et humide. Un écrivain ingénieux, Algarotti, dans ses lettres sur la Russie, a observé avec beaucoup de raison que, pendant l'hiver, la glace est en Italie de quelques lignes, en France, de quelques pouces, en Hollande et dans le nord de l'Allemagne, de quelques pieds, et en Russie de quelques toises. En effet, il règne ici un froid si violent, que l'Escaut charie des glaces qui rendent la navigation impraticable. En 1684 et en 1775, la gelée fut si forte que l'Escaut en fut pris et fermé pendant quelques semaines devant la ville, de sorte qu'on passa le fleuve en carrosse et en chariot, et l'on tint une espèce de foire sur la glace. On construisit sur ce sol fragile une quantité de maisons de bois dans lesquelles on vendit toutes sortes de denrées.

Si l'on ne voit pas régner sur les physionomies plus de vivacité que dans les autres villes des Pays-Bas, on y découvre au moins un air de santé et de franchise qui gagne le cœur des étrangers. On remarque de

Belgique.

tous côtés cette propreté excessive et rigoureuse, si bien connue des peuples du nord, quoiqu'elle y soit moins nécessaire que chez ceux du midi : mais les septentrionaux, dont l'imagination est moins exaltée que celle des habitans du sud, s'adonnent avec plaisir aux détails domestiques. Ici les familles sont plus resserrées ; dans un ménage, chacun a ses fonctions, et chacun s'en acquitte avec zèle ; la corruption des mœurs y est moins grande. Quoique plus rapprochés des lois de la nature, les Flamands s'abandonnent sans réserve à l'impulsion des passions.

Ce n'est pas sans regret que nous avons quitté cette jolie cité pour contempler encore une fois l'Escaut dans l'endroit même où il devient membre de l'Océan, et où ses flots furieux de se voir divisés s'amoncèlent les uns sur les autres et font entendre les mugissemens prolongés qui ont fait donner à cette partie du bassin le nom de *Hondt*, mot qui en flamand signifie *aboiement de chien.*

Là, nous avons erré sur les ruines des différens forts que les Anversois avaient élevés pour leur commerce, et dont on s'est servi ensuite pour les enchaîner; et dirigeant

notre course vers l'orient, nous avons vu quelques collines, quelques montagnes où se distillent des sources qui viennent alimenter des ruisseaux sans nombre sur le sol de la Campine. Les terres incultes y sont en assez grand nombre, et chaque jour l'activité des habitans défriche ces ingrates bruyères. Il est vrai que ces landes ne sont pas pour cela inutiles. On y fait en grand des exploitations de tourbe, sorte de terre composée de végétaux en pourriture, dont on fait un excellent combustible.

Belgique.

Turnhout, située au centre de la Campine, n'est point par elle-même d'un grand intérêt; mais ici le paysage est extrêmement varié. Des sols marécageux succèdent à des terrains fertiles; des coteaux arides, à des bois, à des forêts qui attirent dans cette partie du pays l'humidité bienfaisante de l'atmosphère. Aussi y voit-on prendre leur source beaucoup de rivières qui, après avoir promené leur cours inégal et tortueux, se réunissent en deux branches principales, nommées *grande et petite Nethe* : c'est à Lier que se trouve le confluent des *Deux-Nethes*. Nous nous y sommes arrêtés quelque temps, moins pour y contempler l'intérieur de cette petite ville qui n'a rien de bien séduisant,

[redacted] Belgique.

que pour parcourir ses jolis environs.] bonne qualité du houblon qu'on y cultiv a rendu recommandables les brasseries (Lier. On transporte la bière par les rivièr et les canaux jusqu'à Gand et à Brug même, où il s'en fait une grande consor mation.

CHAPITRE VIII.

Départ d'Anvers. — Moerdick. — Excessive propreté des Hollandais. — Simplicité des mœurs des habitans de la campagne. — Vue de la Meuse — Aspect de Roterdam. — Description de cette ville. — Statue d'Erasme. — Dordrecht. — Inondation près de cette ville. — Bois-le-Duc. — Gertruidenberg. — Province d'Utrecht. — Ville de Middelbourg. — La Zélande. — La Gueldres. — Ville de Nimègue. — Détails sur la ville de Maestricht. — Accord des protestans et des catholiques.

Nous étions arrivés à Anvers sans qu'on nous fît les questions accoutumées, et nous en sommes sortis avec la même facilité. A quelques milles de cette ville, nous n'avons plus trouvé qu'une vaste lande où l'œil ne découvrait qu'un horizon dont la monotonie était interrompue par quelques clochers épars à une grande distance l'un de l'autre. En moins de sept heures nous arrivâmes

Hollande.

Hollande. sur le territoire Hollandais. Nous trouvâmes, dans un village où nous fîmes manger nos chevaux, plusieurs paysans dont la physionomie était dure et fortement prononcée, mais qui nous parurent avoir une sorte de franchise et d'activité. Nous remarquâmes plusieurs servantes très-lestes, qui s'emparèrent avec zèle de nos chevaux, de notre cocher, ce qui offrait un contraste piquant avec la mine assoupie des Brabançons.

Le chemin sablonneux se prolonge sur la crète d'une digue élevée, jusqu'à une petite ville sur la baie qui retient ici le nom de *Holland-Diep* : alors le paysage s'égaie. Nous aperçumes même du côté de la mer, un horizon sans bornes. La quantité de barques de toutes grandeurs, qui vont et viennent çà et là; les bateaux de pêcheurs, les oiseaux de passage qui croisent en grand nombre sur la superficie de l'eau, les longues allées de saules, au-dessus desquelles paraissaient, dans l'éloignement, l'extrémité des clochers et des toits de briques, produisait un ensemble assez agréable. De Moerdik, qui ne contient qu'un petit nombre de maisons, nous allâmes à Holland-Diep. L'aspect de cette par-

tie de la Hollande nous rappela l'inondation qui, en 1421, changea soixante-douze villages en un bras de mer, et sépara Dordrecht du continent.

[redacted] Hollande.

Mais l'aspect riant et pittoresque des villages de la Hollande dissipa bientôt ces nuages sombres. De charmantes maisonnettes très-propres, des rues entrecoupées de canaux, plantées de tilleuls, et pavées de petites briques uniformes, à peu près comme dans les vestibules de nos maisons, formaient, avec cet air de santé qui règne sur tous les visages, un ensemble dont les diverses parties étaient en rapport avec le tout. Cette apparence, qui n'est muette que pour les esprits superficiels ou inobservateurs, était la preuve la moins équivoque que nous étions enfin arrivés sur une terre libre, et dans la métropole de l'industrie.

Mais lorsque nous eûmes atteint le village d'Haaringsdik, qui a au moins une demi-lieue de long et qui est pavé de briques, nous fûmes agréablement surpris de voir de tous côtés règner l'abondance et le délicieux spectacle du bonheur public. Heureuses les régions à-la-fois favorisées de la nature et de la destinée, où l'homme placé

Hollande.

au centre des jouissances de la vie, obtient des plaisirs faciles, parce qu'il n'éprouve que des désirs bornés; où le paysan jouit d'une habitation commode et saine; où il savoure en paix les douceurs de cette médiocrité, si désirable et si rarement désirée, au milieu de laquelle les sages se tiennent à égale distance du besoin et du superflu.

Après avoir cotoyé quelque temps un bras de la Meuse, détaché de la rivière qui porte ce nom, nous atteignîmes, vers les dix heures du soir, Kattendrecht, situé sur les bords de la grande Meuse. De là nous avons découvert Roterdam, au moyen d'un nombre infini de lanternes suspendues le long du rivage.

Il nous a fallu prendre place autour du foyer commun, et nous amuser de l'antique simplicité de notre hôte et de sa famille. Nous avons été reçus avec la cordialité du vieux testament: l'on nous a tiré nos bottes et l'on nous a présenté à chacun une paire de pantoufles, qui pesaient au moins trois fois plus qu'elles. Je n'ai pu m'empêcher d'être touché de la bonté de cœur de notre hôte. Ce bon homme me voyant transi de froid, a ôté ses pantoufles et m'a prié

de les prendre, parce qu'elles étaient, disait-il, déjà bien échauffées. Je me suis bien gardé de lui faire entrevoir que cet excès d'attention aurait passé, dans le monde poli, pour une incongruité. D'ailleurs il avait un air si sain, et sa petite chaumière était si propre, qu'il ne m'était point permis d'éprouver la moindre répugnance. On nous a servi un vanneau, du poisson de mer et des pommes de terre : nous avons partagé la bouteille de vin de notre bon hôte, tandis que ses enfans ont bu d'assez bonne bière. Ensuite on nous a préparé un lit dans la chambre de parade. Cette jolie cabane, et particulièrement la cheminée, était ornée de petites tablettes peintes et légèrement profilées. Ces tablettes étaient garnies de plusieurs vases de terre, bien vernissés et arrangés avec symétrie ; ce qui en vérité est préférable aux maussades gravures dont on salit les murailles de nos auberges. Je devrais aussi faire la description de la belle et riche perspective qu'on découvre des fenêtres de notre hôte, à la faveur du soleil levant. Le fleuve a plus d'un mille anglais d'étendue, il coule doucement en flots argentins et légers, et porte sur sa surface azurée des vaisseaux, des

Hollande.

Hollande. brigantins, des canots, des barques de toutes couleurs, qui vont et viennent sur ce fleuve, le remontent, le descendent, vont à voiles, à rames, selon leurs forces, leur forme et le nombre de leurs huniers, marchant avec lenteur, ou poussés par le vent, s'abandonnent à la rapidité du fleuve.

De ce côté nous vîmes les édifices de Roterdam s'élever avec majesté, et se dessiner à travers les rayons du soleil, le grand clocher quadrangulaire de la cathédrale, le spacieux bâtiment de l'amirauté, la superbe chaussée plantée de tilleuls, et qui a plus d'une lieue d'étendue, l'innombrable quantité de mâts qui, entremêlés avec ces édifices, les surpassent en hauteur; les moulins à vent qui, dans l'intérieur et aux environs de la ville, sont pour la plupart sur des corps de maçonnerie semblables à des clochers; enfin, les faubourgs ornés de maisons de campagne et de magnifiques jardins qui se prolongent en ligne droite sur les deux rives du fleuve, rendent ce point de vue un des plus riches et un des plus pittoresques de l'Europe.

Ce qui distingue cette ville, ce n'est ni son antiquité, qui ne remonte qu'au treizième siècle, ni le rang qu'elle tient parmi les villes

de la Hollande, où elle ne passe que pour la septième de la province ; c'est sa grandeur, la beauté de sa situation, le nombre de ses habitans, l'agrément de ses maisons, la richesse de son commerce qui ne le cède qu'à la capitale : elle la surpasse même par la clarté de ses eaux, la commodité de son port, la propreté de ses rues, la largeur de ses canaux; les quais qui les bordent, plantés de tilleuls, offrent le coup-d'œil le plus riant, et forment comme autant de cours et de promenades.

Hollande.

Les différens quartiers de cette ville, divisés par des canaux assez profonds et assez larges pour porter les plus grands navires, se communiquent par des ponts-levis, dont le service, lorsqu'un bâtiment se présente pour entrer, est également prompt et facile. Un homme ou une seule femme, en tirant une chaîne ou une corde, lève la moitié du pont sans aucune peine ; un autre sur la rive opposée, lève l'autre moitié, et lorsque le vaisseau a passé, ces deux parties du pont descendent par leur propre poids. Outre les navires marchands, on voit sur ces canaux un nombre presque infini d'yachts; ce sont des bâtimens légers dont les dedans, par la distribution des appartemens qui les com-

Hollande.

posent, sont fort commodes. Ils ne tirent presque point d'eau, et voguent à l'aide de deux voiles : lorsqu'ils veulent virer de bord, on se contente de transporter du côté opposé, l'extrémité d'une vergue, à laquelle la corde est attachée ; cette seule manœuvre aidée du gouvernail, dirige la toile, et fait en un instant tourner le navire. Il est peu de particuliers qui n'ait son yacht ; indépendamment de l'usage qu'on en fait pour se promener sur les canaux ou sur la Meuse, on les emploie aussi comme des voitures pour conduire et décharger les marchandises jusques à la porte des magasins.

La ville de Roterdam, bâtie au moins en partie sur pilotis, occupe la rive droite et septentrionale de la Meuse. Les rues, comme je l'ai déjà dit, sont de la plus grande propreté, et l'on y voit toujours avec surprise des maisons, des arbres et des vaisseaux. Le milieu, pavé de cailloux, se relève en chaussée pour les voitures ; les deux côtés, comme ceux des quais, sont pavés de briques posées de champ, et souvent tellement arrangées, qu'elles forment entr'elles des compartimens. Le long de ces pavés règnent deux ruisseaux taillés dans la pierre, pour recevoir l'eau et tenir les rues propres. Une

plate-forme revêtue de marbre et ornée d'une balustrade, les sépare des maisons. Hollande.

Ces maisons sont presque toutes bâties en briques, qui, diversement coloriées, offrent différens dessins; mais on y remarque peu de goût pour la bonne architecture; les croisées sont larges et élevées, et les vîtres entretenues avec une propreté singulière.

La grande place est en partie formée par un port, où l'on voit en bronze la statue d'Erasme, de grandeur plus que naturelle. Ce savant est représenté debout, sur un piédestal, habillé en docteur, la tête couverte d'une espèce de bonnet carré, et tenant en sa main un livre ouvert: les mains et le visage sont très-bien faits; mais la robe est lourde et massive. Les faces du piédestal sont décorées de plusieurs inscriptions en vers latins, en lettres d'or, à la gloire de cet homme célèbre qui méritait un meilleur poète. On montre encore la maison où il est né, vers l'an 1465, et sur laquelle on lit cette inscription:

Hæc est parva domus, magnus quâ natus Erasmus.

On voit dans cette ville une verrerie qui ne travaille que pour les vaisseaux destinés au commerce des Indes. On m'y montra une très-grande quantité de bagatelles en émail, des jattes, des tasses à café, des soucoupes,

Hollande.

des saucières et des figures, dont la plupart étaient dans le goût le plus grotesque, mais très-bien exécutés. On m'assura que ces marchandises étaient du plus prompt débit dans les îles que les Hollandais possèdent aux Indes orientales.

L'hôtel-de-ville de Roterdam n'a rien de remarquable; mais la bourse, quoique moins fréquentée que celle de la capitale, la surpasse par la beauté de l'édifice, et l'architecture n'a rien épargné pour honorer le commerce.

J'ai plus d'une fois coupé mon séjour à Roterdam, par de petits voyages dans les environs, où les chemins offrent toujours quelque riant point-de-vue. Dans les villages même, point de chaumières, point de haillons, point de disette, point de fange; tous sont pavés, propres, agréables. Combien de villes qui ne sont ni si grandes, ni si riches, ni si peuplées!

Goude ou Tergau, situé au confluent de Gaw et de l'Issel, est une ville de médiocre grandeur, mais jolie et remarquable par sa grande place, par les peintures des vitraux de son église, les plus belles, dit-on, que l'on connaisse en Europe, et par ses écluses

qui, en peu de temps, peuvent inonder ses environs. Hollande.

C'est à la Brille, située dans l'île de Voorn, près de l'embouchure de la Meuse, que les confédérés des Pays-Bas jetèrent en 1572, les premiers fondemens de leur république. Le comte de Lumay l'enleva aux Espagnols. Le duc d'Albe, apprenant cette nouvelle, n'en marqua aucune inquiétude; mais la perte de sept belles provinces prouva que c'étoit le commencement d'un grand événement.

A l'entrée de la Meuse, la Hollande paraît un pays enchanté. La campagne, aussi basse que l'eau, se laisse voir de dessus le navire, et forme les plus rians paysages; des villages très-propres, des maisons de campagne, des jardins symétrisés dans toutes leurs parties, de grandes et belles avenues, de vastes prairies où paissent des troupeaux sans nombre, mille autres objets agréables et diversifiés ne laissent d'embarras que sur le choix de ce qu'on doit le plus admirer. On trouve cependant une vue encore plus flatteuse en arrivant à Amsterdam. Elle est d'un côté, terminée avantageusement par la ville, et se perd de l'autre, dans de

Hollande. charmantes campagnes. Sur la rivière même, les vaisseaux, les barques, les yachts, les canaux, qui se succèdent continuellement, forment comme une cité flottante, qui groupe parfaitement bien avec ces divers objets, sur-tout lorsque la sérénité du ciel ajoute un nouveau lustre à toutes les parties de cette vue admirable ; chose rare, à la vérité dans un pays submergé, où l'hiver est froid, le printemps court, l'été chaud et orageux, l'automne pluvieux, et l'air mauvais dans toutes les saisons.

Dordrecht est bâtie, non sur pilotis, comme Roterdam, mais sur un terrain solide et ferme, dans une île formée par la Meuse, où elle a un pont qui la rend très-commerçante. Mais ce qui la rend encore plus célèbre, est le fameux synode qui condamna la doctrine d'Arminius. La cathédrale est d'une beauté remarquable. La ville est grande, belle, riche, et coupée par trois canaux, dont un lui sert comme de fossé. Je ne parle ni des vues ni des promenades ; toute la Hollande est un vaste jardin, où il croît peu d'arbres utiles : on s'est réduit à ceux qui font l'ornement des villes et des campagnes. En 1421, la Meuse ayant rompu ses digues, soixante-douze

villages

villages furent inondés, et cent mille personnes y périrent. Hollande.

Gorcum et *Worckum* sont deux places fortes, séparées par la Meuse. Le château de Lœwestein, d'où le prisonnier Grotius se sauva par un stratagême, est encore de ce côté-là un des boulevards de la province. Le village d'Arcoy, près de Laerdam, est devenu célèbre pour avoir donné naissance à Jansénius, qui fut depuis évêque d'Ypres.

En remontant la Meuse, de Workum, jusqu'aux environs de Bolduc, on trouve, dans le voisinage de la Gueldre, plusieurs places fortes qui servent de défense à la Hollande. L'air y est meilleur, les eaux plus belles, plus saines que dans le cœur de la province; mais comme on y fait moins de commerce, il y a aussi moins de richesses. Bolduc ou Bois-le-Duc, au confluent de l'Aa et du Dominel, est la capitale du Brabant hollandais. Ces deux rivières remplissent ses fossés, et se partagent en divers canaux qui la traversent. Elle est également forte et par sa situation et par les ouvrages qui la défendent. Elle peut, en tout temps, se déborder à une lieue à la ronde, et mettre la campagne et les ennemis sous les eaux.

Hollande.

Entre cette ville et le Mordick, est situé Gertruidenberg. On croit que cette habitation a été fondée par Gertrude, fille de Pepin, père de Charlemagne, et que cette princesse y vécut dans un exercice continuel de dévotion et de pénitence. Ce lieu est encore célèbre par les conférences qui s'y tinrent au commencement du dix-huitième siècle: elles furent bien humiliantes pour Louis XIV, qui, après avoir dicté, dans toutes les autres guerres, les conditions de la paix, se vit réduit à la solliciter avec instance, auprès de ces mêmes Hollandais qu'il avait vu si souvent à ses pieds.

Breda et Berg-op-zoom, peu éloignées de Gertruidenberg, sont encore deux villes renommées dans l'histoire, l'une par le traité qui rétablit la paix entre la France et la Hollande; l'autre par les siéges mémorables qu'elle a soutenus. Breda est une ville forte, défendue par une bonne citadelle. On y compte onze à douze mille ames. Ses remparts ont plus d'une lieue de circuit, et elle est presque environnée d'eau et de marais.

En partant le matin, on arrive à Berg-op-zoom. Cette ville, possédée par l'électeur palatin, sous la souveraineté des états

généraux, est entourée de marais, et défendue par divers forts. Elle communique avec l'Océan par l'Escaut, qui la rafraîchit continuellement, et forme derrière elle un bras de mer. Elle rendit plus d'une fois inutiles les efforts des plus grands capitaines qui en firent le siége. La ville est petite et composée seulement de sept mille habitans luthériens. Hollande.

Le chemin de Berg-op-zoom au passage du Mordick, me parut long et ennuyeux. Je pris une barque pour traverser ce bras de mer. On y voyait encore, il y a quarante ans, les clochers de quelques villages, qui s'élevaient au-dessus des eaux; ils ont cédé depuis à l'effort des vagues. Le vent était fort, la barque agitée; et pour me rassurer, on me raconta l'histoire d'un prince d'Orange, qui, revenant de l'armée des alliés, en 1711, fut englouti dans les flots. Il était resté dans sa voiture, les chevaux effrayés firent pencher la voiture, tombèrent dans la mer, et entraînèrent le carosse. On prétend que ce prince fut jeté dehors par ce mouvement, et il est le seul dont on n'ait point eu de nouvelles; d'autres assurent que tout était arrangé pour qu'il y pérît.

Hollande.

De retour à Roterdam, je partis pour Leuworden, la principale ville de la Frise, belle, grande, bien peuplée et marchande. Elle communique à la mer par un canal capable de porter les plus gros vaisseaux. La plus grande richesse de son territoire consiste dans ses excellens pâturages.

Midelbourg est l'entrepôt de tous les vins de France, d'Espagne et de Portugal, qui arrivent en Hollande, ce qui la rend riche, peuplée et commerçante. Le nom de Zélande, qu'on donne à ce pays, et qui, en hollandais, signifie pays maritime, convient d'autant mieux à cette province, qu'elle est composée d'une multitude de petites îles à l'embouchure de l Escaut et de la Meuse. Comme le terrain qu'elles occupent a toujours été sujet aux inondations, ce n'est que d'après de grands travaux qu'on l'a desséché et rendu propre à être cultivé. Il risquerait même d'être fréquemment submergé, s'il n'était défendu contre l'impétuosité des vagues par de fortes digues qu'on a soin d'entretenir. C'est principalement ici que la Hollande, cette étrange terre, bien plus basse que la mer, peut être regardée comme le chef-d'œuvre de l'art; mais en excitant l'admiration du voya-

geur qui descend pour la première fois sur cette contrée flottante, elle n'inspire aucun désir de l'habiter, et l'on est bien loin d'éprouver cet attrait délicieux que la vue de nos belles provinces fait passer dans l'ame. Ces merveilles ne parlent qu'aux yeux étonnés de voir des hommes lutter éternellement contre les fureurs de l'onde, pour tâcher d'occuper un espace qu'il serait incroyable qu'ils eussent choisi, si la Hollande n'avait, pour-ainsi-dire, été créée à mesure que ses habitans eurent besoin d'arracher à la mer quelques arpens de sables arides: ils y recueillent peu de grain, et ne s'enrichissent que par le commerce et la pêche; aussi sont-ils courageux, bons matelots, excellens pilotes.

Hollande.

Flessingue, patrie de Ruyter, située, ainsi que Midelbourg, dans l'île de Walcheren, est la seconde ville de la Zélande. Les vaisseaux arrivent tout chargés, le long des quais qui bordent les canaux. Rien n'est plus agréable que la vue des édifices peints en paysages, qui environnent ces quais. Lorsqu'il y a quelque mort dans une maison, on met une botte de paille à la porte; si c'est un homme, les épis regardent la rue, si

c'est une femme, ils sont tournés du côté du mur.

Hollande.

La ville d'Utrecht est célèbre par le fameux traité pour lequel on avait tenu tant de conférences inutiles à Gertruidenberg. La conclusion de la paix que les revers de la France paraissaient si fort éloigner, que la fierté de ses ennemis rendait si difficile, devint tout-à-coup l'effet du hasard, et la suite d'une petite intrigue de la cour de Londres. La reine Anne, obsédée par la duchesse de Marlboroug, se dégoûta d'elle, et s'attacha à ceux qui lui étaient opposés. Comme les intérêts du duc, son mari, étaient dans la continuation de la guerre, ses ennemis cherchèrent leurs avantages dans le rétablissement de la paix. Un abbé Gautier, qui avait demeuré autrefois à Londres en qualité d'aumônier de l'ambassadeur de France, fut le personnage choisi pour commencer la négociation. Il fit secrètement plusieurs voyages à Versailles, et amena les choses au point de la plus heureuse harmonie entre les deux cours.

Utrecht est la rivale de Liége, dans la carrière des sciences; on enseigne dans son académie tout ce que peut exiger l'instruc-

tion publique. On montre dans une de ses salles, le plan extérieur et intérieur du temple de Salomon, modèle en relief, tel que le dépeint l'écriture. On conserve au théâtre d'anatomie, un canot d'écorce d'arbre long et pointu, avec un petit esquimau, dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis : il est lié dans un trou au milieu de son bateau, dont il semble faire partie. Le reste est couvert, et le canot peut se renverser, sans que l'eau y pénètre. L'histoire porte que lorsque le petit navigateur se vit en mains étrangères, il ne voulut plus manger et mourut de douleur. Utrecht est bâtie sur le modèle des villes de Hollande. Ses rues sont larges et bien percées ; elle est arrosée par des canaux qui viennent du Rhin : on n'y compte guère que quarante mille habitans.

Hollande.

Le voisinage de la Gueldre me fournit l'occasion d'aller à Nimègue, où Charlemagne et ses successeurs firent souvent leur résidence. On y découvre encore plusieurs restes d'antiquité. C'est aujourd'hui une forteresse importante, située sur une colline escarpée. Une grande population, un commerce considérable, un magnifique hôtel-de-ville, et surtout les négociations fameuses

[redacted] dont Nimègue a été le théâtre, rendent cette Hollande. ville une des plus célèbres des Pays-Bas.

En sortant de Nimègue, nous avons pris la route qui conduit à Maëstricht; c'est une des plus fortes places des Hollandais, et la clef de leur république sur la Meuse. La ville est assez grande et bien percée : on y compte quatorze mille habitans. Quoiqu'éloignée du centre de la Hollande, et enclavée dans le pays de Liége, ses rues, ses places, ses maisons, sa propreté, tout s'y ressent du goût hollandais. Son hôtel-de-ville, situé sur la place du Grand-Marché, est un des plus beaux du pays; et ce qui lui donne encore plus d'éclat, c'est une assez bonne bibliothèque, rendue publique pour l'instruction de ses citoyens.

Les magistrats sont moitié catholiques, moitié protestans. Les deux religions y sont tranquillement exercées : le catholique, le luthérien, le calviniste, vivent dans une union étroite et même intime sur toutes les terres de la république, et se regardent comme citoyens du monde, sagement liés par les besoins et les devoirs de l'humanité. Ils sont convaincus que toutes les religions font des sujets soumis, lorsqu'ils ne sont pas persécutés par le culte dominant.

On attribue cette précieuse tranquillité à la sagesse du gouvernement, qui ne confie aucune portion de l'autorité publique aux ecclésiastiques : les ministres de l'église soumis aux mêmes devoirs que le reste des citoyens, ne tirent ici leur considération que de leur zèle et de leur savoir. On rapporte à ce sujet, qu'un d'entre eux, aumônier des états, faisant, en cette qualité, la prière devant les membres assemblés, s'avisa, dans cette prétendue oraison, de traiter la matière des délibérations, et sous prétexte d'implorer les lumières du ciel pour les chefs du gouvernement, il s'efforcait lui-même de lui faire suivre les siennes. La prudente république ne tarda pas à se défaire de ce trop habile ecclésiastique, et établit l'ordre qui règne actuellement. Le président de l'assemblée lit un formulaire de prières, qui est toujours sur le bureau ; elle est peut-être moins raisonnée, moins éloquente que celle de l'artificieux aumônier, mais l'état s'en trouve mieux.

Hollande.

Hollande.

CHAPITRE IX.

La Nord-Hollande, ou West-Frise. — Description des digues. — La ville d'Enkuisen. — La ville d'Alcmaer. — Détails sur cette ville. — Beautés de ses environs. — Les digues d'Helder. — Conseil des digues. — Le Texel. — Le Zuidersée.

DANS un pays coupé par mille canaux, partout on trouve des barques qui d'heure en heure partent d'une ville à l'autre sans attendre ni faire attendre les voyageurs. Je partis pour la Nord-Hollande ou West-Frise, qui tient par un petit isthme à la Hollande méridionale. Elle était anciennement couverte de marais, que les habitans ont changés en des prairies agréables et fertiles. La mer l'environne de tous côtés, et comme elle est de sept à huit pieds plus basse que l'Océan, ce n'est que par le moyen des digues, dont l'entretien est très-coûteux, que ces peuples se garantissent des inondations. Les eaux venant de la mer du

'd, dans le canal du Texel, acquièrent mouvement d'autant plus furieux, qu'il plus resserré par les îles et les bancs sable dont ce parage est rempli. Pour ier à ce danger, on a d'abord pratiqué ong du rivage, un grand nombre de ırdeaux et d'éperons qui rompent la vioce des flots. Au bord de la mer, on a fiché pieux dans le sable; on les a revêtus de nches, ou entrelassés de branches d'ars, pour former des espèces d'encaissens, dans lesquels on a versé de grosses rres amenées de Norwège. Tout vaisu hollandais qui va commercer dans le 'd, est obligé, à son retour, de se char- d'un nombre déterminé de ces pierres forme de lest. Le long de ces encaissens, du côté de la terre, règne un para- de quinze à dix-huit pieds de haut, ge de sept ou huit, uniquement formé erbes marines, sans aucune façon ultéure. Ces herbes s'affaissent par leur pro- poids, se convertissent en terre et fornt une masse assez solide, derrière laelle est la digue véritable, élevée d'enon deux toises au-dessus de la plus haute r, mais de quatre ou cinq pieds plus ıse que le parapet. Des poteaux numéro-

Hollande.

Hollande.

tés, distans l'un de l'autre de quarante à cinquante toises, indiquent à ceux qui sont préposés à l'entretien des digues, la partie confiée à leurs soins. La digue n'étant formée que de sable, le vent pourrait y causer du dégat. Pour prévenir cet inconvénient, on y fait croître des joncs et des roseaux qui la retiennent et la raffermissent. Cette partie gazonnée du côté de la terre, présente un talus qui par une pente douce va gagner la campagne sur laquelle le parapet domine de plus de vingt pieds. La dépense et l'entretien de ces digues sont répartis sur toute la nation, et chaque district est taxé suivant l'utilité qu'il en retire, et à proportion de l'étendue de pays qui se trouve à l'abri des débordemens.

Nous avions loué une première barque qui traversa à voile le bras de mer; il s'en présenta d'autres toutes prêtes, qui nous menèrent à la ville d'Edun. Les canaux qui y conduisent, et la campagne qu'ils embellissent, sont ornés de côté et d'autre, de petites maisons peintes, formant l'aspect des paysages chinois. Ces canaux sont étroits, mais droits, profonds et pleins d'eau, jusqu'au niveau de la terre.

On arrive d'abord à Momkedam, ville

médiocre, sur le Zuidersée, avec un pont passable, où nous nous arrêtames pour changer de barque. On nous raconta qu'anciennement, une troupe de jeunes filles avait trouvé dans des roseaux, au bord de cette mer, une femme-marine, et lui avait appris à filer et à faire la révérence; malgré leurs soins et leur babil, elle resta muette comme un poisson. Hollande.

Edam est le pays de Hollande où se fait le meilleur fromage. Horn n'en est éloigné que de deux lieues; c'est une assez grande et belle ville. Les dehors en sont charmans: d'un côté on voit la mer; de l'autre, de vastes prairies remplies de bestiaux, et partout des maisons peintes, comme dans les papiers de la Chine. La ville de Horn a le meilleur havre du Zuidersée, ce qui la rend très-commerçante.

On prend un chariot couvert, à six personnes, pour aller à Enkuisen, et l'on passe d'abord par une rangée de tilleuls taillés en forme de berceau. A gauche sont des allées charmantes, et à droite, des prairies avec d'autres arbres, dont on peint les troncs, de blanc à l'huile. On rencontre, sur cette route, une multitude de petites voitures dorées, semblables à nos cabriolets, mon-

Hollande.

tées par deux paysans bien nourris, bien vêtus, et jouissant d'une santé ravissante.

Les deux tiers d'Enkuisen sont entourés de la mer, qui en fait une presqu'île. Une grande rue propre et alignée en fait le principal embellissement. Cette ville fut la première, dans la Nord-Hollande, qui secoua le joug des Espagnols. Elle fut long-temps renommée pour la navigation, mais son port est aujourd'hui embarrassé par le sable qui s'y amasse.

Midembliek n'est qu'une petite place. Elle a un port où les Hollandais déchargent les bois qu'ils tirent de Suède et de Norwège. Ses digues passent pour les plus belles du pays; lorsqu'il survient une tempête extraordinaire, et que l'onde en fureur est prête à les rompre, on lui oppose de grandes voiles qui arrêtent sa violence, et l'empêchent de trouver un passage. C'est ainsi que de simples toiles tendues à propos et avec soin, mettent cette contrée à couvert des inondations et sauvent la vie à un nombre infini de citoyens attentifs à les éviter. Ces Bataves, créateurs de la terre qu'ils cultivent, l'augmentent encore aux dépens de Neptune en courroux, et savent la conserver malgré sa fureur.

Tantôt on suit ces digues, tantôt on les quitte pour arriver à Alcmaer, une des principales et des plus anciennes villes de la Nord-Hollande. Elle tire son nom des marais où elle est située, et dont plusieurs ont été desséchés par ses laborieux habitans. Les abords en sont charmans, et l'on y voit même des forêts assez sombres, chose rare dans un pays où l'on n'a guère d'autres arbres que les allées de tilleuls qui bordent les chemins, les rues et les canaux. Hors de la ville est un jardin public, plus grand que nos Tuileries, formé de bosquets, de boulingrins et d'un bois qui offre un couvert délicieux. Non loin de là, est un pont orné de bancs, d'où l'on jouit d'une vue enchantée, d'eaux, de prairies, de bestiaux et de maisons diversement décorées. J'eus la curiosité d'en voir l'intérieur : mais à la propreté près, qui est extrême, ainsi que dans celles de la ville, je n'y trouvai rien de bien merveilleux. Les servantes qui nous en firent les honneurs, eurent soin de laisser leurs pantoufles au bas de l'escalier, et voulurent exiger de nous la même cérémonie. Deux ou trois pièces composent l'appartement. On y voit des porcelaines, communes à-la-vérité,

Hollande.

Hollande. mais arrangées avec art, une armoire d'ustensiles de cuivre jaune, plus brillant que l'or; une autre de pièces d'argenterie, des rideaux de mousseline brodée, et partout de jolies paysannes. Elles nous montrèrent leurs bestiaux, qui sont d'une taille et d'un embonpoint qui font plaisir, et nous expliquèrent la façon de faire ces excellens fromages à croute rouge, aussi vantés que le parmesan.

Alcmaer n'a que le douzième rang aux assemblées de la province de Hollande; mais elle en tient un très-distingué dans l'histoire de l'astronomie. Les télescopes ou lunettes d'approche y furent inventés par Jacques Metiu vers l'an 1609. On se servait depuis long temps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés et la rendre plus nette; mais ces tubes n'étaient point garnis de verres. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hazard. Métius vit des écoliers qui en jouant sur la glace, se servaient du dessus de leur écritoire comme de tube, et y mettant des morceaux de glace, voyaient les objets se rapprocher. L'habile artiste profita de cette

observatio

observation, à l'aide de laquelle il inventa le télescope. Hollande.

La ville d'Alcmaer est assez grande, très-propre, bien bâtie, a de beaux canaux et des rues bien percées. L'hôtel-de-ville aurait plus d'apparence s'il y avait une place vis-à-vis : il donne directement sur une rue, au bout de laquelle est une grande église, dont l'orgue n'est pas un morceau indifférent. Ce temple, cette maison-de-ville et l'arsenal sont trois bâtimens estimés et les seuls qui se fassent remarquer. Les habitans aiment et cultivent les fleurs, dont la nature est avare dans ces climats. On parle d'une vente de cent vingt oignons de tulipes, qui monta à des sommes incroyables.

Les digues d'Helder, à l'extrémité septentrionale de la Nord-Hollande, furent pour nous un objet de curiosité. Nous nous embarquâmes sur un canal le long du Zipe, où l'on ne voit presque plus que des chaumières. Le Zipe est un grand terrain occupé autrefois par les eaux, défendu aujourd'hui des incursions de la mer, par de fortes digues, entrecoupé avec symétrie, de fossés et de levées, sur deux lieues et demie de long et une lieue de large. Nous descendîmes dans un cabaret, où l'on nous

Hollande. fournit des chariots de poste, qui nous rendirent à Helder en moins de trois heures. Ce n'est qu'un simple village, situé sur le bord de la mer, au milieu d'une pointe qui s'avance vers l'île du Texel, et dont une partie est construite sur la digue même, et par conséquent sur le sable. On a pris, sans doute, des précautions pour que les maisons pussent résister à la violence des vents.

A une demi-lieue de là, est un second village aussi gros que le premier, mais dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume ou de joncs. Elles ont, malgré cela, un air de propreté que n'ont point les chaumières de nos paysans. On compte dans les deux villages environ quinze cents habitans catholiques, réformés et anabaptistes. Les derniers sont les plus riches, et les premiers les plus nombreux. Un seul curé célèbre alternativement la messe dans les deux villages. Je fus d'autant plus satisfait des digues d'Helder, que ce sont peut-être les seules, qui, par la difficulté, l'étendue, la solidité du travail, répondent à l'idée que m'en avaient donné les voyageurs. C'est là que l'Océan furieux, déchaîné, menace la terre d'envahir son domaine. La main de

l'homme réprime sa rage écumante, et lui oppose une barrière, contre laquelle ses flots vainement irrités, viennent se briser en frémissant.

Hollande.

On ignora long-temps en Hollande, l'art de construire des digues, et les côtes étaient périodiquement submergées, selon la hauteur des marées et le débordement des rivières. Les premières furent élevées, dit-on, dans le onzième siècle; mais on n'apprit à leur donner de la solidité que dans le douzième. La conservation de tout le pays dépendant de la résistance de ces digues, on créa un conseil, dont le siége est ambulatoire; il s'assemble tantôt à Leyde, tantôt à Delf, quelquefois à Roterdam, est chargé de visiter les ouvrages, de veiller à leur entretien, ne se tient qu'en pleine campagne et sur les digues mêmes.

Les terres voisines de ces travaux sont couvertes de pâturages et la mer très-poissonneuse. Tous les matins, excepté les dimanches, les pêcheurs apportent le poisson sur la digue, l'étendent sur l'herbe, et chacun choisit et fait son prix, ou plutôt le vendeur propose un prix, qu'il rabaisse ensuite, jusqu'à ce qu'il trouve un acheteur. Au-dessus du second village, au haut des premières

dunes, on allume, toutes les nuits, un fanal pour servir de phare aux vaisséaux qui cherchent l'entrée du Texel. C'est une espèce de gril ou de grand réchaud carré, élevé de deux pieds, et chargé de houille, qui rend un feu très-éclatant.

Assez près de ce fanal, sur la pente des dunes, du côté de la mer, un exemple terrible de justice est présenté aux yeux des matelots hollandais. L'équipage d'un vaisseau de la nation s'étant révolté contre les chefs, s'empara du navire et le mena à Lisbonne. La république réclama le vaisseau et les coupables, qui furent livrés, conduits et punis au Texel. On entoura leurs corps de cercles de fer, afin que plus long-temps conservés, ils apprissent à ceux qui seraient tentés de suivre leur exemple, que la république n'est pas moins sévère dans ses châtimens, que généreuse dans ses récompenses.

L'île de Texel est séparée de la pointe de la Nord-Hollande, par un canal large d'une lieue; il sert de passage à tous les vaisseaux qui entrent de l'Océan dans le golfe de Zuiderzée. Elle a trois lieues de long sur deux de large. Le terroir en est bon, les pâturages y sont excellens, et l'on y fait

des fromages très-estimés. Elle est environnée de dunes et de fortes digues, qui la garantissent des flots de la mer, plus élevés que son sol. Un port assez vaste, défendu par une bonne citadelle, est le rendez-vous de toutes les forces qui partent de la Zuiderzée, tant pour les Indes que pour diverses contrées de l'Europe.

Hollande.

On raconte que sous le règne d'un Guillaume II, roi des Romains et comte de Hollande, tout l'espace que couvre cette mer était rempli de pâturages abondans. Hatman Galama, gentilhomme Frison, avait des terres dans ce district. Un jour qu'il se promenait dans ses prés, il aperçut un hareng dans un fossé qui n'avait aucune communication apparente avec la mer. Il jugea qu'il fallait qu'elle se fît sous terre, et que le terrain sur lequel il marchait, fût ereux: d'où il conclut que sans cesse miné par un élément qui détruit les fondemens les plus solides, il ne pouvait longtemps subsister. Il se pressa de vendre ses biens, et du produit, il acheta un village que ses descendans possèdent encore. Sa prévoyance le servit utilement, car le terrain fut abîmé, et les vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre dans ce même lieu où

paissaient anciennement de nombreux troupeaux. Ce trait d'histoire pourrait effrayer les Hollandais, s'ils étaient moins accoutumés au spectacle des eaux. Leur industrie, d'ailleurs, et leur travail, ont forcé la mer à restituer une partie des terres qu'elle avait englouties, et l'on continue toujours à en recouvrer quelque portion par le moyen des moulins et des digues.

Les mêmes voitures qui nous avaient conduits sur ces côtes nous ramenèrent près d'Alcmaer. Nous le quittâmes le lendemain à six heures du matin. De tous côtés l'on entendait les oiseaux saluer l'aurore par leurs chants. Autour de notre barque, voltigeaient les vanneaux, les hirondelles de mer: de nombreux troupeaux, dispersés en divers groupes dans la plaine, couvraient une étendue immense, dont la verdure encore étincelante de rosée, semblait sourire à un ciel d'azur. Un vent léger caressait la surface plane du canal sur lequel nous glissions; tandis qu'un miroir placé dans la cabane, reproduisait à nos regards le spectacle des objets que nous laissions derrière nous.

Le printemps agissait sur toute la nature, et avait étendu généreusement ses bénignes influences jusque sur nos mariniers même.

Malgré la froide apathie qui caractérise ces hommes dont les facultés sont éteintes par le genre de leurs occupations, et dont la vie entière n'est, pour ainsi-dire, qu'une longue journée; on ne peut nier d'ailleurs que les mariniers hollandais ne soient infiniment plus polis que ceux d'aucun autre pays, et cela sans affectation, sans prétention. Ils saluent les passans avec cordialité et franchise, ôtent leur chapeau au moindre d'entre eux, répondent avec complaisance et honnêteté aux questions qu'on leur fait; en un mot, ils annoncent dans toutes leurs actions, dans leur habillement même, cet esprit de rectitude naturel aux nations opulentes. La politique est l'unique sujet de leur entretien: leur seule lecture est la gazette; leur passe-temps, la pipe, et leur rafraîchissement, un verre d'eau-de-vie. On peut se fier aveuglément à leur probité. Tous veillent avec scrupule à ce qu'on n'oublie aucun des objets appartenans aux passagers. Après avoir fait quelques milles, nous mîmes pied à terre, pour passer la digue qui sépare les deux mers. Au-delà de la digue, on retrouve un second canal où nous nous embarquâmes pour Amsterdam.

Hollande.

CHAPITRE X.

Amsterdam. — Détails intéressans sur cette ville. — Activité et industrie de ses habitans. — Maison-de-ville magnifique. — Théâtres. — Propriété des villes de Hollande. — Bourse d'Amsterdam, le jardin botanique. Synagogue des Juifs. — Guinguettes.

Hollande.

QUELLE métamorphose ! une seule nuit a suffi pour nous transporter dans un monde nouveau. Aucun des objets qui sont aujourd'hui sous nos yeux ne nous offre le plus léger rapport avec ceux qui nous occupaient si paisiblement la veille : nous vivons parmi des hommes d'une autre espèce. Aussi mon imagination est-elle encore si électrisée par tout ce que je viens de voir et d'entendre, que malgré la fatigue qui m'accable, j'ai voulu être le témoin des deux scènes que je vais décrire.

Nous étions sur le chantier de l'Amirauté, d'où l'on voit s'élever le magnifique arsenal de forme quadrangulaire, long de plus de

deux cents pieds, reposant sur dix-huit mille pieux, et qui est environné d'eau de tous les côtés. Cet immense bâtiment est divisé en trois étages; on y trouve tout ce qui peut servir à l'entretien d'une grande flotte. Il y règne un ordre admirable; les voiles, les cordages, les câbles, la grosse artillerie avec ses munitions, les fusils, les pistolets, et les armes de toute espèce; les lanternes, les compas, les pavillons; enfin, tout ce qui doit entrer dans l'équipement d'une flotte armée en guerre est préparé dans cet arsenal, et symétriquement arrangé dans des pièces destinées à chaque objet.

Hollande.

L'incommensurable étendue du port se déployait majestueusement à nos regards, et dans le lointain l'œil découvrait à peine les sables de la rive opposée. Vers la gauche, s'élève une forêt de mâts élégamment vernissés, dont les extrémités sont dorées par les rayons du soleil. En rade, plus ou moins loin des bords, sont stationnés tous les vaisseaux qui composent les forces maritimes des Hollandais. Plusieurs sont privés de leurs mâts et de leurs agrès; d'autres paraissent dans tout leur luxe, ornés de pavillons flottans et de longues flammes attachées à

Hollande. l'extrémité des mâts de hune. A droite du port, on voit les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui s'étendent jusqu'à l'île d'Osterburg, où sont leurs chantiers.

Le mouvement des barques et de plusieurs petits bateaux vivifiaient la scène : autour de nous, sur ce vaste théâtre, des milliers d'habitans de Kattenbourg célébraient l'instant où l'on allait lancer la frégate le *Triton*, qu'on venait de construire. Une multitude immense, partagée en divers groupes, offrait aux yeux le spectacle le plus animé: là, on voyait une foule d'officiers, tant de terre que de mer, tous en uniforme, des matelots dans leur costume, des enfans oisifs et bruyans, des bourgeois d'Amsterdam, des femmes, des étrangers de tous les pays, dont plusieurs surpris de se rencontrer, s'embrassaient ou se serraient la main avec affection.

Enfin, arriva le moment décisif. On nous plaça devant la quille de la nouvelle frégate, et si près, que le flanc goudronné planait sur nos têtes. Entièrement à l'abri de tout danger, j'admirais, ainsi que mes compagnons, avec quel art les hommes dirigent ces énormes masses, et savent écarter ainsi jusqu'à l'apparence du péril. Tandis que

je faisais toutes ces réflexions, les étais sont tombés sous les coups des maillets : déjà on avait enfoncé un coin derrière la quille, coupé les câbles, et comme si ce vaste corps eût senti en lui un principe vital, il commença d'abord à se mouvoir lentement et d'une manière presque insensible ; mais bientôt, acquérant plus de rapidité, on entendit le léger craquement des cordages, ensuite on le vit glisser vers le rivage avec une rapidité progressive. La poulaine plongea profondément jusqu'à ce que la masse entière du bâtiment eût fendu le sein de la mer; alors il est retombé sur son arrière avec autant de promptitude. Les flots se sont élevés sur la rive, et leur refoulement a fait éprouver diverses secousses aux vaisseaux qui étaient à l'ancre. Les téméraires qui s'étaient embarqués sur le nouveau *Triton* ont jeté leurs chapeaux en l'air, et la rive a retenti de leurs cris d'alégresse auxquels se sont mêlés ceux des assistans. Hollande.

On aime à méditer un instant sur ces scènes d'activité et d'industrie ; on aime à démêler les traces du caractère national à travers le prestige dont un semblable spectacle est toujours environné. Quel autre peuple en Europe aurait eu le courage de

Hollande.

résister pendant quatrevingts ans aux armes oppressives de Philippe II, alors maître des deux Indes, ainsi qu'aux entreprises de ses successeurs? Quel autre peuple que les Bataves n'aurait pas courbé son front sous le joug, ou du moins racheté sa ruine aux dépens de ses trésors dans la malheureuse année de 1672, où Louis XIV s'était avancé jusqu'à Minden. Cependant les Provinces-Unies, sans aucun secours, et fortes des richesses qu'elles avaient acquises par le commerce, surent, avec les seuls approvisionnemens destinés à la construction et à l'équipement de toutes leurs flottes, résister aux forces maritimes de la France et de l'Espagne réunies.

Mais, sans les limites que cette nation s'était volontairement imposées à elle-même dans tout ce qui concerne les premiers besoins de la vie; sans les vertus républicaines, dont l'ensemble était à la vérité l'effet du climat autant que celui d'un effort concerté; il est certain que dans une si longue guerre elle aurait succombé sous l'accablant fardeau des misères inséparables d'une semblable épreuve. Que ne peuvent point et la prudence et un travail infatigable unis à ce besoin si légitime de conserver

les biens qu'on s'est acquis? Que ne peuvent à la longue l'habileté dans les arts mécaniques, et cette industrie toujours renaissante qui crée et qui perfectionne sans cesse? Hollande.

Cet après-midi nous avons fait, selon notre usage, une longue promenade dans la ville. Les principales rues et les grands canaux sont longs et larges; les maisons sont pour la plupart des palais. Amsterdam renferme cependant plusieurs quartiers où l'on ne se tire de la foule qu'avec peine, à raison du peu de largeur des rues : durant tout le jour on entend un bruit auquel les oreilles ont d'abord de la peine à s'accoutumer, et qui n'est comparable qu'à celui de certains quartiers de Paris ou de Londres. Qu'on juge quel horrible tintamarre doit produire la foule des équipages, tant des bourguemestres que des conseillers, des divers employés du gouvernement, des directeurs de la compagnie des Indes, des médecins et des riches devenus voluptueux; qu'on ajoute à cet élégant fracas le lourd et continuel roulement des voitures destinées aux transports des marchandises, les cris aigus des ponts-levis qu'on hausse et qu'on baisse à chaque instant: et on pourra alors se former une légère idée de la vie paisible d'Amsterdam.

Hollande. Dès la pointe du jour, on entend une quantité innombrable d'hommes et de femmes, criant dans les rues des denrées qu'ils veulent vendre ; à ce bruit succède le son des cloches, et vers le soir des joueurs de vielle, suivis de quelques misérables chanteuses, achèvent d'écorcher les oreilles des malheureux passans.

Le soir nous avons été au théâtre Hollandais, où l'on représentait la *Zoé* de Mercier, drame traduit en vers libres. Comme j'avais observé durant tout le jour les traits du visage et la physionomie du peuple, je me sentis disposé à continuer mes observations dans un lieu où se rassemble la majeure partie de la bourgeoisie.

En général, les hommes sont robustes ; rarement l'on rencontre des figures dont les proportions soient fines, élégantes et délicates. Les traits des Hollandais sont prononcés, leurs chairs épaisses et massives ; ils sont hauts en couleur. Leur teint est assez blanc, mais sans transparence et sans délicatesse. Leurs yeux bleux ou gris et à demi-cachés sous des sourcils bruns et épais, ne projettent que des regards froids et durs.

On a observé depuis long-temps qu'une constitution républicaine imprime aux

Hollande.

ɔeurs, et par conséquent aux physiono-
ies un caractère particulier. La figure des
ɔllandais offre l'application de ce principe.
ependant à cette fierté démocratique qui
:late dans tous leurs traits, se joint une
ɔrte de méthodisme et de retenue qui tient
l'éducation, à la manière de vivre, à celle
e penser. Certes, le sentiment intime de
ı propre forme est le premier mobile de
outes les vertus humaines. Celui qui peut
e dire à lui-même : Je ne suis comptable
le mes actions, de mes pensées, qu'envers
a patrie et la loi, a véritablement atteint
e but de sa destination première, et honoré
'ouvrage du créateur. Or, cette noble ma-
esté de l'homme libre et seul propriétaire
le ses facultés morales, n'offre-t-elle pas à
l'ame et même aux yeux, un spectacle plus
intéressant que celui de l'homme effacé par
les continuels frottemens du despotisme,
et qui s'efforce, mais en vain, à cacher son
insuffisance sous le masque de la légèreté.

Cette légère esquisse n'est crayonnée que
d'après les individus de la classe inférieure,
ou tout au plus de la classe moyenne des
citoyens ; car les gens riches et ceux qui
veulent se distinguer ne vont qu'au théâtre
français ou à la comédie allemande. Le spec-

Hollande.

tacle hollandais est réservé pour le peuple. Une aversion si impatriotique est la cause que la pièce et les acteurs ne sont véritablement dignes que d'un peuple lourd.

J'ai enfin vu le beau monde d'Amsterdam rassemblé au théâtre français. Ce spectacle est entretenu aux frais des plus riches maisons, et personne ne peut y être admis sans un billet des souscripteurs. La société qui s'y réunit et celle qu'on trouve au théâtre hollandais, forment la nuance la plus tranchante; les hommes sont proprement vêtus, plusieurs même le sont avec élégance; aucun ne se permet de rester le chapeau sur la tête. Nous avons remarqué aussi plusieurs femmes d'une figure très-agréable, mais à qui il manque cette vivacité qui décèle une sensibilité délicate et touchante. Au milieu de cette assemblée, j'ai démêlé une jeune fille d'une beauté céleste; son teint était de lys et de roses, deux lèvres de corail, des dents admirables, des traits aussi réguliers que ceux de la Vénus de Médicis; enfin, une créature digne d'être sortie des mains de Prométhée, et surtout d'être animée de son feu divin. Ses beaux cheveux, d'un blond cendré, étaient cachés sous un ample capuchon de fine gaze : trois boucles oblongues de

Hollande.

de métal doré, et d'un travail assez fini, paraissaient retenir par leur propre élasticité, cette cape maussade sur une partie de son charmant visage. A ses oreilles pendaient des ornemens de métal de forme quadrangulaire, semblables à de petits cadenats ; et sur les deux tempes, vers la région des yeux, se jouaient deux petits serpentaux de forme spirale, et d'argent trait. Autour d'un cou plus blanc que l'albâtre, on voyait un rang épais de coraux rouges, avec une fermeture d'or; un juste de coton à longue taille, et coupé sans grâces, dont les manches ressemblaient à deux petites ailes, des jupes en forme de vertugadin, une paire de pantouffles sans talons complétaient l'ajustement. Une femme doit être admirablement belle pour le paraître sous un costume aussi sauvage.

Si quelques-uns de nos voyageurs avaient rencontré cette jolie créature dans l'une des Deux-Indes, une telle bigarrure, de pareils ornemens eussent paru dignes de figurer parmi les raretés de nos curieux d'Europe, et les érudits auraient longuement disserté sur le goût *baroque* de ces peuples incivilisés ; car nos dédaigneux Européens ne réfléchissent jamais combien ils se rappro-

Hollande.

Cette chambre est ornée de sculptures e de tableaux relatifs à ce qui s'y pratiqu Zaleucus, législateur des Locriens, se fa arracher un œil, pour en conserver un son fils. Brutus condamne ses enfans à per dre la vie, pour être entrés dans la con piration des Tarquins. Jupiter préside l'exécution d'un arrêt de mort. On y voi le jugement de Salomon, la tête de Mé duse sur le bouclier de Pallas; ses sœurs les Gorgones, représentées sous d'horrible figures; le Silence, sous l'emblême d'un femme qui a le doigt sur la bouche; le péch d'Adam, la Justice, la Prudence, etc.; le tou de la composition des plus célèbres artiste

On trouve au premier étage, les galerie et la grande salle, qui peut avoir cent pied de long, et environ cinquante de larg C'est une pièce magnifique, revêtue de mar bre, et d'une élévation prodigieuse. Au milieu, sur le pavé, un planisphère de ving pieds de diamètre, représente la parti septentrionale du ciel. Le planisphère cé leste méridional, est tracé sur le plafond Ce plafond est décoré, ainsi que les murs de festons, d'oiseaux, de divers traits de l fable et de figures emblématiques des ver tus. Il faut voir, tant au premier qu'au se

ond étage, la salle des dix-huit, celle des bourguemestres, celle de justice, celle du conseil général. Je vis aussi la salle d'armes, moins belle que singulière, par un nombre prodigieux d'épées de Catalogne et d'armures espagnoles. Celle de l'amiral Ruiter, sans gravure, sans ornemens, couverte d'un vernis noir, ainsi que son sabre, est la pièce que j'eus le plus de plaisir à consulter. Toutes ces armes sont pour la montre et non pour l'usage : celles qui peuvent servir, se conservent séparément, et il y en a pour armer toute la bourgeoisie. On me fit voir, parmi les pièces antiques, certains instrumens d'une construction assez ingénieuse, qui avaient, dit-on, servi à une bande de voleurs.

Hollande.

De l'hotel-de-ville, je me rendis à la bourse, qui n'en est qu'à deux pas. C'est un bâtiment carré long, construit de briques et de pierres de taille, autour duquel règne un péristile composé de quarante-six piliers. Ils sont tous numérotés, pour distinguer les négocians qui ont chacun leur place marquée. Cet édifice, appuyé sur trois arches, sous lesquelles coule l'Amstel, contient dans son enceinte plus de six mille personnes de toutes les nations, et l'on y fait plus

Hollande.

d'affaires qu'en aucune autre place de l'Europe. Une cour occupe le milieu, et c'est dans les galeries qui l'environnent, que s'assemblent ceux que le commerce ou la curiosité y attirent. Chaque négociant ou quelqu'un de sa maison se trouve tous les jours à son pilier ou dans un endroit de la cour, également étiqueté. Le samedi, le concours est moins grand à cause de l'absence des Juifs; il ne faut pas qu'un commerçant manque trois ou quatre jours de suite, à venir à la bourse ou à y envoyer un homme qui le représente, il serait soupçonné d'une faillite prochaine. Ce lieu est tellement fréquenté, que, quoique très-vaste, on peut à peine s'y retourner : on s'y tient depuis midi jusqu'à deux heures; et comme on y traite de toutes sortes d'affaires, on y parle toutes sortes de langues. On peut appeler ce temple de l'intérêt, le tableau mouvant de la cupidité humaine : c'est là qu'il est aisé de se convaincre que le désir du gain, porté à un violent excès, inspire à de certaines ames, autant d'enthousiasme, d'emportement, de passion, de délire, que les fureurs de l'amour. Les visages s'enflamment, les yeux sont égarés, le cœur palpite, la transpiration est interceptée : on craint

on espère, on frémit, on se presse, on s'arrache mutuellement un homme auquel on veut faire une proposition, on s'élance pour parler le premier. Le commerce, dans ce lieu de tumulte, d'agitation, de craintes, de ruses, d'espoir et de guerre perpétuelle, fait presque horreur à la philosophie. Hollande.

Non loin de la bourse et de l'hôtel-de-ville, est placée l'église neuve. Elle est grande, haute, belle, mais sans voûte. Sa longueur a plus de trois cents pieds, et sa largeur plus de deux cents. Le chœur est entouré d'une grille de trente pieds de haut. On admire l'orgue de cette église, et spécialement une chaire travaillée en sculpture gothique. Au fond du chœur, au lieu du maître-hôtel, est le superbe tombeau de l'amiral Ruiter. Il est représenté de grandeur naturelle, le bâton de commandement à la main, et la tête appuyée sur un canon. Ce monument, qui peut avoir trente pieds de haut sur treize de large, est de marbre, et les figures en sont d'un beau travail.

Comme Venise, Amsterdam est bâtie sur pilotis, et a des canaux au milieu des rues; mais ils sont bordés d'arbres qui forment des avenues agréables. Tout y manifeste l'ordre, la propreté; mais rien n'y porte un

Hollande. caractère de majesté, de grandeur, de magnificence. L'œil toujours flatté, n'est jamais surpris par cet amas de monumens consacrés à l'administration, et qui doivent surtout distinguer une capitale. Les deux grands canaux d'Amsterdam, tout infects, tout stagnans qu'ils sont, seraient de très-beaux morceaux, s'il y avait de l'architecture dans les bâtimens qui les bordent. On n'y voit pas ce faste pompeux qui décore nos palais; mais ces canaux entre deux quais couverts de beaux arbres, les maisons élevées des deux côtés, dont le vitrage brillant réfléchit la verdure des feuillages; cette navigation continuelle dans le sein d'une grande ville; le charroi immense de marchandises; tant de magasins ouverts; une foule de peuple toujours en agitation, et tous ces objets qu'on ne voit rassemblés qu'a Amsterdam, ne laissent pas de faire de cette ville un des spectacles les plus curieux de l'Univers. La simple propreté fait l'ornement des maisons : elles sont petites, mais commodes. Le grand objet de leur luxe est l'usage de ces belles glaces de Venise, qui servent de vitrages et communiquent un grand jour aux appartemens. Par tout, le long des murs et dans les vestibules, on voit le marbre

poli, la faïence, la porcelaine, et au lieu d'or et de broderies; ce sont des tapisseries de Flandre, des tapis de Perse, des cabinets de tableaux, qui ne laissent apercevoir dans l'intérieur des familles qu'une sage et noble simplicité démocratique. Joignez-y cette propreté hollandaise qui se manifeste dans tous les usages, comme d'essuyer ses pieds en entrant dans une chambre, de marcher sur des nattes ou des tapis, de cracher à la ronde dans un vase où dans du sable, de réserver une pièce séparée, un lieu sacré qui rassemble ces belles figures, ces rares porcelaines, et où la servante ne peut entrer que pieds nus; afin d'avoir de tout, et pour ne rien gâter, de ne se servir de rien, d'être dans l'abondance et de vivre dans l'économie.

Hollande.

Vous voyez en Hollande des rues pavées de briques, qui sont aussi propres que notre vaisselle la mieux lavée. Il y a même des maisons où la femme porte le mari sur son dos, quand elle n'a pas sous la main des pantoufles à lui donner, pour ne pas salir le parquet. On écure jusqu'aux étables des vaches, on trousse leur queue, de peur qu'elle ne se gâte : les servantes sortiraient de chez un maître qui ne leur permettrait

Hollande. pas de porter, tous les samedis, les meubles au grenier, pour laver la maison du haut en bas, et chaque jour elles nettoient les vitres, les murailles, les poutres, les lambris, les volets et les portes ; on les repeint souvent pour conserver leur fraîcheur ou leur donner un air de nouveauté. Le rez-de-chaussée est ordinairement pavé de marbre, dans les appartemens et sur les escaliers: on ne marche que sur des tapis. Cette propreté excessive est sans contredit d'institution politique, et évidemment indispensable pour prévenir les maladies que la vase, la bassesse du terrain, les brouillards, les immondices, les canaux croupissans, les exhalaisons de la mer ne manqueraient pas d'occasionner. Le métal le plus pur, le galon le plus fin y noircit dans vingt-quatre heures; un vitrage abandonné pendant huit jours, s'enduit d'une croûte épaisse; un mois de négligence ensevelirait la Hollande dans un fumier.

On voit, aux environs d'Amsterdam, de jolies maisons de campagne qui se disputent le prix de la beauté : on ne conçoit pas comment dans un terrain si petit, on a pu ménager des parterres, des bassins, des boulingrins, des jardins fruitiers et pota-

gers, des serres chaudes, des allées d'arbres, les bois et des labyrinthes qui seraient délicieux, s'ils n'étaient pas dans la boue. Hollande.

Les bords d'Amstel présentent un autre point de vue : la rivière coule majestueusement dans un lit assez large, qu'on s'imaginerait avoir été aligné avec la plus exacte précision. Son eau claire et limpide laisse entrevoir le fond de son bassin. A droite et à gauche, la vue s'égare dans un groupe de maisons, de bosquets, de parterres, de grillages et de statues. Le marbre est prodigué dans ces jardins fangeux : cette magnificence vous étonne de loin ; approchez, ce ne sont plus que les ébauches informes de quelques élèves, que les Hollandais font acheter en Italie, dans les ateliers de sculpteurs, et que les patrons de leurs vaisseaux rapportent en lest. Il leur suffit du nombre, et vous chercheriez vainement une belle statue dans les sept provinces.

Rappelez-vous l'admiration du jeune Télémaque, à l'aspect de l'ancienne Tyr, et vous aurez une image de ce qui se voit à Amsterdam. « Cette grande ville semble « nager au-dessus des eaux, et être la reine « de toute la mer. Les marchands y abon- « dent de toutes les parties du monde, et

Hollande.

« ses habitans sont eux-mêmes les plus fa-
« meux marchands qu'il y ait dans l'Uni-
« vers. Quand on entre dans cette ville, on
« croit d'abord que ce n'est point une ville
« qui appartienne à un peuple particulier,
« mais qu'elle est la ville commune de tous
« les peuples et le centre de leur com-
« merce. Dans son port on voit comme
« une forêt de mâts de navires, et ces na-
« vires sont si nombreux, qu'à peine peut-
« on découvrir la mer qui les porte; tous
« les citoyens s'appliquent au commerce,
« et leurs richesses ne les dégoûtent jamais
« du travail nécessaire pour les augmen-
« ter.... Je ne pouvais rassasier mes yeux
« du spectacle magnifique de cette ville,
« où tout est en mouvement. Je n'y voyais
« point, comme dans les villes de la Grèce,
« des hommes oisifs et curieux, qui vont
« chercher des nouvelles dans les places
« publiques, ou regarder les étrangers qui
« arrivent sur le port. Les hommes sont
« occupés à décharger leurs vaisseaux, à
« transporter leurs marchandises, ou à les
« vendre, à ranger leurs magasins, et à
« tenir un compte exact de ce qui leur est
« dû par les négocians des autres pays.....
« Ils sont industrieux, patiens, laborieux,

« propres, sobres et ménagers. Ils ont une « exacte police, ils sont parfaitement d'ac- « cord entr'eux. Jamais peuple n'a été plus « constant, plus sincère, plus fidèle, plus « sûr, plus commode à tous les étrangers. « Voilà ce qui leur donne l'empire de la « mer, qui fait fleurir dans leur port un « si utile commerce. Si la division et la ja- « lousie se mettaient entr'eux, s'ils com- « mençaient à s'amollir dans les délices et « dans l'oisiveté; si les premiers de la na- « tion méprisaient le travail et l'économie; « s'ils manquaient de bonne-foi envers les « étrangers; s'ils altéraient tant soit peu « les règles d'un commerce libre, vous « verriez bientôt tomber cette puissance « que vous admirez.... Ici on traite avec « honneur tous ceux qui réussissent dans « les arts et dans les sciences utiles à la « navigation. On considère un bon géo- « mètre, on comble de biens un pilote qui « surpasse les autres dans sa fonction; on « ne méprise point un bon charpentier, au « contraire, il est bien payé et bien traité. « Les bons rameurs même ont des récom- « penses sûres et proportionnées à leurs « services : on les nourrit bien, on a soin « d'eux quand ils sont malades; on leur ab-

Hollande.

Hollande.

» sence, on a soin de leurs femmes et de leurs » enfans. S'ils périssent dans un naufrage, » on dédommage leur famille..... Le père est » ravi d'élever ses enfans dans un si bon » métier ; et dès sa plus tendre jeunesse, il » se hâte de lui enseigner à manier la » rame, à tendre des cordages, et à mé- » priser les tempêtes. »

Je le répète, en lisant cette peinture, on croit avoir sous les yeux le port d'Amsterdam, un des plus grands, des plus sûrs, des plus fréquentés de l'univers. Des vaisseaux de toutes les grandeurs, de toutes les nations y apportent l'abondance, et donnent une idée de l'étendue de son commerce: productions de la nature, ouvrages de l'art, marchandises de tout pays, drogues de toute espèce, singularités de physique et de chimie, curiosités, bagatelles même, tout se trouve dans ses magasins. Situé sur un bras que le Zuiderzée jette dans les terres, ce port est séparé de la ville par des pieux plantés au fond de l'eau, et joints par des poutres placées horizontalement. D'espace en espace, on a pratiqué des ouvertures qui laissent un libre passage aux bâtimens, et sont exactement fermées tous les soirs au son d'une cloche. Un des

grands inconvéniens, le seul même du port d'Amsterdam, est son peu de profondeur. Ne pouvant porter les grands vaisseaux, on est obligé de se servir de machines pour les conduire en pleine mer. Mais on y trouve cet avantage, qu'une flotte ennemie ne peut en approcher. Les bâtimens qui se font dans le lieu même, ne prennent leur lest et leurs agrès qu'au Texel; c'est là, du moins, qu'on achève de les charger.

Hollande.

Au nord-est d'Amsterdam est un grand enclos qui appartient partie à l'Amirauté, partie à la compagnie des Indes, la plus célèbre, la plus florissante de toutes les sociétés de commerce. Ses vaisseaux ne le cèdent ni en grandeur, ni en beauté, ni en nombre, à ceux de la république. On y voit des chantiers pour la construction, des ateliers pour les ouvrages relatifs à la marine, une corderie de dix-huit cents pieds de longueur, et un magasin immense, où sont rassemblés des monceaux énormes de poivre, de canelle, de muscades, de cloux de girofle, etc. Il est percé d'une infinité de croisées, mais si petites qu'elles déparent cette longue façade. On nous fit voir le modèle du premier navire hollandais qui fit le voyage des grandes Indes. Il a environ deux

Hollande. toises de long, et est équipé de tout ce qui forme un véritable bâtiment, suivant les proportions relatives à la longueur.

L'amirauté est un long édifice qui semble sortir du sein des eaux ; on n'y entre qu'avec des billets, encore s'accordent-ils difficilement, sur-tout aux étrangers. La légèreté, la promptitude et la facilité des manœuvres de leurs navires, permettent aux Hollandais d'avoir des équipages peu nombreux; et ces équipages, toujours excellens, se forment à peu de frais par la multitude de matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Un autre avantage de ce peuple est d'avoir maintenu, parmi les marins, la plus grande sobriété.

La marine ayant élevé la Hollande au plus haut point de sa gloire, c'est par elle que cette puissance tâche de se maintenir; et ceux qui excellent dans l'art de la navigation, quoique d'une naissance commune, manquent rarement d'arriver aux premiers honneurs. Ces récompenses, ces dignités, excitent encore puissamment l'ardeur que les habitans ont naturellement pour cet exercice; et l'on peut dire qu'aucune nation n'a produit de plus habiles navigateurs. Leur réputation, qui a volé jusqu'aux extrémités

trémités de l'univers, passera aux siècles à venir, et avec leur gloire éternisera celle de leur patrie. Placés sur un élément orageux, tantôt, comme simples armateurs, on les voyait combattre pour eux-mêmes, et s'abandonner plus bravement à l'impétuosité de leur courage ; tantôt, comme généraux de mer, ils ménageaient avec prudence la gloire et les forces de l'état. Les premiers ne faisaient que des coups de main ; il leur fallait plus d'audace. Les seconds concertaient des projets, formaient des plans ; il leur fallait plus de génie. Les uns et les autres, d'intelligence avec toute la nature, distinguaient la direction des vents, en diminuaient à leur gré ou en augmentaient l'impulsion ; et l'œil, tantôt fixé sur les cieux, tantôt ouvert sur les eaux, ils mesuraient les distances, se rendaient maîtres de l'agitation des vagues, et la faisaient servir à leur victoire.

Hollande.

Dans le même quartier est la synagogue portugaise, édifice superbe, où des colonnes de chaque côté soutiennent les tribunes. Au milieu est une espèce d'œuvre où se place le rabin accompagné de quelques juifs. Au fond, en face d'eux, sont les tables de Moïse, et au-dessus est écrit en hébreu :

Dieu te bénisse à ton entrée et te conserve à ta sortie. Ces gens sont debout, le chapeau sur la tête et un livre à la main. Ils crient moins, font moins de grimaces, moins de contorsions, que dans la synagogue allemande, et il y règne aussi plus de décence que de richesse et de propreté. C'est pourtant chez les Allemands que nous vîmes exécuter un *trio* qui avait attiré les jolies femmes du voisinage. La quantité de monde et un grand nombre de lumières y causèrent une chaleur, que nous supportâmes cependant jusqu'à la fin, en faveur de la musique. Un d'entre eux monta auprès du rabin, parla longuement, et à voix très-intelligible pour des oreilles hébraïques. Le discours fini, on écrivit sur un livre le nom de celui qui, ayant péroré, offrait de l'argent à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Cet usage, digne d'être admiré dans toutes les religions, est fréquent parmi les juifs d'Amsterdam.

Hollande.

Le jardin botanique est, sans contredit, un des plus complets de l'Europe pour les productions étrangères : on y conserve même, dans de grands vases remplis d'eau et de sable, des plantes de mer, de lacs ou de rivières. Tout y est entretenu avec le plus

d soin, le plus grand ordre, et l'on Hollande.
rçoit à peine du changement des sai-
À la vue de tant de productions diffé-
:s, je croyais retrouver tous les pays
j'avais parcourus, et j'admirais avec
art on avait ainsi rapproché tous les
ıts. Le poivre de Sumatra, la canelle
eylan, le café d'Arabie, le girofle des
ıques, le palmier de Malabar, la mus-
de Banda, le bois du Brésil, le tabac
'irginie, le quinquina du Pérou, l'o-
er de Saint-Domingue, le thé de la
ıe, la rhubarbe de Tartarie, le sucre
Amérique, familiarisés, pour-ainsi-dire,
nos fraisiers, nos groseillers, nos pru-
s, nos cerisiers, nos framboisiers, se
ıent dans la même terre, sont cultivés
a même main, fleurissent sous le même

ırmi les hôpitaux, nul ne m'a paru
iter plus d'attention que celui des
ılards. On en admire la beauté, la pro-
é et la commodité. Chaque personne
son lit, souvent même sa chambre, et
lre qui y règne surpasse tout ce qu'on
naît de mieux en ce genre. Pour régir
sortes de maisons en Hollande, le ma-
ırat choisit, parmi les bourgeois de

Hollande.

chaque ville, les plus honnêtes gens de l'un et de l'autre sexe, qu'on oblige d'y passer quelques jours pour connaître le train de la maison. On les regarderait comme peu affectionnés au bien général, s'ils cherchaient à s'exempter de cette espèce de corvée. Il ne faudrait pas, sur-tout, que les hommes espérassent d'être jamais appelés à aucune charge publique. C'est par celle-ci qu'ont commencé la plupart de ceux qui ne sont parvenus aux premières places qu'après avoir donné des preuves de leur capacité, de leur prudence, de leur probité, de leur bonne conduite. Si, pour quelque affaire imprévue, quelque partie de plaisir, quelque indisposition légère, ils manquent de se trouver aux assemblées, on les condamne à une amende qui tourne toujours au profit de la maison.

Un ami me proposa de me mener aux guinguettes, et de là au jardin du juif Pinto. Il y avait par-tout une affluence de monde qui prouve l'immense population de cette ville. Chaque homme, ayant sa bouteille, sa pipe et sa compagne, buvait et mangeait, sans rien dire, sa bière, son beurre et son fromage. Tout se passe sans bruit, sans mouvement, jusqu'à la danse

même, où le violon et les acteurs ont l'air de dormir de compagnie, bien différens de nos villageois provençaux, qui, au son de l'instrument le plus gai, forment des pas si légers et si justes. Hollande.

J'admirai sur-tout les superbes dehors qui conduisent au célèbre jardin de M. Pinto. La multitude des points de vue, des percées agréables, la propreté même des murs de la ville, la beauté de l'eau qui environne chaque bastion, l'élégance de quelques moulins couverts d'un chaume aussi uni qu'une pièce de drap, tout contribue à rendre ce pays charmant, et la maison de M. Pinto est une des plus belles du canton. On y voit un grand nombre de statues de marbre, un beau bassin, et une cascade en face du château, formée de rocailles et de coquillages, représente une chasse de cerf par Diane et ses nymphes. L'animal termine le haut de la cascade, et les chiens grimpent le rocher, composé de cristallisations, de coquilles et de minéraux. Notre juif nous conta que son père avait acheté, par hasard, ce fonds de matériaux vingt-quatre mille livres, et s'en était servi pour faire exécuter ce riche morceau. Nous vîmes de plus une infinité

Hollande.

de jets d'eau, de berceaux superbes, de perspectives, de points de vue bien ménagés, et tout ce qui peut décorer un beau jardin. C'est le seul que le roi de Prusse, lorsqu'il était *incognito* en Hollande, voulut voir. Mais ne s'étant donné que pour musicien, il n'eut pas, comme nous, les honneurs des eaux, dont M. Pinto voulut bien nous régaler.

Les théâtres sont en général très-peu fréquentés. Au premier coup-d'œil les voyageurs ne manquent pas de décider que cette solitude est l'effet d'un dégoût de la part des Hollandais. Mais les véritables observateurs soupçonnent, au contraire, que dans la métropole de l'activité et du commerce, cette insouciance pour ce genre de plaisir indique qu'Amsterdam est, de toutes les grandes villes de l'Europe, celle qui renferme le moins d'oisifs. Les salles de spectacle ne sont que les rendez-vous des ennuyés.

Personne n'ignore qu'Amsterdam est remplie de magnifiques cabinets d'histoire naturelle, les plus précieux peut-être qui soient dans le monde entier. Aussi la Hollande est-elle le sanctuaire où ceux qui veulent se préparer à l'étude de la nature, doivent aller puiser les élémens de

cette belle science. On envoie, à grands frais, de jeunes élèves en Italie pour étudier l'art de la peinture, tandis que Paris, rivale de Rome, à l'exception des précieux restes d'antiquité, et des ouvrages de Raphaël, renferme les plus beaux monumens de l'art. Certes, je suis loin de blâmer un usage aussi sacré. Mais pourquoi la république n'enverrait-elle pas en Hollande de jeunes étudians qui de là iraient épier la nature sur divers points du globe. Alors la France aurait des Linnées. Hollande.

Durant mon séjour à Amsterdam, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer que depuis plusieurs années les sciences et les arts ont fait en Hollande, et surtout ici, des progrès sensibles, et qu'ils ont même reçu des encouragemens extraordinaires de la part des riches négocians. Depuis plus de cinquante ans on a institué un Athénée sous la direction des hommes les plus éclairés de la ville; cet établissement est encore célèbre aujourd'hui par l'habileté de ses professeurs en tout genre : mais il l'est moins que la belle institution connue sous le nom de *Felix Meritis*, et qui ne pouvait acquérir en peu de temps une sorte de consistance que dans la seule ville d'Amsterdam.

Hollande. Plusieurs riches particuliers de cette ville, conçurent, il y a quelques années, la pensée d'éveiller enfin dans l'ame de leurs concitoyens, le sentiment des arts et l'amour des sciences. Or, pour y parvenir, il fallut donner le change à leur oisiveté, remplir avec art les instans de loisir que leur laissaient les affaires de leur commerce, et faire germer, dans ces têtes méthodiques, des idées capables de les régénérer à des jouissances moins stériles que celles de la richesse et de l'insatiabilité. La sollicitude paternelle des fondateurs s'étendit aux femmes, et l'on initia cette moitié si intéressante du genre humain dans le sanctuaire des connaissances.

Les instituteurs furent même assez philosophes pour penser qu'on devait s'attacher plus sérieusement encore à cultiver leur raison que celle des hommes, parce qu'en les arrachant à cette ignorance, à cette légèreté corruptrice auxquelles tous les systêmes d'éducation ont jusqu'à présent prostitué leur esprit, on assure aux hommes le bonheur domestique, et on préserve leur ame des dangers d'une inévitable contagion.

On choisit dans la masse des connais-

Hollande.

sances celles qui parurent les plus propres à accélérer la perfectibilité de l'entendement humain : la philosophie, les mathématiques, les sciences, le dessin, la musique. On rangea dans la première classe l'histoire naturelle, la physique et la chimie : l'astronomie fut réunie aux mathématiques.

L'exécution de ce plan fut, dès son origine, véritablement digne d'un grand peuple. Le produit des premières souscriptions s'éleva à plus d'un million sterling. On construisit dans une des principales rues de la ville, un magnifique édifice destiné à ce sage établissement, et l'on grava sur le fronton, en lettres d'or, la devise de la société : *Felix Meritis.*

Chaque classe a ses instrumens, ses salons d'assemblées, ses chambres particulières. La salle de concert est une belle rotonde qui peut contenir près de neuf cents personnes ; l'entente et la disposition de l'orchestre font honneur à l'architecte. Le cabinet de physique et l'observatoire ne sont point encore achevés. Les savans qui composent cette société, font avec zèle des lectures choisies, et dignes de fixer l'attention de leurs intéressans élèves. Or,

est-il pour l'humanité un lien plus sublime, Hollande. un dogme plus sacré que celui qui inspire à chaque individu le noble désir d'apporter à la masse commune ce qu'il peut rencontrer de plus précieux dans sa route, soit art, soit science. Le nombre des sociétaires s'élève aujourd'hui à près de mille.

Un établissement de ce genre doit rencontrer une foule de désapprobateurs. Les gens du monde, les beaux esprits, les oisifs surtout, plus frappés de ses défauts que de son utilité, saisiront avec soin toutes les occasions de le calomnier ; car pour les ames superficielles il n'y a qu'un pas de la censure au blâme. Certes, je suis loin de nier qu'un examen sévère ne puisse faire découvrir quelques défauts dans ce bel Athénée ; mais je demande à tout être sensé et sensible, si l'enthousiasme qui a inspiré l'idée d'une aussi sainte croisade contre l'ignorance et l'oisiveté, ne doit pas être cher à tous les amis des sciences et de l'humanité.

CHAPITRE XI.

Harlem. — Description de cette ville. — Orgue fameuse. — Imprimerie de Laurent Coster. — Les blanchisseries de toiles. — Commerce de fleurs à Harlem. — Il allait autrefois jusqu'au délire. — La ville de Leyde. — Lieu où le Rhin va se perdre. — Éloge et épitaphe de Boerhaave. — Bibliothèque publique. — Imprimerie des Elzevirs.

HARLEM, située à quelques lieues d'Amsterdam, est arrosée par divers canaux et traversée par la rivière de Sparre, qui va se perdre dans l'Ye, à quelque distance de la ville. Son église de Saint-Bavon, est une des plus grandes, et peut-être des plus belles de la Hollande: la grille du chœur est en cuivre jaune et d'un très-beau travail. Le vaisseau est gothique et de la plus vaste étendue: l'orgue, qui en occupe tout le fond, passe pour la meilleure et la plus belle de l'Europe. Son jeu, extrêmement sonore, se fait entendre avec ravissement, Hollande.

Hollande.

et remplit toute l'église. Elle est portée par quatre colonnes de marbre avec un morceau de sculpture représentant la religion, la musique et la poésie, sous l'emblême de plusieurs personnages, le tout parfaitement exécuté en marbre blanc, par un artiste italien, nommé Xavery. A la gauche de l'organiste, est la figure du roi David, jouant de la harpe, et pour pendant une autre figure qui joue du violon : plus, et plus en-dehors, deux Renommées embouchent la trompette, et la petite orgue, qui forme un corps avancé, passerait pour très-considérable, si elle n'était dominée par la grande. D'un côté, on voit une tête d'homme, de l'autre un boulet de canon scellé dans le mur. Celui qui nous dit que cette tête est celle du duc d'Albe, arrachée par le diable et posée dans ce lieu, n'ajoutait apparemment pas plus de foi que nous à cette tradition. On prétend que le boulet, parti de l'armée espagnole, lorsqu'elle assiégeait cette ville, était entré par la fenêtre, avait passé près du ministre qui prêchait alors, s'était enchâssé dans l'endroit où on le montre comme une curiosité.

L'hôtel-de-ville, quoique bien bâti, n'a cependant rien de brillant. Je désirais y en-

trer pour y voir un livre imprimé par Laurent Coster, regardé ici comme l'inventeur de l'imprimerie. On sait que Mayence et Strasbourg lui disputent cet honneur, et il paraît que l'invention de Coster, si elle est de lui, car on la connaissait à la Chine depuis mille ans, n'était qu'une gravure en bois; découverte utile sans doute, mais bien inférieure aux caractères détachés et mobiles imaginés à Mayence. Le livre de Coster, *Speculum humanæ salvationis*, se garde dans une cassette d'argent, et sa statue est auprès de la cassette. On montre aussi sa maison par curiosité, et l'on y voit une inscription pompeuse, gravée en lettres d'or, qui dit que c'est méconnaître Dieu, que de feindre de ne pas connaître cet artiste.

Hollande.

Les fameuses blanchisseries de toile aux environs d'Harlem, sont un objet plus digne de l'attention des voyageurs; mais on s'empresse peu à les faire voir, de peur que les étrangers ne s'instruisent aux dépens de la nation. On nous expliqua cependant d'assez bonne grâce les différentes parties de ce travail.

Il se faisait anciennement un autre commerce célèbre à Harlem, celui des fleurs. On

Hollande. assure qu'un seul oignon de tulipe a été vendu jusqu'à cinquante mille francs. C'était une folie, un délire épidémique, qui aveuglait toutes les conditions. On mettait les tulipes à l'encan comme les pierreries, et l'on se faisait honneur de cette possession comme d'un capital de la plus grande importance. On raconte qu'en 1637, on trafiqua pour des millions de ces fleurs. On vit le possesseur d'une tulipe, en écraser les caïeux, pour la conserver seule, et empêcher d'autres florimanes de l'acquérir. Cette jalousie, qui avait non-seulement la fleur pour objet, mais encore la façon de l'élever, inspira aux cultivateurs le jargon des alchimistes. Chacun se jeta follement et aveuglément dans ce commerce pernicieux et frivole, et l'état se vit obligé d'arrêter cette manie. Le système des billets de banque ne causa pas plus d'agitation dans les esprits ni de révolution dans les fortunes. Le fruit de ses travaux, l'épargne de plusieurs années, le nécessaire de sa famille, l'avide artisan vendit tout pour acquérir un petit jardin, où il pût cultiver quelques tulipes, sur lesquelles il fondait les plus grandes espérances. L'homme riche achetait ces précieux oignons pour les revendre plus chers. C'é-

taient des espèces d'actions qui, après avoir profité chez quelques propriétaires, allaient perdre leur prix chez les derniers des acquéreurs. Hollande.

Ce même goût subsiste encore, mais avec moins de chaleur. On achète les tulipes sur le lieu même : on marque celles qu'on a choisies, et l'oignon qu'elle produit est livré au temps marqué par l'acheteur, ou par celui qui est chargé de sa procuration; mais il n'est pas hors de propos d'y veiller. Les curieux qui passent au printemps par cette ville, ne manquent pas alors de visiter les jardins de Voorhelm, couverts des plus belles fleurs. En automne, on vous montre des quantités innombrables d'oignons de tulipes et de jacinthes, des griffes de renoncules, d'anémones étrangères par étages et étiquetées. Il y a de ces oignons qui se vendent depuis un écu jusqu'à cent cinquante florins. La terre qu'on emploie, est un sable gros, assez sec, mêlé avec du fumier de vache; et l'hiver, ce qui reste enterré se couvre d'un demi-pied de tan, qui conserve parfaitement ce qu'on lui confie. Voyant des œillets jaunes, bordés de rouge, je demandai au fleuriste s'il en avait aussi des noirs. Il se mit à rire, et me dit

Hollande. que c'était aussi la folie des Allemands, de croire qu'il y en eût de cette couleur, qu'il n'en avait jamais vu, et donnerait mille écus non-seulement pour en avoir, mais pour en voir.

Nous reprîmes le chemin d'Amsterdam, pour nous rendre à Leyde, la plus ancienne cité des Bataves. Cette ville est après la capitale, la plus peuplée de la Hollande. On y compte soixante mille habitans. Les rues en sont belles, propres, bien percées, les maisons bien bâties, et les canaux qui la traversent y forment plus de cinquante îles où l'on aborde par plus de cent soixante ponts. Une de ces rues est appuyée sur une voûte ou une arcade d'un quart de lieue de longueur, sous laquelle coule un ruisseau qui entraîne les immondices; on navigue plusieurs fois l'an sur ce canal souterrain, pour le visiter et le nettoyer.

Les quais, le long du Rhin, les rues même et quelques canaux plantés d'arbres, sont partout d'agréables promenades. Mais les fenêtres étant absolument offusquées par les branches dont le tronc n'est éloigné que de deux ou trois pieds des murailles, doivent nécessairement incommoder les habitans.

bitans. Deux de ces canaux portent le nom de Rhin, se réunissent ensuite et vont perdre leurs noms et leurs eaux dans le sable. Hollande.

N'imaginez pas que ce soit encore ici cette rivière fameuse qui arrose et fertilise l'Alsace, l'Allemagne et une partie des Pays-Bas; elle n'en est pour-ainsi-dire, que l'ombre ou l'image. La gloire des autres fleuves augmente à proportion de la longueur de leur cours; celui-ci, au contraire, se réduit à rien avant que d'entrer dans l'Océan. Après s'être séparé en deux branches au fort de Scenken, où la moitié de ses eaux prend le nom de *Wahal*, l'Issel lui enlève encore une partie de celle qui lui restait au-dessous d'Antheim. Il coule ensuite vers cette ville, quoique très-affaibli: à six lieues de là, il est obligé de se séparer de nouveau dans Duderstadt. Ici, sa principale branche prend un autre nom et s'appelle le Leck. Il ne marche plus que sous la forme d'un petit ruisseau vers la droite, mais il retient toujours son ancien nom. Il va ensuite passer au Trecht, où il se partage pour la quatrième fois. Le Leck s'écarte de cette ville, et dirige son cours vers le nord. Le petit filet d'eau qui porte cependant en-

Hollande.

core le nom de Rhin, coule tranquillement à Worden, fait ensuite ses derniers adieux à la ville de Leyde, et finit tristement son cours, en versant le peu d'eau qui lui reste, dans deux ou trois canaux, sans avoir l'honneur de se jeter dans la mer. Ceux qui ont recherché la cause de cette destinée, l'attribuent à un tremblement de terre qui bouleversa les dunes dans le neuvième siècle et combla l'embouchure de ce fleuve, qui fut alors obligé de revenir sur ses pas et de chercher un autre passage. C'est ainsi que ce malheurenx fleuve qui court tant de hazards en traversant le lac de Genève, et se précipite du haut des rochers près de Schafhouze, perd enfin sa gloire et son nom au village de Catweck.

La ville de Leyde peut avoir une lieue et demie de circonférence, et l'on y entre par huit portes. Son château, nommé le Bourg, paraît un ouvrage des Romains. Il est bâti sur une île que le Rhin forme au milieu de la ville, et sur une espèce de montagne faite de main d'homme. Les ruines des anciens monumens qui sont aux environs de Leyde, et celles qu'on y découvre tous les jours en fouillant la terre, semblent

prouver que les Romains ont séjourné long-temps dans cette partie de la Hollande. Hollande.

Parmi les églises de cette ville, la cathédrale est la plus vaste et peut-être la plus belle des sept provinces, je connais peu d'églises qui renferment un si grand nombre d'épitaphes; la plupart de médecins, de sénateurs et de ministres du saint évangile. On y lit, entre autres, celle de Boerhaave, sur le mausolée que la ville de Leyde a fait élever au génie salutaire de ce célèbre médecin: *Salutifero Boerhavii genio sacrum*. C'est une urne de marbre blanc, ornée de draperies et de guirlandes, sur un piédestal de marbre noir. Six têtes ciselées, dont quatre représentent les quatre âges de la vie, et les deux autres la médecine et la chimie, forment un grouppe entre l'urne et le piédestal. Sur une des faces est le buste du docteur, avec cette devise: *Sigillum veri simplex*, le simple sceau de la vérité. D'un côté, on a gravé la date de sa naissance, et de l'autre, celle de sa mort.

Herman Boerhaave naquit en 1668, à *Woorhout*, près de Leyde. Son père, pasteur de cette ville, lui apprit les langues savantes et le destina au même ministère;

Hollande. mais sa mort laissa au jeune homme la liberté de suivre son goût qui le portait à la médecine. Il fut reçu docteur en cette science en 1683, et bientôt l'université de Leyde lui donna les témoignages d'estime les plus éclatans. Il y enseigna la médecine, la chimie et la botanique, et s'acquit une si grande renommée, que les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons. La ville de Leyde fut alors l'école de l'Europe, pour les sciences utiles, et toutes les puissances y envoyèrent des disciples, qui trouvèrent dans l'habile professeur, non-seulement un maître éclairé, zélé, laborieux; mais encore un père tendre, qui les encourageait dans leurs travaux, les consolait dans leurs peines, les soulageait dans leurs besoins. Les académies des sciences de Paris et de Londres se l'associèrent. Lorsque Pierre le Grand vint en Hollande pour s'instruire de la marine, il alla également prendre des leçons de ce docteur célèbre, dont la réputation était répandue jusqu'à la Chine. Un mandarin lui écrivit avec cette seule adresse *A l'illustre Boerhaave, médecin en Europe*, et la lettre lui fut rendue directement. Cet homme fameux mourut en 1738

laissant une fille unique, riche de quatre millions, quoiqu'il eût d'abord été obligé de donner des leçons de mathématiques, pour subvenir à ses besoins. Depuis Hippocrate, aucun médecin n'a mérité comme lui, l'estime de ses contemporains et la reconnaissance de la postérité. Il joignait aux lumières et aux talens supérieurs de l'esprit, les qualités du cœur qui rendent l'homme précieux à la société. Nous avons de lui des institutions de médecine, qu'il composa pour ses élèves, des aphorismes sur la connaissance et la cure des maladies, et des élémens de chimie qui passent pour son chef-d'œuvre. Tous ces ouvrages sont écrits en latin.

Hollande.

Les Hollandais comparent Leyde à Athènes, et la regardent comme la métropole des doctes de leur pays. Ils y ont un cabinet de physique, d'histoire naturelle, d'antiquités, un jardin des plantes, un observatoire, une bibliothèque publique, un amphithéâtre d'anatomie, et tout ce qui peut donner de la facilité et de l'éclat à une ville studieuse et savante.

A l'entrée du jardin de botanique, on lit une inscription latine, qui permet de voir

Hollande. tout et défend de toucher à rien. On entretient avec autant de soin que de dépense, les plantes qu'on apporte des deux Indes, dont ce jardin est toujours très-bien fourni.

Dans une des galeries qui l'environnent, est le cabinet d'histoire naturelle. On y voit des raretés de tous les temps, de tous les pays, des idoles des payens, des dépouilles de serpens, des habits étrangers, des momies d'Égypte, des animaux à plusieurs têtes, une oie du détroit de Magellan, une chauve-souris des Indes, des oiseaux à cornes, des poissons aîlés, un almanach des Lapons, etc.

C'est dans une des cours de l'académie, qu'était anciennement la fameuse imprimerie d'Elzevir, d'où sont sorties ces belles éditions grecques, latines, hébraïques et arabes, dont les savans ornent encore leurs cabinets. Il n'y a plus de libraire de cette famille, depuis la mort du dernier de ce nom, arrivée à Amsterdam, en 1680. Les plus célèbres de ces artistes ont été Louis, Bonaventure, Abraham et Daniel Elzevir. Ils n'égalaient pas nos Etienne, pour l'érudition; mais ils ne leur cédaient ni dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence

de la librairie : ils les ont même surpassés pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur Virgile, leur Térence, leur nouveau testament grec et quelques autres livres ornés de lettres rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et la vue, par l'agrément, la finesse et la correction. Hollande.

En parcourant cette ville, on me fit remarquer une maison où s'assemblent les jurés tailleurs. On y montre la table où travaillait, du même métier, ce trop fameux Jean de Leyde, ce patriarche des anabaptistes, qui eut l'audace de se faire proclamer roi de Sion. On y garde son portrait et celui de sa femme, avec un tableau qui représente son entrée triomphante à Munster. Obligé de se rendre à discrétion, il est conduit devant l'évêque, qui lui reproche les maux qu'il a causés à son peuple. « Mon « cher Waldeck, lui répond l'imposteur, « le mal dont tu te plains n'est pas aussi « grand que tu veux le faire entendre. Je « peux te procurer le centuple de l'argent « qu'il t'en a coûté. Enfermes-moi dans une « cage, fais-moi voir dans toutes les pro- « vinces de l'Europe. Ne tire des curieux

[redacted]
Hollande.

« qu'un florin par tête pour voir le roi de « Sion, et je t'assure que tu recueilleras de « quoi payer tes dettes et augmenter tes « revenus. Tu seras content, dit le prélat, « je t'enfermerai dans une cage, mais d'une « autre façon que tu n'espères. On le con- « duit de ville en ville pour le faire voir « au peuple et intimider les rebelles. On « lui déchire la chair avec des tenailles ar- « dentes, et l'on met son corps dans une « cage de fer qu'on place au haut d'une « tour. »

Parmi les rues de Leyde, on remarque celle de Rapembourg, aussi frappante par l'étendue que par la beauté. Au milieu est un large canal, planté d'arbres dans toute sa longueur, et orné de chaque côté, de jolies maisons. Mais un des grands défauts de cette ville est la puanteur qu'exhalent la plupart de ses canaux, dont l'eau toujours croupissante, ne se renouvelle presque jamais, surtout pendant les grandes chaleurs.

Chaque quartier de Leyde présente quelque établissement utile. Ici, c'est un hôpital pour les vieillards, pour les passagers, pour les pauvres et pour les fous; là, une maison pour les orphelins, où cinq cents enfans

apprennent à lire, à écrire, à travailler. Le soin qu'on prend, en général, dans toute la Hollande, pour subvenir aux besoins des familles indigentes, est digne d'éloges et d'admiration. Il est peu de pays où l'on fasse plus de charités, ni avec autant d'ordre. Il y a quarante ans que les fabriques de Leyde étaient d'un tiers plus considérables qu'elles ne sont aujourd'hui, ce qui ne peut venir que du progrès que font tous les jours celles de France, d'Angleterre, et d'Allemagne, surtout, qui actuellement habille ses troupes de ses propres étoffes. Hollande.

La police s'observe avec un soin, un ordre, une vigilance qui font l'agrément et la sûreté des citoyens. Tous les ans, à un jour marqué, les bourgeois exposent devant les maisons, les sçeaux, les pompes, les échelles à feu, et le bourguemestre passant par toutes les rues, reconnaît si tout le monde est prêt à faire son devoir en cas d'accident. La nuit, des hommes gagés vont par la ville, chargés d'annoncer les heures, les demi-heures; de ramener chez eux, les coureurs, les ivrognes, les gens qui s'égarent; de prendre garde au feu, de faire fermer les maisons, d'arrêter les voleurs; de veiller, enfin, au maintien de l'ordre public.

Hollande.

Les environs de Leyde et la campagne qui en relève, passent en quelque sorte pour le jardin de la Hollande. Les fruits, les racines, les légumes y croissent en abondance et sont d'une excellente qualité. Les villages des environs paraissent de gros bourgs, dont les habitans jouissent de la plus grande aisance. On y fait le meilleur beurre du pays, on y boit la meilleure bière, on y mange le meilleur pain. Les paysans s'attachent particulièrement à la nourriture des vaches de la plus grande espèce, et prennent un soin extrême de ces animaux. Ils les étrillent et nettoient de préférence à leurs chevaux, et croient que cette propreté contribue surtout à leur faire rendre beaucoup de lait. Ils portent si loin les précautions, qu'ils leur mettent des couvertures pendant l'été, lorsqu'ils paissent dans les prairies; ce qui offre un coup-d'œil très-extraordinaire.

On me fit voir, dans les environs de Leyde, une maison qui porte encore aujourd'hui le nom de Descartes, parce qu'elle servit anciennement de retraite à ce philosophe, qui y composa, dit-on, son premier ouvrage. La solitude de ce lieu, absolument isolé, et par-là même très-propre à la médi-

tation, est, sans doute, ce qui l'avait engagé à s'y retirer. De quelque côté qu'on jette les yeux, on y jouit d'une vue admirable. On découvre surtout la ville de Leyde, qui, par la grande quantité d'arbres dont ses quais, ses rues, ses places sont ornés, ressemble moins à une ville qu'à une forêt. Aussi l'a-t-on appelée un bois dans une ville, et une ville dans un bois.

Hollande.

CHAPITRE XII.

Chemin de Leyde à La Haye. — Sa description. — Portraits des cinq premiers stathouders. — La maison du Bois. — Le petit Loo. — Célèbre village de Scheveling. — Eglises et temples de La Haye. — Détails sur cette ville. — Château où s'est faite la paix de Riswick. — Mausolée de l'amiral Hein. — Réponse de la mère de cet amiral. — Mausolée de l'amiral Tromp. — Delf et ses environs.

Hollande.

AVANT d'arriver à La Haye, qui n'est éloignée de Leyde que de quelques lieues, nous traversâmes le joli village de Leidsendam. Les eaux abandonnées à leur cours naturel, inonderaient le pays, si elles n'étaient retenues par une écluse. Dans la belle saison, les cabarets sont remplis de compagnies choisies qui viennent de Delf, de La Haye, de Leyde, pour se régaler de Waterfich. Quoique La Haye, qui peut avoir deux lieues de tour, n'ait pas rang de ville, c'est peut-être la plus riante de la Hollande. On l'appelle la maison de plai-

sance du corps diplomatique. La beauté des allées qui décorent l'intérieur, la gaîté du local, une sorte d'élégance dans les bâtimens, la distribution des quartiers, la longueur des rues, les maisons bâties de briques pour la plupart, en rendent l'aspect très-agréable; mais il ne faut y chercher ni architecture, ni belles places, ni sculpture, ni palais. La rareté du terrain ne permet pas de leur donner un air d'hôtel, encore moins de bâtir des édifices immenses. Le vitrage occupe toujours les deux tiers de la façade, dans le pays le plus froid, le plus humide, et où l'on connaît le moins l'art de construire une croisée qui ferme. Les ministres prennent des hôtels de louage. La ville est entourée d'un canal qui lui sert de mur; d'autres canaux la traversent comme dans toute la Hollande. Les villes qui ont droit de députer aux états-généraux, ont chacune leur maison, parmi lesquelles on distingue celles de Roterdam et d'Amsterdam comme les plus magnifiques.

Hollande.

La place d'armes, appelée *le Pleyn*, est un grand carré, orné d'arbres et d'assez belles maisons. Le Voorhout est plutôt une promenade qu'une place; ou pour mieux dire, les places, les rues, les quais, les

Hollande.

canaux, les cours, les maisons avec leurs jardins, leurs bosquets, ne font de cette ville charmante, qu'une vaste promenade.

Les salles du palais, qu'occupent les états-généraux, sont belles et spacieuses, ornées de peintures et de tableaux. Celle des ambassadeurs, où sont les portraits des princes d'Orange, donne sur une grande pièce d'eau, dans laquelle est une petite île qui forme un assez joli point de vue. Notre conducteur, espèce de bel esprit, en nous montrant ces portraits, traça aussi le caractère de chaque prince, qu'il avait lu sans doute dans quelques discours académiques.

« Voyez-vous, nous dit-il, ce premier « stathouder de la république, ce prince « surnommé le Taciturne, ou Guillaume I.er « Il fut assez hardi pour concevoir de grands « desseins; assez généreux pour s'y li- « vrer, assez heureux pour les exécuter; « sans asile, il s'exposa au ressentiment « d'un prince violent et soupçonneux; sans « forces, il eut le courage de l'attaquer; « sans expérience, il triompha des plus « grands généraux; sans conseil, il amusa « la nation la plus politique; sans trésors, « il paya mieux ses soldats que les maîtres « du nouveau monde; sans autorité, il

régna despotiquement sur des cœurs qui prodiguaient leur sang pour éteindre la tyrannie.

Hollande.

« Le portrait suivant représente le prince Maurice; médiocre en tout le reste, il connut en maître, l'art de la guerre et la fit en héros. Comme Montécuculli, il possédait la science des marches et des campagnes; comme Vauban, le talent de fortifier les places et de les rendre imprenables; comme Eugène, l'adresse de faire subsister les armées dans un pays ruiné ou stérile; comme Condé, ce coup-d'œil qui décide du succès des batailles; comme Turenne, le secret de ménager la vie des hommes.

« A côté de ce prince, vous voyez le portrait de son frère Frédéric Henri, troisième stathouder, né sans beaucoup de penchant au vice, sans beaucoup d'inclination à la vertu. Il avait l'esprit plus droit que vif, le sentiment plus tendre que haut, l'humeur plus tranquille que riante, le cœur plus modéré qu'ambitieux. Il souhaitait, comme son frère, de régner sur la Hollande, mais non pas aux dépens de sa tranquillité. Il était ou trop paresseux ou trop prudent, pour sacrifier à

Hollande.

« une souveraineté incertaine, une fortune
« toute faite, dont il jouissait.

« Guillaume II, revêtu des mêmes char-
« ges que son père, réunissait dans sa per-
« sonne tout ce qu'il falait pour perpétuer
« la gloire de sa maison : des traits agréables,
« réguliers et majestueux ; un corps ro-
« buste, adroit, infatigable ; des manières
« aisées, séduisantes, populaires ; des con-
« naissances qui s'étendent aux langues,
« à la poésie, à l'histoire, aux mathéma-
« tiques ; une expérience que le génie et les
« réflexions avaient plus étendue que les
« années. Heureux, s'il n'eût pas cru trou-
« ver, dans l'oppression de sa patrie, une
« grandeur qu'il aurait apparemment cher-
« chée dans sa defense, si la paix ne lui
« en eût ôté les moyens.

« Considérez la physionomie de son fils
« Guillaume III, elle prévenait en sa fa-
« veur ; mais ses manières le trahissaient.
« Il les avait fières, austères, rebutan-
« tes, mêlées malgré cela, d'un air de fi-
« nesse. Il parlait peu et désagréable-
« ment : c'était l'effet de son éducation, de
« de son indolence, de sa hauteur. La dis-
« simulation, à laquelle on l'avait accou-
« tumé dans sa jeunesse, lui fut quelque-
fois

« fois aussi funeste qu'avantageuse. Il eut [illegible]
« plus de pénétration pour connaître les Hollandais
« hommes, que de talent pour les gagner ;
« l'inflexibilité de son caractère ne lui per-
« mettait pas de se plier à leurs goûts, à
« leurs vues, à leur génie; et les talens,
« sous son règne, ne donnaient aucun droit
« aux honneurs. »

Le cabinet d'histoire naturelle, appartenant au stathouder, est rempli de tout ce que la nature et l'industrie ont produit de plus merveilleux. Ce cabinet occupe sept appartemens, et on le dit plus complet, dans certains genres, que celui du jardin des Plantes, à Paris.

Le séjour ordinaire du stathouder, est un château peu éloigné de la ville; on le nomme la Maison-de-Bois. L'architecture n'en est pas merveilleuse, mais les jardins en sont beaux et biens distribués. De magnifiques tableaux ornent la plupart des appartemens. Le salon surtout mérite la plus grande attention : une composition étonnante de Jordan tient tout un côté de cette pièce. C'est un triomphe où, par une allégorie difficile à deviner, l'artiste a peint un squelette, qui, au milieu des femmes, me semble déplacé.

[redacted] Hollande.

A une demi-lieue de cette maison, est le petit Loo, ou la ménagerie, qui me parut assez bien fournie d'animaux rares et curieux. J'y vis un zèbre du cap de Bonne-Espérance, une biche du Bengale, des faisans du Japon, des chevreuils du Surinam, des corbeaux des Indes, des gazelles de Guinée, une autruche de Banda, un chat d'Astracan, un hibou de Barbarie, etc.

Au sortir du Loo, nous prîmes le chemin du célèbre village de Scheveling, situé sur le bord de la mer, qui, dans cet endroit, est toujours couverte de pêcheurs. C'est là promenade favorite, et peut-être la plus belle route de la Hollande. Guillaume III la fit ouvrir et pratiquer au milieu des dunes. On l'a depuis pavée en briques, et l'on fait payer aux passans, quelque monnaie pour son entretien. A droite et à gauche sont trois rangées d'arbres qui forment, sur ce chemin, une avenue longue et délicieuse; et le village, dans le fond, termine agréablement la vue.

On quitte cette route pour se rendre à Sorflit. C'est un jardin anglais, dont on est d'autant plus curieux dans ce pays, que tous ceux de Hollande sont soumis à la plus stricte régularité. Les allées, inégalement

alignées, persuadent souvent qu'on est dans le plus beau des déserts. Les gazons sont d'une herbe extrêmement fine : on croit marcher sur des tapis; mais pratiqués avec réserve, ils ne semblent employés que pour contribuer à la variété. Hollande.

Ce spectacle me parut d'autant plus admirable, qu'à proprement parler, il n'y a point de campagnes en Hollande ; on n'y voit presque que des marais. La plupart, à la vérité, sont déguisés en prairies : l'œil satisfait d'une riante verdure, se promène avec plaisir sur des plaines immenses, couvertes de troupeaux des plus belles vaches de l'univers : mais le fond est toujours mobile et tremblant, et vous pourriez parcourir les sept provinces, sans voir un paysan ou une paysanne couchés sur le gazon ; tout est pour l'œil. Quelques personnes riches font en jardins fruitiers et potagers et en serres, des dépenses excessives. Les fruits des quatres parties du monde croissent chez eux, et quelquefois avec profusion. Aucun de nos jardiniers n'entend cette partie comme les Hollandais. L'ingratitude de leur ciel les a rendus les plus industrieux de l'Europe. Qu'est-ce toutefois que ce peu de recherches factices,

L 2

Hollande.

auprès des beautés naturelles, prodiguées avec tant d'abondance dans nos climats.

Les jardins de la Hollande sont couverts de fleurs ingénieusement comparties, et dont l'assemblage et la variété font le plus brillant des spectacles; mais vous passez devant cinquante parterres sans être embaumés de ces parfums délicieux qu'exhalent dans nos provinces méridionales les fleurs, les haies, les arbustes. Ne croyez pas pouvoir errer dans ces prétendues campagnes, vous égarer dans un sentier bordé de buissons odoriférans, vous asseoir sur le roc d'une cascade, traverser un champ, parcourir une vigne, vous enfoncer dans un bois, gravir un coteau dont l'amphithéâtre étale toutes les beautés du printemps, toutes les richesses de l'automne. Contraint de vous promener en ligne droite, vous marchez sans cesse sur une digue bordée par deux marais, ou d'un côté, par un canal charmant et infect; et de l'autre, par des maisons de campagne, rangées comme des cellules dans la longueur d'un cloître, et semées de fossés bourbeux. Ce qu'il y a de plus doux dans les plaisirs des champs, les Hollandais ne peuvent ni le goûter ni le connaître. Ces tableaux superbes et variés

que présentent les bords d'un fleuve transparent et limpide, le spectacle d'un beau matin, l'aspect de ces belles soirées, de nos vallons enchantés, sont des trésors que la nature a réservés pour des climats tempérés, et dont on ne peut pas même se faire des images dans les campagnes de la Hollande. Après un jour brûlant, dont la chaleur a pompé les exhalaisons empestées de ces vases que les canaux détrempent; au lieu des délices, de cette fraîcheur, embaumée de tous les parfums de nos champs, vous sentez le froid vous pénétrer, il vous saisit dès que l'absence du soleil vous livre à l'humidité de la terre. Les haies, les arbres ne sont point peuplés; vous n'entendez ni les oiseaux chanter, ni les murmures des ruisseaux: rarement trouvez-vous des eaux courantes; jamais vous n'en voyez jaillir, vous n'en rencontrez jamais de pures. Hollande.

Nous revinmes à la Haye, on y compte environ quarante mille habitans. On y fait peu de commerce, c'est plutôt une ville de nobles que de marchands. C'est le centre du gouvernement des Provinces-Unies. On y joue des comédies françaises, on y donne des concerts italiens; on y fait la meilleure

Hollande.

chère, on y boit le vrai vin du Cap. Les armes de la Haye sont une Cicogne. Cet oiseau passe pour sacré dans le pays. Nous en vîmes quatre qui sont pensionnées par la ville. Il y a un homme gagé pour en avoir soin et les nourrir.

Dans le voisinage de la Haye, sur le chemin de Delf, on rencontre le village de Riswick; le château, quoiqu'antique, est encore d'une assez belle apparence. Il est aujourd'hui tout démeublé; cependant il faut voir la salle où s'est conclu, en 1697, ce traité fameux auquel Louis XIV contraignit cette multitude d'alliés qui s'étaient lignés contre lui à Augsbourg.

J'étais à peine à deux cents pas de la ville de Delf, que j'entendis résonner dans les airs le son de huit cents cloches, qui forment le plus beau carillon de l'Europe. Il occupe le haut de la tour de la grande église, dont le chœur est devenu la sépulture des princes d'Orange, depuis que Guillaume I.er, assassiné dans cette ville, y a son tombeau. Quatre statues en bronze, la Foi, la Justice, la Paix et la Liberté ornent les quatre coins de ce monument, sur lequel est couchée la statue du prince, faite

le marbre. Il a derrière lui la figure de la Renommée, et à ses pieds, celle d'un chien, qu'on dit être mort de douleur de la perte de son maître. Au-dessus du mausolée sont deux Génies en bronze, qui tiennent un flambeau; leur attitude et l'expression de leurs visages sont admirables, on croit les voir pleurer. Ce travail mérite toute l'attention des connaisseurs.

[redacted]
Hollande.

On montre, dans un autre temple, le tombeau de l'amiral Tromp; et dans le même lieu, celui de l'amiral Hein. Ce dernier, fils d'un pêcheur, qui, de simple matelot, parvint à la première charge de la marine, ayant rencontré trois vaisseaux de guerre espagnols sortant du port d'Ostende; les attaqua, et fut emporté d'un coup de canon. Son corps fut porté à Delf avec la plus grande pompe, et tous les ordres de la province, toutes les compagnies, par un décret des états-généraux qui y envoyèrent leurs députés, assistèrent à ses funérailles. On lui dressa un mausolée sur lequel sont consacrées ses belles actions. On ajoute que les états firent une députation solennelle à sa mère, pour la complimenter sur la mort de son fils. Cette femme n'était point sortie de sa première condition.

Hollande. « Je l'avais bien prévu, répondit-elle, « que Pierre périrait comme un misérable, « il aimait trop à courir. Je le lui ai dit « cent fois, il n'a pas voulu m'écouter, il « n'a que ce qu'il mérite. »

Le plus majestueux des tombeaux de cette église, est celui du célèbre amiral Tromp, qui, pour me servir d'une expression employée sur sa tombe, *cessa de vivre et de vaincre.* Le mausolée est de marbre blanc, et à ce qu'on dit, de pierre de touche enchâssée dans le marbre. La statue est couchée sur un gouvernail de navire, sa tête repose sur un canon, oreiller digne d'un amiral. Des trophées de toute espèce ornent ce monument élevé aux frais de la république, mais les cendres qu'il renferme le rendent encore plus remarquable.

Né à la Brille, vers la fin du seizième siècle, Tromp s'embarqua pour les Indes à l'âge de dix-huit ans, fut pris successivement par des pirates, apprit sous eux, toutes les ruses des combats de mer, et élevé, par son mérite, à la place d'amiral de Hollande, il gagna trente-deux batailles navales.

Si les Hollandais pouvaient oublier le prix de la liberté et l'amour de la patrie,

tous les monumens publics les en feraient souvenir. Les tableaux, les statues, les tombeaux, les inscriptions font l'éloge de ceux qui ont combattu pour elle, et de celle qui sait ainsi honorer la vertu. Hollande.

La ville de Delf est belle, propre, mais d'une médiocre grandeur; elle forme un carré long, traversé de plusieurs canaux, le long desquels il y a des quais assez jolis. L'ancien palais de Guillaume I.er est une maison extrêmement simple. Dans l'arsenal, qui est celui de toute la province, on conserve cinquante mille fusils. Le commerce y est entretenu par un grand canal qui communique à la Meuse, où est le port, et dont les environs, plantés d'arbres, forment une promenade agréable; car les Hollandais mettent toujours la campagne dans leurs villes, et toutes ces villes se ressemblent.

Sardam fut notre dernière route. Ce lieu mérite aussi peu que la Haye, le nom de village. C'était dans l'origine un gros bourg; insensiblement il s'est accru jusqu'au point de devenir une ville qui a son régime particulier. Les habitans n'y sont rien moins que des paysans, malgré l'habitude où l'on est encore de leur donner cette dénomina-

tion. La plupart sont des riches capitalistes, des constructeurs de vaisseaux, des artisans de tout genre, et des ouvriers employés dans les fabriques. Sardam est d'une propreté remarquable. Chaque maison, près de laquelle se trouve toujours un petit jardin, ressemble à un îlot entouré d'un canal. Cependant l'eau de ces canaux étant toujours plus ou moins stagnante, je pense que l'air doit y être mal-sain. Les rues sont régulièrement pavées en petites briques. La beauté des bâtimens diffère à raison de la fortune ou du choix des propriétaires. J'ai vu de pauvres, de misérables cabanes ou huttes de bois à côté de plusieurs magnifiques maisons bâties en pierre; j'ai vu des rues larges et des ruelles étroites, des arbres ordinaires et des arbres vernissés selon l'usage hollandais: enfin une forêt de près de deux mille moulins à vent.

Hollande.

La maisonnette où Pierre I.er a demeuré sous le nom de *Peters bas*, se fait remarquer par la petitesse et la pauvreté de son ameublement. Son lit, ou pour mieux dire, la niche qui lui en servait, paraît avoir été pratiquée dans l'épaisseur du mur; et je doute, que vu sa grande taille, cet homme extraordinaire, ait pu s'y coucher étendu.

On montre, aux étrangers, son éloge historique imprimé en français, son portrait gravé, ainsi qu'une petite médaille d'or pesant environ cinquante ducats, et qui est un présent de l'impératrice de toutes les Russies, Catherine II.

Mais, malgré tous ces avantages, Sardam ne peut être comparé au beau village de Brock. Ce dernier n'est guère habité que par de riches négocians d'Amsterdam, qui s'y retirent pour jouir des douceurs de la vie champêtre, et ne viennent en ville qu'à l'heure de la bourse. A Brock, les maisons, et même les arbres, sont peints de diverses couleurs. Les riches propriétaires ne savent point y jouir, même à la manière de leurs fêtes, des trésors qu'ils ont eu l'art d'amonceler. Leur ambition, leur amour-propre sont pleinement satisfaits de la seule idée qu'ils possèdent un certain nombre de caisses remplies de raretés. Aussi les étrangers obtiennent-ils rarement, de ces richards, la permission de satisfaire leur curiosité. Autour d'eux règne un silence de mort, et la manie de la propreté est poussée si loin, qu'aucun animal vivant, ne peut approcher de ce village, de peur que sa présence ne souille les en-

Hollande.

virons ou les rues. Ceux qu'on est forcé d'y admettre y sont scrupuleusement renfermés ; tout objet précieux est couvert avec un soin particulier. En un mot, tout y est inanimé, immobile, excepté l'avare, qui, dans une chambre écartée, s'occupe sans relâche à nettoyer son or.

CHAPITRE XIII.

Caractère des Hollandais. — Progrès du luxe. — Somptuosité des mœurs dans les provinces. — Manière de voyager dans ce pays. — Ancien gouvernement. Caractère des Hollandaises. — Haine des Hollandais contre les Français. — Préjugés qu'on leur inspire.

Ici finit mon voyage en Hollande, pays qui pique d'autant plus la curiosité, qu'il ne ressemble à aucun de ceux que l'on connaît. Il ne produit rien de ce que la nature donne aux autres avec prodigalité; et cependant il possède abondamment, porte même ailleurs ce que son sol lui refuse. Il n'a nul objet de luxe ou de nécessité, dont il puisse trafiquer avec ses voisins, et il est devenu comme le magasin de l'Europe, pour tout ce qui peut être pour ses voisins même, un objet de nécessité et de luxe. Il n'a point de blé, et il approvisionne ceux qui en ont; il n'a point de vignes, et on y boit et vend du vin de tous les pays; il

Hollande.

Hollande.

n'a ni lin, ni manufacture de toiles, et les toiles sont un des grands objets de son négoce. Il ne fournit rien de ce qu'il faut essentiellement pour construire et équiper des navires, et il couvre les mers de ses flottes. Ses ports, celui d'Amsterdam surtout, sont si mauvais, que les petits bâtimens ne peuvent y entrer sans risque ou sans précaution, ni les grands sans être déchargés; et il n'y a point de port dans l'univers plus fréquenté que celui d'Amsterdam. Ce peuple emploie beaucoup de vaisseaux et le moins d'hommes possible. Il prête à tout le monde et n'emprunte de personne; ne vise qu'à l'intérêt, et place son argent à l'intérêt le plus modique; porte les arts utiles à la plus grande perfection, et ne connaît, ne récompense ni n'encourage les arts de luxe. La mer est tout à-la-fois la nourrice et l'ennemie des habitans: elle leur a enlevé une partie de leurs possessions; tandis qu'avec leurs digues, ils lui arrachent une partie de son domaine. Ils mettent autant de soin à se garantir de ses forces, qu'ils ont montré de courage à secouer le joug espagnol, et l'élément qui devait les détruire, s'est asservi à leurs usages, par les canaux innombrables qui

offrent à toutes les heures, une voiture commode et peu coûteuse pour les marchandises et les voyageurs. Hollande.

Si vous remontez à la source de ces prodiges, vous trouverez que tandis que chez d'autres peuples, on étouffe l'industrie par des impositions déplacées, la Hollande encourage ses manufactures par des récompenses honnêtes, emploie ses impositions même à donner plus d'activité à son industrie; tandis qu'ailleurs on confond le négociant avec le plus vil ouvrier, ici on l'élève au rang des législateurs. Les puissances monarchiques forment des soldats; ce petit état attire des marchands, et si la passion de l'intérêt nuit à celle de la gloire, si la nation est moins guerrière que commerçante, elle n'en est que plus industrieuse et plus active.

Les Hollandais sont le peuple de l'Europe, si vous en exceptez les Russes, où la magnificence des ameublemens, la richesse des habits, le luxe des équipages, la somptuosité des repas, se font le moins remarquer. Un plat de poisson, de viande de boucherie, beaucoup de légumes, voilà ce qu'on sert communément sur les meilleures tables. L'épouse d'un marchand d'Amsterdam n'a, dans son comptoir, que sa propreté pour

Hollande.

parure, et d'ornement que ses attraits, que cette modestie, cet air intéressant de timidité, qui donne à la beauté un nouvel éclat, fait naître le sentiment, inspire le respect et en impose au désir même. Les hommes sont trop froids, trop appliqués, pour goûter les plaisirs de l'amour; les femmes même participent à cette indifférence; et la chasteté, héréditaire dans les familles, est moins un effort de vertu, que l'effet du tempérament et du travail. L'oisiveté n'oblige pas les maris à chercher des amusemens hors de leurs foyers : ils regretteraient les momens dérobés aux affaires. Aussi les spectacles sont-ils rares, les plaisirs peu recherchés. Le Hollandais n'est point promeneur : s'il est à la campagne, il passe tout le temps qu'il n'est point à table, dans un pavillon de bois peint et vitré, sur un de ces fossés d'eau verte et puante, et se croit enivré des délices de la campagne. Il y est assis, la pipe à la bouche, six heures de suite, auprès de sa femme, qui ne dit mot. Il ne faut pas m'opposer le train de vie, le mouvement d'une douzaine de maisons tout au plus; ce n'est point là la Hollande, et quelques exceptions ne constituent point le pays.

À parler en général, ce peuple pense avec plus de bon sens que de délicatesse, parle avec plus de sagesse que de grâce, se détermine lentement, mais sûrement, et est aussi éloigné de l'ingratitude que de l'injustice. Le véritable Hollandais a l'ame fière, honnête et sensible ; il est modeste et franc, de cette franchise qu'inspire la liberté. Aussi simple que magnifique, quand il faut l'être, cette noble simplicité donne à sa magnificence un air de grandeur que tout l'appareil du faste ne saurait atteindre. Bon ami, fidèle à sa parole, officieux sans charlatanisme, il sait allier l'amour excessif du gain, devenu en lui une affection naturelle, avec une sorte de générosité. Le procédé le plus ordinaire ne s'efface jamais de sa mémoire, et personne n'est plus prompt à saisir les moindres occasions de le reconnaître. En l'observant avec soin, vous découvrez en lui le germe de ces qualités précieuses, que Guillaume le Taciturne sut si bien employer à la conquête de la liberté. Sa haine pour l'étranger vient de ce qu'il se croit méprisé, et il s'en faut bien qu'un vrai Batave soit digne de mépris. Quand il voit que vous le jugez sans prévention, il revient de bonne foi, sans qu'il lui en coûte

Hollande.

Hollande.

le plus petit effort pour devenir votre ami; au lieu que l'Anglais ne peut jamais dompter ses mouvemens antipathiques, dont l'honneur seul lui fait surmonter les saillies.

En Hollande, les politesses sont aussi froides que le pays. Si vous n'êtes pas riche, on se borne à vous offrir du thé le matin; si vous méritez le respect que l'on y porte à l'opulence, vous êtes du nombre choisi de ceux que l'on invite l'après dînée. Quelque recommandé que vous puissiez être, personne ne vous offrira sa maison; et ces mêmes Hollandais, que nos négocians accueillent, logent, fêtent avec tant d'empressement, les laissent sans pitié périr d'ennui dans une auberge. Au reste, la qualité ou la réputation d'homme riche est si essentielle, qu'il est presque impossible à l'étranger le plus aimable, le plus célèbre, le plus doué de tous les talens, s'il est sans fortune, de pénétrer dans les sociétés d'Amsterdam; et tout homme dont le nom n'est pas un effet commerçable, s'apercevra à chaque instant du peu de considération qu'on a pour lui. Le mérite le plus sublime n'ayant aucun cours à la bourse, tel homme illustre qui viendrait d'être caressé par les plus grands princes de l'Eu-

pe, serait à peine admis sur le perron [redacted]
in marchand de morue. Lorsque vous de- Hollande.
z souper dans une maison, on vous invite
matin, suivant l'expression technique,
une petite *salade*. Cette formule mo-
ste a paru sans doute la plus sûre, pour
ie l'amphitrion ne prît pas de trop forts
gagemens. Dans quelques maisons du
in air, on vous envoie une carte impri-
ée, par laquelle vous êtes typographi-
iement prié de faire une partie de souper.
vant que de sortir, vous payez votre écot
ix domestiques. Vous ne trouveriez pas
ins toute la Hollande, une seule maison,
ie seule table ouverte. Il faut être invité
i cérémonie, même pour ne prendre
i'une tasse de thé, ou jouer un triste
isk dans une salle où l'on ne voit jamais
re, et d'où pour l'ordinaire chacun s'é-
oule à neuf heures du soir. Ces volup-
ieuses assemblées s'appellent des *salettes*,
t les femmes y attachent un si grand prix,
u'elles sont persuadées qu'il ne manque
lus rien au bonheur d'un étranger qu'elles
nt bien voulu y admettre. Le cérémonial
st poussé si loin, qu'un fils établi, qui
'habite plus la maison de son père, est
bligé de prévenir qu'il ira dîner. Je ne puis

Hollande.

attribuer les causes de ces coutumes gênantes, qu'à la parcimonie que les Hollandais tâchent toujours d'accorder avec leur vanité. On veut avoir le temps d'étaler le luxe de la richesse, sans compromettre les ressources de l'avarice. Il n'y a peut-être pas dans les sept provinces, trois particuliers qui puissent réaliser dix millions de livres. Les classes suivantes descendent tout d'un coup de plus de trois quarts ; mais les fortunes depuis cinquante jusqu'à trois cent mille florins sont innombrables.

Tous les bons citoyens gémissent du progrès étonnant que le luxe a fait en Hollande. Ils se rappellent qu'il n'y a pas encore deux siècles, Louise de Coligny arrivant à Roterdam pour épouser le grand Guillaume, le héros de la liberté, le chef de la république, cette illustre fiancée fut mise sur un banc de bois, dans un charriot découvert, mené par un paysan. En remontant de cette époque au temps où nous sommes, on verra de sages républicains résister avec la plus grande constance aux atteintes du luxe, et l'on sera surpris que par des progrès si peu gradués, il soit parvenu à l'excès où il est actuellement. Son irruption a été presque subite, et la première crise du mal fut une épidémie générale.

Hollande.

Au reste, ceci ne regarde que les grandes villes, et même, si vous en exceptez La Haye et Amsterdam, il règne encore, dans les sept provinces, une simplicité de mœurs à laquelle on est bien loin de croire dans le dix-huitième siècle : elle s'est surtout conservée dans quelques villes et dans certains villages, telle qu'elle était il y a trois cents ans. On prendrait pour une fable ce que je pourrais raconter de l'innocence des garçons et des filles, et de l'ingénue bonhommie de leurs parens. Les anciens patriarches n'ont pas vécu dans une simplicité plus touchante. Vous n'apprendrez point sans étonnement, qu'en 1754, une fille bien née, d'une figure charmante, mourut en Hollande, à la fleur de son âge, plutôt que de prendre un lavement. Les parens assemblés décidèrent que la mort était préférable à un affront dont la famille n'avait jamais eu à rougir.

Mais cette bonne et antique simplicité n'existe plus chez les principaux citoyens et surtout dans la capitale. Ils affectent, par exemple, suivant l'usage constant de la plupart des Hollandais, de ne faire aucun cas de la naissance, et l'on ne voit nulle part une va-

nité plus ridicule; ils chamarrent leurs livrées
Hollande. de toutes les couleurs, leurs carrosses sont chargés d'armoiries. L'homme qui vend le poivre, la canelle et d'autres marchandises qu'on regarde ici comme de qualité, méprise le marchand qui n'en débite que d'ignobles ou d'espèce inférieure. On n'imaginerait pas l'importance qu'ils mettent à cette distinction, quelle étiquette sévère il en résulte, quelles formalités, quelles précautions pour les mariages, pour les baptêmes, pour les enterremens, pour les invitations.

On dit partout, et l'on répète sans cesse, qu'il n'y a point de pauvres en Hollande, et que les paysans sont exempts de toute imposition. Il n'en faut rien croire : on y rencontre des mendians comme ailleurs, moins importuns cependant, et en plus petit nombre que dans nos villes. On y trouve aussi moins de brigands, moins de voleurs, parce qu'on y éprouve moins de misère. Il n'y a pourtant pas de denrées qui ne paient des droits, et je ne connais pas de peuple plus à son aise; mais il faut chercher la cause de son aisance bien plus dans sa grande économie, que dans le produit de

on travail. Le luxe qui n'a pas encore pénétré chez les citoyens des dernières classes, augmente leurs ressources, tandis qu'il appauvrit insensiblement les plus riches; il n'en est pourtant pas moins vrai, que les principaux moyens de ce peuple viennent de ce qu'à peu de chose près, il a conservé ses anciennes mœurs, car il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi laborieux qu'on le suppose; celui de nos ports de mer et de nos villes marchandes a bien une autre activité. Le plus pauvre des artisans de Hollande ne passera jamais la nuit à travailler, quand vous tripleriez son salaire : il ne vous sacrifiera jamais les heures destinées au cabaret; mais tâchant de concilier la paresse avec l'avarice, il regagnera par des supercheries, par le prix excessif de toute main-d'œuvre, de toutes matières en détail, ce qu'il perd par sa nonchalance.

Hollande.

Quand on voyage en Hollande, il ne faut se piquer ni de générosité ni de dépense. L'habit le plus simple, la vie la plus frugale est ce qui convient uniquement. On ne marche jamais seul : un étranger qui ne sait ni la langue ni les coutumes, n'a qu'à suivre les gens de sa compagnie. Tout est

Hollande.

taxé, excepté les fantaisies et les commissions ; pour lesquelles il faut convenir de prix, autrement on est exposé à payer le quadruple. Il faut voyager en marchand, et manger à table d'hôte. C'est le moyen d'apprendre les mœurs et les usages : mais ce qu'on épargne d'un côté, on le dépense pour les domestiques de louage et les objets de curiosité. Vous entrez dans une maison pour attendre le départ des barques, on vous offre de l'eau-de-vie ; vous la refusez, et on vous la fait payer comme si vous l'aviez bue : il faut surtout se mettre à la mode du pays : on se moque ici des gens qui se frisent, on s'assemble autour d'un homme qui porte son chapeau sous le bras ; on hue ceux qui se servent de parapluie. Les Hollandais trouvent étrange qu'on ait soin de ses cheveux et qu'on ne veuille pas se mouiller.

Avant la révolution, les Provinces-Unies étaient une république fédérative, dont le gouvernement n'était pas, comme on le croyait, purement démocratique. Il était à la vérité dans les mains de la bourgeoisie, mais les premiers bourgeois formaient, dans chaque ville, une espèce d'aristocratie. Ce

n'étaient pas les suffrages du peuple qui créaient les magistrats, c'était la magistrature qui se recrutait elle-même; et si l'on considère l'influence qu'avait le stathouder dans les affaires, l'étendue de son pouvoir, la durée de son autorité, on verra que dans le fait, le gouvernement hollandais était presque aussi monarchique, que celui de la grande Bretagne. Si le stathouder n'était pas un prince souverain, il en avait du moins tous les honneurs : il était d'usage, en parlant de son palais, de dire la *cour*. Outre deux régimens de garnison habituelle, il avait ses gardes du corps et toute la suite d'un monarque. S'il n'avait pas de voix dans les états, il avait sa place marquée dans toutes les salles, où il était censé présider. Il était le conservateur des lois, la source des grâces, le distributeur des emplois. Le lieu de sa résidence était le centre du gouvernement, le séjour de la noblesse, celui des ambassadeurs. La seule prérogative qui lui manquait, c'était le pouvoir cruel de faire la guerre et de lever des impôts.

Hollande.

L'histoire naturelle des Provinces-Unies peut offrir quelques objets de curiosité aux recherches des voyageurs. La terre creuse,

Hollande. molle et marécageuse est peu propre au labourage ; depuis les dunes jusqu'au Brabant, on ne voit que des prairies qui commencent à se couvrir d'eau à la fin de l'automne ; le pays en est si rempli pendant l'hiver, que dans mille endroits on n'aperçoit que des digues, des maisons, des clochers qui semblent sortir du sein des eaux. Cette inondation, loin d'être nuisible, contribue à la fertilité de la terre, et fait périr les insectes. Au mois de février, on travaille à évacuer les eaux, par l'ingénieuse invention des moulins qui les enlèvent, et les font couler dans une infinité de canaux. Tel est l'effet de ces machines admirables, qu'un pré plus bas, de tous côtés, que l'eau qui l'entoure, est tenu parfaitement à sec, et nourrit un nombre prodigieux de bétail.

Ce qu'on éprouve ici de plus incommode, est l'inconstance des saisons ; il y a des jours d'été, où il fait aussi froid qu'au mois de décembre ; et l'hiver est quelquefois si doux, qu'on se croirait au printemps. Quand les canaux sont pris et les lacs gelés, on court, on glisse sur la glace avec des patins. Les plus adroits à cet exercice vont avec

Hollande.

tant de vitesse, qu'on peut à peine les suivre de l'œil. Les femmes se mettent de la partie, et celles qui s'en acquittent le mieux, s'amusent à faire paraître leur adresse aux yeux d'une multitude de spectateurs qui applaudissent. Lorsque la glace est bien unie, les paysans vont de Leyde à Amsterdam, en cinq quarts d'heure. On a aussi des traîneaux tirés par un cheval ou poussés par un homme qui va sur ses patins. On aime à se donner ce plaisir, et lorsqu'il y a beaucoup neigé, il y a peu de jeunes gens qui ne sortent dans cette voiture avec des dames, et ne se promènent dans les rues. Ils conduisent eux-mêmes le cheval couvert des plus belles peaux, des plus riches étoffes, ornées d'aigrettes et de plumes. La Hollande, et surtout Amsterdam, présente alors des objets qui, par leur beauté, leur magnificence, égalent tout ce qu'on vante en ce genre dans les autres pays.

Je ne puis dire qu'un mot des poètes de ce pays. L'air qu'on y respire donne plutôt le phlègme propre au raisonnement, que la vivacité requise pour les saillies de l'imagination. Depuis Vondel, à qui la poésie hollandaise doit ce qu'elle a d'élevé et

Hollande. de nerveux ; à peine en compte-t-on cinq ou six autres, qui aient passablement versifié dans cette langue. En profitant de ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages, il n'aurait pas été difficile à d'autres de l'atteindre, ni même de le surpasser, mais peu se sont piqués de cette émulation : ils ont préféré les vers latins qui n'étant point renfermés dans les limites des sept provinces, peuvent les payer de leur travail, par une réputation plus étendue.

Les comédies hollandaises sont des espèces de farces dont le jeu est assez plaisant, mais que les femmes ne peuvent entendre avec bienséance. Personne n'a encore essayé de prendre Molière pour modèle. Il est vrai qu'on a traduit quelques-unes de ses pièces ; mais ce sont des versions littérales, qui représentant les ridicules des Français, sur une scène étrangère, ne sauraient plaire aux spectateurs, par des portraits dont ils ne connaissent pas les originaux.

Les acteurs de ce pays sont presque tous des bourgeois et des bourgeoises, et ce qui paraîtra peut-être bien singulier en France, c'est qu'une actrice est obligée de veiller

Hollande.

à sa réputation, parce qu'autrement, les autres comédiens ne voudraient plus jouer avec elle.

Les Hollandais n'ont dans ce moment ni peintres ni sculpteurs, ni graveurs, ni architectes. Leur goût a cela de remarquable, qu'ils ne croient qu'aux peintures de l'école flamande, parce qu'ils lui doivent tous les tableaux dont ils sont en possession. Cette prédilection serait sans doute plus pardonnable, si Rubens en était l'objet; mais ils n'ont presque aucun morceau de ce divin maître. Ils n'aiment que les paysages, les marines, les haltes, les fêtes de paysans; et en général, il n'y a guère pour eux que quatre peintres, Teniers, Wouwermans, Van-Ostade et Berghem. Il est presque impossible que les arts acquièrent un certain éclat chez un peuple, où les jours sont à peine assez longs pour s'occuper des moyens de s'enrichir par le commerce.

Il me reste à parler du caractère des Hollandaises; sans goûts, sans fantaisies, sans ardeur pour toute espèce de plaisir, elles ont conséquemment des mœurs, de l'ordre et de tout ce qu'on appelle de la vertu. Sédentaires sans être laborieuses, la

Hollande.

plupart restent assises cinq ou six heures de suite devant une table, les pieds élevés sur une chaufferette, et toujours prêtes à verser du thé à tous ceux qui se présentent. Avec tout cela, elles ont en général le sens droit, et assez d'esprit, sans nulle culture. Il est rare qu'une Hollandaise vous donne de grands plaisirs, mais il est aussi fort rare qu'elle vous donne de grands sujets de peine; et après avoir pris du thé avec vous pendant trente ans, elle vous verra mourir, sans douleur, quand vous l'auriez adorée, et sans joie, quand vous l'auriez détestée. Un homme froid, maître de lui, et qui n'estime les choses que ce qu'elles valent, peutêtre heureux avec une Hollandaise. Elle ferait la torture, le désespoir d'un homme sensible, vif et tendre; mais de tels êtres sont rares dans les sept provinces, où la sage nature a précisément fait les hommes pour les femmes. On ne peut pas dire qu'elles soient ni douces ni bonnes; mais elles ne sont ni dures, ni méchantes; elles sont Hollandaises. Leur beauté, leurs traits, leur teint, leur parler, leur maintien, tout annonce un caractère pacifique, mais qui n'est pas loin de l'insensibilité. Qu'un homme

se casse la jambe devant une porte, comme cela arrive quelquefois dans les grandes ge- Hollande. lées, la maîtresse de la maison le regardera de l'air le plus compatissant et le plus doux. Elle voudrait bien que ce malheureux ne fût pas estropié, mais elle ne permettra jamais qu'on le transporte dans son vestibule, dont il pourrait salir le marbre.

Les Hollandaises ne paraissent pas tout-à-fait partager avec leur maris, la haine que ce peuple semble avoir juré à tout ce qui porte le nom Français. La populace, surtout, nous a en horreur. Mais il est rare qu'elle nous cherche querelle : sa flegmatique indifférence endort cette haine qui veille toujours dans le cœur bouillant d'un Anglais. On montre sans cesse nos torts aux Hollandais; pourquoi les ministres du saint évangile n'ont-ils pas la droiture de leur parler aussi de nos griefs? On a soin de leur faire des tableaux affreux des guerres de religion, dans lesquelles les catholiques sont presque toujours agens; pourquoi ne pas leur mettre aussi sous les yeux les cruautés que les protestans ont exercées? Les enfans voient, dans les premiers livres qu'ils lisent, que Louis XIV, conduit par l'ambition et par la fureur, a failli détruire

Hollande.

la Hollande : on charge leur mémoire de mille détails aussi fabuleux, aussi absurdes qu'horribles, des prétendus excès que les auteurs de ces libelles imputent à notre soldatesque; mais pourquoi ne leur dit-on pas : Votre patrie doit à la France la consommation du grand œuvre de la liberté, et pour reconnaître tout ce qu'elle a fait en faveur de la Hollande, vos ancêtres lui jurèrent une amitié éternelle ?

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Le commerce de la Hollande. — Son origine. — Son accroissement. — Etablissement de sa marine. — Compagnie des Indes orientales. — Celle des Indes occidentales. — Les pêches du hareng et de la morue. — Avantages infinis de ces pêches. — Construction des vaisseaux. — L'art de tailler les diamans. — Diminution du commerce Hollandais. — Bénéfice du fret et de la commission. — Immense crédit de la Hollande. — Causes qui ont concouru à sa puissance. — L'Angleterre y met des bornes. — Commerce de la librairie.

Hollande.

DANS un pays qu'on peut regarder comme le centre du négoce, le commerce est l'objet de la protection la plus éclairée, et des soins les plus actifs du gouvernement. La république, qui voit en lui les causes de sa naissance, de son accroissement et de sa prospérité, donne à chaque branche les encouragemens nécessaires, soit pour accroître, soit pour maintenir dans sa splendeur, un

Hollande. état uniquement formé et élevé par le commerce. Celui de Hollande est tout entier d'économie, et il n'est point de nation qu'il n'intéresse par quelqu'une de ses branches. Il est naturel que le négociant les parcoure toutes avec attention, pour s'attacher à celles qu'il croit pouvoir cultiver avec le plus d'avantage; car cet empire n'a de fondement solide que dans l'art, l'industrie et l'intelligence de ses habitans. Si on le considère avant que ces peuples eussent réclamé contre le despotisme, on sera étonné du spectacle qu'il présente aujourd'hui, soit qu'on l'envisage comme puissance dans la balance politique de l'Europe, soit que l'on fasse attention à l'étendue de son négoce.

Pour élever les Hollandais à ce degré de puissance que la politique n'aurait osé prévoir, il fallait en faire une nation négociante et guerrière: les princes d'Orange les formèrent à la guerre, et la nécessité les rendit commerçans. Sous ces grands maîtres ils devinrent redoutables; la pêche, qui reçut de la liberté de nouveaux accroissemens, fut la première branche de la marine. Livrés d'abord au simple cabotage, sans sortir des mers d'Europe, ils transportèrent les marchandises du midi au nord

Hollande.

relles du nord au midi; mais dès qu'ils eurent secoué le joug, et que les établissemens des Portugais, possédés alors par le roi d'Espagne, leur offrirent des conquêtes légitimes, ils employèrent toutes les ressources de l'audace et du génie, pour naviguer dans des mers inconnues, prendre des forts, combattre, vaincre et former les deux premières compagnies de commerce qui ont attiré l'attention des Européens.

La fondation de la compagnie des Indes orientales, l'un des plus puissans empires de l'Asie; son élévation rapide et prodigieuse, fut l'ouvrage d'un petit nombre de négocians, qui surent réunir l'esprit de commerce à l'esprit de conquête. Cette société, qui voit tant de rois asiatiques prosternés devant elle, est maîtresse de plus de pays dans l'Orient, que la Hollande n'en possède en Europe. Sujette d'un côté, de l'autre elle jouit de tous les avantages de la souveraineté. C'est une république indépendante, renfermée dans une autre république, et dont l'histoire du monde n'offre point de modèle. Elle nomme ses officiers de guerre, de justice, de finance, lève des armées de terre et de mer, règle le nombre des soldats, des imposítions, la

Hollande. vente des marchandises et la répartitio des deniers. Elle a droit d'établir des co lonies, de bâtir des villes, de construir des forts, d'avoir des troupes et de battr monnaie. Les directeurs se remplacent pa élection, décident de l'envoi et du retou des vaisseaux, du moment des ventes, e traitent, au nom de la république, avec tous les souverains de l'Asie.

La compagnie des Indes occidentales, formée comme la précédente, de sociétés de marchands, doit sa naissance aux mêmes circonstances. Cette compagnie fut, pendant quelques années, plus opulente que celle des grandes Indes, par les prises immenses qu'elle fit sur les Espagnols; mais la perte du Brésil lui porta un coup funeste. Une autre cause de sa décadence, est l'acte de navigation, qui défend l'entrée des ports d'Angleterre à tous vaisseaux étrangers, chargés d'autres denrées que celles du crû de leur nation. Il est clair qu'un pareil acte ne laisse presque aucun commerce aux Hollandais avec la grande Bretagne. Leur état n'est ni ne peut devenir une puissance territoriale, parce que ses terres produisent à peine de quoi nourrir le quart de ses habitans; c'est une puissance maritime qui

s'est élevée par le commerce, et songe moins à faire valoir ses productions, qu'à tirer parti de celles des autres peuples. Dans ce dessein, les Hollandais ont travaillé à établir chez eux le premier marché de l'Europe, et se sont procuré par là, outre le bénéfice d'acheter et de vendre, celui de commission, qui est immense, surtout à Amsterdam. Hollande.

La pêche du hareng, regardée comme le berceau de la marine hollandaise, est la première source de la richesse de son commerce. On l'appelle la grande pêche par excellence, l'école des matelots, la subsistance de la nation, la mine d'or de la république. Nés sur les eaux, les Hollandais labourent la mer, en tirent leur nourriture, et débitent annuellement trois cent mille tonnes de cette denrée, qui rapporte soixante millions de florins de bénéfice, non-seulement par la construction des bâtimens et le travail des ouvriers qu'on y emploie, la préparation des ustensiles, la consommation des vivres, des boissons, du sel; mais encore par les travaux qui se font au retour de la pêche, les droits de magasinage, de commission et le fret.

Ce sont là, sans doute, les grands motifs

Hollande.

qui ont toujours attiré l'attention des états-généraux, et les ont engagés à donner à cette sorte de négoce et d'industrie nationale, les encouragemens et la protection propres à les faire prospérer. Le poisson salé, pêché par les sujets de la république, ne paye aucun droit d'entrée dans les ports; celui de sortie est très-modique.

On distingue trois espèces de harengs, à sel fin, à gros sel, et harengs vides. Les premiers sont les meilleurs et les plus chers; les seconds se vendent un quart de moins; les troisièmes, qui se pêchent en novembre, sont prohibés, mais tolérés cependant, comme nourriture du pauvre. On appelle hareng *braillé*, un hareng poudré de sel, sans avoir été vidé, pour le conserver seulement jusqu'à ce que le bateau pêcheur gagne le port, où il se vend comme du hareng frais: on le sale une seconde fois, et on le remet dans le même baril d'où on l'avait tiré. Les pêcheurs hollandais ne peuvent vendre en mer leur poisson aux étrangers; ils sont obligés de l'apporter au port d'où ils sont partis; et suivant les lois du pays, ni eux, ni aucun des ouvriers employés à cette pêche, ne doivent quitter les états de la république, ni se louer à

d'autres puissances, ni même leur vendre les filets, des bateaux de pêche ou autres ustensiles. Hollande.

On a établi des commissaires dans tous les ports, pour veiller à l'apprêt et à la salaison du hareng. Aucun bateau pêcheur ne peut aller en mer, sans leur permission, et les vaisseaux de guerre destinés à protéger la pêche, ont aussi, sur ceux qui la font, une sorte d'inspection, tant que dure cet exercice. Le sel qu'on emploie pour la salaison, doit être de bonne qualité, en quantité suffisante, et le poisson encaqué dans des barils sains, qui ne puissent ni le gâter ni le corrompre.

Ces détails font juger de l'attention que donnent ces peuples à tout ce qui concerne ce genre de commerce. Ils regardent la mer comme le champ qui offre de riches moissons à leur industrie. Les mines les plus précieuses ne leur sont point à comparer, tant qu'ils s'occupent à donner à leurs pêcheries l'étendue immense dont elles sont susceptibles. La facilité que nous leur accordons d'introduire parmi nous les marchandises du Nord et de la Baltique, qui proviennent en grande partie de la vente de leur poisson, en est le plus puissant

Hollande.

moyen. S'ils ne faisaient entrer dans nos ports que des denrées de leur crû, nos bateaux pêcheurs se multiplieraient; et nos armateurs, étendant leur commerce avec les Danois, les Suédois et les Russes, fourniraient à ces peuples nos poissons salés, et nous rapporteraient leurs productions.

Joignez à ce premier avantage, l'utilité que la France retirerait de cette augmentation de pêcheurs, qui sont, pour les armées navales, comme nos milices pour les forces de terre; et leurs bateaux, comme le berceau des peuples qui habitaient les campagnes voisines de l'océan; les maîtres et les patrons les élèvent à en connaître les agrès et les manœuvres, et trois campagnes de chaque pêche suffisent pour l'instruction d'un novice. S'il s'embarque en cette qualité, à l'âge de quinze ans, il est matelot pêcheur formé, et a sa part à l'âge de dix-huit ans: de là, le goût de l'élément et du métier. Ces hommes servent à leur tour sur les vaisseaux de guerre; on les fixe ordinairement, pendant leur première campagne, aux basses manœuvres. Les pêcheurs sont, dans l'ordre des mariniers, ceux qui se multiplient davantage: leur résidence presque constante dans le lieu de leur naissance, et la

nature des pêches, les portent à se marier. Moins exposés à la débauche que les matelots de long cours, ils sont plus forts et d'une santé robuste. On pourrait démontrer que cette espèce d'hommes est aussi recommandable et plus active que celle des laboureurs : ceux-ci bornent leur travail à sillonner la terre, à en recueillir les productions et à les vendre ; ils restent oisifs pendant une partie de l'année, pendant que les pêcheurs s'occupent successivement et sans relâche sur terre et sur mer : ils labourent et façonnent leurs champs en février, sement le chanvre en mars et avril, et passent les trois mois suivans à la poursuite du maquereau. Entre cette pêche et celle du hareng, leurs femmes et leurs enfans recueillent le chanvre, le tillent, le peignent, et on le file pendant l'hiver, pour en faire des filets. Ce travail leur donne une aisance inconnue à nos paysans, et les fait subsister en même temps qu'il procure à l'état un revenu proportionné au succès de la pêche. Ces hommes précieux sont donc tour à tour, laboureurs, pêcheurs, matelots, soldats, suivant que le service de la patrie le demande.

Hollande.

Si la pêche du hareng est le berceau du

Hollande. navigateur, celle de la morue est une école où il forme son tempérament dans un exercice dur et pénible. Il s'expose à des coups de vent et de mer, qui mettant sa vie en danger, le rendent très-attentif aux manœuvres qu'ordonnent les capitaines. Échappé du naufrage, il les rappelle à sa mémoire, et n'oublie pas qu'il leur doit son salut. C'est par ces périls fréquens qu'il s'instruit et devient bientôt un excellent marin, plus estimé en général, et plus recherché que les matelots élevés dans les voyages de long cours.

Les manufactures sont encore un objet assez étendu du commerce hollandais. La tolérance et un asile assuré ont enrichi ce pays de l'industrie des autres nations. Son négoce, joint à l'intelligence et à l'économie la plus recherchée, a su donner à ces fabriques réfugiées, la réputation qui assure le plus grand débit. Leurs étoffes ont soutenu pendant long-temps la concurrence de celles de Lyon, qui, à la vérité, par la beauté, le goût et la variété de leurs dessins, possèdent une supériorité décidée sur toutes les autres. Dans la suite, la cherté de la main-d'œuvre, causée par l'abondance de l'argent, les impôts sur les maisons, le

prix excessif des loyers et des denrées ont presqu'entièrement détruit en Hollande ces mêmes manufactures. Il ne reste que quelques fabriques de petites soieries, particulièrement à Harlem, où elles ont même beaucoup de peine à se soutenir.

Hollande.

Les draps fabriqués à Utrecht et à Leyde, ont conservé leur réputation. Les superfins sont aussi beaux et aussi bons que ceux des manufactures étrangères, et les noirs d'Utrecht sont supérieurs. Les camelots de Leyde égalent ceux de Bruxelles; mais la cherté les a réduits à la seule consommation intérieure, ce qui cause un désavantage considérable.

Les toiles, dans les provinces de Groningue, de Frise, d'Overissel, se sont toujours également soutenues. Les manufactures de Flandre, d'Allemagne et de France n'ont rien pu faire de mieux que de les approcher. Les toiles de Hollande se distinguent des autres, tant par le blanc, la finesse, le grain, la bonté et l'uni, que par l'aunage et la manière dont elles sont pliées. C'est à Harlem, la blancherie de l'Europe la plus renommée, qu'on donne le lustre et le beau blanc qu'on y admire: on y achète en écru, des toiles de Westphalie, de Juliers, de

Hollande. Flandre et du Brabant ; on les fait blanchir à Harlem, et on les vend sous le nom de toiles de Hollande. On ne cherche point à leur donner une longueur artificielle, comme dans d'autres blancheries, en les tordant au tourniquet ; artifice lucratif, mais qui dégrade la marchandise et en altère la bonté. On ne les tord qu'à la main, et on emploie les cendres de la meilleure qualité.

Les fabriques de papiers ont été dans l'état le plus florissant ; mais celles qui se sont élevées en France et en Allemagne, leur causent un grand préjudice. Cependant, comme les toiles fines y sont plus rares que les toiles communes, c'est surtout dans ce pays-ci qu'on fait du papier sans mélange : nous l'imiterions aisément en prenant le même soin ; et je ne doute pas que nous ne fassions en France, quand on le voudra, du papier qui ait les mêmes qualités que celui d'Hollande. Ce dernier est infiniment précieux à la république, tant pour la consommation intérieure, que parce qu'il fournit en même-temps à l'exportation.

Mais la manufacture la plus importante, la plus étendue, la plus riche, la plus nécessaire, c'est la construction des vaisseaux. Les chantiers de l'amirauté et de la

compagnie des Indes, ne sont pas comparables à ceux de ce fameux village de Sardam, que Pierre-le-Grand choisit, comme la première école de l'Europe, pour toutes sortes de bâtimens de mer : on prétend que les constructeurs s'engageraient à livrer un vaisseau de guerre par jour, si on leur donnait trois mois d'avance. La république paie à l'étranger tous les matériaux de cette immense construction ; mais le commerce en fait bientôt rentrer la valeur par le moyen du frêt qui est devenu la principale cause des richesses du pays.

Hollande.

Amsterdam est peut-être la ville qui possède, au plus haut degré, l'art de tailler les diamans, soutenu par celui qu'ont eu ses négocians, de se réserver le trafic du diamant brut, et d'en établir, chez eux, la première main, soit qu'il leur arrive directement des Indes orientales ou du Brésil, soit qu'ils les reçoivent de Londres ou de Lisbonne. Si on l'achète ailleurs qu'en Hollande, on est toujours dans la nécessité de l'y envoyer pour la taille, et c'est ainsi que l'art et le commerce se soutiennent et s'entretiennent mutuellement, sans craindre la désertion des ouvriers qui, partout ailleurs ne trouveraient point à s'occuper.

Hollande. Ce commerce rapporte, à la main-d'œuvre, plus de six florins par karat.

La librairie fut aussi pendant long-temps très-florissante. On connaît encore de grandes fortunes qui n'ont point eu d'autre source que cette branche de trafic, et les superbes éditions des Elzevirs prouvent à quel point de perfection a été portée la typographie hollandaise. Aussi n'y avait-il peut-être point d'endroit dans l'univers où il y eût autant de libraires et d'imprimeurs qu'à Amsterdam. Mais plusieurs causes tendent à diminuer ce négoce qui tombe chaque jour. L'imprimerie y est entièrement déchue de son ancien éclat. L'avarice a fait échapper des mains des libraires le commerce des livres. Ils ont négligé toutes les parties de la typographie pour aller à l'épargne, tandis que les libraires français sacrifient tout à la beauté des éditions. Aussi se sont-ils totalement emparés de ce commerce, qui ne consiste plus guère en Hollande, qu'en de mauvaises contrefaçons, et serait même absolument détruit si Marc-Michel Rey ne le soutenait encore lui seul par ses grandes entreprises et son intelligence.

On trouve peu de bons écrivains en Hol-

lande : ce ne sont ni de ces hommes qui, après avoir consulté la nature, font retentir ses leçons au milieu de leurs concitoyens; ni de ces législateurs attentifs sur les mouvemens d'un empire, habiles à en prevenir la chute; ni enfin de ces philosophes établis par le génie et par la vertu, pour en faire respecter les lois, pour opposer des digues insurmontables au torrent de la fausse morale, pour faire couler de toutes parts dans nos demeures, dans les places publiques, dans les cours des princes, les sources du vrai, du beau, de l'honnête, et en abreuver leur siècle et la postérité. Vous ne trouveriez pas, dans le moment présent, un seul poète, un seul philosophe, un seul orateur, un seul historien, un seul littérateur célèbre dans les sept provinces. Je ne dis pas qu'il n'y ait dans l'université de Leyde et à l'académie de Harlem quelques savans laborieux. La première renferme sans doute un certain nombre de docteurs très-profonds dans la connaissance du droit. Elle en peut même nommer qui savent assez bien la médecine. L'académie de Harlem compte parmi ses membres, plusieurs savans dignes de l'estime publique; mais j'ose répéter, qu'en

Hollande.

Hollande. parcourant toute la Hollande, on ne rencontrera, dans aucun genre, aucun de ces personnages illustres, dont la célébrité soit avouée de toute l'Europe, ou qui se serait fait un nom par une supériorité éminente, des talens utiles et des écrits universellement estimés.

Au reste, les libraires s'inquiètent peu du mérite de l'ouvrage, pourvu qu'il soit nouveau. Ils trouvent toujours le secret de le débiter à leur manière. On l'annonce dans les gazettes sous un titre intéressant, on en fait un éloge pompeux, et s'il est si mauvais qu'on ne puisse vendre qu'une partie de l'édition, on l'annonce l'année suivante sous un autre titre; on l'augmente de quelque préface, et à l'aide de cette supercherie typographique, on se défait de tous les exemplaires d'un mauvais livre.

Voilà ce qui gâte ici l'esprit de la plupart de ceux qui s'appliquent à la lecture. Les imprimeries hollandaises sont comme autant de laboratoires où l'on compose des philtres pernicieux, qui corrompent le goût, détournent le bon sens, offusquent la raison, dérangent l'esprit et empoisonnent la nourriture qu'il peut tirer d'un bon ouvrage. La seule crainte d'introduire une

gêne,

gêne, qui, dans la suite, pourrait nuire à la liberté, empêche les magistrats d'arrêter le cours de ces sortes d'écrits si contraires aux progrès des sciences, des lettres et des mœurs.

Hollande.

Le commerce du nord avait passé des villes Anséatiques entre les mains des Hollandais, lorsque l'Angleterre, si éclairée sur ses intérêts, publia son acte de navigation. Cet acte fameux est l'époque de la diminution de ce négoce doublement précieux à la république, tant parce qu'il est la source d'où elle tire presque tous les matériaux nécessaires à l'entretien de sa marine, que parce que c'est avec les productions des états septentrionaux, qu'elle trafique chez les nations du midi. On comprend, par ce négoce, celui de la Russie, de la Suède, de tous les ports de la mer Baltique; et l'on assure qu'il occupe mille à douze cents vaisseaux, dont plus de la moitié appartient à l'Angleterre. Mais il n'y a presque aucun des ports de la mer Baltique qui ne s'efforce aujourd'hui de se donner une navigation directe, qui tend à assurer de plus en plus le commerce du nord pour la Hollande.

Hollande.

Les Hollandais font presque seuls le commerce du Rhin, et sont presque regardés comme les uniques propriétaires de la navigation de ce fleuve, par lequel ils s'étendent jusqu'à Bâle. La Moselle, le Mein et le Neker qui s'y jettent, leur donnent une communication facile avec Coblentz, le pays de Trèves, la Lorraine, Mayence, Francfort, Manheim et la Suabe, qu'ils approvisionnent de toutes les productions du midi et du nord. La plupart de ces denrées sont d'une consommation immense dans toute cette étendue de pays.

Le fret, la commission et les assurances sont trois autres sources de richesses pour la république. On ne voit point, comme chez les autres nations, leurs vaisseaux naviguer sur leur lest : ils ne font presque point de relâche. Leur construction et la légèreté de leurs manœuvres exigent moins d'équipages, et tout ce qui sert à la navigation est exempt de tous droits. On construit dans tous les ports, des bâtimens de toute grandeur. Il serait difficile de se représenter cette multitude d'ouvriers sans cesse occupés sur les chantiers, ou dans les différentes manufactures, qui donnent,

à une partie des matériaux, les préparations nécessaires pour être employés, la quantité de négocians et de travailleurs que demande ce commerce, le nombre des hommes qu'occupe l'armement et le désarmement, le chargement et le déchargement des vaisseaux; ajoutez-y les travaux en magasin, les commissions et les bénéfices des propriétaires sur les loyers de leurs navires, et vous aurez une idée du profit immense que fait la république : il est d'autant plus avantageux, qu'il est toujours certain, qu'il est privilégié sur les marchandises, qu'il est payé par les étrangers, se divise en un nombre infini de mains, et fait subsister un peuple nombreux. Hollande.

Ce pays étant le premier marché de l'Europe, et en-même-temps une espèce de caisse générale des négocians de toutes les nations; il n'est point d'endroit où il y ait une circulation aussi immense de lettres-de-change et de papiers de commerce qu'à Amsterdam. La Hollande offre un grand nombre de négocians doués de toutes les lumières propres au commerce, soit qu'ils l'entreprennent pour eux-mêmes, soit qu'ils le fassent pour le compte des étran-

Hollande.

gers. Ils reçoivent des ordres de toutes les parties du monde, pour des ventes ou pour des achats qu'ils sont en état d'exécuter sur-le-champ. Ils ajoutent à ces connaissances, la probité la plus scrupuleuse, et donnent aux intérêts de leurs commettans, la même attention qu'à leurs propres affaires. Citoyens politiques, hommes de société, ils peuvent prétendre à toutes les places que les talens doivent remplir, tandis que leurs vaisseaux chargés de denrées et des ouvrages de leurs manufactures, vont chercher les productions des climats les plus éloignés; ils ont partout des ministres qui les servent, qui les avertissent, qui exécutent. Des couriers portent leurs ordres dans toutes les places de l'Europe, et leurs noms, sur un papier circulant, font rouler et multiplier les fonds qu'ils veulent transporter ou répandre. Ils ordonnent, ils recommandent, ils protègent : les voyageurs les plus illustres ont besoin de leur crédit, et ont recours à eux pour toutes leurs richesses. Ils favorisent à-la-fois l'industrie de ceux qui veulent travailler, et les efforts des curieux qui cherchent à s'instruire.

C'est aux richesses que procure cet esprit

de négoce, que la république doit la rapidité et l'étendue de sa puissance : mais pour la porter à ce point d'élévation, il fallait le concours d'une infinité de circonstances, dont l'histoire du monde ne fournit qu'un seul exemple. Il fallait que les Portugais enlevassent aux Vénitiens le commerce des Indes orientales, en ouvrant une nouvelle route par le cap de Bonne-Espérance ; que ces mêmes Portugais fissent la conquête des côtes occidentales de l'Afrique, et qu'en même-temps Christophe Colomb découvrît l'Amérique pour le compte des rois d'Espagne ; que Philippe II réunît toutes ces possessions, que ce même prince obligeât par un mauvais gouvernement, les Provinces-Unies à secouer le joug, et que par le vice de ce même gouvernement, il opprimât le négoce de ses autres provinces des Pays-Bas. Il fallait que cette république naissante se trouvât forcée, dès son berceau, par la nature et la situation de son territoire, de vivre de son travail et de son industrie, que trois hommes lui donnassent l'empire de la mer, et que trois princes de la maison d'Orange assurassent sa souveraineté sur le continent ; il fallait qu'elle Hollande.

Hollande. fût fortifiée par les Protestans chassés de France, qui vinrent en foule y chercher un asile; que la guerre qu'elle soutint pour conserver sa liberté, la mît en état de dépouiller les Portugais de tous leurs établissemens des Indes et de l'Afrique; que les Français et les Anglais ignorassent le prix du commerce maritime, et que celui de l'Europe entière fût entre les faibles mains des Espagnols et des Portugais. Il fallait que l'Angleterre et la France, presque toujours en guerre, eussent également besoin de l'alliance des Hollandais, et que chacune d'elles ne voyant, dans l'accroissement de son négoce, que la diminution de celui de sa rivale, fût plus disposée à les favoriser qu'à les tromper. Il fallait que la république eût donné à la pêche du hareng une assez grande étendue pour en approvisionner toute l'Europe, et que cette pêche, en contribuant à l'élévation de sa marine, lui ouvrît une communication avec le nord, qui seul pouvait fournir les matériaux nécessaires à sa construction.

Les Hollandais ont soutenu, pendant quelque temps, leur commerce et leur puissance dans cet état de splendeur; et c'est

à cette époque que l'Angleterre, qui avait les yeux ouverts sur ses propres ressources, commençant à les regarder comme un peuple rival, songea qu'elle ne pouvait leur disputer les grandes richesses que par une grande marine. Tels furent les motifs de son acte de navigation ; et cette loi, qui, en apparence, frappait sur toutes les nations, n'affectait réellement que les Provinces-Unies, parce qu'elles étaient les seules qui ne pussent rien transporter de leur rade dans la grande Bretagne. Hollande.

Tout ce qui est arrivé depuis en Europe, a rendu encore plus sensible le décroissement du commerce de la Hollande. Les guerres terminées par les traités de Nimègue, de Riswick, d'Utrecht, d'Aix-la-Chapell, ont épuisé ses finances ; elle a été obligée d'avoir recours à son crédit ; elle a fait des emprunts qui ont surchargé l'état d'un intérêt ruineux : elle a été forcée de mettre des impôts excessifs, supportés presque entièrement par l'industrie de ses habitans. La main-d'œuvre est devenue plus chère, les fabriques ont déperi à proportion que la matière augmentait de prix, et que celles des étrangers entraient en concur-

Hollande. rence avec elle. Les autres nations éclairées sur leurs véritables intérêts, établirent des compagnies qui firent perdre à celle des Hollandais une partie de leurs avantages, et insensiblement l'esprit de négoce se répandant sur toute l'Europe, chaque peuple sentit l'importance de faire son commerce directement, d'avoir une marine marchande, une marine militaire, qui fussent en état de se défendre des entreprises des autres puissances.

CHAPITRE XV.

Commencement des Bataves. — La Hollande passe sous la domination de la maison d'Autriche. — Origine et progrès de la révolution. — Le prince d'Orange devient chef de parti. — L'indépendance de la Hollande est reconnue par l'Espagne. — Commerce maritime. — Ambition de la maison d'Orange. -- Supplice de Barnevelt. — Grotius s'échappe de prison. — Louanges que les Hollandais se donnent à eux-mêmes.

Hollande.

Le nom de *Pays-Bas*, qu'a reçu la Flandre, marque sa position au bas de l'Allemagne, dont elle reçoit les eaux. Les terres de la partie septentrionale, pressées par la mer, qui refoule les fleuves, paraissent toujours exposées à une inondation générale. Sans cesse elles sont menacées d'être submergées, ou par les flots écumans de la vaste mer, qui heurtent quelquefois les digues avec fureur et les entr'ouvrent, ou par les ondes plus paisibles des fleuves qui

Hollande. rongent sourdement ces terreins fangeux, s'y insinuent, les rendent caverneux, d'où toute la contrée a pris le mom de *Hollande*, qui signifie pays creux.

Entre les divers peuples qui ont habité ces marais dans les temps reculés, les Bataves ont été les plus célèbres. L'histoire apprend qu'ils ne furent pas vaincus par les Romains, quoique souvent attaqués. Ils devinrent les amis de ces républicains, et méritèrent leur estime, autant par la valeur que par leur probité. Les empereurs en entretenaient un corps pour leur garde.

Les Romains appelaient *Belgique*, les pays situés au nord des Gaules. Ils en reconnaissaient deux contigues. La première contenait ce qu'on appelle Brabant et ses annexes; la seconde consistait dans les provinces plus rapprochées de la mer, qui composent la Hollande. Il paraît que tous ces pays ont été d'abord gouvernés par des rois plus ou moins puissans. Un de ces princes, nommé *Civilis*, remporta plusieurs victoires sur *Cerealis*, général romain. Le caractère fier et belliqueux de ces peuples engagea les empereurs à tenir de fortes garnisons sur les bords du Rhin. Après s'être trouvés enveloppés dans les troubles

de l'empire, les Bataves tombèrent sous la domination de Charlemagne et de ses descendans. A l'extinction de cette famille, ces provinces, en attendant un gouvernement stable, éprouvèrent des révolutions intérieures. Quelquefois elles furent séparées et indépendantes les unes des autres. Dans d'autres temps, elles ne formèrent qu'un état sous un seul chef, ou se divisèrent en duchés et en comtés. La Frise a été un royaume ; le Brabant et la Gueldre un duché ; la Flandre et la Hollande un comté. Les évêques d'Utrecht ont eté souverains, ainsi que quelques-uns de leurs voisins ; et ces prélats ont plus souvent manié l'épée que la crosse.

Hollande.

Dans leurs rivalités, tous ces princes réclamaient souvent l'intervention des rois de France, qui, d'ailleurs, jetaient des regards de regret sur ces provinces, soumises jadis à leur empire, traitaient les Flamands en sujets ou en vassaux, exigeaient d'eux des tributs, selon que les circonstances leur permettaient d'étendre, ou les forçaient de resserrer leurs prétentions. L'histoire fait mention de deux batailles mémorables, gagnées par *Philipe* et *Charles-le-Bel*, contre les Flamands. Ces peuples, par leur posi-

Hollande.

tion, prirent nécessairement part aux querelles de la France et de l'Angleterre.

Un mariage donna ces provinces opulentes à la maison d'Autriche. L'empereur *Maximilien* épousa *Marie-de-Bourgogne*, fille et unique héritière de Charles le Téméraire, dernier duc de cette maison. Cette princesse fut mère de Philippe-le-Beau, qui, par son mariage avec *Jeanne-la-Folle*, devint roi d'Arragon et de Castille. Il mourut jeune et laissa tous ses états à Charles-Quint, son fils. A son avènement, plusieurs des provinces qui composent actuellement la Hollande, réclamèrent une espèce d'indépendance; mais la puissance de Charles les fit bientôt rentrer dans l'obéissance.

En recevant la Flandre de Charles-Quint, lorsqu'il abdiqua, Philippe II, son fils, se persuada trop que ces peuples dont son père avait eu quelques sujets de mécontentement, étaient ombrageux et mutins. Au lieu de tâcher de les ramener par la douceur, il crut devoir faire peser le joug sur leur tête. Traités avec dureté, toujours reçus avec une gravité austère, les Flamands crurent apercevoir que Philippe ne les aimait pas; ils se défièrent de ses intentions; toutes ses actions leur devinrent suspec-

tes; ils se tinrent en garde contre lui comme contre un ennemi. Ces dispositions mutuelles peuvent être regardées comme le principe de la révolution, qui a soustrait les Provinces-Unies à l'empire de la maison d'Autriche. Hollande.

Les relations commerciales des Flamands avec l'Allemagne et la France, avaient introduit chez eux la doctrine de *Luther* et de *Calvin*. Charles-Quint publia des édits rigoureux contre les sectateurs des nouvelles opinions, dans tous ses domaines. Il voulut les faire exécuter en Flandre. *Marguerite*, reine de Hongrie, sa sœur, qu'il avait fait gouvernante des Pays-Bas, adoucit, de l'aveu même de son frère, la sévérité de ses ordonnances; mais Philippe II, devenu le maître, se montra inflexible. Afin de surveiller de plus près les réformés, et de rallentir leurs progrès, il résolut d'y établir l'inquisition. Ce pays était celui que Philippe désirait le plus d'asservir. Un sol fertile, de nombreux habitans, des villes magnifiques, des artistes industrieux, un commerce qui avait été long-temps le seul de l'Occident, tant d'avantages rendaient cette nation une des plus florissantes de la terre. Jalouse à l'excès de ses priviléges qu'elle

Hollande. avait conservés sous ses comtes et sous les ducs de Bourgogne, elle avait forcé Charles-Quint à les respecter; et ce prince, désespérant de s'en faire craindre, avait pris le parti de s'en faire aimer. Philippe, qui ne connut jamais ce ressort, était enflammé du désir d'abaisser sous le joug le plus rigoureux, un peuple dont son orgueil condamnait les priviléges, et dont son avarice dévorait les richesses. Sorti de ce pays pour n'y revenir jamais, il avait paru vouloir continuer la douceur du règne de son père. Il avait nommé, pour gouvernante, Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, et veuve d'Octave, duc de Parme; princesse que son esprit, ses grâces et sa clémence rendaient propre à gagner les cœurs d'un peuple généreux: mais en même-temps, il avait mis à la tête du conseil le cardinal de Granvelle, ministre impitoyable, qui ne distingua jamais la politique d'avec la perfidie, et le zèle d'avec l'intolérance; c'est cet ecclésiastique à qui en partant il a confié le secret de l'état, et qui ne paraissant jouer que le second rôle, fut en effet chargé du premier. Devenu maître, par l'absence du monarque, Granvelle traite les grands avec mépris, porte des édits bizarres qui

gênent le commerce et l'industrie, multiplie les impôts, foule aux pieds les lois, et punit comme des crimes, les plus timides représentations. Les Flamands accablés sous le joug de l'étranger, plaignent la gouvernante dont ils respectent les vertus, et se contentent de murmurer en secret; mais à la vue du tribunal de l'inquisition que le ministre érige dans les principales villes, au spectacle nouveau pour eux de ces cérémonies saintement barbares, faites au nom d'un dieu de clémence, une indignation générale saisit les esprits : on oublie la faiblesse et le devoir. Quelques protestans furieux abattent les églises, renversent les autels et mettent en fuite les prêtres. Marguerite qui voit avec effroi l'incendie se communiquer, veut appaiser le trouble par une sage condescendance. Le cardinal rompt ses mesures, et fait sortir du conseil un arrêt aussi burlesque que barbare, qui, prononçant sur les mouvemens d'une ville, en condamne tous les citoyens; les hérétiques, parce qu'ils ont détruit les temples; les catholiques, parce qu'ils n'ont pas réprimé les destructeurs. La noblesse qui prévoit les suites des vertiges du ministre, fait les efforts les plus généreux pour s'y

Hollande.

Hollande. opposer; et renvoyée avec hauteur, elle se flatte de trouver plus de justice auprès du trône. Trompée dans son attente, elle prend le parti de sauver la patrie, en opposant au conseil une résistance qui rétablisse la vigueur des lois. La noblesse avait pour chef, Guillaume, prince d'Orange, sorti de l'illustre maison des Nassau, féconde en grands hommes, et qui, trois siècles auparavant, tenait le sceptre impérial. Guillaume frémissait depuis long-temps de se voir confondu dans la foule des sujets, objets de la tyrannie d'un ministre, et souvent de ses mépris Doué de tout ce qui était nécessaire pour faire une révolution; d'une ambition, d'un génie et d'un courage à tout entreprendre, ce prince voyait avec un secret plaisir l'imprudente hauteur des ministres Espagnols, lui frayer une route vers l'indépendance; couvrant ses vastes desseins, d'un respect apparent, il ne parlait que de porter à Madrid les gémissemens de ses compatriotes; mais il concertait en secret un plan plus étendu. Dans cette vue, il s'attachait les grands et s'unissait principalement avec les comtes d'Egmont et de Horn, tous deux d'une maison dont l'antiquité se perd dans les siècles les

plus

plus reculés, tous deux citoyens excellens et sujets fidèles, d'Egmont connu par des victoires remportées par la maison d'Autriche, Horn que ses vertus rendaient respectable à tous les partis. Les cris des peuples portés par des médiateurs si vénérables semblent toucher Philippe. Granvelle est rappelé, et les peuples attendent un ministre qui répare tant de maux.

Hollande.

La nature produit quelquefois, pour le malheur de leurs semblables, des hommes en qui elle réunit tous les talens de l'esprit et tous les vices du cœur. Tel était le duc d'Albe, et c'est sur lui que Philippe jette les yeux pour remplacer Granvelle. A peine arrivé dans les Pays-Bas, le duc, par une affectation de douceur qui bannit la méfiance, calme et réunit les Flamands, les désarme, et attire dans la ville de Bruxelles les chefs de la noblesse, et surtout les deux comtes. Maître de leur sort, le gouverneur quitte aussitôt le masque qui a caché ses fureurs. Il plonge dans des cachots les gentilshommes les plus distingués, et érige une commission particulière pour instruire leur procès. Des juges, esclaves de ses ordres, condamnent à mort dix-huit seigneurs, et peu de jours après, prononcent la même

sentence contre Egmont et contre Horn. Ces exécutions, faites avec l'appareil le plus effrayant, ne sont que le prélude de mille autres. Les bourreaux vont de ville en ville; et, dans l'espace d'un mois, des milliers d'hommes périssent par leurs mains. La terreur qui a d'abord glacé le courage fait place enfin au désespoir qui le ramène: des armées nombreuses se montrent de tous côtés, toutes excitées par le désir de venger leurs concitoyens immolés sur les échafauds, toutes enhardies par la certitude de n'obtenir aucune grâce. Albe, aussi grand guerrier que barbare ministre, conduisant une bande d'Espagnols, vole dans les provinces, combat et triomphe à chaque pas, dissipe les confédérés, abat les murailles des villes, et fait ruisseler le sang; ajoutant l'outrage à la cruauté, il érige une statue collossale, retraçant ses victoires, les prétendus crimes des Flamands, leur défaite et leur supplice.

Hollande.

Une seule tête a échappé au gouverneur; Guillaume, prince d'Orange, plus pénétrant que ses malheureux amis, n'a point cédé aux flatteuses invitations de l'Espagnol. Il s'est retiré en Allemagne, où il a appris avec toute l'Europe, le ravage de sa patrie. Proscrit lui-même, dépouillé de ses biens,

sans ressources, sans appui, il a osé se déclarer publiquement le vengeur des Flamands; la haine générale contre Philippe, dont il a dévoilé les forfaits; l'horreur pour le duc d'Albe, dont il a peint les fureurs; l'intérêt de la religion protestante, les alliances des Nassau avec tant de souverains, ses prières, sa patience, sa fermeté, lui ont formé une petite armée, et ses deux frères qui se sont joints à lui, ont augmenté ses espérances. C'est à la tête de quelques centaines d'hommes, qu'il entreprend de renverser, dans les Pays-Bas, l'autorité d'un monarque qui règne sur une grande partie de la terre, et d'attaquer le plus heureux général de son siècle. La Hollande et la Zélande, provinces alors peu connues, deviennent le premier théâtre de ses efforts. Un pays presque couvert par les eaux de la mer, défendu à peine par des digues, coupé par de nombreux canaux, marécageux, stérile, et par conséquent sans ressources pour une grande armée, pauvre, mal peuplé, mais dont les habitans, par la raison même de leur indigence, doivent être plus déterminés; un tel pays lui paraît le plus favorable à ses desseins. Les habitans étaient calvinistes zélés; né luthérien, Guillaume s'était fait

Hollande.

Hollande.

catholique par complaisance, il se fait alors calviniste par nécessité. A peine montre-t-il l'étendard de la liberté, que le peuple accourt autour de lui et se range sous ses drapeaux. Malheureux d'abord, forcé de succomber sous l'ascendant du duc d'Albe, il retourne en Allemagne, il forme une nouvelle armée, reparaît en Hollande et se voit encore obligé de fuir. Il se roidit contre ses malheurs, profite de ses fautes, et revient une troisième fois lutter contre les lieutenans du tyran de la Flandre. Une maladie retenant son farouche vainqueur, il voit enfin une aurore de succès briller à ses yeux. Une troupe de pirates et de pêcheurs s'avance le long de la mer et surprend la Brille, ville considérable aujourd'hui, alors assemblage informe de misérables cabanes. Animés par ce petit avantage, ces aventuriers, maîtres à peine de quelques lieues d'un terrain stérile, ont le courage de former une assemblée solennelle, où sans rien prononcer contre Philippe, ils renoncent à toute obéissance au duc d'Albe et établissent Guillaume pour leur gouverneur. Un coup si hardi excite l'admiration et fait naître le désir de l'imiter. Harlem, Flessingue, Leyde, presque toutes les villes

maritimes suivent cet exemple. L'amour de la liberté politique et religieuse animant tous les cœurs, les Hollandais, si peu connus jusqu'alors, semblent devenir une nation de héros. Les supplices que le duc fait subir aux révoltés qui tombent entre ses mains, ne servent qu'à donner un aiguillon de plus à la valeur, et du sang de ces infortunés, naissent de nouveaux partisans de l'indépendance. En vain l'industrie et le courage épuisent les prodiges contre les conjurés; en vain les Espagnols vont, nageant, l'épée dans les dents, chercher à travers les flots, des ennemis désespérés; en vain ils déployent toutes les ressources de l'art de la guerre, toutes les merveilles de la patience et de l'intrépidité : l'amour de la liberté tient lieu aux Hollandais, de nombre, de politique, d'expérience et de richesses. Vaincus sur les bruyères de *Mooker*, où ils perdent les deux frères de Guillaume, chassés de Harlem, assiégés à Leyde, réduits aux plus cruelles extrémités, prêts à périr par la faim, ils percent eux-mêmes les digues, mettent la moitié de leur ville sous les eaux, et reçoivent des secours par les bateaux qui viennent sur les remparts. Le duc d'Albe, auteur de tant de

Hollande.

Hollande. maux, est inutilement remplacé par Requesens, vieillard que ses vertus auraient fait chérir, dans d'autres temps, par la duchesse de Parme, à qui le peuple n'imputa jamais ses malheurs; par Jean d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, dont les Flamands chérissent la mémoire. Vainqueur des Turcs à Lépante, des Maures en Afrique, des Napolitains en Italie, les délices des Grecs qui l'ont voulu couronner, et des Espagnols qu'il a toujours fait triompher, Jean d'Autriche mêle inutilement la valeur du héros aux vertus d'un grand homme. Battus par ce prince dans différens combats, chassés de presque toutes leurs villes, leurs dangers, leurs malheurs ne font que rendre les Hollandais plus entreprenans; et c'est alors que les sept provinces s'unissent, à Utrecht, par une confédération publique. La souveraineté de Philippe est abjurée, la religion romaine est abolie, l'état est érigé en république, et Guillaume en est déclaré le chef, sous le titre de *stathouder*. L'archiduc Mathias, que ces républicains avaient appelé dans leur désespoir, est renvoyé, et toute union est rompue avec les dix autres provinces. Moins nombreux, plus pauvres, ils laissent les

Flamands invoquer le duc d'Alençon qui les opprime, tandis qu'ils ne veulent rien tenir que de leur courage. D'une main ils bâtissent des digues pour arrêter la mer qui les pousse vers les Espagnols ; de l'autre, ils chassent les Espagnols qui les poussent vers la mer. En même-temps, ils construisent des vaisseaux, arment les uns, chargent les autres ; et tandis qu'ils arrachent au plus puissant roi du monde, trente lieues d'un pays misérable, ils vont lui disputer, à deux mille lieues de l'Europe, l'empire du commerce et la possession des deux Indes. Un assassin gagné par Philippe, le venge de Guillaume, et la mort précipitée de ce grand homme, à qui, dans des siècles plus reculés, les Hollandais auraient élevé des autels, semble devoir entraîner dans son tombeau, la république à laquelle il a donné l'être : mais Maurice, digne fils de ce prince, le remplace dans ses dignités, dans ses talens et dans son zèle. Le nouveau stathouder n'est point découragé en voyant arriver contre lui le duc de Parme, héros qui a tout le génie du duc d'Albe, avec une science plus consommée et qui y joint des vertus. L'habileté, les succès, les victoires de cet italien, Hollande.

Hollande. qui remplissent l'Europe d'admiration, étonnent les nouveaux républicains sans les faire plier. Réduits aux extrémités par les prodiges qu'opèrent leurs ennemis, ils refusent d'entendre aucune proposition, et se contentent de demander des secours à Elizabeth : mais fiers jusque dans cette humiliation, ils forcent Leicestre, général anglais, à renoncer au ton de souverain qu'il veut prendre, résolus de se priver plutôt de toute ressource que de s'abaisser sous un maître. La république se relève; et ses flottes, de retour, lui amènent l'abondance, lui donnent de nouveaux moyens de repousser ses tyrans, et d'affermir solidement sa liberté.

Les Provinces-Unies, qui mettent à profit les fautes et les malheurs de ses anciens maîtres, cimentent de jour en jour l'édifice de leur félicité. Le brave Maurice, politique aussi profond que son père, aussi actif, aussi inébranlable que lui, guerrier plus habile et plus heureux, sauve la république naissante, par des manœuvres aussi sages que brillantes, par des combats donnés à propos et évités de même, par la science des siéges, science qui le fait également admirer, soit qu'il faille défen-

[redacted] Hollande.

dre les places que lui a confié sa patrie ; soit qu'il faille attaquer, surprendre ou enlever une citadelle à ses ennemis. L'arrivée de Spinola, dont les talens font balancer les succès entre les deux partis, rend le spectacle plus intéressant. La chrétienté qui vient d'être calmée par la paix de Vervins, jette les yeux sur ce coin de la terre où combattent deux généraux comptés parmi les plus illustres de leur âge, l'un conduisant les armées d'un puissant roi ; l'autre, à la tête d'un peuple qui a l'enthousiasme d'une liberté nouvellement acquise. Leurs camps deviennent les écoles où les guerriers de toutes les nations vont se former sous des maîtres si fameux. En même-temps, les flottes hollandaises répandues sur toutes les mers, et qui en disputent déjà l'empire, pillent à-la-fois les Philippines, les Antilles, le Brésil et les Molucques, soumettent de vastes îles, fondent de puissantes colonies, et forment une seconde Hollande à six mille lieues de la première. Cette république, qui ne fait que de naître, plongée même encore dans les feux de la discorde et de la guerre, est déjà célèbre dans toute la

terre par ses richesses et par sa puissance. Sa constance lassant ceux qui ont voulu être ses oppresseurs, elle les voit forcés de demander eux-mêmes une trève dont elle dicte les conditions, et où son indépendance est reconnue : révolution admirable, la plus surprenante, peut-être, que les fastes humains nous montrent dans tous les pays et dans tous les siècles ! Monument éternel du degré le plus sublime où ait jamais été portée l'industrie ! leçon immortelle pour les rois, qui voyant le peuple le plus pauvre et le plus faible secouer le joug du monarque le plus puissant et le plus riche, doivent s'avouer que rien ne garantit leur pouvoir quand ils l'ont rendu odieux !

Hollande.

Le traité de Munster, en pacifiant l'Europe, acheva de leur assurer pour jamais l'indépendanee et la souveraineté. On raconte que les ambassadeurs d'Espagne, allant à La Haie pour négocier, chez les Hollandais même, la première trève qui leur présageait la liberté, virent sortir d'un petit bateau sept à huit personnes qui s'assirent sur l'herbe et firent un repas de pain, de beurre et de fromage. Les Espagnols demandèrent à un paysan quels étaient ces

voyageurs : « Ce sont, répondit-il, ces dé- Hollande.
« putés des États, nos souverains sei-
« gneurs et maîtres. Ah ! s'écrièrent les
« ambassadeurs, voilà des gens avec qui
« il faut faire la paix ; on ne pourra jamais
« les vaincre. »

Avant la nouvelle constitution que la république Batave vient de se donner, la souveraineté des Provinces-Unies se manifestait par les états-généraux. Les députés étaient autant de plénipotentiaires chargés d'instructions qui les autorisaient à délibérer sur tout ce qui touchait la confédération, à promulguer des arrêtés qui devenaient des lois par l'acceptation générale. On nommait ces députés pour trois ans ; les voix se comptaient par province ; et comme elles ne sont que sept, il ne pouvait y avoir de partage égal. Le stathouder et l'amiral et tous les officiers de terre et de mer étaient exclus des délibérations, et ne devaient entrer aux états, que lorsqu'ils avaient quelque proposition à faire, qu'ils étaient mandés pour rendre compte de leur conduite, recevoir leur commission ou leur congé.

La douceur de ce gouvernement et la tolérance de toutes les religions peuplèrent

Hollande. *quelque Arminien là-dedans*. La femme de Grotius qui était présente, répondit sans se déconcerter, effectivement, il y a des livres arminiens. Elle prit ensuite l'habit et le bonnet de son mari, et resta auprès du feu pour mieux tromper les surveillans. Lorsqu'elle le crut en sûreté, elle alla elle-même avertir les gardes, que Grotius était sorti, et dit qu'ils avaient bien peu d'attention à leurs prisonniers. Le bruit de son évasion se répandit, et l'on voulut en faire un crime à sa femme. On proposa de la retenir à la place du mari; mais on eut honte de cette proposition, et on la renvoya.

Grotius, déguisé en maçon, une règle et une truelle à la main, loua un bateau pour Anvers, et de là se rendit à Paris, suivant les avis du président Jeannin, qui l'assura de la protection du roi, de l'estime des grands, de l'affection des savans, de son affection particulière et d'une pension de mille écus. Cette évasion exerça les poètes du temps, qui en témoignèrent leur joie par de beaux vers, où la femme et le coffre même furent pompeusement célébrés.

La Hollande devenue riche, sans avoir de fonds; puissante, sans posséder de ter-

à une prison perpétuelle. On refusa à son père et à sa femme la permission de le voir; à la fin, cependant, on consentit que celle-ci lui rendît quelques visites; elle en profita pour procurer la liberté à son mari, et voici l'artifice que sa tendresse lui suggéra. Hollande.

On avait permis au prisonnier d'emprunter des livres; et lorsqu'il en avait fait usage, on les renvoyait dans une malle. La première année, les gardes de la prison furent fort exacts à fouiller le coffre; mais étant accoutumés à n'y trouver que des livres et du linge que l'on portait au blanchissage, ils se lassèrent de l'examiner, et ne prirent plus la peine de l'ouvrir. La femme de Grotius profitant de leur ignorance, lui persuada de se mettre lui-même dans la caisse. Deux jours avant l'exécution du projet, elle le fit rester auprès de son feu, dans un fauteuil, affublé d'un bonnet, et parut fort affligée de sa maladie. Le jour où l'on vint prendre le coffre, elle tint les rideaux du lit bien fermés, et recommanda de faire le moins de bruit qu'on pourrait. Deux soldats emportèrent le fardeau; et l'un d'eux le trouvant plus pesant qu'à l'ordinaire, dit: *il faut qu'il y ait*

quelque Arminien là-dedans. La femme de

Hollande. Grotius qui était présente, répondit sans se déconcerter, effectivement, il y a des livres arminiens. Elle prit ensuite l'habit et le bonnet de son mari, et resta auprès du feu pour mieux tromper les surveillans. Lorsqu'elle le crut en sûreté, elle alla elle-même avertir les gardes, que Grotius était sorti, et dit qu'ils avaient bien peu d'attention à leurs prisonniers. Le bruit de son évasion se répandit ; et l'on voulut en faire un crime à sa femme. On proposa de la retenir à la place du mari ; mais on eut honte de cette proposition, et on la renvoya.

Grotius, déguisé en maçon, une règle et une truelle à la main, loua un bateau pour Anvers, et de là se rendit à Paris, suivant les avis du président Jeannin, qui l'assura de la protection du roi, de l'estime des grands, de l'affection des savans, de son affection particulière et d'une pension de mille écus. Cette évasion exerça les poètes du temps, qui en témoignèrent leur joie par de beaux vers, où la femme et le coffre même furent pompeusement célébrés.

La Hollande devenue riche, sans avoir de fonds ; puissante, sans posséder de ter-

ain; considérable en Europe, par ses travaux en Asie; reconnue indépendante, souveraine, par ses propres maîtres; après avoir tout sacrifié pour se soustraire au joug de l'Espagne, se vit en danger de perdre de nouveau sa liberté, en permettant à la maison d'Orange de s'élever plus haut qu'il ne convenait au sujet d'un état libre. Les mêmes griefs dont on s'était plaint sous la monarchie espagnole, naquirent dans le sein même de la république, et si ce temps d'atrocité eût continué, les Hollandais libres eussent été plus malheureux que leurs ancêtres esclaves du duc d'Albe. Hollande.

Instruits par leurs pertes et par l'expérience, les Hollandais ne se mêlent guère plus des affaires de l'Europe. Ils s'étaient autrefois unis avec la maison d'Autriche, pour arracher à la France la succession d'Espagne : mais aussitôt que cette maison forma le projet d'établir à Ostende une compagnie de commerce, ils ne connurent plus cette ancienne alliée, et furent prêts à tourner toutes leurs forces contre elle. Ils avaient soutenu, pour sa cause, une guerre furieuse; ils y avaient épuisé leurs trésors, prodigué le sang de leurs sujets,

Hollande. et feront contre elle les mêmes efforts, si elle persiste dans le dessein de participer à leur négoce. Ils ne craignent pas de lui acquérir des provinces et des royaumes; mais ils frémissent aussitôt qu'elle veut mettre un vaisseau en mer.

Telle est l'idée que ces peuples marchands se sont formée du commerce maritime, qu'ils ont fait des sacrifices étonnans, quand ils ont craint qu'on ne balançât la supériorité qu'ils y avaient acquise. Lorsqu'ils levèrent la tête au-dessus de la mer et de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pourraient asseoir les fondemens de leur liberté, sur un sol qui ne leur fournissait pas même les soutiens de la vie; ils sentirent que le commerce était le seul appui qui s'offrait à leurs yeux. Sans terre, sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres pays. Ils établirent des échanges entre les nations de l'Europe, et bientôt toutes les mers se couvrirent de leurs vaisseaux. C'était dans leurs ports que tous les effets commerçables venaient se réunir; c'était de ces mêmes ports qu'ils étaient expédiés pour leurs destinations respectives. L'ambition de donner plus de carrière à leurs entreprises les rendit conquérans; leur domination

mination s'étendit sur une partie du continent des Indes et des îles précieuses qui l'environnaient. Ils tenaient asservis par leurs escadres et leurs forteresses, les côtes d'Afrique, et ils étaient parvenus à la monarchie universelle du commerce. Hollande.

Les causes morales se sont jointes aux motifs politiques, pour établir et hâter la prospérité de la Hollande, et sa frugalité est encore un des fondemens de son opulence. Aucune nation ne trafique autant et ne consomme si peu. Elle achète infiniment, mais c'est pour revendre à profit, soit en améliorant la marchandise, soit en la portant dans les lieux où elle se vend le plus cher. Elle est riche en épiceries des Indes et en soie de Perse; mais son peuple s'habille d'étoffes de laine, se nourrit de poisson et de racines; elle vend à la France ses plus beaux draps et en tire de communs de l'Angleterre, pour se vêtir. Elle envoie partout son meilleur beurre, et en fait venir d'Irlande de moins cher pour sa propre consommation. Enfin, elle fournit mille choses de luxe sans en faire usage, et procure aux autres mille choses d'agrément et de délicatesse sans en être tentée.

Devenus, pour ainsi dire, les voituriers

Hollande. de l'univers, ils ont acquis des richesses immenses par les transports. Ils étudient les besoins de toutes les nations, et volent dans la partie du monde, où le plus grand gain les appelle. Ils entrent dans leurs ports, en sortent en pleine liberté, sans que le magistrat ait aucun égard aux années stériles ou abondantes; et ce marais cultivé, qui, malgré l'industrie et les efforts de ses habitans, ne produit pas la vingtième partie du nécessaire à leur subsistance, a des magasins remplis de denrées et de marchandises. Le territoire des Provinces-Unies est en effet si borné, qu'un sultan avait presque raison de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandais et les Espagnols se le disputaient, que s'il était à lui, il le ferait jeter dans la mer.

Malgré la diversité des religions établies ou tolérées en Hollande, toutes conservent le caractère de leur première origine, immolent l'homme à la gloire du créateur, soumettent son esprit à des vérités incompréhensibles, son cœur à l'autorité des préceptes, ses actions à l'ordre public. Toutes enseignant une morale austère et la faisant pratiquer, sont un frein aux passions, la

consolation dans les maux, la base des lois, le lien du gouvernement, la règle des mœurs, la sauve-garde des biens, de la liberté, de la réputation, de la vie, le plus ferme appui des droits des souverains, le plus sûr garant de l'obéissance des citoyens, le principe de l'ordre, de la subordination, de la décence. La religion chrétienne a cet avantage sur toutes les autres, qu'elle s'étend aux pays les plus reculés, aux peuples les plus barbares; qu'elle est la plus digne de l'être souverain par la sublimité de ses dogmes, la plus utile au monde par la sagesse de sa morale, la plus consolante par la grandeur de ses motifs, la plus salutaire par l'efficacité de ses moyens, qu'elle éclaire l'esprit et lui donne les plus grandes, les plus justes idées de la divinité; anime le cœur et lui inspire les sentimens les plus généreux, les plus élevés, règle jusqu'à nos pensées, jusqu'à nos désirs; fixe tous les devoirs, sanctifie toutes les conditions, prescrit l'amour de l'ordre, resserre les liens de la société, commande l'humilité aux grands, le détachement aux riches, la modération aux heureux, la résignation aux pauvres, la patience aux affligés, et apporte au genre humain, la doctrine la

Hollande.

Hollande.

plus analogue au bien des empires et aux vœux de tous les hommes, pour le bonheur et l'immortalité.

On peut diviser les Hollandais en cinq ou six classes, qui sont, les paysans qui travaillent à la terre, les gens de mer qui servent à la navigation, les marchands dont toutes les villes sont peuplées; les rentiers qui vivent de l'intérêt de leur argent ou du revenu de leurs domaines; les gentilshommes et les officiers des armées.

Les premiers ont l'esprit grossier et bas; mais ils ne peuvent souffrir d'être menés durement : pour en tirer du service, il faut les traiter avec douceur. Ils se nourrissent de lait, de légumes, de quelques viandes salées et de fromage, et joignent la plus grande simplicité au plus grand désintéressement.

Les matelots, toujours éloignés du monde, toujours vivant sur les vaisseaux, toujours occupés des travaux de la mer, ne s'exercent guère à d'autres vertus qu'à celles que les vents et les tempêtes leur donnent lieu de pratiquer. Lorsque le ciel, l'eau et la terre semblent se confondre, ils ne participent point à ce trouble. Dans les occasions

les plus dangereuses, ils font la manœuvre avec autant de tranquillité et d'assurance, Hollande. que s'ils étaient en possession de commander aux élémens.

Les marchands et les artisans demeurent dans les villes, traitant, conversant, négociant avec les hommes : toujours dans la foule, le mouvement, l'agitation, ils ont cette subtilité que donne le commerce, sans trop s'écarter de la bonne foi qui en est la base.

Les familles bornées uniquement à leurs revenus, mènent une vie simple, modeste, retirée, et trouvent dans l'économie et la frugalité des ressources qui suppléent à celles de l'industrie. Elles envoient leurs enfans aux universités, où ils s'attachent aux études qui les mènent à la magistrature. Les uns se sont maintenus et perpétués dans les charges pendant plusieurs siècles; les autres, sans renoncer aux affaires publiques, prennent part aux opérations du commerce. Mais les grandes richesses ne se trouvent guère que chez les négocians qui, uniquement occupés de leurs affaires personnelles, ne sont point distraits par les soins du gouvernement.

La noblesse hollandaise a toujours joui d'une grande autorité, et eu beaucoup de

Hollande.

part à l'administration. Elle aime les lettres, la politique et les armes.

Si l'on en croit les Hollandais, ils ont adopté tout ce qui caractérise les républiques anciennes et modernes: l'accord des Suisses dans le maintien des droits de chaque canton; l'adresse des Génois dans la manœuvre des combats de mer; l'attention des Vénitiens à soutenir la gloire de leur gouvernement; le secret du sénat romain; le goût de Carthage pour le commerce; l'attachement des Grecs pour la patrie. La terre qu'ils habitent, ce sont eux qui l'ont créée, qui l'ont rendue féconde, qui l'ont embellie. La mer qui menaçait leurs campagnes, se brise contre les digues qu'ils ont opposées à sa fureur. Ils ont purifié cet air que des eaux croupissantes remplissaient de vapeurs mortelles. C'est par eux, que des villes superbes pressent le limon que couvrait l'Océan. Les ports qu'ils ont construits, les canaux qu'ils ont creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers. L'héritage qu'ils laissent à leurs enfans, ils l'ont arraché aux élémens conjurés, en sont restés les maîtres, et leurs cendres reposeront tranquillement dans ces mêmes lieux où leurs pères voyaient se former des tempêtes. La liberté de con-

science, la douceur des lois y attirent de toutes parts, des hommes qu'oppriment en cent endroits, l'intolérance et la dureté du gouvernement. Enfin, aucun peuple n'a mieux combiné sa situation, ses forces, sa population et les moyens de l'accroître.

Hollande.

Voyage en Hongrie, de Robert Townson, publié à Londres, en 1797.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Vienne à Œdinburg. — Trajet en Hongrie, — Ville de Raab. — Son état actuel. — Ville de Dotis. — Fameux mont de Pannonie. — Gran. — Ses sources chaudes. — Eau d'Epsom.

Hongrie. J'ARRIVAI à Vienne, dit Robert Townson, au commencement de l'hiver 1793; et comme j'étais prévenu des difficultés auxquelles les voyageurs sont exposés dans un pays aussi médiocrement civilisé que la Hongrie, où je me proposais de faire une tournée, je crus devoir attendre le retour de la belle saison, où les jours croissent et les besoins diminuent.

Quelques Hongrois, dont je fis la connaissance, me donnèrent des lettres de re-

commandation, et m'invitèrent à ne point m'en laisser imposer par des rapports dictés par un sentiment de haine nationale. Le 5 de mai, je me mis en route, accompagné d'un domestique qui avait résidé plusieurs années en Hongrie, et qui parlait les langues du pays, le hongrois, l'allemand, le Walaque et les différens idiômes de l'Esclavonie, et je partis à pied pour contempler le pays à mon aise.

Hongrie.

Je traversai d'abord un pays très-agréable. Le froid rigoureux semblait avoir retardé la navigation. Comme je ne partis qu'après mon dîné, je m'arrêtai au village d'Oberrechsdorf, où, comme je m'y attendais, j'eus un fort mauvais gîte. Ce fut en vain que je priai l'aubergiste de mettre à mon lit des draps blancs, il me répondit qu'il ne pouvait changer ses lits de draps tous les jours. Je m'en vengeai en couchant avec mes bottes. Le lendemain matin je traversai le Leytre, et j'entrai dans la Hongrie. Le pays devient alors plus inégal, mais la culture est bien soignée : elle consiste principalement en blés et en prairies : les coteaux exposés au soleil sont couverts de vignes.

Auprès d'une petite chaîne de coteaux,

Hongrie.

à deux ou trois mille sur la gauche de la route d'Œdinburg, on trouve Ebenstadt, où le prince Esterhazy fait sa principale résidence. Vers la fin du jour, j'atteignis Œdinburg, je rencontrai sur la route deux ou trois nombreuses bandes de pélerins des deux sexes et de tout âge, qui allaient à Sainte-Marie-de-Zell en Styrie. Œdinburg est antique et singulièrement construit: mais cette ville et ses faubourgs contiennent de très-jolies maisons habitées, durant l'hiver, par la noblesse des environs. On évalue sa population à douze mille individus, et son commerce paraît considérable. On estime la vente annuelle des bêtes à cornes à quarante mille, et celle des porcs à cent cinquante mille.

Une de mes lettres de recommandation me procura la connaissance du comte Szecheny, qui me reçut d'une manière très-obligeante. J'eus l'occasion d'observer dans sa famille, l'éducation de la noblesse hongroise, dans la science des langues; son fils, âgé d'environ dix ans, parlait facilement et assez correctement le hongrois, l'allemand, le latin, le français, les différens idiômes de l'Italie, et même je crois, la langue des Croates. Le comte me montra une collection considé-

Hongrie.

rable de livres, de cartes et de monnaies hongroises. Lorsque nous nous mîmes à table pour souper en famille, les convives ne laissèrent pas d'être nombreux : tous les officiers de la maison du comte y prirent place. Chacun avait son titre particulier. Son procureur semblait avoir la préséance sur les autres.

A cinq ou six milles au sud-ouest de la ville, il y a une mine de charbon, entre des montagnes : ce charbon, préparé, m'a paru très-bon. On ne s'en sert que pour les manufactures.

Œdinburg n'offrant rien qui puisse exciter la curiosité, je me disposai à reprendre la route de Raab, la première ville que je me proposais de visiter en allant à Bude; mais j'appris avec surprise qu'il n'y avait ni voiture publique, ni occasion particulière pour m'y transporter, parce que la poste ne passait point sur cette route. Le comte me tira toutefois de cet embarras, en me procurant un *forispan*. C'est un ordre des magistrats, qui enjoint aux juges des paysans de fournir à celui qui le présente, des chevaux pour le conduire à la station suivante, et ordinairement distante de quinze à vingt milles.

Hongrie.

Je pris congé de mon ami Szecheny, qui après avoir dignement rempli des places éminentes, telles que celles de membre du ban de Croatie, et d'Ambassadeur des états de Hongrie, chez le roi de Naples, fut créé chevalier de l'ordre de Saint-Janaro, lorsqu'il vint visiter son pays. Après avoir reçu des états cette marque d'estime et de reconnaissance, il se retira de la carrière des honneurs, pour se livrer à la culture de ses domaines.

Dans la matinée du lendemain, je vis arriver mon équipage; c'était un chariot de paysan, à quatre roues, attelé de deux petits chevaux fort maigres. Après avoir trotté durant près de quatre heures, mon attelage atteignit l'endroit où je devais changer de chevaux. Comme il n'y a point d'auberge dans ces villages, on descend les voyageurs à la porte du juge, à qui ils doivent montrer le forespan, et qui est tenu d'envoyer ou d'aller avertir lui-même le paysan dont c'est le tour de marcher.

Les Juges sont de simples paysans, dont l'autorité ne s'étend que sur les habitans de la même classe. Ils n'ont point de salaire fixe, mais ils reçoivent les petites gratifications des voyageurs. Ils jouissent de si

peu de considération, qu'il arrive souvent à des militaires de les frapper, lorsqu'ils croyent avoir à se plaindre de leur négligence. On les distingue aisément au moyen du bâton qu'ils portent habituellement à la main. Hongrie.

Mon nouveau voiturier me conduisit à Michlos, village vaste et bien bâti. C'était un jour de fête, et comme mes chevaux n'étaient pas encore arrivés, j'allai me promener dans le village. Les paysans étaient endimanchés. L'habit des Hongrois est celui auquel je donnerais la préférence: il consiste en un pantalon, une veste doublée d'une fourrure et des bottes fortes courtes, garnies de leurs éperons. En attendant mes chevaux, je contemplai un divertissement assez extraordinaire. Dans les premières classes de la société civilisée, ceux qui donnent le ton, introduisent facilement les modes et les amusemens des nations étrangères, et les font non moins facilement abandonner pour d'autres; mais la classe du peuple conserve ses anciens passe-temps durant des siècles, et ils peuvent souvent servir, comme leurs vêtemens et leurs outils d'agriculture, à indiquer leur origine.

Hongrie. Sous ce point de vue, ils méritent de fixer l'attention.

Trente ou quarante jeunes filles, la plupart étant déjà formées, étaient rangées sur deux lignes, et se faisaient face à la distance de douze à quinze toises. Les filles de chaque ligne se tenaient toutes par la main, et agitaient leurs bras, conformément à la cadence très-lente d'une chanson. Elles changeaient de temps en temps de place. Les filles d'une ligne passaient sous les bras de celles de l'autre ligne, qui leur donnaient au passage, une tape franchement appliquée. Les chansons consistaient en demandes et réponses relatives aux choses qui intéressent les gens de la campagne. Une ligne, par exemple, demandait à l'autre, quel était l'objet de leurs désirs, ou ce qui pouvait les rendre parfaitement heureuses. L'autre répondait, un beau jardin rempli de fruits, une bonne ferme bien remplie de bétail et un mari jeune et fidèle. Toutes ces filles me parurent fort loin d'être jolies: leur vêtement n'est pas à la vérité favorable: les cheveux de leur tempes etaient tressés fort serrés, et joints à ceux du derrière de la tête, qui formaient aussi une tresse. Elles

avaient autour du cou un mouchoir blanc ; un juste bigarré, un jupon pareil, avec un petit tablier, formaient le reste de leur parure. Leur cotillon court laissait apercevoir leurs bottines de cuir jaune, à talons de fer; elles se servent de ces derniers, comme les hommes de leurs éperons, pour produire, en dansant, un carillon qui n'est rien moins qu'agréable. Hongrie.

Après avoir attendu environ deux heures, j'obtins des chevaux. Vers les neuf heures nous arrivâmes à Egget, où résidait le comte Ignace Festitich, pour qui j'avais une lettre de recommandation, et qui me reçut de la manière la plus amicale. Durant cette journée, je voyageai à travers un pays plat, couvert de blés et de prairies, et de temps en temps à travers des bois. Je fus si satisfait de mon hôte, que je passai chez lui trois jours, durant lesquels je m'initiai encore un peu dans la connaissance de l'économie rurale de la Hongrie. Sous le règne de Joseph II, il conserva, comme quelques autres Hongrois, ses moustaches ; il fut un de ceux qui resista plus ouvertement à ces innovations despotiques, dont quelques-unes vexaient fortement les grands propriétaires. Son village

Hongrie.

est très-joli ; les maisons des paysans uniformément construites et en bon état, forment une rue fort longue et fort large. Elles sont couvertes de chaume, et les murs composés de mortier de terre ; mais ces murs sont chauds et durables.

Quelques-uns de ces paysans ont des troupeaux de moutons très-nombreux. Le comte a affermé à l'un d'eux son propre troupeau composé d'onze cents têtes. Dans un pays où les paysans sont sujets à la *glèbe*, où les rentes s'acquittent par des services personnels ou avec les produits du sol, la manutention d'un domaine est fort différente et beaucoup plus embarrasssnte que dans les pays où les cultivateurs s'acquittent avec de l'argent. En Hongrie, cette manutention demande presque autant de soins et de précautions qu'une manufacture, car elle exige une multitude d'intendans et de baillis. Il faut indispensablement que les lois assurent aux propriétaires une grande autorité sur les paysans, qui, en conséquence, se plaignent, et souvent avec raison, des extorsions de leurs seigneurs, tandis que ceux-ci accusent les paysans de paresse et de mauvaise foi. C'est cependant l'ordre des choses

choses qui a existé dans toute l'Europe; c'est l'enfance de la société. Hongrie.

Je quittai avec chagrin mon digne et généreux ami Festitich, qui me prêta sa chaise pour me conduire à Raab, où j'arrivai en moins de quatre heures, à travers un pays dont le sol sablonneux était dans quelques endroits si aride, qu'on n'y apercevait pas même une pointe d'herbe.

Raab est une assez jolie ville, fort bien bâtie, d'une étendue médiocre, et située sur le bord de la rivière dont elle porte le nom : sa population est d'environ douze à treize mille ames; mais la curiosité n'y rencontre rien qui puisse la satisfaire. La cathédrale et ses nouveaux ornemens sont dans le goût moderne; je crois que c'est dans cette église que l'on conserve une porte de la forteresse que les Hongrois forcèrent en 1547, lorsqu'ils chassèrent les Turcs. Ce fut dans cette ville que le prince Eugène reçut du pape, en 1717, un chapeau et une épée, après la victoire qu'il remporta sur les Turcs, à Belgrade.

Je partis le lendemain pour Dotis : la vue de cette ville, située dans une grande plaine, et adossée à des montagnes, est

Hongrie.

très-belle. Je traversai, pour l'atteindre, un pays plat, cultivé en blés et en prairies. Je vis ensuite une infinité de petits animaux qu'on nomme des marmottes, qui rodaient sur la pelouse, au bord de la route. Elles ne paraissent pas très-sauvages; cependant à la moindre apparence de danger, elles regagnent promptement l'embouchure de leur retraite, et s'y asseyent sur leurs pattes de derrière. Je vis aussi de loin des outardes en assez grand nombre.

Je passai à une petite distance du fameux mont de *Pannonie*, où l'on voit le non moins fameux couvent de Bénédictins, fondé par saint Étienne, le premier roi chrétien de la Hongrie. On dit que les moines y ont plus de vin que d'eau: en effet, les coteaux y sont couverts de vignes, et il faut aller chercher l'eau dans les environs.

Ce monastère est un dépôt de reliques: on y voit un autel d'ivoire de la Terre-Sainte, les habits de noces du roi Étienne, son tombeau de marbre, doué, dit-on, d'une infinité de propriétés médicinales.

Mes amis m'avaient déterminé à passer par Dotis, pour voir les jardins du comte Esterhasy. On m'adressa aux professeurs du cloitre Piariste; c'est une espèce d'école

ou de collége, et ses professeurs eurent [redacted]
la complaisance de me conduire. Ce petit Hongrie.
endroit mérite qu'on se détourne de quelques milles pour le voir. Les jardins du comte sont magnifiques. Un de ses plus beaux ornemens consiste en une profusion de sources d'eaux vives, fort rares dans ce pays. On en a tiré parti, non pas d'une manière frivole, en formant des grottes de Cupidons, mais des lacs et des canaux bordés de saules, des courans d'eaux limpides, qui excitent à se reposer et à méditer sur la pelouse fraîche et verte qui les environne.

Les manufactures, quoique grossières, ne laissent pas d'y être très-florissantes. Un agent de l'empereur vient d'y commander récemment cent mille aunes de gros draps de laine blanche, pour habiller ses soldats. On fabrique cette quantité de draps avec des toisons longues et grossières. Les fileurs travaillent assis, et au lieu de se servir de leur main gauche lorsqu'ils veulent enlever la laine de la pointe du fuseau, ils se servent de leur pied droit, auquel ils attachent un bout de planche pour l'allonger.

On y fabrique aussi de la poterie. J'ai

Hongrie.

visité une de ces manufactures, qui m'a paru considérable; mais les petites sont les plus intéressantes. Ils fabriquent une grande quantité de poterie noire. Pour donner cette couleur à leurs vases, ils ferment le four avant que le bois soit consumé, de façon que la poterie reste exposée à la vapeur de la fumée, et s'en empreigne.

Au pied des murs du château, il y a un lac de cinq à six mille de circonférence, qui procure un bénéfice qu'on ne tire pas des lacs ordinaires. Tous les trois ou quatre ans, on le met à sec: on prend le poisson, et on y sème l'année suivante du blé d'Inde, du chanvre.

Le château, aujourd'hui en ruines, et dont il ne reste que quelques caves qui servaient de prisons, fut jadis la résidence de Mathias Corroin, le roi favori de cette nation, dont les Hongrois aiment à se rappeler le temps glorieux. Alors, disent-ils, notre nation était formidable; aujourd'hui, la Hongrie n'est plus qu'une province de l'Autriche.

Après être resté ici un jour, je partis pour Komorn. Cette ville, située sur le bord du Danube, contient environ cinq mille habitans. Je passai le Danube sur un pont

flottant, qui n'est autre chose qu'un bac perfectionné. C'est un plancher environné d'une balustrade, et construit sur deux bateaux longs et étroits, postés à une distance l'un de l'autre : une poutre attachée à deux poteaux traverse la rivière ; sur cette poutre il y a une rainure pour faire couler une poulie à laquelle est attachée un câble qui l'empêche de dériver avec le courant. L'autre bout du câble est attaché plus haut sur la rivière, à une rangée de bateaux amarrés avec des ancres ; mais qui répondent toujours un peu au mouvement latéral. Ces ponts sont vastes ; ils peuvent contenir et porter à-la-fois une quinzaine de voitures et une centaine de piétons.

C'est dans les environs de cette ville, que la nature produisit, en 1701, le phénomène de deux jumelles, dont les dos étaient adhérens l'un à l'autre. Elles vécurent jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et furent successivement transportées dans différens pays de l'Europe, où elles servirent de spectacle aux curieux qui voulurent en payer la vue.

Une mauvaise auberge, point de connaissance et rien de curieux à visiter, furent les motifs qui me déterminèrent à ne

rester ici qu'une demi-journée. J'arrivai à Hongrie. Gran vers la fin du jour. La route est bonne et suit la rive du Danube. A Aimas, où je passai peu de temps après avoir quitté Komorn, il y a une source d'eau chaude. Tandis que j'étais occupé à examiner les roches d'où elle sort, je vis approcher un jeune homme qui tenait dans chacune de ses mains une souris au bout d'une ficelle. L'une était expirante; l'autre, dont le cou était lié avec un cordon plus gros, avait moins souffert: je l'achetai, et la portai dans ma chaise.

A ma grande surprise, je trouvai un Anglais, frère d'un pair de la grande Bretagne, marié et fixé à Gran. Le major Dormer, frère du lord de ce nom, me reçut très-amicalement. On a récemment découvert ici une source d'eau d'Epsom: on a aussi trouvé, en très-grande abondance, de la magnésie vitriolisée et desséchée. Des mineurs, employés par l'archevêque, en ont ramassé, dit-on, en très-peu de temps, vingt tonnes, chacune du poids de cent liv.

L'auberge est ici fort bonne, mais mon compatriote ne voulut pas souffrir que j'en fisse usage. J'aurais mieux aimé cependant ne point rencontrer sa bonne table, et n'a-

voir point le chagrin de voir un Anglais de son rang fixé ici pour sa vie. L'idée de ne jamais retourner en sa patrie est lugubre. Tous les hommes sur leur déclin, sont plus ou moins tourmentés dans les momens de réflexion, par le désir d'aller joindre leurs cendres à celles de leurs ancêtres, à moins qu'ils n'aient personnellement des motifs de haine ou de ressentiment contre leur patrie.

Hongrie.

Exclu du service militaire par les lois de son pays, en raison de la religion qu'il y professait, M. Dormer entra fort jeune au service de l'empereur. Il était alors retiré du service avec le grade de major, et marié à une Hongroise dont il a eu un ou deux enfans. J'ai vu à Vienne un grand nombre d'Irlandois au service de l'empereur: c'était aussi leur religion qui les avait empêchés de porter les armes pour leur patrie.

Lorsque les dogmes religieux avaient assez d'influence pour armer une partie d'une nation contre l'autre, lorsqu'ils occasionnaient des révoltes et des massacres, il était convenable que les gouvernemens choisissent les hommes sur lesquels ils pouvaient compter: ils pouvaient donc raison-

Hongrie.

nablement exiger que ceux qui devaient les défendre, ne professassent pas des opinions religieuses qui les rendaient leurs ennemis naturels. Mais les choses à cet égard sont si changées, que ces lois sont devenues beaucoup moins nécessaires; et comme rien ne contribue autant que l'intolérance du plus fort à entretenir la résistance et le ressentiment du plus faible, si toutes les restrictions de cette espèce étaient supprimées, il n'en résulterait point d'inconvénient, et l'unanimité deviendrait plus complète. Mais des innovations dans les principes des gouvernemens, ne doivent se faire qu'avec beaucoup de circonspection.

Gran contient environ cinq à six mille habitans. L'archevêque est toujours gouverneur du canton, primat, chancelier de Hongrie, et légat du pape: il siége et a voix délibérative dans le conseil royal et dans la cour septemvirale: il jouit du privilége exclusif de couronner le roi, et peut créer des nobles dans toute l'étendue des domaines archiépiscopaux.

Lorsque la noblesse est appelée au secours de son pays, l'archevêque est tenu d'armer deux troupes de mille hommes chacune: il est aussi prince de l'empire. La

réunion de toutes ces dignités le force de résider à Bude, et le chapitre est à Tyrnan. Hongrie.

Le soleil était à peine levé lorsque je me mis en chemin, et je fus vivement frappé de la scène qui m'environnait. Je voyais devant moi le cours du Danube, qui serpentait majestueusement au pied des côtes couronnées de bois; près des bords de ce fleuve rapide, les ruines d'une tour antique fixèrent mon attention. Elle est située sur la cime d'une roche énorme et perpendiculaire, dont le flanc est couvert de vignes jusqu'à une certaine hauteur.

Cette tour est celle du château de Vissegrade, autrefois le Windsor de plusieurs rois de la Hongrie, et à travers ses ruines on aperçoit encore qu'il fut la résidence d'un souverain. Quelques anciens auteurs assurent que tout y était d'une élégance dont il n'y avait point alors d'autre exemple en Europe. Ce fut dans ce château que les rois de Pologne, de Bohême, de Moravie et de Bosnie se réunirent au commencement du quatorzième siècle, et conclurent un traité avec Charles I.er, qui leur donna des fêtes très-somptueuses; ce fut dans ce même château que Charles II, après avoir été assassiné, mourut de ses blessures.

Hongrie. La ville ou le village, situé au pied de la montagne, est habité par des Allemands. Leurs maisons sont construites comme en Allemagne, chaque habitation a son verger: quant aux auberges, cette partie de la Hongrie est à peu près encore telle qu'elle était il y a deux siècles, lorque Busbeck la traversa. A Gran on l'invita à manger copieusement, parce qu'il ne trouverait rien de mangeable avant d'arriver à Bude.

CHAPITRE II.

ude. — Palais royal. — Casernes. — Hôpitaux. — Université. — Bibliothèque. — Théâtres. — Combats d'animaux. — Le champ de Rahosch, où la nation s'assemblait jadis pour élire son souverain. — Ville de Tolma. — Paix de Belgrade.

L'ENTRÉE de Bude en donne une opinion ès-défavorable : cette ville n'a ni fortifica- ons ni portes : on entre dans la capitale e la Hongrie comme dans un village. Les aifs en occupent la partie extérieure, et est presque inutile de dire que leur quarer présente le spectacle dégoûtant de la lus sale indigence. Hongrie.

Mais si la ville de Bude n'est pas remaruable par sa magnificence, elle l'est au oins par son étendue. Le trajet qu'il me llut faire pour arriver à mon auberge, e fait présumer qu'elle peut avoir trois à quatre mille de longueur; mais étant errée par le Danube sur la gauche, et sur

Hongrie. la droite par la citadelle, elle est très étroite.

En parlant de Londres, nous considérons généralement comme une seule ville, les trois dont elle est composée : on peut en dire autant de *Pest* et de *Bude* : elles ne sont séparées que par le Danube, sur lequel un pont de bateaux sert de communication. Ces deux villes, prises ensemble, contiennent une étendue et une population considérable. On évalue le nombre des habitans de Pest à seize mille, et ceux de Bude à vingt-deux mille. Les plus beaux édifices publics et particuliers sont à Pest. Le palais royal est vaste et d'une construction majestueuse. L'hôpital des malades, qui sert aujourd'hui de casernes, est aussi très-spacieux et bien bâti. Il était destiné à contenir quatre mille hommes ; mais en cas de besoin, on pourrait doubler ce nombre. Le gouverneur eut la complaisance de m'y conduire lui-même. Je fus agréablement frappé de la douceur avec laquelle il traite ses soldats, de l'affection qu'ils semblent avoir pour lui, et du bon ordre qu'on voit régner parmi ces militaires. Le gouverneur n'admet point de Bohémiens dans son régiment. Ce réglement très-sage n'a pas

uniquement dicté par la crainte du Hongrie.
uvais exemple que ces vagabons pour-
ient donner; mais pour maintenir parmi
s soldats des principes d'honneur qui
ır donnent une sorte de respect pour
x-mêmes, et rendent les châtimens moins
cessaires. Il en résulte que les bons sujets
nrôlent avec moins de répugnance, et
pportent plus patiemment les fatigues de
ur métier. Il est difficile d'avoir des ar-
ées bien disciplinées, quand on compose
s soldats des rebuts de la nation.

La ville est mal pourvue d'hôpitaux. Ce-
i de l'Université est passable, mais il ne
ut contenir qu'un petit nombre de ma-
des. Celui qui dépend de la ville est, je
ois, le plus misérable de toute l'Europe.
je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas
e persuader qu'il y en eût un de cette
pèce dans une capitale. Tout ce qu'on y
ncontre, bâtimens, meubles et servi-
urs, est sale, infect et dégoûtant. Joseph
ne visita probablement jamais cet hôpi-
il, il l'aurait supprimé comme injurieux
our l'humanité.

L'Université jouit d'un revenu considé-
able. Indépendamment des chaires qui
xistent dans toutes les universités, on en

Hongrie. trouve ici une d'histoire naturelle, une de botanique, et une d'économie. La collection des instrumens de physique et le modèle des machines sont très-bons. Le musée d'histoire naturelle, qui contient la collection du défunt professeur Piller, indépendamment de celle de l'Université, peut être considéré comme un des premiers de l'Europe,

La bibliothèque occupe une salle très vaste; les livres modernes, qui traitent des sciences, n'y sont pas fort nombreux. Elle pourrait toutefois être utile, parce que l'accès en est plus facile que celui de la plupart des bibliothèques publiques, mais elle est peu fréquentée. Le jardin de botanique est très-beau, mais il y a très-peu de serres chaudes. Il y a deux théâtres: celui de Bude était primitivement une église, dont Joseph II a fait une très-belle salle de spectacle: le théâtre de l'est est petit, et les décorations sont très-mesquines. Les pièces qu'on y représente sont généralement écrites en allemand.

Les jours de dimanche et de grandes fêtes, le public s'amuse comme à Vienne, au combat d'animaux. Le jour que j'assistai à ce divertissement, on lâcha un tau-

reau sauvage dans l'arène, et on lui opposa un bœuf de Hongrie. Il attaqua le taureau, et fut abattu en un instant. Des dogues anglais lui auraient mieux et plus long-temps disputé la victoire. On fit ensuite sortir un ours, qu'on avait fait jeûner quelques jours pour le rendre sauvage : on lui opposa un ours qui n'avait pas été mis à la diète. L'ours à jeun l'abattit, le mit sous ses griffes et l'emporta dans sa loge. L'ours blanc du Groenland amusa plus longtemps les spectateurs. Au centre de l'arène il y a un petit bassin où l'on voyait nager un canard : dès que l'ours s'approcha du bassin, le canard se tint immobile sur la surface de l'eau : l'ours y sauta, le canard plongea, l'ours en voulut faire de même ; mais le canard, plus adroit que lui à cet exercice, lui échappait toujours. Après cette scène plaisante, un gardien des animaux entreprit de lutter contre un bœuf : dès qu'il parut dans l'arène, le bœuf courut sur lui ; cet homme, d'une taille très-médiocre, saisit les deux cornes de son adversaire, qui le poussa, à la vérité, d'un bout de l'arène à l'autre, mais sans pouvoir l'enlever de terre. Cette lutte se soutint quelque temps ; mais le bœuf ayant poussé son

Hongrie.

ongrie.

adversaire contre le mur de l'arène, où il aurait pu le blesser, quelques-uns de ses camarades vinrent le tirer de sa situation critique, et lui donnèrent sa dague. Il l'enfonça entre les vertèbres cervicales du bœuf, qui tomba sans vie.

On fit ensuite entrer dans l'arène un superbe lion; il regardait majestueusement autour de lui, s'il se présentait quelqu'adversaire; mais on ne l'avait introduit que pour le faire voir au public: on passa un mouchoir par un trou pratiqué au haut de la porte de l'arène, et on le retira après l'avoir fait voltiger un instant. Le lion disparut aussitôt.

Je trouvai peu d'autres divertissemens publics. C'était en été: presque tous les nobles et les riches étaient à leurs campagnes. En hiver, il y a des assemblées, des bals et des concerts, et les environs de la ville sont remplis de maisons et de jardins agréablement situés, où toutes les classes vont se divertir.

Les bains chauds de Bude sont remarquables. Dans la petite langue de terre située entre la montagne et le Danube, il y a une profusion de sources d'eau, dont les Turcs, qui se sont si souvent emparés

de

de cette ville, profitèrent pour se régaler [redacted] de leur passe-temps favori. Les bains chauds Hongrie. de Bude sont en grande partie leur ouvrage. Il y a, pour la classe ordinaire du peuple, des bains ordinaires très-spacieux, et des bains particuliers pour ceux qui en veulent payer le prix. Dans un bain ordinaire, j'ai vu des jeunes hommes et des jeunes filles, des vieillards et des enfans, les uns tout nus, et les autres très-faiblement couverts. Mais l'imagination ne s'échauffe pas facilement dans ces suffocantes étuves, où on voit presque toujours un chirurgien occupé à faire des opérations dégoûtantes.

Bude ayant servi jadis de station aux Romains, sous le nom de *Sicambria*, il n'est pas surprenant qu'on y ait trouvé des antiquités romaines. A la sortie de la ville, il y a une chaîne considérable de ruines, qui s'étend à près d'un mille d'Angleterre.

J'étais à Pest lorsqu'on y tenait la foire : c'est la plus considérable de la Hongrie : elle dure huit à dix jours. Les principaux articles consistent en productions du pays et en chevaux. Ils sont tout à fait sauvages, et n'ont jamais porté de licol. Lorsqu'ils arrivent au marché, on les chasse dans un parc semblable à ceux où l'on enferme les

Hongrie.

moutons. C'est là qu'on vient les voir et qu'on les achète. Quand il y en a un de vendu, ce n'est point une petite affaire de le livrer et de l'emmener, car ils ne se laissent point approcher, même de ceux qui les gardent ; et pour les attraper ; voici comme ils s'y prennent : on fait un nœud coulant au bout d'une longue corde où on laisse une ouverture ; on place ce nœud dans une fente pratiquée au bout d'une longue perche, au moyen de laquelle on tâche d'y faire passer la tête du cheval : mais on a souvent beaucoup de peine à y réussir.

Les Juifs, les Grecs, les Arméniens, qui font presque tout le commerce de la Hongrie, viennent à cette foire en grand nombre. Les recruteurs qui, ici comme partout, fréquentent habituellement les foires, me fournirent l'occasion de voir les danses Hongroises : elles sont fort gaies, mais très-fatigantes. Les hommes vêtus d'habits d'hussards avaient fort bonne mine : quelques-uns d'eux portaient des éperons à deux molettes ; elles servaient à égayer la danse, au moyen du tintamarre que font les danseurs, en frappant mutuellement leurs éperons les uns contre les autres, et leurs mains

sur leurs bottes et leurs culottes: c'est ainsi qu'on embauche les hommes en Hongrie. Hongrie.

Les Turcs ayant conservé jusqu'en 1688 la ville de Bude, dont ils s'emparèrent en 1541, je m'attendais à y rencontrer quelques restes de leurs arts, des bâtimens, des manufactures, ou au moins quelques œuvres de leur industrie ; mais les bains, dont j'ai déjà parlé, sont les seuls vestiges qui subsistent ici, et même dans toute la Hongrie.

Les Hongrois nobles et autres, ne s'occupent guère que de l'agriculture et des armes. On en voit très-peu exercer des métiers ou faire le commerce: mais comme tous les Hongrois sont vêtus comme des hussards, les ouvriers de cette nation sont très-habiles pour la fabrique de toutes les parties de l'équipement d'un hussard. Un tailleur ordinaire n'entendrait rien à faire une culotte à la hongroise. L'habit hongrois est très-cher, la culotte est toujours galonnée. Ils ornent leur bonnet d'une plume qui coûte souvent plusieurs guinées. Les Hongrois vont habituellement vêtus de cette manière, au moyen de quoi leurs villes ont une apparence martiale et animée. Ceux

Hongrie.

qui ne sont point nobles, n'ont pas le droi de porter le sabre.

Les grandes opérations du commerce son abandonnées aux Grecs et aux Arméniens Cette ville acquit, en 1784, un supplémen considérable d'habitans très-riches, lorsqu le gouvernement et les bureaux publics y furent transférés de Presbourg. Ce fut dans cette occasion, que les citoyens décelèrent leur méprisable égoïsme, et que l'empereu Joseph déploya tant de grandeur d'ame et d'esprit public. Les anciens habitans de Bude, s'étant aperçu que depuis l'arrivé de leurs nouveaux concitoyens, les locations de leurs maisons, la vente de leurs vins et de toutes leurs denrées, rendaient beaucoup plus d'argent, demandèrent en reconnaissance des avantages que l'empereur avait procurés à leur ville, la permission de lui élever une statue. Joseph leur répondit: « Lorsque les préventions et les préjugés « auront disparu; lorsque le vrai patrio- « tisme et des idées justes du bien génér « de ce royaume seront établis; lorsqu « chacun sera disposé à faire, en propor- « tion de ses moyens, les sacrifices néces- « saires au bien de l'état, à sa prospéri « et à sa sûreté; lorsque les études utile

« l'instruction salutaire, la simplicité dans Hongrie.
« les sermons du clergé, l'union des vé-
« ritables idées de religion avec les lois de
« la société, une justice solide, des ri-
« chesses fondées sur l'accroissement de la
« population et sur l'amélioration de l'a-
« griculture seront introduites; lorsque les
« seigneurs et leurs paysans conviendront
« de leurs droits et de leurs devoirs réci-
« proques; lorsque l'industrie et les ma-
« nufactures auront toute l'activité dont
« elles sont susceptibles, et que l'unanimité
« générale régnera dans toutes les provin-
« ces de la monarchie, comme je le désire
« et je l'espère, alors j'aurai mérité une
« statue, et non pas parce qu'au moyen
« d'une translation des bureaux publics,
« qui n'a eu pour but qu'une plus grande
« facilité dans l'inspection, les propriétaires
« de cette ville louent avantageusement
« leurs maisons, et vendent plus cher leurs
« vins et leurs denrées. »

Le champ de Rahosch, où la nation s'assemblait jadis pour élire son souverain et tenir ses diètes, est dans une vaste plaine, à trois ou quatre milles de Pest. On voyait quelquefois jusqu'à quatre-vingt mille tentes tendues dans ces occasions. Depuis la funeste

grie.

bataille de Mohalsch, en 1526, il n'a plus été question de ces grandes assemblées. Si Joseph II eût contemplé ce champ, et considéré les transactions qui s'y sont passées, il aurait pu lui suggérer quelques idées utiles sur la manière de gouverner cette brave nation. Son aspect leur rappelle le souverain de leur ancienne liberté; ils le révèrent encore comme l'autel où leurs intrépides ancêtres ont souvent fait le serment de défendre leurs droits au péril de leur vie.

Il y a encore du même côté du Danube, et sur sa rive, un bâtiment qu'ils considèrent comme l'indice de la perte de leur liberté. On le nomme et on en parle différemment, en proportion du zèle ou de l'indifférence pour la cause de la liberté et du plus ou moins d'aversion pour la suprématie du cabinet de Vienne. Il est toutefois généralement connu sous la dénomination de *bastille*. Elle est odieuse et presque suffisante pour faire abhorrer un atelier ou une maison de correction. Il fut construit sous le règne de Joseph le Réformateur, et en conséquence très-mal vu d'une nation ennemie des innovations. Le genre de la bâtisse contribua encore à le rendre suspect.

[redacted]
Hongrie.

.es chambres sont en général trop petites ·our remplir le but d'un atelier ou d'un hô- ·ital. Telle est au moins l'opinion des pa- riotes de la Hongrie. On n'acheva pas ce ·âtiment, et Léopold ordonna de le mettre n vente. On ignore si Joseph présuma que es innovations qu'il se proposait d'intro- uire pouvaient exciter des mouvemens ui rendraient une prison d'état nécessaire, u s'il avait seulement l'intention d'intimi- er les Hongrois, ou enfin, s'il destinait e bâtiment à quelqu'autre objet. Mais si outes les réformes dont il s'occupa durant euf ou dix ans avec tant d'ardeur, n'a- aient pas été totalement annullées au mo- ent de sa mort, il aurait pu entasser ses ujets rebelles dans cette bastille.

De Bude à Belgrade, en suivant toujours e cours du Danube, on rencontre plusieurs illes, dont aucune n'est digne de remar- ue. Ce fleuve, le plus grand de l'Europe, rend sa source en Suabe, dans la forêt 'oire, sort de l'Allemagne vers l'orient, ·averse la Hongrie et la Turquie, et après être grossi de cent vingt rivières, dont resque la moitié sont navigables, se jette, ar plusieurs embouchures, dans le Pont- uxin, avec une impétuosité qui fait encore

Hongrie. distinguer ses eaux à plusieurs milles de distance. Son cours entier, avec les villes et les pays qu'il arrose, a été représenté en vingt-huit petites cartes, et décrit dans un livre allemand, sous ce titre pompeux : *Le Danube victorieux et renommé par les faits historiques de la très-valeureuse aigle impériale.*

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde ;
Et qui comptant après pour rien
Le Romain et le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.

Cette citation vient si naturellement, qu'on me reprocherait de l'avoir oubliée.

Le Danube prenait anciennement le nom d'Ister, à l'endroit où il commence à couler hors de l'Allemagne ; mais aujourd'hui il conserve son nom depuis sa source jusqu'à son embouchure. Il reçoit à l'entrée de la Hongrie, la rivière de Morave, et forme, au-dessus de Presbourg, plusieurs îles appelées le grand et le petit *Schut* ; il en fait une autre au-dessus de Vissegrade ; puis rassemblant ses eaux entre les deux

villes de Bude et de Pest, il se sépare de nouveau pour former l'île Ste. Marguerite. Hongrie.

Tolma, placée sur la rive gauche de ce fleuve, n'est célèbre que par ses vins et la victoire que remporta dans ses environs le fameux Attila sur l'armée romaine. Belgrade ne l'est pas moins par celle que gagna le prince Eugène en 1717. Il battit les Turcs devant cette place, qui se rendit par capitulation. Les Autrichiens restèrent maîtres de Belgrade jusqu'à l'année 1739. Une nouvelle guerre occasionnée par la présomption des ministres de l'empereur, et que l'incapacité de ses généraux rendit malheureuse, lui fit perdre cette possession. Les Turcs ayant battu l'armée allemande, allèrent droit à cette ville et en firent le siége, pendant lequel on leur céda par un traité de paix, cet important et redoutable boulevard de la chrétienté.

Cette paix, conclue entre l'empereur, la Porte et la Russie, par la médiation de la France, est un des principaux événemens du dix-huitième siècle. Parmi les grands objets que présente ce traité, on voit le despotisme des sultans et de leurs visirs, assujetti à des règles plus gênantes, à des circonspections plus timides, que les pro-

cédés des monarchies les plus libres; on voit les Turcs, à qui on suppose la plus grossière ignorance, aussi éclairés sur leurs intérêts, aussi instruits des vues et du système des autres puissances, aussi adroits dans leurs démarches, aussi raffinés dans leur politique, que les nations les mieux cultivées. On voit la cour de Vienne embarrassée dans une guerre, où elle réclame vainement les mânes d'Eugène contre l'incapacité de ses ministres et l'impéritie de ses généraux. On voit la Russie, suivre avec courage les projets de Pierre le Grand, pour parvenir à une plus grande réalité de puissance, par une plus grande étendue de commerce. On voit la haute considération dont la France jouit depuis plusieurs siècles à la Porte ottomane; la confiance singulière des Turcs dans la médiation de Louis XV, leurs espérances lorsqu'ils l'eurent obtenue, tous leurs vœux satisfaits, lorsqu'ils furent assurés de sa garantie.

Hongrie.

M. Devilleneuve était ambassadeur de la France à Constantinople, lorsque la guerre éclata. Il eut la meilleure part aux négociations, et elles donnèrent l'idée la plus avantageuse de son esprit et de son cœur. Il avait toutes les qualités convenables à un négo-

ciateur, une ame modérée et sans artifice, une physionomie ouverte et spirituelle, de la réserve sans dissimulation, les manières honnêtes, le commerce agréable. Hongrie.

La ville de Belgrade, au confluent de la Save et du Danube, est bâtie à l'antique, et ses murailles, qui forment une double enceinte, sont flanquées d'un grand nombre de tours. Son heureuse situation la rend très-commerçante : elle est la capitale de la Servie, province qui a été le théâtre de toutes les guerres entre les Turcs et les Allemands. Aujourd'hui elle n'obéit qu'au grand Seigneur, et est divisée en quatre gouvernemens ; entre les villes principales on remarque Nissa, place forte et importante, et Passarovitz, connue par le traité de 1717, qui donnait à l'empereur Belgrade et tout le royaume de Servie, mais qu'une guerre malheureuse et une paix humiliante lui enlevèrent en 1739. Ce prince n'avait alors ni le bras ni le conseil du prince Eugène, qui lui eût sauvé l'un et l'autre.

Le Bannat de Temeswar est considéré comme un pays entièrement séparé de la Hongrie. La ville qui lui donne son nom, est une de ces places que la nature et l'art semblent avoir pris plaisir à fortifier. Si-

Hongrie.

tuée sur la rivière de Themes, qui se partage en divers canaux, elle occupe le milieu d'un marais, dont la plus grande partie est toujours inondée. La seule partie du nord offre un terrain ferme dans la belle saison. Cette place, qui passait pour imprenable, a cependant été prise à la faveur d'un temps sec. Cet événement ajouta de nouveaux lauriers à ceux qu'Eugène venait de cueillir à Peterwaradin. Temeswar est resté à l'Autriche par le traité de Belgrade. On y distingue la ville, le château et la Palanque. On nomme ainsi un faubourg environné de palissades, appelées en langue du pays, *palenka*. Cette ville, qui n'est plus habitée aujourd'hui que par des Allemands, est cependant le siége d'un évêque grec.

La victoire qui avait précédé la prise de Témeswar, rendra à jamais mémorable, en Esclavonie, la gloire d'Eugène et le nom de Peterwaradin. Cette province est située entre deux rivières, la Drave et la Save, qui se perdent dans le Danube. Elle est actuellement à l'empereur depuis que ses prédécesseurs l'ont reprise sur les Turcs. C'est une contrée fertile en grains et en minéraux. On appelle *Rasciens*, les peuples qui habitent la partie orientale. C'est une na-

tion particulière qui professe la religion grecque : ils jouissent d'une grande réputation de fidélité.

Hongrie.

Esseck est une des villes principales de ce pays : elle est surtout remarquable par un pont de bois qui traverse la Drave, et a plus d'une lieue de long, sur quatre-vingt pieds de large. Soliman II, qui le fit construire, y employa vingt mille travailleurs. La ville est grande, forte et marchande, bien différente de l'ancienne Sirmium, présentement Sirmick, qui, après avoir été très-long-temps célèbre, soit par ses conciles, lorsqu'elle était capitale de la Pannonie, soit par le décès de l'empereur Claude, qui y mourut de la peste; soit par la naissance des empereurs Probus, Marc Aurèle et Valère Maximien, n'est plus aujourd'hui qu'un méchant bourg.

Le bourg d'Illok est célèbre par le tombeau de saint Jean-Capistran, disciple zèlé de saint François. Il tirait son nom d'une ville de l'Abruzze, lieu de sa naissance, et se signala par son savoir au concile de Florence; en Bohême, par son zèle contre les hérétiques ; en Hongrie, par ses sermons. Il se mit à la tête d'une croisade contre les hérétiques ; et lorsqu'Hunniade entra vic-

Hongrie.

torieux dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, pérora avec tant de force, qu'il parut incertain à qui on devait davantage, ou à la valeur du héros, ou à l'éloquence du missionnaire. Il ne craignit pas même, dans ses lettres au pape et à l'empereur, de s'attribuer la gloire de cette journée, et mourut trois mois après, purifié sans doute par la pénitence, de cette petite jactance capucinale.

On trouve dans le comté de Sirmium, d'autres endroits remarquables par des événemens qui lui ont donné une sorte de célébrité : telles sont, comme je l'ai déjà dit, les plaines fameuses de Péterwaradin, que les victoires du prince Eugène rendent à jamais mémorable : tel est encore le bourg et le château de Carlowitz, où se fit, entre les Turcs et l'empereur, un traité de paix qui cédait la Hongrie, la Transylvanie et l'Esclavonie à la maison d'Autriche, Temenwar au grand seigneur, Hamimeck aux Polonais, Azof à la Russie, et la Morée à la république de Vénise.

Semlin est un autre bourg qu'on pouvait à peine nommer avant que Belgrade passât au pouvoir de la Porte ottomane. Comme tout ce qui arrive du Levant par

e Danube, s'arrète à Semlin, on y a établi
in conseil de santé, pour garantir de la Hongrie.
peste les états de Hongrie et d'Autriche.
On y fait ouvrir, parfumer et exposer en
plein air, les caisses et balles de marchan-
dises, les lettres même qui viennent de
Turquie. Le conseil les expédie ensuite et
y appose son sceau. Les voyageurs sont éga-
lement obligés d'y faire leur quarantaine.

CHAPITRE III.

Giongyes. — Poix sèche fort curieuse. — Felcho. — Turkan. — Erlau. — Magasin de sel. — Soude de Britzin. — Gross-Wardein.

Hongrie.

Le samedi 8 juin, je partis pour Giongyes. Je traversai un pays plat, assez bien cultivé, dont le sol est sablonneux. Le seul objet qui me parut ce jour-là digne d'observation, fut l'établissement d'un prince de Grassaloowits dans la ville de Hatvan. Son palais est très-vaste, mais situé défavorablement. Hatvan fut jadis, dit-on, une ville considérable : les restes n'en sont pas brillans. Il y a dans ce district des pâturages très-étendus, on y élève des chevaux en grand nombre. Les cicognes y sont fort communes. Je n'arrivai à Giongyes qu'après la nuit close. Je continuai ma route le lendemain vers Erlau. Près de Compot on trouve Debrew, fameux par ses tabacs. De Giongyes à Compot le pays est presque tout en terres labourables, et fort

ort bien cultivées. A deux ou trois milles ur le côté d'Erlau, on s'était servi d'un ossile fort singulier pour réparer la route. C'est une poix durcie et composée de couches rompues de noir et de blanc. Hongrie.

A mon arrivée à Erlau, mon premier soin fut d'aller visiter une montagne adossée à la ville, mais je n'y trouvai que la pierre à chaux avec des pétrifications. A quelques milles de là, près de Felcho-Tarsaan, on tire du marbre assez bon. Dans les montagnes du côté opposé on trouve des ardoises.

La situation de Felcho-Tarsaan est solitaire, agréable et romantique, entrecoupée de sources d'eau vive, de tertres couverts de verdure, de bois touffus et de bocages. Le précédent évêque, homme de goût, construisit ici une charmante maison de plaisance, où il venait fréquemment, dit-on, plus pour s'amuser que pour se recueillir. Le caractère austère de son successeur ne lui permet pas de jouir des beautés de la nature, quelque sérieux que puisse être leur genre. Lorsqu'il prit possession de son siége, il déclama contre cette route élégante, et en vrai Vandale, il l'a si complètement détruite, qu'on ne

Hongrie.

reconnaît plus l'endroit qu'elle occupait. La herse et la charrue l'ont mise au niveau des terrains qui l'environnent.

Il y a dans le voisinage de la ville une très-belle source chaude, dont on fait usage pour des bains; mais comme elle appartient à l'évêque, tous les arrangemens en sont très-misérables. On m'a assuré que les grenouilles n'hivernent point ici. J'ai visité une *escargotière*, ou magasin d'escargots, que le propriétaire avait fait, dit-il, construire sur un nouveau plan : ce n'est autre chose qu'une fosse de deux ou trois pieds de profondeur, creusée dans la terre et couverte d'un abri en bois. On jette à ces animaux les rebuts du jardin pour leur nourriture.

Le vin d'Erlau est en grande réputation et la mérite. J'en demandai en arrivant. Le garçon de l'auberge me dit qu'il allait m'apporter du *bischostiche*, et je m'en félicitai, croyant qu'il voulait dire du vin digne d'un évêque : mais quelle fut ma surprise en le goûtant, de le trouver mauvais; je querellai le garçon, qui me répéta en haussant les épaules, que c'était du *bischostiche*, ce qui ne signifiait autre chose que du vin que l'évêque lui donnait à ven-

dre. J'envoyai mon domestique en cher-
cher ailleurs, mais il fut impossible d'en obtenir une bouteille, c'était par-tout du vin de l'évêque, qui avait exclusivement le droit d'en vendre en détail. Hongrie.

En Hongrie, et dans quelques autres pays, le système adopté par les auberges est fort différent du nôtre : elles appartiennent soit aux communautés des villes, ou aux propriétaires des villes et des villages, qui en tirent un très-grand revenu en les donnant à loyer, sous la condition que l'aubergiste ne vendra que leurs vins et leurs bières. Il résulte de ces monopoles que dans la Hongrie, qui produit des vins délicieux, les voyageurs n'en peuvent trouver de potable que dans les maisons particulières.

Erlau ne présente rien qui puisse inviter un étranger à y prolonger son séjour. La ville est en général fort mal bâtie ; les seules maisons passables sont celles des chanoines ; on y voit une tour construite par les Turcs, assez bien conservée : dans la ville on blanchit des cires, et il y a dans les environs des tanneries où on prépare les peaux de chèvres en rouge, jaune et noir. On fait usage des deux premières pour

les bottines des femmes, mais les couleurs ne tiennent pas.

Je quittai Erlau sans regret; mais au lieu d'aller droit à Tokai, qui n'en est éloigné que d'une petite journée, on me conseilla de visiter les cantons situés au-delà de la *Teis*, où je pourrais mieux examiner les mœurs des anciens Hongrois, cette partie du royaume étant la moins civilisée.

Le dimanche, 16 juin, je partis après dîner, et traversai un pays plat couvert de blés et de prairies. Je passai devant deux petites manufactures de salpêtre, qu'on extrait principalement de l'aire des chaumières : mais les salpêtres étant un monopole entre les mains du gouvernement, ces manufactures ne conduisent le procédé que jusqu'à la première crystallisation, et c'est dans cet état qu'il faut les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'ils ont fixé. Ceux-ci les purifient et achèvent de les préparer. L'on rencontre ici un grand nombre de cicognes; c'était le temps où elles ont des jeunes élèves, et leur affection pour leur petits se manifestait par leurs mouvemens inquiets à l'approche des étrangers; mais l'agriculture est encore

ici dans son enfance. En peu d'heures, nous arrivâmes à Hedwig : c'est ici qu'est le haras de l'évêque dont j'ai parlé. Notre aubergiste était son inspecteur, et sa maison la meilleure, car il n'y en avoit point d'autre. Il n'y avait pas un seul étalon de Hongrie. Je crois qu'en faisant l'éloge des chevaux de ce pays, la plupart des écrivains les ont confondus avec les chevaux qui servent de monture à la cavalerie : la race des chevaux hongrois est de très-petite taille. Dans tous les haras que j'ai vus, les étalons et une grande partie des jumens avaient été amenés des pays étrangers, et les chevaux des hongrois riches sont tous d'extraction étrangère.

Hongrie.

A environ un demi-mille plus loin, nous trouvâmes la laiterie de l'évêque, composée de soixante-dix à quatre-vingt vaches. Leurs étables sont les plus belles que j'aie jamais vues ; elles forment un bâtiment continu de trois cents pieds de longueur.

Le lendemain nous continuâmes notre route vers Poruslo, situé sur le bord de la Teis, et nous nous y rendîmes en moins d'une heure. Ici sont les magasins où on débarque et dépose les sels de roche qu'on tire du comté de Marmaries : ils descendent

Hongrie.

la rivière sur des radeaux fabriqués avec des piles de sapin. Dans les temps pluvieux, les pertes du déficit sont très-considérables : on en dépose ici des quantités énormes ; mais ce port n'est pas le seul où on le débarque : d'ici, on les fait transporter dans les magasins royaux des villes, où on les débite au public. Après le dîner, je traversai la *Teis*, la plus grande rivière du royaume après le Danube, pour me rendre à *Fured.*

Comme je ne venais chercher dans cette partie de la Hongrie, ni de beaux édifices, ni des arts dans leur perfection, mais des hommes et des mœurs agrestes, j'eus lieu d'être satisfait. Fured est une ville ou un village, composé de cinq à six cents maisons, qui n'ont point d'autre étage que le rez-de-chaussée : elles sont couvertes de roseaux et placées sans ordre. La ville est située auprès d'un marais que les fréquens débordemens de la Teis convertissent en un immense lac. Les habitans sont laboureurs et pasteurs. Fured est renommé pour la fabrique des selles hongroises. Il ne me fut pas aisé de faire ici des informations ; on n'y parle que le hongrois, et je ne pouvais faire un pas sans mon domestique. Comme

cette ville est sur la route de *Debretzin*, une des villes les plus peuplées du royaume, où il se tient des foires très-fréquentes, je m'attendais à y trouver une auberge; mais je fus forcé d'avoir recours à la maison commune. Hongrie.

Dans la Hongrie, la dernière classe fait peu d'usage des auberges. J'en ai vu faire halte en grand nombre comme les caravanes, auprès d'une ville, et y passer la nuit au grand air. Quelques-uns s'occupent de garder les animaux qu'ils font pâturer, et les autres dorment : dans les manoirs des nobles qui m'ont reçu, il m'est arrivé souvent, lorsque je me levais matin, de trouver des domestiques mâles de la maison, qui dormaient tout habillés dans la cour sur des bancs, des tables, etc. Chez les paysans où j'ai couché, j'ai vu souvent le mari s'esquiver au moment du coucher, pour aller passer la nuit sous un appentis ou sur un tas de foin qu'il préférait à son lit: il se trouvait plus fraîchement et à l'abri des puces. Les riches sont aussi, pour le coucher, beaucoup moins délicats que nous. J'en ai connu un marié qui passait toutes ses nuits sur un sopha, entre deux peaux de daim tannées. Il ôtait seulement son habit et ses bottes.

Hongrie. N'étant point du tout enthousiasmé de l'âge d'or, qui n'est autre chose que l'état de grossière ignorance, lorsqu'on le dégage des séduisantes fictions de la poésie, je fus bientôt las de mes observations; car la chaumière généralement considérée comme l'emblême de la paix et de l'innocence, n'est pas plus l'asile assuré du bonheur, que le palais fastueux qu'on suppose toujours habité par les soucis et l'inquiétude: quant à moi, je considère comme heureux celui qui, avec un esprit éclairé, jouit de l'aisance et des commodités de la vie. Vingt-quatre heures passées à Fured me parurent suffisantes, et je partis pour Debretzin.

Tout le pays qui sépare ces deux villes, est un désert. Quoique la distance soit de cinquante mille, on n'y rencontre pas un seul village. De temps en temps, et à une très-grande distance, j'apercevais un clocher solitaire. Mais quoiqu'il y ait peu de terres labourées, le reste n'est pas perdu; car une immense quantité de bétail y trouve sa subsistance; les vigoureux gardiens, couverts de peaux de moutons brutes, passent plusieurs semaines avec eux au grand air. C'est principalement parmi ces pâtres, qu'il est d'usage d'enduire, par propreté,

leurs chemises de graisse de lard, ou de saindoux, au moyen de quoi ils peuvent les porter un été sans les blanchir. On assure que cette pratique les met à l'abri de la vermine qui dévore la pauvre humanité. Hongrie.

L'existence de Debretzin me paraît inconcevable : je ne puis pas imaginer le motif qui a pu déterminer trente mille individus à fixer leur résidence dans un pays dépourvu de sources, de rivières, de matériaux pour la bâtisse, et de bois de chauffage. Il est aussi éloigné de tous les vignobles. Quoique Debretzin soit réputé une ville, et en ait les priviléges, on ne doit cependant le considérer que comme un village, et c'est, je crois, le plus vaste de toute l'Europe. Son enceinte est environnée d'une haie ; les portes sont comme celles de nos enclos, jonchées de ronces et d'épines. Les maisons, à l'exception d'un petit nombre, n'ont qu'un rez-de-chaussée, elles sont couvertes de chaume, et la pente des toits fait face à la rue. Il n'y a point de pavés, mais dans le milieu des rues les plus fréquentées, on a posé des poutres pour la commodité des piétons.

Les habitans sont pour la plupart calvinistes ; leur air et leurs vêtemens lugubres

Hongrie.

m'ont fait considérer cet endroit comme fort déplaisant. C'est ici qu'est placé le principal collége que cette secte a dans la Hongrie. Il est vieux, irrégulièrement bâti, et fort mal entretenu. Il est cependant sorti de ce misérable séminaire, non-seulement des hommes très-instruits, mais des gens qui se sont distingués dans des compositions brillantes. Les étudians sont très-nombreux. Les *togati*, les seuls qui logent au collége, sont au nombre d'environ quatre cents: ils suivent l'étude des branches supérieures de l'érudition. Je fus invité, je crois, par leur chef, à un service des togatis, et il jugea à propos de leur faire chanter des pseaumes. Je trouvai qu'ils avaient de vigoureux poumons et la voix très-sonore. La bibliothèque est à l'unisson du reste de l'établissement. Je n'y ai aperçu que des livres classiques, des ouvrages scholastiques et des traités de théologie, couverts de moisissure. Je ne voudrais pas, pour le plaisir de raconter une anecdote, citer un fait faux et offensant; mais c'est ici, où je me trompe fort, qu'un cours d'histoire a duré si long-temps, qu'à la fin de la neuvième année, le professeur n'en était encore qu'au moyen âge.

Indépendamment de son collége, Debretzin est renommé par ses manufactures de savon, son pain, son *guba*, ses pipes et ses quatre fêtes annuelles. Telles sont les sources des richesses des habitans : mais on ne doit pas toutefois omettre l'industrie de la cour du district, dont les membres s'enrichissent, dit-on, en vendant la justice. Hongrie.

Le guba est, je crois, un article particulier à la Hongrie : on n'en fait que dans un petit nombre de cantons de ce royaume : il est fort commode pour ceux que leurs occupations exposent habituellement aux injures de l'air, comme les bergers et les pâtres, dans les saisons les plus rigoureuses : on peut en fabriquer partout où on élève des brebis à longues toisons. Il imite parfaitement la peau d'un mouton : la chaîne est presque aussi grosse que le tuyau d'une plume de corbeau, et filée un peu ferme : la trame est au contraire filée très-lâche, et presque aussi grosse que le petit doigt ; cette étoffe a ceci de particulier, qu'après chaque quatrième tour de navette, le tisserand introduit, avec ses doigts, une petite mèche de la longue laine de la brebis de Hongrie. Un bout de la mèche passe à peine visiblement, et c'est

Hongrie.

là sa base ; mais de l'autre côté, il en passe quatre à cinq pouces, qui pendent comme sur le dos de la brebis.

Les quatre grandes fêtes annuelles attirent à Debretzin un grand concours d'étrangers, et il en vient aussi beaucoup pour suivre leurs procès à la cour *districtuelle*. Il n'y a dans toute la Hongrie que quatre tribunaux de cette espèce. Toutes les causes civiles de la noblesse sont du ressort de cette cour.

Je ne fus pas médiocrement surpris de rencontrer ici quatre ou cinq particuliers, qui avaient visité notre île. Les ministres calvinistes ont pour usage de faire une tournée dans un pays protestant. Le docteur Vesprien, le plus vieux médecin de la ville, avait fait une partie de ses études à Edimbourg.

Le dimanche, 23 juin, je quittai le lugubre Debretzin, et traversai un pays semblable à celui de ma dernière journée. Il était toutefois plus peuplé. En arrivant à Gross-Wardein, je trouvai que les montagnes que j'avais aperçues de Debretzin étaient celles qui séparent la Hongrie de la Transylvanie. Gross-Wardein est une des

plus belles villes, et à tous égards, le contraste de Debretzin : tout a l'air de la gaîté. On entendait là de la musique dans toutes les maisons. Les guinguettes et les jeux de boule étaient remplis. Les habitans sont catholiques, c'était un dimanche, et par conséquent un jour consacré aux amusemens. Hongrie.

J'allai immédiatement faire une visite au lieutenant du comte : il me reçut de la manière la plus obligeante, et j'eus à me féliciter de ma chance; car j'appris qu'il devait y avoir le lendemain une assise ou assemblée du comté.

Le lendemain je me rendis au lieu de l'assemblée, elle était fort brillante : tous les membres élégamment vêtus de leur habit national, me prodiguèrent des attentions; mais comme ils parlaient hongrois, je n'entendis pas un mot de leurs délibérations. Les regards et le ton de voix de quelques-uns me fit présumer qu'ils n'étaient pas contens : ils roulaient de temps en temps, entre leurs doigts, leurs moustaches, mais il n'y eut ni trouble ni confusion, les affaires furent traitées paisiblement. Vers les deux heures nous nous mîmes à table. Ce fut le lieutenant qui traita l'assemblée.

Hongrie.

Avant de s'asseoir, on reste un instant debout, et chacun fait, ou est censé faire en particulier sa prière, qu'on nomme les *graces*. Vers la fin du repas, qui dura longtemps, on fit passer quelques verres de fort bon vin; après quoi nous nous levâmes, et chacun, derrière sa chaise, fit encore ses prières. Nous passâmes ensuite dans une autre pièce, où on servit le café.

On me présenta à l'évêque, qui m'invita à dîner pour le lendemain. Le palais épiscopal est vaste, mais point achevé. Dans l'église on voit les tombes des rois de Hongrie, et entre autre celle de *Stladislaus*. Par respect pour cette tombe, lorsque le roi de Pologne Uladislaus vint voir Debretzin, avec l'empereur Regismond, il fit à pied ce trajet.

Dans l'après-midi je visitai les bains chauds, situés à environ quatre ou cinq milles de Gross-Wardein. Les uns sont couverts d'un hangard, et les autres en plein air. Ici je vis des tableaux fort étranges. C'est à Gross-Wardein que commence le district de la Hongrie, habité par les Vallachiens. La dernière classe des habitans de cette ville, appartient en grande partie, à cette nation, professe la religion grecque,

et suit le vieux style. Ce jour là était la Pentecôte des Vallachiens, et ils vinrent en foule jouir ici du plaisir et de la salubrité des bains. Ils étaient presque tous pleins, et présentaient une scène dont je n'entreprendrai point la description : des figures et des peaux de tous les âges, les sexes et les couleurs s'y lessivaient dans ces eaux salutaires.

Hongrie.

Je visitai les prisons, et j'eus le déplaisir de les trouver remplies. Les Wallachiens sont le peuple le moins civilisé et le plus féroce de la Hongrie. On est forcé d'exercer, avec eux, la justice dans toute sa rigueur. En 1784, ils se révoltèrent dans la Transylvanie, et menacèrent un grand nombre de nobles. Leurs prêtres, qu'ils nomment des *popes*, sont excessivement rustres. On calcule généralement que sur vingt exécutions, il y a toujours un pope. On leur infligeait les supplices les plus terribles, on les empalait, on les écorchait.

Je ne passai qu'une nuit à Debretzin; le lendemain je m'acheminai vers Tokai, où j'arrivai à quatre heures après-midi. Je traversai le pays des Haiduques, composé de six à sept villes, et d'environ vingt-deux mille habitans; ils sont les descendans de

Hongrie.

quelques troupes, qui, vers la fin du dernier siècle, s'établirent ici à la fin de la guerre, et obtinrent des terres, à condition de faire le service militaire. Ils ont leurs propres magistrats, et sont indépendans du gouvernement du comté. A en juger par l'extérieur, ils ne sont pas plus opulens que leurs voisins.

De Debretzin à Tokai, le pays est plat; en général, la terre est couverte de prairies. Près de la route, je rencontrai une nombreuse bande de Bohémiens. Cette race abonde en Hongrie, et ils y vivent en vagabonds comme ailleurs. Plusieurs des derniers rois de Hongrie ont essayé de les accoutumer à un genre de vie plus sédentaire, mais sans succès. Sous le règne de Joseph II, on en condamna une vingtaine comme antropophages, qui furent exécutés dans le grand comté de Hontor. Cette expédition était malheureusement terminée lorsqu'on commença à soupçonner que les juges avaient prononcé un peu trop légèrement leur sentence.

CHAPITRE IV.

Ville de Tokai. — Histoire du prince Ragotski. — Vignes et vins de Tokai. — Caschau. — Mines d'Opales. — Cavernes remarquables. — Kusmark. — Scholnit.

La ville de Tokai est une place forte de la Haute-Hongrie, au confluent du Brodog et de la Tasse. Elle tomba sous la puissance de la maison d'Autriche, par la cession que lui en fit Ragostki après la perte de la Transylvanie. Ce prince s'étant mis à la tête des mécontens, fut proscrit par la cour de Vienne. On afficha dans toutes les rues une promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant, et de six mille, à qui apporterait sa tête aux officiers de l'empereur. Il n'en devint que plus cher aux Hongrois, qui le proclamèrent prince de Transylvanie et protecteur du royaume. Mais les affaires ayant changé de face, Ragotski obtint de la reconnaissance autant que de la générosité de Louis XIV, un asile en France, et cet honorable accueil auquel Hongrie.

Hongrie.

toutes les nations de l'Europe applaudirent.

Cet illustre proscrit, dont l'infortune n'avait point affaibli le courage, tenait sa petite cour à Clagny, que le roi lui donna pour demeure, avec des pensions considérables, qui lui furent continuées toute sa vie. Son goût pour la solitude de Gros-Bois lui fit quitter sa première habitation; il se réduisit quelque temps à mener la vie des Camaldules. A la fin, fatigué peut-être de son propre choix, et piqué de se voir moins considéré du régent que du grand monarque, dont il venait d'éprouver la protection; ou réveillé enfin de sa pieuse léthargie, par ce caractère actif et les talens militaires qu'il avait si long-temps exercés à la tête des armées, il se ménagea, par des intrigues secretes, un autre asile chez les Turcs, sous prétexte d'y trouver ou d'y faire naître plus facilement l'occasion de rétablir ses affaires en Hongrie. Le grand seigneur lui donna pour retraite la ville de Rodosto, sur le bord du canal de la mer Noire, où il mourut en 1735, âgé de cinquante-cinq ans, aimé et estimé de la cour ottomane.

On supposera naturellement qu'une ville

située sur un sol fertile, au confluent de deux grandes rivières, doit être riche. Hongrie. Pourquoi cela n'est-il pas? Je l'ignore. Mais Tokai n'est qu'une petite ville misérable, quoiqu'elle réunisse tous ces avantages.

Le vin qu'on recueille dans son territoire passe, comme l'on sait, pour le meilleur de l'Europe. Les connaisseurs en attribuent la cause autant à la manière de le faire, qu'à la qualité du sol et à la beauté des raisins, dont on distingue plusieurs sortes: les uns, qu'on appelle augster, parce que c'est au mois d'août qu'ils commencent à entrer dans leur maturité. Les habitans les font sécher, et l'on s'en sert au lieu de raisins de Damas, avec lesquels ils ont quelque ressemblance; les autres, nommés muscadins, parce qu'ils ont l'odeur et le goût de la muscade. Ces deux espèces sont le plus estimées; on les cueille séparément, on les fait ensuite sécher à demi, ou au soleil ou dans un four; on détache les grains de la grappe, on les met sous le pressoir, et l'on en tire un suc délicieux: on le laisse fermenter jusqu'à ce qu'il se change en un vin doux et huileux, que l'on soutire au bout d'un an.

Une autre sorte de vin se fait avec des

Hongrie.

raisins qu'on porte au pressoir au sortir de la vigne et sans les faire sécher. On prend seulement la précaution d'en ôter la grappe, et après en avoir tiré un suc très-doux, on y jette des raisins à demi-secs ; le moût, en fermentant, tire toute la douceur du fruit, et il en résulte un vin agréable, mais moins estimé que le premier.

On en fait d'une troisième espèce avec le jus pur du raisin, qu'on n'expose ni au jour ni au soleil. Ce vin est spiritueux et très-clair, mais moins doux et d'un moindre prix que les précédens. Ceux-ci ont cela de particulier, qu'ils conservent long-temps leur douceur, qu'ils ont le goût et l'odeur aromatiques, et que même, en en buvant beaucoup, ils ne causent ni maux de tête, ni langueur dans les membres ; enfin, ils s'éventent difficilement et se conservent pendant longues années, même en vidange, sans souffrir aucune altération.

On attribue communément dans le pays la qualité salutaire et exquise du vin de Tokai à l'or que renferme ce terrain ou croissent les vignes. On rapporte même plusieurs histoires, dans lesquelles on assure avoir trouvé dans les pepins des atomes

d'or très-brillans; mais il ne serait pas difficile de réfuter toutes ces fables. Hongrie.

Quoique tous les vins de Tokai ne soient pas du crû qui porte ce nom, toutes les expositions favorables de ce canton ne sont pas moins couvertes de vignobles. Le sol est d'une finesse et d'une légèreté extraordinaires. C'est positivement de la poussière brune qui produit avec les acides une très-forte effervescence. Elle n'a rien de la nature du sable, et n'est mélangée ni de grève ni de cailloux.

Je quittai Tokai le 29 juin. A deux pas de la ville, j'observai de grosses roches de basalte qui faisaient saillie sur la route. Le pays, depuis Tokai jusqu'à Maad, est très-agréable, particulièrement dans les environs de Tokai, où d'un côté on voit des collines couvertes de vignes, une superbe plaine entrecoupée de bois; et de l'autre, la rivière de Bodreg, qui serpente dans toute l'étendue de la plaine. Il ne me fallut que cinq heures pour arriver à Maad, d'où j'allai à Tolchwa; c'est comme Maad, une ville mal bâtie et doublement désagréable, à raison du grand nombre de Juifs qui l'habitent. Il y a environ trois mille habitans, parmi lesquels on compte cent

soixante familles juives. Les Juifs sont très Hongrie. nombreux en Hongrie, non-seulement dans les grandes villes, mais dans les petites, et même dans les villages. Il y a toutefois des nobles qui ne les souffrent pas sur leurs terres, quoiqu'ils soient toujours disposés à payer les fermes plus cher que d'autres. Dans les pays où, restraints aux grandes villes de commerce, ils peuvent déployer leurs talens mercantiles, ils sont moins dangereux, c'est à peu près Juifs contre Juifs; mais lorsqu'ils ont accès dans les petites villes et dans les villages, ils y causent de grands désordres, ils ruinent les paysans et la basse classe du peuple, en vendant à crédit, mais très-cher, tous les articles de luxe qui peuvent les tenter. Ces malheureux contractent ainsi des besoins et de grosses dettes; et dès qu'un Juif aperçoit que son débiteur lui doit à peu près la valeur de sa propriété, il le fait saisir et s'en empare. J'en ai aussi trouvé en beaucoup trop grand nombre, fixés dans les petites villes et les villages de l'Allemagne et de la Bohême : on sait assez combien ils pullulent en Pologne. L'empereur Joseph fit l'impossible pour rendre cette race plus utile et moins dangereuse pour l'état; mais

il échoua dans cette entreprise : comme la franchise et la probité sont deux dispositions essentiellement nécessaires au bonheur d'une nation, il est imprudent de placer à demeure, sous les yeux du peuple, des hommes qui font leur chemin dans ce monde, en se conduisant d'une manière directement opposée. Toutes les religions, les opinions politiques et les principes moraux ne sont pas également favorables au bonheur d'un état, et je ne vois pas pourquoi on hésiterait de s'opposer à la multiplication d'une secte, ou même pourquoi on ne l'expulserait pas totalement. Hongrie.

Je partis, le 9 juillet, pour Tolkobamëi, où je ne restai qu'un jour. Le lendemain de mon arrivée, je m'acheminai, dans l'après-midi, vers Caschau, qui n'est qu'à la distance de deux relais.

Caschau est la capitale de la Haute-Hongrie. Sa principale rue, d'une belle largeur, et assez régulièrement bâtie, contient de fort belles maisons appartenantes aux nobles. On évalue le nombre de ses habitans à six mille. La principale église est la seule chose qui mérite d'être vue : elle est dans le goût gothique et en fort bon état. L'Aigle blanc est toutefois un édifice intéressant

Hongrie.

pour les voyageurs. C'est une auberge où l'on trouve toujours un repas passable, et dans ce pays-là, les auberges de cette espèce sont très-rares. Un grand nombre des habitans de Caschau sont protestans, mais pas assez strictement attachés à leurs pratiques religieuses pour s'absenter des assemblées publiques les jours de dimanche. J'y allai ce jour-là l'après-midi, mais il faisait si beau, que j'y trouvai peu de compagnie. L'enfilade des salles est fort élégante. Les Hongrois viennent ici au moins autant pour manger que pour danser. On a la liberté d'y fumer sa pipe, mais non pas dans la salle du bal, sur la porte de laquelle on lit : *On ne fume point ici.* Je regardai danser quelques menuets, qu'on mène, à l'allemande, un train de poste.

Czerwenitza, le véritable pays des Opales, n'est qu'à une petite journée de Caschau, et je n'hésitai pas à y faire une excursion. Rank, où il y a une source d'eaux minérales, est presque sur la route : j'y passai, parce que le commandant, dont le poste comprend la direction des mines d'Opales, et qui pouvait seul me donner la permission de les examiner, était à prendre les

eaux. Celles de Rank sont ferrugineuses et aérées : on s'y baigne, et on les prend intérieurement : mais c'est comme dans tous les rendez-vous de cette espèce, l'exercice, la gaîté, le régime, etc., qui font la plupart des cures. Je fis la connaissance d'une jeune dame, âgée d'environ dix-neuf ans, très-jolie, et mariée depuis peu à un septuagénaire infirme. Se croyant malade ou au moins incommodée, elle était venue ici prendre les eaux, et avait amené avec elle le médecin qui convenait le mieux à son indisposition; c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, taillé en Hercule: après m'avoir mis au fait de son histoire connubiale, elle me dit gravement que les eaux lui avaient fait grand bien, mais que c'était au régime qu'elle avait suivi, qu'elle devait son rétablissement. La seule observation morale que je me permettrai dans cette occasion, est un avis aux hommes âgés et infirmes, de ne point épouser des filles de dix-neuf ans.

Hongrie.

Le lendemain, au point du jour, je continuai mon voyage vers le canton des opales, et je descendis à Czerwenitza, chez le curé; ce village étant si misérable, qu'on n'y trouve ni auberge ni cabaret. D'ici, je montai à pied sur une colline très-haute,

Hongrie. qui avoisine la mine des opales. L'étendue de la colline est de plusieurs milles; elle a été fouillée dans plusieurs endroits, et entr'autres, dans trois, avec le plus grand succès. On y a placé des gardes pour empêcher d'y creuser. Précédemment les paysans avaient la liberté de chercher ces pierres précieuses pour leur compte; mais comme depuis quelques années le terrain dépend des domaines royaux, l'empereur a défendu toute espèce de fouille, hors celle qui se fait pour lui. Il l'a même fait suspendre depuis quelques années, les officiers de la couronne ayant déclaré que son produit n'en couvrait pas la dépense. Etant muni d'une permission, je satisfis ma curiosité sans obstacles. Je vis un endroit qu'on avait fouillé, mais il n'y avait qu'une galerie de quelques toises. En général, on tire le roc comme dans les carrières de pierres ordinaires, et on ne creuse guère plus profondément que deux ou trois toises : en considérant les trous des fouilles, il me sembla qu'elles avaient été conduites sans aucun plan fixe. On arrache le roc, on le brise lorsqu'il est dehors, et on l'examine.

On trouve ici des opales de différentes espèces : il y en a dont les jouailliers ne font aucun cas; cependant, quoiqu'elles dif-

fèrent considérablement par leur valeur et par l'éclat de leur couleur, elles ont toutes la même origine. Elles forment des veines, des grains, etc., et c'est lorsque cette pierre est mélangée de petites particules, qu'elle forme ce qu'on nomme la *mère d'opale*. Comme ces mines ou carrières étaient abandonnées depuis trois ou quatre ans, je ne pouvais avoir l'espérance de rien découvrir; mais les vues du jouaillier et celles du naturaliste étant fort différentes, je trouvai des échantillons très-précieux pour ce dernier, quoiqu'ils n'aient aucune espèce de valeur pour l'autre. On croit assez généralement que toutes les opales d'un certain prix qui passent dans le commerce, sous la dénomination d'opales orientales, ont été tirées de ces mines. Il est certain, toutefois que d'autres pays, même en Europe, produisent des opales, mais non pas peut-être de la même beauté.

Hongrie.

Après avoir rodé durant trois ou quatre jours sur les montagnes, où les mines sont répandues à une certaine distance l'une de l'autre, je retournai chez mon ecclésiastique, et je partis pour Pecklin, et sur les onze heures du soir j'atteignis Caschau.

Je le quittai le samedi 12 juillet; mais

Hongrie.

je m'écartai encore de la route qui conduit directement au mont Krapath, et je me dirigeai vers le couchant. J'y fus déterminé par les relations que j'entendis faire à Caschau, non pas par des gens du peuple, mais par des docteurs savans et d'habiles professeurs, qui m'assuraient qu'à la distance d'environ une journée de marche, il y avait deux cavernes très-extraordinaires, dans l'une desquelles l'eau gelait l'été, et la glace fondait dans l'hiver, et que l'autre était si vaste, qu'on pouvait y rôder durant une semaine sans en trouver le bout.

Le lendemain matin je m'acheminai vers les cavernes. Vers les une heure, j'atteignis Ahtelcy ; je me procurai un guide, et dès le même jour, j'entrai dans la caverne, mais ce fut principalement pour m'assurer de la température de l'air.

Dans la matinée, je retournai à la caverne. L'opinion générale est ici, qu'elle s'étend à plusieurs milles sous les montagnes, et qu'il faudrait plusieurs jours pour la parcourir. L'entrée est dans le fond d'un précipice de cent cinquante pieds de hauteur; elle a environ une toise de largeur, mais elle est si basse, qu'il fallut me courber considérablement pour m'y introduire : je

descendis quelques instans sur une pente très-rapide, et je me trouvai dans une cave immense, dont la voûte était fort élevée. Cette cave communique à d'autres, et à des passages qui conduisent à d'autres encore. Quelques-unes de ces cavernes sont les unes sur les autres. Je trouvai dans quelques endroits des courans d'eau considérables. Mon guide me conduisit dans une de ces grandes caves. Dans un endroit, il me fallut passer par un trou qui ressemblait au tuyau d'une cheminée ; il me conduisit dans une cave où je vis des stalactites très-volumineuses pendantes à la voûte : on m'en fit voir d'autres dont les côtés étaient décorés dans le goût gothique, d'une manière très-curieuse. Ici, des stalactites entraînées par leurs propres poids étaient tombées, et éparses à terre.

Hongrie.

Après avoir rôdé trois ou quatre heures dans cette obscurité lugubre, et atteint dans une direction le bout des cavernes, je crus qu'il était temps d'en sortir, et je dis à mon guide de retouruer sur ses pas. Après avoir marché quelque temps pour regagner l'entrée, nous ne retrouvâmes plus le passage, et mon guide ne se lassait pas d'affirmer qu'il ne s'était point mépris.

Hongrie.

Je crus reconnaître les mêmes rues que nous venions de quitter, et qui nous avaient empêché d'aller plus loin; mais mon guide affirmait toujours que nous étions dans la bonne direction. J'avais, heureusement pour nous, écrit mon nom sur une pierre tendre au fond de la cave où nous avions terminé notre excursion. En l'appercevant, mon guide fut saisi de surprise et de terreur; il courait d'un côté à l'autre, comme un homme qui a perdu la tête, et sans savoir quel parti prendre. Je le priai de tâcher de se calmer, et de songer sincèrement aux moyens de nous tirer de ce labyrinthe. Le bois que nous brûlions en guise de lampe était presque épuisé; et comme je ne songeais ni au guide que j'avais laissé en-dehors, parce qu'étant chargé de bois, il ne pouvait point passer dans le trou en façon de tuyau de cheminée, ni aux habitans du village, qui, étant informés de notre excursion, seraient sans doute accourus à notre secours, si nous avions tardé plus long-temps à reparaître. Je fus un peu alarmé de notre situation, et ce n'était pas sans raison, car, si nos torches eussent été totalement épuisées, nous n'aurions jamais pu en sortir, et s'il fut arrivé le moindre

Hongrie.

accident à notre guide, privés de son secours, nous n'aurions pas mieux réussi, quoiqu'ayant de la lumière. Après avoir rôdé très-long-temps, nous aperçûmes une volumineuse stalactite dont j'avais arraché un échantillon, à raison de sa singulière blancheur. Je me rappelai la direction dans laquelle je me trouvais lorsque je cassai ce morceau, et cette observation nous remit sur notre route. Après avoir encore marché quelque temps, nous nous fîmes entendre du guide resté en-dehors, qui nous donna de nouvelles torches, et nous continuâmes notre retraite sans plus nous tromper.

Il est, je crois, impossible de trouver un labyrinthe aussi inextricable, ailleurs que dans des cavernes de cette espèce. De longs et larges passages se terminaient en cul-de-sac, tandis que notre route était au-dessus ou au-dessous : je crois fermement qu'un homme ne parviendrait pas à s'en tirer, quand il aurait de quoi se nourrir et s'éclairer durant un mois.

Sur le sol, dans le fond de la caverne, mes guides me firent remarquer des traces qu'ils prétendaient être celles des roues d'une voiture; elles étaient partout parallèles; mais si le bas de l'entrée de la caverne

Hongrie.

était débarrassé des tas de terre qui l'encombrent, je ne vois pas pourquoi avec le secours de quelques hommes, on ne pourrait pas y rouler une voiture. On sait qu'en temps de guerre, des hommes timides et des infortunés se cachaient dans ces cavernes, et il était impossible de trouver un asile plus impénétrable. La société royale de Londres ayant envoyé, il y a quelques années, deux de ses membres en Hongrie, pour examiner cette curiosité et quelques autres, ils y passèrent trois jours sans en trouver le bout ni découvrir aucune issue.

Après avoir dîné avec le pasteur calviniste, qui paraissait assez mal approvisionné des bonnes choses de ce monde, j'allai chercher l'autre caverne, située dans les environs de Szilitze, et j'allai encore demander l'hospitalité au ministre calviniste, qui ne parlait, comme le précédent, que le hongrois et le latin. Il me parut un peu plus à son aise que l'autre : il exploitait une ferme considérable. Tous les habitans de ce district sont calvinistes. La caverne étant éloignée d'environ un mille du village, j'en différai l'examen jusqu'au lendemain, et mon hôte, qui n'avait rien de

l'austérité

l'austérité calviniste, m'offrit de m'accompagner. Hongrie.

On ne retrouve point ici les immenses voûtes, ni les stalactites de la caverne précédente : celle-ci n'a d'autre singularité que d'être plus froide en eté qu'en hiver; par des vents de nord-est, tandis que tout le pays est couvert de glaces et de neiges, il commence à dégeler dans cette caverne; et durant les plus fortes chaleurs de la canicule, l'eau qui distille à travers ses roches, commence à prendre la consistance de la glace.

A l'entrée qui fait face au nord, cette caverne a environ cent pieds de largeur, cent cinquante de longueur ou profondeur, et vingt à trente pieds de hauteur. La descente est rapide. Au dernier tiers de sa profondeur, le sol était couvert de glaces, mais si minces, que l'on voyait le roc à travers. Ce fut dans l'après-midi d'un très-beau jour que je visitai cette glacière construite des mains de la nature : l'air était embrâsé par un soleil de juillet, et en approchant de l'entrée, je fus saisi d'un froid qui augmentait à chaque pas que je fis dans l'intérieur de la caverne, et qui me mit fort mal à mon aise durant le temps

Hongrie.

que j'y restai pour observer la situation du thermomètre.

Je trouvai véritablement ici de la glace en abondance, quoique nous fussions au cœur de l'été; mais ces glaces commençaient à fondre. Le lit de glace qui couvrait la terre ou le fond de la caverne, était légèrement recouvert d'eau ; les glaçons suspendus à la voûte, distillaient de l'eau, et tout annonçait le dégel.

Dans l'après-midi, je partis pour Rosenau, accompagné de mon hôte. Nous descendîmes fort long-temps et sur une pente très-rapide, dans un vallon bien cultivé, et j'arrivai le même soir à Rosenau. C'est une ville très-petite, mais assez bien bâtie: elle est aussi le siége d'un évêque. Il y avait jadis dans les montagnes de ses environs des mines très-riches; elles sont pour la plupart abandonnées. Les mines de cinnabre ne sont plus exploitées, mais celles d'antimoine sont très-abondantes.

Après avoir passé une demi-journée à Rosenau, je partis pour Schmolnitz ; c'est une ville antique irrégulièrement et misérablement bâtie. Elle est située dans un vallon étroit, entre des montagnes où sont les mines de cuivre, qui donnèrent jadis

l'existence à la ville, et qui la font aujourd'hui subsister.

Hongrie.

En partant de Schmolnitz, je me dirigeai vers le mont Krapath. J'eus dans cette journée une perspective riante; la vue de la plaine dans laquelle Iglo est située, et d'un très-grand nombre de villes et de villages. Iglo est une des principales villes du comté de Zips; elle consiste principalement dans une belle rue fort large et bâtie régulièrement : elle a des mines qui en dépendent, mais elles sont un peu éloignées de la ville. Je n'y restai qu'une demi-journée; le lendemain matin je m'acheminai vers Leutchau, à travers un pays plat cultivé en blé.

Leutchau, la ville où l'assemblée du comté de Zips tient ses assises, est passablement bâtie, et contient de quatre à cinq mille ames. J'aurais passé outre, mais c'était ici que je devais trouver M. Hotwaths, le lieutenant du comté, dont les propriétés sont situées au pied des Alpes, et qui avait promis de me donner les renseignemens nécessaires pour visiter plus avantageusement ces montagnes. En attendant son retour, je fis une excursion dans les environs de la ville.

[redacted]
Hongrie.

Le lendemain, deux magistrats envoyèrent me demander mon passe-port, que je remis sur-le-champ. Ceux de Caschau en avaient usé de même; et en me le renvoyant, ils m'avaient fait faire très-poliment des offres de service. Mais ceux-ci, au lieu de me renvoyer mon passe-port, me firent sommer de paraître devant eux à leur hôtel-de-ville; j'y allai, et j'y trouvai un nombre d'animaux, les uns avec des moustaches, les autres sans moustaches : assis autour d'une grande table, ils tâchaient toutefois de singer les hommes sérieusement occupés des affaires publiques. Ils marmotèrent quelque chose, prirent l'air grave, et ridèrent leurs fronts, en agitant la tête et caressant leurs moustaches; alors l'un d'eux me prononça d'une voix rauque, la déclaration suivante : Nous sommes ici, Monsieur, les magistrats de Leutchau, choisis par sa majesté impériale et apostolique; et en cette qualité nous devons le servir aux dépens de notre fortune et de notre vie. En conséquence, et comme de sages et judicieux serviteurs de la couronne, nous devons surveiller soigneusement la sûreté publique confiée à nos soins. Nous vous avons donc mandé, vous, Robert Townson, qui

vous donnez pour un voyageur anglais, parce que nous vous suspectons très-fort d'être un émissaire des jacobins de France: nous avons examiné votre passe-port; il certifie que vous êtes un particulier d'Angleterre, qui fait le tour de la Hongrie; mais nous avons tous jugé que ce n'est autre chose qu'un faux passe-port, et que vous êtes très-certainement un agent de la jacobinière; car, il serait en effet fort plaisant, et tout à fait extraordinaire, qu'un ministre anglais expédiât un passe-port écrit en langue française. J'allais donner l'explication de cette circonstance, mais ils ne m'en laissèrent pas le temps. Nous savons encore, reprit l'orateur, et vous en convenez, que vous parlez français. Il est évident que vous avez une tournure très-française: et ces longues culottes à la hongroise que vous portez, indiquent suffisamment que vous désirez passer pour ce que vous n'êtes pas; et pourquoi cela? Nous allons garder votre passe-port, et vous resterez ici jusqu'à ce que nous ayons reçu des ordres de Bude. — En vain je leur observai que le français était la langue diplomatique, et que s'ils allaient à la cour de leur souverain, ils entendraient tous les nobles de

Hongrie.

leur pays parler le français. J'ajoutai qu'ils
Hongrie. étaient très-imcompétens pour juger si j'avais la mine française ou anglaise, parce que dans leur pays écarté, on voyait rarement des hommes, soit de l'une ou de l'autre de ces nations; et que je portais des culottes à la hongroise, en partie pour ma commodité, et en partie par déférence aux usages du pays où je voyageais; que j'avais la plus haute estime pour les Hongrois, que je respectais leur souverain, et qu'enfin je détestais autant qu'eux les principes des jacobins: mais ils étaient beaucoup trop ignorans pour que des raisonnemens pussent leur faire impression; c'étaient des espèces de Tartares à demi-sauvages : je pris le parti de me taire et de m'en aller.

Le lieutenant était heureusement revenu. Mais malgré la supériorité de sa place, les magistats devant lesquels j'avais subi mon interrogatoire, firent enlever mes effets des mains de ses gens, et on les déposa dans la salle de leur assemblée. Cette expédition me donna beaucoup d'inquiétude, non pour ma personne, mais pour mes effets. Je craignais qu'ils ne m'eussent déclaré jacobin pour pouvoir piller impunément mon bagage, et qu'ayant entendu faire l'éloge de la main-

d'œuvre des Anglais, comme ils étaient tous tailleurs, cordonniers, etc., ils n'eussent formé la résolution patriotique de perfectionner leurs arts, en faisant servir mes effets de modèles. Le zèle du lieutenant prévalut; mais il fallut toutefois qu'il consentît à répondre de ma personne : ils gardèrent mon passe-port et l'envoyèrent à Bude, d'où il revint au bout de quelque temps, avec des attestations qui certifiaient sa validité. Hongrie.

Le lendemain il y eut une assemblée du comté. Les nobles furent honteux qu'un étranger, muni d'un si grand nombre de lettres de recommandation, eût été traité dans leur pays si malhonnêtement; ils me prièrent de n'attribuer cette grossièreté ridicule, qu'à l'ignorance de ceux qui l'avaient commise, et ils tâchèrent de me la faire oublier à force de civilités et d'invitations.

La même aventure était arrivée récemment à un habile naturaliste, M. Haquet, professeur de Lemberg en Pologne. Il faisait une tournée de la même espèce que la mienne, lorsqu'un magistrat subalterne et ignorant, s'avisa de le considérer comme un espion, et lui demanda son passe-port.

Hongrie.

M. Haquet l'ayant présenté, ce magistrat lui dit qu'il ne savait pas lire le français. M. Haquet lui répondit que son passe-port n'était point écrit en français, mais en latin; et comme les juges sont tenus de savoir cette langue, il fallut bien essayer de le lire; lorsqu'il en vint à ces mots, *Ubique locorum:* je savais bien, dit le savant juge, que mes conjectures étaient justes. Je connais ce pays parfaitement, et je suis sûr que dans toute la province, il n'y a pas une ville de ce nom. Il fit mettre le professeur en prison, où il fut gardé par quatre sentinelles, et le lendemain on l'envoya à vingt milles par-devant un officier supérieur. Mais, comment fut-il gardé dans le trajet? Par un vieux invalide, armé d'un mousquet couvert de rouille. Tandis que le professeur et son domestique avaient chacun un excellent fusil à deux coups, et auraient pu se défaire aisément de leur gardien, si les soupçons du juge avaient été justes. Mais, M. Haquet, assuré que le magistrat supérieur lui donnerait une prompte satisfaction, se laissa paisiblement conduire à sa destination, où il fut acquitté, et son officieux délateur puni sévèrement. Dans le récit de mon aventure, un

fait augmente la conformité des deux incidens, les magistrats de Leutchau firent Hongrie. passer aux gardes des portes de la ville, l'ordre de m'arrêter si j'entreprenais d'en sortir ; or, il est bon de savoir que les murailles étaient en si mauvais état, que j'aurais pu sortir par vingt endroits différens, sans que les gardes des portes m'aperçussent. Ils envoyèrent à l'auberge où j'étais descendu, s'informer si je n'avais pas des conférences secrètes avec des gens du lieu, et menacèrent l'aubergiste d'une punition sévère, pour ne les avoir pas avertis qu'il avait un homme si dangereux dans sa maison. En traversant l'Allemagne, à mon retour de Hongrie, j'ai été souvent tracassé par les gardes des portes, lorsque j'entrais à pied dans une ville appartenant aux petits princes allemands ; mais en prenant le ton haut et affirmatif, je m'en tirais beaucoup plus vite qu'au moyen des sollicitations ou des raisonnemens. La nécessité d'employer parmi ces agens des hommes ignorans et grossiers, est un des plus grands malheurs attachés aux gouvernemens. C'est ce qui rend la police d'un pays si difficile à établir et ses douanes si rebutantes.

J'assistai aux assises du comté. Les affaires

Hongrie.

furent traitées en latin ; mais il n'y eut rien de fort important. L'assemblée a la grande police, et juge les affaires civiles et criminelles lorsqu'elle se forme en cour de justice. Mais indépendamment des affaires du comté, elle délibère sur les ordonnances du souverain, quoiqu'elles concernent tout le royaume. On les envoie aux magistrats pour qu'ils en apprennent l'exécution ; et quoiqu'ils n'aient pas le droit de s'y opposer, ils ne laissent pas d'arrêter souvent les entreprises du despotisme par leurs délais et leurs représentations. Joseph II l'éprouva. Ce fut dans ces assemblées qu'il reçut les remontrances les plus hardies, relativement à ses innovations inconstitutionnelles; et aujourd'hui que la cour de Vienne alarmée du progrès des opinions dangereuses, cherche à restreindre la liberté de la presse, elles ne sont pas moins actives dans leur défense de cet inappréciable privilége. Dans certains cantons leur importance est supérieure à celle même des diètes.

La magistrature d'un comté consiste dans un comte ou lieutenant, un député lieutenant, qui a quelquefois un adjoint, un notaire, un receveur, un trésorier, un procureur-fiscal, les juges et les députés des

nobles, les assesseurs assermentés, et les commissaires : à l'exception du lieutenant ou gouverneur, lequel est à la nomination du roi, lorsqu'il n'est pas héréditaire, les autres sont élus tous les trois ans par le comté. La session ne dure, je crois, qu'une matinée, et est toujours suivie d'un très-bon dîner, conformément à l'usage universel. Hongrie.

Le lendemain je poursuivis ma route vers le nord, et j'arrivai à Kesmark, d'où je pris mon essor pour faire une excursion dans les Alpes, d'où je rapportai une ample provision de plantes, mais où je ne trouvai rien qui ne ressemble aux sites de toutes les grandes chaînes des hautes montagnes. Je revins à Kesmark, dont les habitans fabriquent une grande quantité de toiles. Ils faisaient un gros commerce de vins avec la Pologne lorsqu'elle était très-florissante. On transportait les vins à travers les montagnes de la Galicie : mais ce commerce est considérablement tombé.

CHAPITRE V.

Départ de Kesmark. — Danses hongroises. — Montagnes de Kirvan. — Chasse de l'ours. — Travaux du baron de Born. — Schemnitz, où sont les mines principales de la basse Hongrie. — Description de Presbourg. — Montagne de Kœnigsberg. — Éloge de la reine de Hongrie. — Discours de cette princesse aux Hongrois.

Hongrie.

LE soir de mon retour à Kesmark, j'allai à Neher, où je trouvai tout en joie. On y célébrait, par un grand festin, la fête du mariage d'un des plus proches parens de M. Horvath : le bal commença après le repas. Les danses françaises ont ici la vogue parmi les gens de la première classe ; mais c'étaient des étudians qui dansaient à la hongroise. Indépendamment du bruit qu'ils faisaient avec leurs éperons et en frappant sur leurs bottes et leurs culottes, les danseurs se jetaient quelquefois étendus sur le plancher, dans des postures très-étranges,

qui ressemblaient fort aux contorsions des possédés. Cette manière de danser est, dit-on, à la bohémienne. Vers minuit, la musique joua une marche: le mari prit son épouse par la main, et la conduisit au temple et à l'autel de l'hyménée. La compagnie les suivit jusqu'à la chambre nuptiale, où nous les quittâmes, en leur souhaitant le plein succès de leurs désirs. Hongrie.

Je quittai *Kesmark* le 20 août, et je continuai ma route vers le couchant. Depuis dix à douze jours on avait commencé la moisson, et on voyait dans les champs presque tous les habitans de la vallée. L'avoine, le seigle et l'orge sont ici trois objets principaux de la culture: on y sème peu de froment: le lin y est fort commun, et la méthode dont on se sert, lorsqu'il est bien sec, pour le broyer et le battre, m'a paru fort commode. C'est au moyen de fouloirs, à peu près comme ceux qui servent à piler le minéral des mines, avant qu'on le passe au feu; à l'exception qu'ils sont de bois, ainsi que le fond sur lequel ils tombent. Cette opération demande moins de force que d'activité.

La distance entre Gross, Schlagendo et Kesmark, n'est que d'une poste: nous nous

Hongrie.

y arrêtâmes. Le ministre est luthérien: nous dînâmes chez lui, et je me proposais de partir le même soir; mais comme il était botaniste, homme de bon sens et d'un caractère aimable, je consentis sans peine à différer mon départ. Il avait rassemblé une petite collection de plantes. C'était durant ses études à Léipsick, qu'il avait pris le goût de la botanique. Le désir de s'instruire vient souvent quand on n'a plus le moyen de le satisfaire. Il n'avait pas trouvé, depuis plusieurs années, une seule occasion de converser avec un botaniste. Nous formâmes le plan de deux ou trois excursions, mais le mauvais temps nous en empêcha. Nous rôdâmes sur les rocs, au pied des Alpes: ils sont tous composés de granit.

Le lendemain, nous nous avançâmes un peu plus dans les montagnes, vers un roc que les habitans de Kesmark travaillent pour en extraire les grenats; mais ces pierres précieuses, renfermées dans une sorte de granit foliace, sont celles de l'espèce commune qu'on trouve généralement dans tous ces rocs, entre lesquels on rencontre souvent des marmottes.

En nous en retournant sur le soir, nous trouvâmes une bande de paysans qui allaient

Hongrie.

ı chasse des ours. La vallée voisine de montagnes est cultivée jusqu'à leur base. ıdant la nuit les ours sortent des bois, rent dans les blés et mangent le grain. ; paysans nous dirent ce que nous avions endu dire dans le Dauphiné, que ces maux arrachent la paille avec leurs pattes devant, frottent deux épis l'un contre ıtre, font voler la paille en soufflant des- , et mangent le grain. Un de ces villa- ɔis nous raconta le danger qu'il avait ıru à la chasse de l'ours. Ayant aperçu jeune seul, il le tira et le blessa; mais mère accourut, et d'un seul coup de :te, arracha au chasseur une partie de peau de son péricrâne. Indépendamment soin de leur grain, les paysans pour- vent ces animaux par un autre motif. ıaque peau d'ours leur vaut deux ou trois inées. Les ours sont, dit-on, des bêtes :oces, mais beaucoup moins cependant ıe les hommes; car les enfans vont jour- :llement dans les bois, ramasser les grains : *vaccinia*, dont les ours se nourrissent ı partie; il n'y a pas d'exemple que ces ıimaux leur aient jamais fait le moindre al, ni même à personne, à moins qu'on : commençât par les attaquer.

Hongrie.

Dans la matinée du lendemain, j'allai à Ezirba. Je fis une visite au ministre, qui me reçut très-amicalement, et m'invita à visiter un lac situé entre les montagnes. Il est près de six fois plus vaste que ceux que j'avais vus jusqu'alors. On y voit beaucoup d'oiseaux aquatiques. J'allai le même soir à Varitz. Ici je mis encore le ministre à contribution. Les ministres luthériens n'ont pas les gros revenus de notre clergé, mais ils sont dans l'aisance et en état d'offrir l'hospitalité aux étrangers.

Varitz est dans la situation la plus haute de toute la vallée. J'avais choisi ce village pour mon poste, d'où je me proposais de monter sur le Kirvan. Cette montagne est généralement considérée comme la plus haute des Alpes du Krapath. La route était si mauvaise, que la chaise, quoique légère, fut bientôt un poids plus que suffisant pour son attelage. A mesure que nous montions, la route devenait de plus en plus détestable. Quoiqu'il y ait un chemin tournant jusqu'à la mine d'or, située aux trois quarts de la hauteur de la montagne, la distance en est si considérable, que la nuit approchait quand nous arrivâmes à la mine, où nous convînmes de passer la nuit sous un hangard cons-

truit

Hongrie.

truit pour abriter les vaisseaux. J'eus bientôt visité la mine : elle n'est remarquable que par sa hauteur ; c'est en effet, probablement, la plus élevée de toute l'Europe. Quoiqu'on l'ait totalement abandonnée, les excavations qui subsistent, et la route qui y conduit, annoncent qu'on a mis passagèrement de l'importance à cette exploitation. Le minéral est de l'or pur dans une veine de quartz gras, d'un blanc grisâtre ; mais l'or est en si petite quantité, que pour en extraire la valeur d'une guinée, il en coûtait toujours deux ou même trois.

Après différentes excursions, je me rendis à Tipla, où je quittai la chaîne de Krapath et le vallon dans lequel j'avais toujours voyagé depuis Kesmark : il paraît à la vérité terminé ici par la jonction des montagnes calcaires de la grande chaîne, avec celles du côté du sud.

Mais, avant d'aller plus loin, et de quitter la magnifique perspective des Alpes, je veux répondre à quelques questions qu'il me semble entendre faire à mon lecteur, et que j'ai souvent faites moi-même à ceux qui revenaient d'un pays aride ou d'un climat rigoureux, dont je supposais les habitans à peine civilisés, ou presque

Hongrie.

sauvages. — Comment des hommes peuvent-ils vivre sous ces tristes climats, dans ces affreux pays, sous ces lois détestables? heureusement pour la race humaine, elle ne sent pas une moitié des maux dont les philantropes ont la bonté de les plaindre; les différentes nations se regardent réciproquement avec mépris ou avec compassion. Quoique ce vallon soit très-haut, et que le froment y soit assez rare; quoique le vin et le tabac, qui font principalement la richesse des autres cantons de la Hongrie, lui manquent, il n'en est ni moins peuplé, ni moins cultivé que les autres: du haut de toutes les montagnes où je suis monté, j'ai toujours eu le plaisir de contempler au-dessous de moi, des environs très-peuplés : j'ai souvent aperçu du même coup-d'œil, une vingtaine de villages. Un de ceux qui furent chargés par Joseph II de mesurer le pays et de faire les bases de la conscription, m'a assuré que le comté de Liptau contient cinquante sept mille acres, chacun de treize cents toises carrées, et cinquante-sept mille habitans. Mais l'instruction publique, me dira-t-on? Elle n'est pas plus mauvaise qu'ailleurs. Presque tous les villages ont un curé, un ministre, un

maître d'école ; c'est beaucoup plus que dans certains pays qui ne laissent pas d'être vains de leurs avantages? car, quels sont nos principes de conduite; une masse hétérogène de fausse religion, de fausse philosophie, de fausse connaissance du monde, le tout supporté par des dogmes absurdes, et par un tas de proverbes ou de maximes puériles. On ne peut pas voir sans douleur négliger ainsi l'homme, tandis qu'on prostitue des récompenses au meilleur comédien. Hongrie.

En m'éloignant de ce vallon, je me dirigeai au sud, vers les mines de la basse Hongrie, et je poursuivis ma route jusqu'à Neusohln, agréablement située sur le bord d'une rivière. C'était un dimanche, et dès la veille les marchands s'y étaient rendus pour le marché du lendemain. Je n'ai jamais vu, je crois, d'aussi beaux fruits. Après avoir fait ma visite aux principaux directeurs de la mine, j'allai le lendemain à *Hatrend-Grand*. Ces mines, éloignées d'ici d'environ deux heures de marche, sont situées entre des collines. Les mines sont de cuivre, et exploitées aujourd'hui avec perte. Dans ces mines on trouve de très-belles stalactites de vitriol, couleur de rose.

Je ne puis résister à l'envie de dire en

Hongrie.

passant, quelques mots du fondateur de ces travaux. Ce ne sont point les succès de M. Born, relativement à l'amalgame, non plus que ses autres découvertes, ni même ses écrits qui constituent dans mon opinion son véritable mérite, en qualité d'homme public ; mais ce sont les efforts qu'il a faits avec succès pour introduire et pour propager le goût des sciences et des connaissances utiles, aussi souvent qu'il en a trouvé l'occasion.

Le baron de Born naquit à Carlsbourg, en Transylvanie, d'une famille noble, et alla très-jeune à Vienne, où il fit ses études chez les jésuites. Ces habiles religieux aperçurent le germe de ses talens, et ne doutèrent pas qu'il ne fît un jour honneur à leur ordre. Ils réussirent à l'y attirer ; mais au bout d'un an et demi il abandonna la compagnie, quitta Vienne et alla à Prague, où conformément à l'usage des Allemands, il fit son cours de droit. Après avoir totalement terminé ses études, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Flandre et en France. Revenu à Prague, il s'y occupa de l'histoire naturelle, de l'exploitation des mines et des branches qui y ont rapport. En 1770, il fut reçu parmi les directeurs de la régie des mines et des monnaies.

Pendant sa résidence en Bohême, il ne s'occupa point exclusivement des recherches relatives à sa place. Son caractère actif lui fit chercher les occasions de propager l'instruction et d'être utile aux hommes. L'impératrice Marie-Thérèse ayant été informée de son mérite, l'appela à Vienne, et le chargea de faire l'arrangement et la description de la collection impériale : environ deux ans après, il publia le brillant ouvrage qui contient la conchyologie. En 1779, il fut revêtu de l'office de conseiller de la cour pour le département des mines et monnaies. Ce fut vers ce temps qu'il fut fréquemment attaqué de coliques si violentes, qu'on craignait de le voir expirer dans ces affreuses angoisses. Hongrie.

Malgré sa triste situation, son génie libre et actif s'intéressait aux événemens publics, et s'occupait de tous les plans qui avaient pour objet d'éclairer les hommes ou de détruire leurs erreurs. Dans cette vue, il forma des liaisons avec des francs-maçons qui ne se réunissaient pas dans ces pays, uniquement pour faire bonne chère. C'est au moins ce qu'on peut conjecturer, d'après les réglemens que l'empereur Joseph imposa à la franc-maçonnerie. Sous

Hongrie.

le règne de Marie-Thérèse, ces associations n'existaient qu'à l'ombre du mystère; mais à son avènement, Joseph les toléra, et le baron fonda, dans la ville de Vienne, une loge sous la dénomination de la *Vraie Concorde*. Ce n'était ni un club à cartes, ni une association de gourmands qui voulaient satisfaire leur sensualité; c'était une société de savans à qui leur loge servait de lieu de rendez-vous ou de réunion. L'empereur Joseph ne continua pas long-temps de prolonger les francs-maçons; leur influence excita sa jalousie, et il leur opposa tant d'entraves et de restrictions, que cette société fut réduite à se dissoudre.

Le baron de Born fut redevable de sa grande réputation à ses connaissances en minéralogie, au succès de ses expériences métallurgiques, et particulièrement à son procédé pour l'amalgame. Le baron de Born était d'une taille moyenne, on lisait dans ses yeux qu'il avait l'imagination vive et l'esprit caustique. Sa physionomie portait l'empreinte de son génie. Il avait fait d'excellentes études, et il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait un fond d'instruction générale, très-indépendante des branches que sa profession exi-

geait. Son esprit satirique en fit un compagnon amusant, même dans le temps où il était le plus tourmenté de ses souffrances. Mais sa causticité lui attira des ennemis en grand nombre. Hongrie.

Je ne restai que deux jours à Neusohln; en la quittant, je partis pour Schemnitz, où sont les mines principales de la basse Hongrie. Cette ville est bâtie sur un terrain fort inégal. On évalue sa population à environ huit mille individus, dont une moitié travaillent aux mines. L'académie pour les mines est fort renommée. Un grand nombre d'étrangers viennent s'y instruire dans cette partie. Les étudians jouissent de très-grands avantages. Tout ce qui concerne la manutention des mines est conduit ici en grand. Les réservoirs d'eau et les galeries sont superbes.

Le dimanche 6 octobre, prenant à-la-fois congé de mon généreux hôte et des pays des mines, je tournai mes pas vers Presbourg. Je n'allai ce jour-là qu'à St.-Benoît, où se trouve le premier relais. La route était détestable, mais il faisait si beau, et le pays que je traversai était si agréable, que ce trajet même me parut peu long.

Le monastère, situé sur un roc, a l'appa-

Hongrie.

rence d'un château. Dans le cours d'une calamité publique, on expulsa les moines, et lorsque la tranquillité fut rétablie, le chapitre de Gan s'empara du monastère, dont il conserve encore la possession. Je n'y trouvai qu'un chanoine, qui m'invita fort honnêtement à souper avec lui. Le prêtre qui desservait la paroisse fut de la partie : mais ni l'un ni l'autre ne parlait l'allemand ni le français, et nous conversâmes forcément en latin. Après le souper, il fut question d'une cérémonie fort singulière, dont je n'ai pu découvrir l'origine ni le but. On apporta une espèce de gourdin ou férule, de laquelle il fallait que je reçusse paisiblement trois coups sur le dos. Comme le chanoine qui se disposait à me les appliquer, me paraissait très-vigoureux, j'opposai un peu de résistance à cette cérémonie, à laquelle je me résignai cependant, lorsqu'il m'eût promis d'user avec modération de ma complaisance. L'affaire faite, on me présenta l'*album*.

Le lendemain matin, je partis pour Neitra. C'est une ville considérable, agréablement située dans une fort belle plaine, et environnée d'un côté, de la rivière qui porte le même nom. Le palais épiscopal est dans l'intérieur de la forteresse. Les mar-

chés sont abondamment fournis, et parti- Hongrie.
culièrement en beaux fruits. Les coteaux des environs sont plantés de vignes, et produisent du vin fort passable. Je quittai Neitra le lendemain, et à travers un pays plat, bien cultivé en blés, j'arrivai à Freistadt, ville à marché, mais très-petite.

Après le dîner, je partis pour Tyrnan où j'arrivai en moins de trois heures. Le grand nombre des clochers et des tours annoncent de loin Tyrnan comme une ville considérable, et ces apparences ne sont point trompeuses. On peut classer Tyrnan parmi les principales villes du royaume : elle est bien et régulièrement bâtie, les rues sont d'une belle largeur, la profusion des églises et des couvens lui a fait donner le nom de la *petite Rome*. On n'évalue toutefois la population qu'à sept mille ames. Jusqu'au règne de Marie-Thérèse, Tyrnan fut le siége de l'université, qu'on a transférée à *Pest*, parce que cette ville est au centre du royaume.

Le lendemain après midi, je continuai ma route vers Presbourg; je traversai un pays plat, de terres à blé, et sur une fort belle route. On peut considérer Presbourg comme la capitale du royaume, car les Turcs se sont si souvent emparés de Bude, et en

Hongrie.

ont conservé si long-temps la possession; que Presbourg a été plus généralement le siége du gouvernement et le lieu d'assemblée pour les diètes et les cérémonies. Cette ville est bien bâtie, dans une belle situation, sur le bord du Danube, qui a dans cet endroit, cent vingt-cinq toises de largeur. On évalue le nombre des habitans à vingt-huit mille, dont un quart professe la religion luthérienne.

Son enceinte n'est guère que de deux mille toises, mais ses faubourgs sont assez étendus : la place publique est belle : elle est ornée de deux fontaines et de maisons aussi propres que les moyens des habitans ont pu le permettre. On n'y compte que trois églises, dont la principale est la collégiale de Saint-Martin où se fait le couronnement des rois de Hongrie. On garde la couronne sacrée, le manteau et l'épée de saint Etienne, ainsi que la croix apostolique qui lui fut envoyée par le pape, dans une des tours de la citadelle, depuis que les Turcs se sont emparés de Vissegrade. Sept grandes serrures ferment cette tour, dont les clefs sont gardées par autant de seigneurs, qui ne l'ouvrent que le jour du sacre.

Presbourg est environnée de fossés qui

ne sont ni assez larges ni assez profonds pour la mettre en état de défense. On lit sur une des portes cette inscription : *Omne regnum in se divisum desolabitur.* Elle aurait dû empêcher les troubles dont ce royaume a été désolé, et apprendre d'avance aux habitans les tristes suites de leurs divisions. Cette ville est la résidence du palatin du royaume qui, après le roi, est la première personne de l'état. Il doit être Hongrois de nation, et c'est à lui qu'est ordinairement confié le gouvernement de cette capitale. Les habitans, partie Hongrois, partie Allemands, y sont polis, hospitaliers, et vivent entre eux, quoique de cultes différens, avec beaucoup d'union.

Hongrie.

A peu de distance de la ville est la montagne de Konisberg, où les nouveaux rois, à chaque couronnement, vont à cheval, l'épée de saint Etienne à la main, et frappent l'air vers les quatre coins du monde, pour marquer qu'ils défendront le royaume contre tous ses ennemis. C'est ainsi que Marie-Thérèse commença ce règne glorieux, ce règne qui doit former une époque si brillante dans l'histoire des femmes célèbres. Elle a connu le malheur à l'entrée de sa carrière, et dans le cours de sa pros-

Hongrie.

périté, la fille de Charles VI a fait voir qu'elle était digne du rang suprême qu'on lui disputait. Dans l'une et l'autre fortune, cette princesse a montré à l'Europe la fermeté, le courage, les talens qui font les grands rois, et les vertus qui font aimer les bons princes. Il n'y a rien de si intéressant que le tableau de ses actes de bienfaisance, de ses règlemens, de ses institutions utiles, soit pour réformer les abus, simplifier la perception des impôts, établir l'ordre et la discipline parmi les troupes, soit pour animer l'agriculture, encourager les arts, favoriser le commerce, accroître la population et faire circuler l'abondance.

Après la mort de l'empereur Charles VI, le premier soin de l'archiduchesse Marie-Thérèse, sa fille aînée, fut de se concilier l'amitié des Hongrois. Elle se soumit de bonne grâce à prêter l'ancien serment, et cette complaisanee lui captiva les cœurs d'une nation fière, mais généreuse, le fléau de ses tyrans, et l'appui de ses souverains. Plus les aïeux de l'archiduchesse avaient témoigné d'éloignement à se soumettre au serment de leurs prédécesseurs, plus la démarche prudente de cette princesse la rendit chère aux Hongrois. Ce peuple, qui

vait fait des efforts incroyables et versé des lots de sang pour se soustraire à cette lomination, se présenta de lui-même au oug que la nouvelle reine voulut lui imposer : un instant d'affabilité que ses ancê-res ne connurent presque jamais, fit ou-lier deux cents ans de haines, de séditions et de guerres civiles. Les monarques autri-chiens avaient été haïs et redoutés, Marie-Thérèse fut chérie et adorée. Elle bannit cette étiquette et cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable. Hongrie.

On sait que cette princesse, attaquée par toutes les puissances de l'Europe, fut obli-gée d'abandonner sa capitale, emportant avec elle l'archiduc son fils, et de venir in-téresser en sa faveur ces braves Hongrois que la sévérité de ses aïeux avait rendus ennemis de sa maison, mais que sa douceur lui avait inviolablement attachés. La reine parut devant les ordres de l'état, tenant en-tre ses bras le jeune archiduc, âgé de quel-ques mois, et leur adressa ces paroles tou-chantes : *Abandonnée de mes amis, per-sécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai d'autre ressource que dans votre fidélité, dans vo-*

Hongrie. *tre courage et dans ma constance. Je mets en vos mains la fille et le fils de vos maîtres qui attendent de vous leur salut.* Les Palatins sont attendris, versent des larmes, tirent leurs sabres et s'écrient : *moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ*, mourons pour notre roi Marie-Thérèse. Cette princesse fit élire, en 1751, à la diète de Presbourg, l'archiduc Joseph, son fils aîné, pour son successeur au royaume.

CHAPITRE VI.

Transylvanie. — Sa description; ex-traite d'un manuscrit attribué au prince Ragotski. — Pays adjacens.

Hongrie.

)n a donné, sous le nom du prince Ragotski nt nous avons déjà parlé, un ouvrage in-ulé: *Testament politique et moral du ince Ragotski:* mais on doute avec rai-n qu'il en soit l'auteur. On lui attribue ssi une description manuscrite de la Tran-lvanie, avec des remarques sur la Bul-rie, la Valaquie, la Moldavie, qu'on dit re un des fruits de sa retraite. Je ne con-is, de tous ces pays, que ce que j'en ai dans cette relation; et ce que j'en ai lu, ne 'a donné aucun désir d'y voyager. Voici en bstance tout ce que renferme ce manuscrit: La Transylvanie, aujourd'hui annexée à Hongrie, était une portion de l'ancienne ıcie. Les Romains lui donnèrent le nom ı'elle porte, à cause de sa situation au-là des forêts qui la séparent de la Hongrie. ès lettres et les lois des Grecs s'y intro-

Hongrie.

duisirent et s'y conservèrent jusqu'à l'arrivée de Trajan, qui fit la conquête d'un pays que sa situation et ses défilés semblaient devoir rendre inaccessible.

De la domination des Romains, elle passa rapidement sous celle des Sarmates, des Goths, des Huns et des Hongrois : un gouverneur mécontent y attira les troupes ottomanes. Jean Corvin, surnommé Huniade, se signala contre les Turcs, et se rendit si redoutable à ces infidèles, que les mères, entendant crier leurs enfans n'avaient pas de moyen plus sûr pour les faire taire, que de les menacer de l'arrivée d'Huniade. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégée. Il avait gagné des batailles importantes contre les généraux d'Amurat. Mahomet pleura, dit-on, la perte de ce héros, qui mourut de ses blessures, et se crut malheureux de n'avoir plus de tête assez illustre dans l'univers, contre laquelle il pût tourner ses armes, et venger l'affront qu'il avait reçu à Belgrade. Le pape Callixte versa aussi des larmes, lorsqu'il apprit la mort de ce général, et tous les chrétiens en prirent le deuil.

Ce pays est administré au nom de l'empereur,

pereur, par des diètes qui s'assemblent à Herinan-Stadt ; un commissaire y préside de la part du prince et y expose solennellement ses ordres et ses demandes. On distingue en Transylvanie trois sortes de peuples, les Hongrois, les Saxons et les Sicules. On y voit aussi des Valaques et des Moldaves établis dans des villes écartées, uniquement appliqués aux soins des bestiaux. Toutes ces nations diffèrent par leurs lois, leur langue, leurs habillemens, leurs mœurs, leurs usages.

Hongrie.

Les Hongrois occupent la partie occidentale, qui a pour ville principale Claussembourg, située dans une plaine fertile, grande, commerçante et fort peuplée, parce que toutes les religions y sont également protégées. Torda ou Torembourg est une autre ville remarquable par ses salines, ses antiquités romaines, et surtout par l'histoire d'une femme, qui, ayant convaincu son mari d'adultère, obtint de la justice de lui couper la tête elle-même dans la place publique.

Les Saxons possèdent le territoire le plus étendu, le plus riche, le plus abondant en vins, en blé et en pâturages. Ce pays est arrosé par un grand nombre de rivières,

Hongrie. et contient des mines d'or et d'argent. La ville capitale de la province se nomme Seben, située sur la rivière de ce nom. Les Hongrois, les Sicules et les Valaques n'en peuvent occuper que les fauxbourgs : les seuls Saxons peuplent la cité, y ont un collége protestant et une bibliothèque. Cette ville est bien fortifiée, a son château sur une hauteur, comme c'est l'usage, et l'on y tient tous les ans une foire très-fréquentée.

Les Sicules habitent le voisinage de la Moldavie, et tiennent leurs assemblées à Neumarck, chef lieu de leur district : ils se croient tous de condition égale, et ne connaissent aucune distinction de noblesse et de roture. La distribution des dignités et des charges s'y fait par la voie du sort. Ces peuples descendent de ces anciens Scythes, qui ayant été chassés de la Pannonie, s'établirent dans ce pays, et changèrent de nom, pour éviter la fureur des nations qui cherchaient à les exterminer. Leurs mœurs sont encore très-grossières, et leur langage se rapproche de celui des Hongrois; mais la prononciation en est plus rude.

Les Valaques sont un reste des anciennes colonies romaines : la manière de vivre de cette nation est très-sauvage, leurs mœurs

Hongrie.

ès-brutes; ils sont privés de religion, d'arts de sciences : leurs enfans se baignent dès bas âge à l'air libre, dans de l'eau chaude, 1 hiver comme en été. Depuis huit ans isqu'à douze ou quatorze, ils sont em-loyés à la garde des troupeaux. Les jeunes lles sont instruites dans ce qui concerne ménage; elles dépouillent les coques de oie et la filent. Le blé de Turquie est ce ue ce peuple cultive le plus. Ils fabriquent de sorte d'eau-de-vie avec leurs fruits, qu'ils omment *ratié*, et qu'ils boivent abondam-ent. Leur nourriture est aussi simple que ur habillement : elle consiste le plus or-dinairement en une espèce de pain fait sans vain, et cuit entre les cendres chaudes, i'il nomment *malai*. Le surplus de leur urriture est très-peu de viande, du lait, i fromage, des haricots et quelques fruits. A l'égard de leur habillement, il varie aucoup entre eux : mais le plus commu-ment les hommes portent une espèce de ut-de-chausse de laine blanche, à la ma-ère des Hongrois; des souliers ou pan-uffles faits de peau de bœuf non travaillée, ie chemise ouverte sur la poitrine, à la anière française, et un justaucorps de ne blanche à manches longues, avec un

Hongrie.

bonnet fourré ou fait avec de la peau. Les femmes ont de longues chemises qui leur pendent jusqu'à la cheville des pieds, et une sorte de tablier devant et derrière, de couleur, lié par une ceinture, et elles mettent là-dessus une espèce de robe ou casaquin d'un gros drap, qui est toujours plus court que la chemise. La parure des filles consiste en pendans d'oreilles faits avec du similor, en pierres fausses et en perles; elles portent aussi différentes sortes de colliers : cet appareil fait qu'on entend une Valaque endimanchée d'aussi loin qu'on peut l'apercevoir. Ces filles se marient fort jeunes. Nulle part on ne voit une femme désœuvrée : qu'elles marchent ou non, on les voit toujours travailler. Elles apportent ordinairement sur la tête ce qu'elles vont vendre au marché : elles portent quelquefois un enfant sur leur tête, pendant qu'elles ont une quenouille à leur côté, avec laquelle elles filent tout le long du chemin. Ces femmes font elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin. A l'exception d'un carême qui leur prend à peu près la moitié de l'année, et que souvent ils observent si rigoureusement, qu'ils n'osent manger ni chair, ni poisson, ni œufs, ni lait; ils n'ont d'ai

leurs aucun autre devoir de religion. Ce carême leur est si sacré, que rien n'est capable de le leur faire modérer ni interrompre. Un voleur même de cette nation, pendant ses brigandages, l'observe très-scrupuleusement; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il dit que Dieu ne bénirait pas ses entreprises sans cela. Dans quelle affreuse barbarie ce peuple n'est-il pas plongé, et combien l'idée de la vertu est méconnue chez lui! Ils nomment *Popes* leurs prêtres. Mais ces Popes ne sont d'ailleurs distingués par rien des autres hommes: ils cultivent leurs champs et gardent leurs troupeaux.

Hongrie.

Les usages et les cérémonies de leur religion ont plus de rapport avec le judaïsme qu'avec la religion chrétienne. Jamais femme parmi eux, n'oserait tuer un animal, de quelqu'espèce qu'il soit.

Les nouvelles mariées sont voilées le jour de leurs noces. Elles sont obligées de donner un baiser à celui qui leur ôte ce voile; mais aussi elles acquièrent par là le droit d'exiger de lui un présent. Les enterremens sont ce qu'il y a de plus plaisant parmi eux. Ils transportent leurs morts avec des hurlemens effroyables: aussitôt que les Popes

[redacted] ont récité quelques prières, on les descend
Hongrie. dans la fosse. Pendant ce temps, les amis du mort et les personnes qui étaient de sa connaissance, poussent de grands cris, et lui demandent pourquoi il est mort. Après l'avoir arrangé dans sa tombe, on met sur sa tête une croix et une grande pierre, afin, disent-ils, qu'aucun vampire ne le vienne sucer. On parfume le tombeau et on y verse du vin à dessein de le purifier. Ils retournent à la maison, et font du pain avec de la farine de froment; on le mange dans l'intention de s'attirer la bienveillance de l'ame du défunt. On va crier sur le tombeau et l'arroser avec du vin pendant quelques jours. Quand un jeune homme meurt, on lui fait les plus grands honneurs : on place sur sa tombe une perche à laquelle la veuve a attaché une couronne de fleurs, un bout d'aile d'oiseau et un morceau de drap.

Le vol et l'adultère ne sont comptés pour rien parmi eux, et cependant, par une contradiction inconcevable, si une fille tombe dans quelque faute contre son honneur, elle est diffamée et regardée comme ayant commis un grand péché. Quant au meurtre, il ne peut être absous par leurs prêtres mêmes; il n'y a que Dieu, disent-ils, qui

le puisse. Toutes les choses qu'ils ne peuvent comprendre, ils les regardent comme des choses surnaturelles. Une éclipse de soleil est un combat de dragons chassés de l'enfer : dès qu'ils voient ce phénomène, ils font beaucoup de bruit et tirent continuellement des coups de fusil, pour empêcher, disent-ils, que ces dragons ne dévorent le soleil, et qu'on ne soit plongé dans une obscurité perpétuelle. Hongrie.

Jamais les Valaques n'oseraient se servir d'une broche de hêtre pour faire rôtir leur viande, à cause d'un feu rougeâtre qui circule dans cet arbre au printemps, et par la raison que les Turcs s'en servent pour empaler les chrétiens.

La Moldavie, qui confine à cette province, a son souverain particulier, qu'on nomme vaivode ou hospodar. Ce prince, grec de religion, est vassal du grand seigneur, lui paye un tribut et lui envoie tous les ans cinq cents chevaux et trois cents femmes pour hommage. Le sultan nomme les princes, qu'il a le pouvoir de révoquer quand il lui plaît. Il est vrai qu'il ne peut les choisir que parmi les chrétiens, ni toucher à la religion, ni donner le moindre emploi aux musulmans.

La Moldavie est arrosée par plusieurs rivières, dont la principale se nomme le Pruth. Ce nom rappelle la fameuse campagne de Pierre le Grand, qui fut sur le point de se rendre prisonnier aux Turcs, campés sur les bords de cette rivière. On sait avec quelle ardeur son épouse Catherine, en corrompant le grand visir, sut le tirer de ce mauvais pas. Quelques-uns ont voulu excuser ce ministre; mais le czar, lorsqu'il fit couronner cette princesse, dit expressément qu'elle lui avait été d'un grand secours à la bataille du Pruth, où son armée se trouvait réduite à vingt-deux mille hommes.

Jassy est la capitale de la Moldavie et le séjour de l'hospodar. Quoique d'une grandeur médiocre, sa situation et les ouvrages dont elle est munie, en font une place importante. *Sotzaba*, autre ville située dans la partie occidentale, est le siége du métropolitain grec, qui prend le titre d'exarque. Choczim appartient au grand seigneur, qui y entretient une forte garnison. Les Turcs la regardent comme le rempart de leur empire contre les attaques de la Russie.

Le mont *Hœmus*, si souvent célébré par les poètes, est situé dans cette contrée, et

se nomme *Argentaro*. On rapporte que Philippe de Macédoine ayant ouï dire que du haut de cette montagne on voyait les Alpes, monta sur son sommet; mais il ne put les apercevoir à cause des nuages. Hongrie.

Dans le Sangiacat de Silistrie, jadis habité par les Scythes, on découvre encore quelques restes de la ville de Tomi, aujourd'hui Tomisvar, près de la mer Noire, où le malheureux Ovide fut exilé et mourut.

Entre Silestrie et les embouchures du Danube, on trouve un peuple anciennement venu de la Tartarie asiatique, et dont on vante encore l'hospitalité. Lorsqu'un voyageur, de quelque pays, de quelque religion qu'il soit, arrive dans un village, les pères ou les mères de famille paraissent devant leur porte, invitent avec instance l'étranger à entrer chez eux, et le nourrissent lui et son cheval pendant trois jours, avec une générosité dont on voit ailleurs très-peu d'exemples. Ils arrangent une cabane uniquement destinée à cet usage, la garnissent de petits lits rangés autour du feu, et le voyageur peut s'en servir à sa commodité.

Voilà ce qu'offre de plus remarquable la relation manuscrite du prince Ragotski.

Hongrie.

Aucun de ces pays n'a excité ma curiosité, et j'ai borné mon voyage de Hongrie aux principales villes qui bordent le Danube, depuis Presbourg, jusqu'à Belgrade.

CHAPITRE VII.

Antipathie nationale pour les Autrichiens. — Constitution du royaume de Hongrie. — Situation des nobles, des citoyens, des paysans et du clergé. — Innovation de Joseph II. — Restauration de l'ancien systême.

J'AVAIS appris à Vienne que les Hongrois n'aimaient ni les Autrichiens ni leur gouvernement, et cette vérité me fut confirmé durant mon séjour en Hongrie. Hongrie.

D'anciennes animosités transmises dans l'opinion du père au fils, et entretenues par des *dictons* passés en proverbes, aident souvent à découvrir la première cause des antipathies nationales. On peut donc attribuer en partie l'aversion mutuelle, aux guerres fréquentes qui ont eu lieu entre les deux nations.

Telle est à cet égard depuis long-temps la situation de la Hongrie : sa couronne, autrefois élective, est devenue héréditaire dans la maison d'Autriche, dont le chef

Hongrie.

tient sa cour à Vienne. L'empereur visite rarement ses états de Hongrie : il en est résulté que, ne considérant plus leur pays comme un puissant royaume, mais comme une province de l'Autriche, les Hongrois supportent, avec répugnance, leur part des charges publiques, et que la cour de Vienne les regardant comme des sujets malveillans et inutiles à l'état, prend un très-faible intérêt à leur prospérité. Ces circonstances produisent un relâchement ou une faiblesse générale ; et avec un sol très-fertile, un climat chaud et près de huit millions d'habitans, la Hongrie ne figure parmi les nations de l'Europe que comme une province.

Quoique dans quelques parties de la monarchie autrichienne, l'usage d'assembler les diètes existe encore, c'est purement une affaire de forme ; elles ne sont point consultées pour les actes importans qui concernent les taxes et la législation : mais le droit inappréciable de faire leurs lois et d'imposer leurs taxes, a été maintenu par les Hongrois, et ils veillent attentivement sur les usurpations du cabinet de Vienne. Comment le gouvernement despotique de Joseph II n'aurait-il pas excité de fortes

réclamations chez cette nation, puisqu'il a ébranlé la fidélité de ses sujets, accoutumés à endurer le gouvernement arbitraire. Hongrie.

L'administration de ce prince bien intentionné ne fut, en totalité, qu'une suite de changemens et d'innovations dans le gouvernement de ses sujets qui n'avaient point de privilèges, et d'usurpations des droits de ceux qui en avaient; il détruisait, par un simple édit, les principes du gouvernement établi, le mode des taxes et de police générale, qu'il organisait ensuite à sa fantaisie. J'ai vu une liste des édits que Joseph II publia depuis le mois de janvier 1781, jusqu'en novembre 1783; c'est un peu moins de trois ans, et cette liste ne contenait pas moins de deux cent soixante-onze ordonnances. Ce prince, dont les vastes états héréditaires contiennent vingt-cinq millions d'habitans, avait ouvertement formé le projet d'asservir les peuples, qui diffèrent tous les uns des autres, par les lois, les préjugés, les priviléges, le langage et le degré de civilisation, à un gouvernement uniforme qui établirait partout les mêmes lois, les mêmes taxes et la même langue, qui ferait dispa-

Hongrie. raître tous les priviléges, et supporter également le fardeau des impositions.

Mais avant d'entrer dans le détail de ses innovations, qui produisirent tant de fermentation, il convient d'examiner la constitution du royaume, et d'observer l'esprit public; car ce n'est qu'à l'aide de l'esprit public qu'une constitution peut se maintenir.

Les Hongrois sont une race d'hommes braves, généreux et hardis. Dans son éloge de cette nation, Voltaire dit, une nation fière et généreuse, le fléau de ses tyrans, et l'appui de ses souverains.

Cet esprit leur a conservé quelques-uns des priviléges les plus précieux pour une nation, et a empêché, jusqu'à présent, que le gouvernement de leur monarque ne devînt totalement arbitraire. C'est encore une loi fondamentale de l'état, que chaque nouveau souverain fasse, en montant sur le trône, le serment de maintenir les priviléges de la nation. Ces droits ont toujours été considérés comme inaliénables; et dans le treizième siècle, le roi André II déclara, dans le diplome ou serment de son couronnement, que dans le cas où il les violerait, il permettait d'avance à ses sujets

Hong

de prendre les armes contre lui. Plusieurs de ses successeurs signèrent ce diplome, et c'est toujours du même qu'on fait usage, mais en protestant toutefois contre l'article qui encourage les sujets à la révolte. Un diplome du serment dont cet article a pu faire partie, doit être indubitablement très-favorable à la liberté de la nation.

Elle possède encore les deux plus importans privilèges dont on puisse jouir, de faire ses lois et d'imposer ses taxes. Le souverain n'a que le *veto* dans la législation ; elle nomme à la place de grand palatin ou de vice roi, un des quatre candidats présentés par le souverain.

Le pouvoir exécutif est entre les mains du roi. Le jour de son couronnement, avant de monter sur le trône, il paraît publiquement à cheval, tire son épée et frappe successivement dans la direction des quatre points, pour indiquer qu'il défendra le royaume contre ses ennemis, de quelque côté qu'ils viennent.

Mais qu'est-ce que la nation ? Qui sont ceux qui constituent le peuple ? Dans ce pays, comme dans d'autres, où la société est encore dans son enfance, la nation ne consiste que dans les deux grands corps

Hongrie.
aristocratiques de la noblesse et du clergé, et la portion utile et laborieuse de la société ; les citoyens et les paysans ont peu ou point de droit et d'influence dans les affaires publiques ; ce sont eux cependant qui supportent toutes les charges de l'état.

Jusqu'en 1785, tous les paysans de la Hongrie, attachés à la glèbe, ne pouvaient pas être considérés comme une partie intégrante de la nation, et les députés des villes libres étant regardés presque comme des usurpateurs ; c'était, et c'est encore le corps aristocratique qui balance le pouvoir du souverain. C'est de ce corps que, conformément à l'esprit public de la constitution hongroise, le roi doit convoquer une diète pour délibérer sur les affaires importantes. L'assemblée est composée des magnats, archevêques et évêques, des gouverneurs des comtés ou provinces, des abbés, prélats, députés des chapitres, des députés des provinces, et des députés des villes royales et libres. Les aînés de la haute noblesse, les archevêques et les évêques diocésains et titulaires ; les gouverneurs des provinces et les gardiens de la couronne forment la première table ou la chambre haute ; et la seconde table ou chambre basse est composée

posée des abbés, des prélats, des députés des chapitres, de deux ou trois députés de chacun des cinquante comtés qui constituent la totalité du royaume, avec un député de chacune des villes royales libres; si les membres de la chambre haute ne viennent pas en personne, leurs représentans siégent dans la chambre basse. Hongrie.

Quoique la diète soit composée de deux tables ou de deux chambres, elles ne forment cependant qu'un corps, et leurs suffrages sont pris ensemble. Il ne faut pas oublier que les députés des comtes, sont tous des députés de la noblesse; les villes sont aussi généralement représentées par des nobles; mais c'est leur propre faute.

La diète, au lieu d'être convoquée dans les grandes occasions, devrait tenir des assemblées périodiques; elles furent d'abord annuelles, on les rendit ensuite triennales, et cette loi est encore considérée comme la période constitutionnelle: mais les souverains et leurs ministres tâchent d'éviter cet embarras autant qu'il leur est possible; et depuis 1764 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, durant une révolution de vingt-cinq ans, la diète ne fut point convoquée;

aristocratiques de la noblesse et du clergé; et la portion utile et laborieuse de la société; les citoyens et les paysans ont peu ou point de droit et d'influence dans les affaires publiques; ce sont eux cependant qui supportent toutes les charges de l'état.

Hongrie.

Jusqu'en 1785, tous les paysans de la Hongrie, attachés à la glèbe, ne pouvaient pas être considérés comme une partie intégrante de la nation, et les députés des villes libres étant regardés presque comme des usurpateurs; c'était, et c'est encore le corps aristocratique qui balance le pouvoir du souverain. C'est de ce corps que, conformément à l'esprit public de la constitution hongroise, le roi doit convoquer une diète pour délibérer sur les affaires importantes. L'assemblée est composée des magnats, archevêques et évêques, des gouverneurs des comtés ou provinces, des abbés, prélats, députés des chapitres, des députés des provinces, et des députés des villes royales et libres. Les aînés de la haute noblesse, les archevêques et les évêques diocésains et titulaires; les gouverneurs des provinces et les gardiens de la couronne forment la première table ou la chambre haute; et la seconde table ou chambre basse est composée

posée des abbés, des prélats, des députés des chapitres, de deux ou trois députés de chacun des cinquante comtés qui constituent la totalité du royaume., avec un député de chacune des villes royales libres; si les membres de la chambre haute ne viennent pas en personne, leurs représentans siégent dans la chambre basse. Hongrie.

Quoique la diète soit composée de deux tables ou de deux chambres, elles ne forment cependant qu'un corps, et leurs suffrages sont pris ensemble. Il ne faut pas oublier que les députés des comtes, sont tous des députés de la noblesse; les villes sont aussi généralement représentées par des nobles; mais c'est leur propre faute.

La diète, au lieu d'être convoquée dans les grandes occasions, devrait tenir des assemblées périodiques; elles furent d'abord annuelles, on les rendit ensuite triennales, et cette loi est encore considérée comme la période constitutionnelle: mais les souverains et leurs ministres tâchent d'éviter cet embarras autant qu'il leur est possible; et depuis 1764 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, durant une révolution de vingt-cinq ans, la diète ne fut point convoquée;

Hongrie.

la session ou tenue d'une diète ne doit pas excéder la durée de deux mois.

La noblesse, composée de deux classes, les nobles titrés et les simples gentilshommes, jouit du privilége exclusif d'occuper tous les postes d'honneur, d'exercer tous les emplois publics. Les nobles sont en outre les propriétaires exclusifs de la totalité du sol ; et à l'exception des dépendances des villes libres, un paysan ou un bourgeois ne peut pas plus prétendre, à moins d'être provisoirement ennobli, à posséder un pouce de terre, qu'à obtenir la couronne. La personne des nobles est aussi inviolable, à l'exception de haute trahison, de meurtre, etc. On ne peut les arrêter qu'après les avoir jugés et condamnés légalement.

Mais les bourgeois sont particulièrement sous la sauve-garde du souverain qui s'en occupe beaucoup plus que des paysans; et comme ils ont leurs magistrats, en payant au gouvernement leur part des taxes, ils dépendent fort peu des nobles : il n'en est pas de même des paysans; leur sort est plus dur; ils vivent sur les terres et sous l'inspection immédiate des nobles, qui les vexent quelquefois cruellement, mais qui leur servent aussi quelquefois généreusement de protecteurs.

Les paysans hongrois sont un peu plus émancipés que leurs voisins de Pologne et de Prusse : il n'y est plus question de la servitude de la glèbe, et il est consolant de voir que la coutume a souvent devancé la loi qui fixe des bornes à la rapacité des seigneurs, en déterminant ce qu'ils ont droit d'exiger de leurs paysans. C'est ce qui arriva en Hongrie avant qu'on eût connaissance de l'*urbarium*, rédigé, en 1764, par l'impératrice Marie Thérèse. Quoique publié sans la participation des états, il n'en a pas moins été reçu comme loi. L'année 1764 doit être considérée dans l'histoire comme une époque d'amélioration du sort des paysans. Cette époque est remarquable non-seulement parce qu'elle détermina plus exactement les obligations ou devoirs réciproques du seigneur et de ses paysans, mais parce qu'elle annonce que ces derniers furent jugés dignes de la protection du gouvernement.

[redacted] Hongrie.

L'année 1785 présente encore une époque non moins favorable que celle de 1764, à la liberté des paysans. Rien ne pouvait être plus contraire aux vues de Joseph II, que cette dégradation des paysans dont il attendait toutes ses ressources dans le cas où il au-

Hongrie.

rait réussi dans l'exécution de son plan de réforme. La suppression de la servitude de la glèbe fut proclamée par le souverain en 1781, dans la Bohême et dans la Moravie; et en 1785, il l'étendit à la Hongrie. Quoique Joseph II ait été forcé peu de temps avant sa mort de rendre à la noblesse hongroise les anciens droits et priviléges qu'il avait détruits, et d'annuller ses propres actes, celui dont il s'agit ici ne fut point du nombre; il en fit une exception particulière.

Durant la vie de Marie Thérèse, Joseph avait visité plusieurs fois la Hongrie, et il n'ignorait pas à quels hommes il avait à faire. Il entreprit toutefois d'exécuter le plan de réforme qui devait presque inévitablement lui aliéner le cœur des plus puissans de ses sujets. Joseph connaissait sans doute trop bien les hommes pour espérer que la bonté de ses plans suffirait pour les faire adopter sans résistance: mais toute l'Europe était en paix, et il pouvait s'occuper exclusivement de son projet favori.

Sa première faute fut de se dispenser de la cérémonie de son couronnement. Quelqu'inutile qu'elle puisse paraître à d'autres

nations, les Hongrois ne la considèrent pas moins comme très-importante. On ne peut pas supposer que Joseph se dispensa de cette cérémonie pour insulter à la nation, mais on peut présumer qu'il voulut éviter de prononcer le serment de maintenir des droits et des priviléges qu'il se proposait de détruire. Hongrie.

En 1784, il se conduisit non moins inconstitutionnellement lorsqu'il fit transférer la couronne de Hongrie à Vienne. La vénération des Hongrois pour cette couronne l'avait mise sous la sauve-garde de toute la nation. L'endroit où on la conservait était fixé par la diète, et pour la déplacer, il fallait un décret de cette assemblée. La diète nommait ses gardiens, qui faisaient le serment de ne jamais la faire voir à qui que ce fût, sans ordre du souverain et des états, et de la défendre jusqu'à leur dernier soupir.

La première réforme frappa sur la division du royaume en comtés, qui avaient l'administration du gouvernement et de la police, présidée par des comtes, vicomtes, gouverneurs et autres officiers subalternes. Joseph forma, de la Hongrie, des cercles, à chacun desquels il attacha pour chef, un

Hongrie.

commissaire royal : cette innovation n'était point de petite importance ; elle enlevait à la noblesse un emploi honorable, héréditaire jusqu'alors dans un grand nombre de familles, et dont toute l'influence allait être désormais entre les mains du souverain.

Les ordonnances de Joseph II devinrent de plus en plus despotiques et arbitraires. Différens districts de la Hongrie ont un langage particulier, et dans les actes publics on s'y sert de la langue en usage. Joseph résolut d'établir un gouvernement uniforme dans toute l'étendue de ses vastes possessions, ordonna qu'après le terme de trois années, tous les actes publics seraient écrits en allemand, et que ceux qui occupaient les emplois publics seraient destitués à cette époque, s'ils n'étaient point en état, non-seulement de parler, mais d'écrire cette langue. Les Allemands ne forment en Hongrie, qu'une très-petite partie des habitans, et sont en général très-mal vus des Hongrois. Ces derniers regardèrent la nécessité d'apprendre l'allemand comme une tyrannie humiliante et insupportable. Cette ordonnance parut plus insupportable qu'une invasion des Turcs. En général, toutefois

dans les cantons cultivés de la Hongrie, les gens au-dessus du commun parlent presque tous allemand.

Hongrie.

Ces griefs furent encore aigris par quelques innovations dans la manière d'administrer la justice, mais ce fut la taxe sur les terres qui irrita violemment la noblesse. Elle n'avait frappé jusqu'alors que sur les terres qui étaient entre les mains de ceux qu'on nommait *plebs*, peuple. Mais la nouvelle taxe n'admettait aucune distinction entre les possesseurs ou propriétaires du sol. Toutes les terres, sans exception, devaient payer également en proportion de la fertilité et des avantages de la situation. Mais pour répartir cette taxe, il parut indispensable de faire un arpentage général de toutes les terres du royaume, et d'évaluer leurs qualités différentes. Joseph ordonna de commencer immédiatement ce cadastre, et de le continuer avec la plus grande diligence. Comme il n'y avait dans le pays qu'un très-petit nombre d'hommes en état d'exécuter cette opération, il fallut y employer des gens dont l'ignorance, jointe aux obstacles qu'opposaient secrètement ceux qui supportaient cette innovation avec impatience, occasionnèrent de

Hongrie.

très-fortes méprises, et en conséquence de très-fortes réclamations.

Durant le cours de ces réformes qui, en les supposant praticables, auraient dû être introduites avec beaucoup de circonspection, et dans des circonstances favorables, Joseph s'engagea très-imprudemment dans une guerre contre les Turcs.

On sait aussi que les commencemens de cette guerre ne furent pas heureux pour les armées autrichiennes, et que la disette des grains les fit beaucoup souffrir : quoique la Hongrie, considérée généralement comme le grenier de l'Autriche, ne fût pas alors aussi abondante en blé qu'à l'ordinaire, elle aurait pu cependant les tirer de leur détresse, si elle eût été plus satisfaite de son souverain : mais elle lui refusa son secours, et Joseph publia une ordonnance pour forcer les propriétaires qu'il avait dépouillés de leurs priviléges, de faire conduire dans ses magasins, des grains dont il fixa la quantité et les prix. Quelques propriétaires obéirent aux ordres de l'empereur, les autres s'y refusèrent. Dans les endroits où il y avait des troupes en quartier, on employa la force. On croira facilement que le ressentiment général ne fut pas calmé par ces circonstances.

La Hongrie eut aussi sa part des réformes régulières. Dès le commencement de son règne, Joseph mécontenta le clergé catholique par sa tolérance pour les protestans. Il s'empara de plusieurs églises, et les appliqua à des usages profanes, mais utiles; il supprima des monastères et des couvens; il introduisit un nouveau mode d'instruction dans les colléges; il mécontenta même les villes en supprimant une partie de leurs priviléges, et en les plaçant tous sous la juridiction des cercles. Hongrie.

Irrités de la violation de toutes les lois de leur pays, plusieurs comtés firent des représentations très-hardies, et Joseph ne put ignorer le mécontement de toute la Hongrie. Les fatigues de la première campagne contre les Turcs, avaient considérablement altéré la santé de Joseph; et en 1789, on s'attendait à voir bientôt terminer sa carrière. Tandis qu'il faisait la guerre aux Turcs, une armée prussienne menaçait les frontières de l'Autriche, et ses sujets du Brabant étaient en révolte ouverte. La Hongrie et le Tirol, les plus libres de ses états, étaient ceux qui se plaignaient le plus hautement. Mais la Bohême, la Moravie, la Ga-

[redacted] licie n'étaient pas moins mécontentes de son
Hongrie. gouvernement arbitraire. Le haut prix des denrées de première nécessité faisait jeter les hauts cris à la dernière classe, sur laquelle ce prince étendait particulièrement ses soins.

Le gouvernement de Joseph était incontestablement arbitraire : mais quoiqu'il ait employé de mauvaises mesures, personne ne peut, je crois, douter raisonnablement de la pureté de ses intentions. Après avoir médité jour et nuit, et si long-temps dans l'espoir de faire le bonheur de ses peuples, il dut lui paraître dur de n'entendre que des plaintes, et de ne voir que des mécontens. Si, avant de mourir, il eût du moins reçu quelques applaudissemens, pour récompense de son patriotisme, de ses peines et de sa philantropie, si ses sujets avaient témoigné quelque regret de sa perte : mais non, les plaintes devenaient de jour en jour plus bruyantes, et sur le bord de son tombeau il vit périr ses plus belles institutions. Il fut contraint de les détruire lui-même, et de faire ainsi une amende honorable à l'opinion publique et aux priviléges de l'aristocratie.

Le 4 février 1790, il publia la révocation

uivante; et le 20 de ce même mois, il fut otalement délivré des soins du gouvernement et des peines de ce monde. Hongrie.

« Comme nous avons pris la résolution « d'ouvrir la diète, que nous avons pro- « mise sur notre parole royale, le 18 dé- « cembre de l'an dernier, après le couron- « nement constitutionnel ordonné par le « second article de la diète de 1723, et « après avoir signé le diplôme, et comme « nous nous proposons d'assister à cette « diète en personne, nous avons jugé à « propos de la différer jusqu'à la paix, afin « qu'étant délivré des embarras de la guerre « et de l'indisposition corporelle qui épuise « nos forces, nous puissions nous livrer « entièrement aux affaires de ce royaume, « sur lesquelles la diète doit délibérer ; et « afin qu'en attendant cette époque encore « indéterminée, vous n'ayez point d'in- « quiétude, nous avons résolu de ne pas « la prolonger plus loin que l'année 1792. « En conséquence nous vous promettons, « sur notre parole royale, de convoquer « la diète dans le cours de l'année pro- « chaine, et qu'elle sera tenue conformé- « ment aux termes de la loi territoriale ; « et pour ne pas borner à ceci les preuves

Hongrie.

« de notre affection pour la nation hon-
« groise, pour qu'elle soit pleinement tran-
« quille et satisfaite durant l'intervalle qui
« précédera la convocation de la diète,
« nous avons résolu de rétablir dès le pre-
« mier du mois de mai de la présente an-
« née, l'administration de l'état et de la
« justice, telle que nous l'avons trouvée à
« notre avènement en 1780, après le dé-
« cès de notre mère l'impératrice et reine
« apostolique.

« Quoique nous ayons changé depuis ce
« temps quelques branches de l'adminis-
« tration publique, parce que ces change-
« mens nous paraissaient avantageux pour
« le royaume, et que nous espérions qu'ins-
« truits par l'expérience, vous y donneriez
« votre approbation; comme on nous a in-
« formé que vous préfériez l'ancienne ad-
« ministration, et que vous attachiez votre
« bonheur à sa conservation, nous nous
« rendons sans hésiter à vos désirs, car le
« bonheur des peuples confiés à nos soins,
« étant toujours le principal objet de nos
« efforts et de nos désirs, les moyens qui
« nous seront indiqués par le vœu général
« de la nation, obtiendront toujours notre
« préférence. En conséquence, nous décla-

« rons, par ces présentes, qu'aussitôt que « tous les comtés du royaume seront réta- « blis dans l'ancienne autorité qui leur « était confiée, et que les villes royales « libres, et que les districts libres auront « repris leur activité, tous les autres actes « publiés depuis le commencement de mon « règne, et qui peuvent paraître contraires « aux lois territoriales, seront révoqués et « considérés comme nuls. Mais pour évi- « ter la confusion qui pourrait en résulter « dans l'administration publique, nous vou- « lons que jusqu'au moment où l'on vous « notifiera plus spécialement ladite révo- « cation, pour laquelle nous avons déjà « donné les ordres nécessaires, rien ne se « fasse par autorité privée, et que vous « obéissiez aux présens gouverneurs des « comtés, en attendant que les autres gou- « verneurs soient réinstalés dans leurs « offices. Nous voulons aussi que notre « acte de tolérance, le réglement relatif « aux offices ecclésiastiques, et que nous « avons ordonné en faveur des paysans, « comme aussi ce qui concerne leur trai- « tement ou leur sujétion, soient mainte- « nus dans toute leur force, autant que « faire se pourra, en les conciliant avec

Hongrie.

Hongrie.

« les lois territoriales, parce qu'ils sont « fondés sur la saine raison, et que l'ad« ministration des affaires ecclésiastiques « nous appartient comme premier patron « de l'église, et que nous sommes con« vaincus que tous ceux qui ont réfléchi « mûrement, y ont déjà donné leur appro« bation. Enfin, pour que nos désirs soient « pleinement satisfaits, nous avons ordonné « de faire transférer immédiatement la « couronne de Hongrie, et autres orne« mens royaux dans notre palais d'Ossen, « où j'ai fait préparer un lieu convenable « pour les conserver conformément au « texte de la loi. Ces dispositions constitu« tionnelles sont un nouveau gage de notre « sincère affection pour la nation hongroise, « et vous pouvez compter que, puisque les « lois du royaume partagent l'autorité lé« gislative entre les princes et les états, « nous soutiendrons les droits des états, « et que nous remettrons toutes choses « entre les mains de notre successeur, « telles que nous les avons trouvées. En « conséquence, nous nous flattons que vous « suppléerez au besoin de l'état pour la « campagne prochaine, en fournissant les « grains nécessaires pour la subsistance des

« armées qui défendent le royaume, et des
« recrues, de la manière qui vous semblera — Hongrie.
« la plus convenable. «

C'est ainsi qu'un règne de neuf années, dont le commencement promettait de fournir une époque brillante dans l'histoire de l'Europe, en fut, en quelque sorte, effacé totalement. Il peut toutefois servir utilement de leçon à d'autres souverains, et leur apprendre qu'ils ne doivent pas se jouer de l'opinion et des vœux des peuples; qu'on ne gouverne pas une nation comme un domaine, et que les réglemens et les institutions les plus sages ne doivent être introduites ni arbitrairement ni avec précipitation. On nomme quelquefois un bon prince métaphoriquement le père de son peuple. Joseph gouverna ses états comme un bon père de famille. Il voulait faire le bonheur de ses enfans; il avait médité longtemps, et désirait qu'ils acceptassent docilement ses plans, afin de pouvoir, sans délai, en commencer l'exécution. Pezzel, son biographe, nous apprend que les ministres de ce prince lui ayant conseillé de conduire lentement ses réformes, il leur répondit: Lorsque j'entreprends une opération, j'en veux voir les effets le plus promptement

Hongrie.

possible. Lorsque je fis l'arrangement du *Praters* et d'*Augarten*, je n'employai point des jeunes piles, qui n'auraient donné de l'ombrage qu'à la génération suivante, mais des arbres qui pussent en fournir à moi et à mes contemporains.

Cette révocation ayant été considérée comme forcée, elle ne diminua ni la défiance de la nation, ni son ressentiment contre la maison d'Autriche; et pour le calmer, le successeur de Joseph fut obligé d'user de la plus grande circonspection. Lorsque la nouvelle de sa mort prochaine se répandit, le peuple eut, dans quelques endroits, la hardiesse de brûler ses édits au pied d'une potence.

Telle était la situation des choses à l'avènement de Léopold, et ce ne fut point sans inquiétude que le nouveau souverain alla prendre possession du trône de Hongrie, où une grande partie de la nation inclinait à se délivrer de la maison d'Autriche : en parlant des dispositions du royaume à cette époque, un auteur hongrois s'exprime de la manière suivante : Dieu ! quel lugubre et déplorable aspect cette terre avait présenté ! La rapine, le meurtre, le carnage et l'incendie l'auraient ravagée et détruit le

royaume,

royaume, si le tout-puissant ne s'était pas hâté de remettre les rênes du gouvernement entre les mains de Léopold, et de nous sauver d'une ruine qui paraissait inévitable.

Hongrie.

Le retour de leur couronne, le redressement de leurs griefs, et la restitution de leurs priviléges calmèrent le ressentiment des Hongrois; et la réputation de sagesse que le nouveau souverain avait acquise, le fit peu-à-peu totalement disparaître. Peu de mois après son avènement, Léopold convoqua la diète qui n'avait pas été assemblée depuis vingt-six ans, et régla les affaires les plus importantes.

CHAPITRE VIII.

Population, habitans, revenus, commerce, forces militaires de la Hongrie.

Hongrie.

Le comité que la diète de 1791 chargea de faire un dénombrement, évalue la population de la Hongrie, dans toute son étendue, mais indépendamment de la Transylvanie, a environ huit millions, ce qui fait, ajoutent les commissaires, mille sept cent soixante-dix-sept individus par mille carré d'Allemagne.

Les habitans tirent leur origine de différentes nations. Ce pays, qui est presque contigu avec celui d'où sortirent des effrayantes multitudes d'hommes qui se précipitèrent sur l'Europe durant quelques siècles avant l'ère chrétienne, doit avoir été une des premières victimes de ces terribles émigrations. C'est à ces émigrations qu'on doit attribuer en partie les différens peuples très-distincts qu'on y reconnaît encore aujourd'hui ; car les Hongrois qui semblent être de race asiatique, et probable-

ment descendus des Kalmouks, qui, plusieurs siècles avant cette époque, avaient désolé l'Europe, sous la conduite d'Attila, ne forment pas aujourd'hui un tiers des habitans de la Hongrie. Le siècle présent a vu s'établir des colonies allemandes; celles qui furent fondées par Marie-Thérèse, venaient en plus grande partie de la Suabe, de la Franconie et du Palatinat. Hongrie.

Ces différens peuples ne se mélangent point, ils vivent séparément. On trouve un canton totalement peuplé de Hongrois, et un autre habité par des Esclavoniens. Il en est de même des Allemands et des Valachiens. Il y a en outre des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Egyptiens répandus dans le royaume.

Sept à huit millions d'hommes fixés sur un sol fertile, devraient faire une sensation respectable dans la politique continentale. La Hongrie a eu ses jours de gloire où elle voyait les premières puissances de l'Europe solliciter son alliance. Dans le quatorzième siècle, sous le règne de Louis le Grand, de Hongrie, fort supérieur au Louis le Grand de la France, les états de ce prince s'étendaient depuis la mer Baltique jusqu'à la côte orientale de la mer Noire, et de là,

Hongrie. jusqu'à la mer Adriatique. Dans le siècle suivant, sous Mathieu I.er, la Hongrie ne se distingua pas moins par les armes et les arts. Il appela chez lui les plus habiles artistes d'Italie, et employa, dans différens pays, particulièrement en Italie, trois cents copistes, occupés à transcrire les meilleurs manuscrits, pour les placer dans sa bibliothèque. Les souverains de la Hongrie résidaient dans ce royaume, et Vienne était une de leurs possessions.

Je ne sais pas exactement quelles sont les ressources que le chef de la maison d'Autriche tire de ce royaume, mais elles sont très-certainement fort au-dessous de ce qu'elles pourraient être, s'il existait mutuellement plus de cordialité entre le prince et la nation. Les Hongrois ne veulent ni ne peuvent, en observant leurs lois, accorder aucune espèce de subsides, autrement que dans une diète, et le souverain a toujours de la répugnance à convoquer les états.

Le géographe hongrois Windesh a donné le tableau du revenu royal en 1780; il le porte à dix-neuf millions de florins, ou à peu près à trente-huit millions, argent de France. Le revenu de ce royaume forme

ussi environ un cinquième du revenu total de la maison d'Autriche; tandis que pour la population, la Hongrie est à-peu-près le tiers des états héréditaires de cette maison. Hongrie.
L'industrie du commerce y est encore très-faible. Les patriotes en accusent la cour de Vienne; il est vrai que ce cabinet, ne pouvant pas obtenir de la Hongrie, en hommes et en argent, les mêmes ressources qu'il tire de ses états qui ne possèdent point les mêmes privilèges, est peu disposé à favoriser son commerce, et particulièrement pour les objets qui produiraient une concurrence avec les autres provinces.

C'est incontestablement une des principales causes du défaut d'activité; mais tout le blâme ne peut pas tomber sur le gouvernement autrichien : comment pourrait-on espérer de voir fleurir l'agriculture, les manufactures et le commerce, dans un pays où les institutions politiques sont encore si faiblement perfectionnées. Mais les Hongrois rejettent ces observations et ne veulent point réfléchir que l'industrie nationale ne peut faire des progrès qu'en proportion de la civilisation de la société; qu'ils n'ont pas encore atteint le degré nécessaire, et qu'il dépend d'eux de le retarder en main-

Hongrie. « de notre affection pour la nation hon-
« groise, pour qu'elle soit pleinement tran-
« quille et satisfaite durant l'intervalle qui
« précédera la convocation de la diète,
« nous avons résolu de rétablir dès le pre-
« mier du mois de mai de la présente an-
« née, l'administration de l'état et de la
« justice, telle que nous l'avons trouvée à
« notre avènement en 1780, après le dé-
« cès de notre mère l'impératrice et reine
« apostolique.

« Quoique nous ayons changé depuis ce
« temps quelques branches de l'adminis-
« tration publique, parce que ces change-
« mens nous paraissaient avantageux pour
« le royaume, et que nous espérions qu'ins-
« truits par l'expérience, vous y donneriez
« votre approbation ; comme on nous a in-
« formé que vous préfériez l'ancienne ad-
« ministration, et que vous attachiez votre
« bonheur à sa conservation, nous nous
« rendons sans hésiter à vos désirs, car le
« bonheur des peuples confiés à nos soins,
« étant toujours le principal objet de nos
« efforts et de nos désirs, les moyens qui
« nous seront indiqués par le vœu général
« de la nation, obtiendront toujours notre
« préférence. En conséquence, nous décla-

agens dans les pays étrangers; mais toutes ces entreprises ont été infructueuses, et le blâme en est tombé, à l'ordinaire, sur le gouvernement autrichien. Hongrie.

C'était la noblesse qui jouissait autrefois dans toute l'Europe, du privilége exclusif de défendre sa patrie : cette institution subsiste encore constitutionellement dans la Hongrie. Sa noblesse a été toutefois très-rarement convoquée depuis l'établissement des armées permanentes.

Les forces militaires permanentes aujourd'hui dans ce royaume sont :

Neuf régimens d'infanterie, chacun de trois mille hommes, ...	27,000
Treize régimens de milices des frontières, de quatre mille hommes,	52,000
Sept régimens de hussards, de douze cents hommes chaque	8,400
TOTAL	87,400

Depuis qu'en étendant leurs conquêtes, les Turcs sont devenus les voisins des Hongrois, ceux-ci, en servant de bornes aux Ottomans dans cette partie du monde, sont devenus leurs ennemis naturels. Il en est résulté des hostilités presque continuelles

entre ces deux peuples ; et pour prévenir les incursions des féroces sectateurs de Mahomet, les Hongrois ont senti qu'il était nécessaire d'être toujours prêts à repousser leurs invasions. En conséquence, dans les mêmes vues qui présidèrent jadis à l'institution du gouvernement féodal, ils établirent sur leurs frontières limitrophes de la Turquie, un gouvernement de la même espèce. Il paraît que cette institution est du seizième siècle.

Hongrie.

Le district que les Hongrois nomment *Frontières militaires*, commence à la pointe la plus occidentale de la Dalmatie, vers la mer Adriatique, et traverse la Croatie, l'Esclavonie, le Bannat de Temeswar et la Transylvanie. Il n'y a pas plus d'un siècle que les Turcs étaient les paisibles possesseurs de la capitale de la Hongrie. Ils s'y maintinrent durant cent cinquante années.

Le long circuit qui environne la Hongrie au sud et à l'orient, a environ quatre cent mille habitans, dont la cinquième partie est militaire. Il est partagé en cinq grandes divisions sous-divisées en districts enrégimentés, et ceux-ci en compagnies. Ce gouvernement étant totalement militaire,

il n'y a point de magistrats civils, tout est entre les mains des commandans de la force armée. Chacune des grandes divisions est, ou était au moins, durant le règne de Marie-Thérèse, sous la surveillance d'un brigadier qui avait des hommes de loi pour conseils. Hongrie.

Sur les frontières militaires, il n'y a point de noblesse; le roi est le seul possesseur du sol, et il l'a morcellé en parcelles qu'il concède comme des fiefs, à condition que le possesseur remplira tous les devoirs du service militaire.

Chaque petite portion de terre a environ cent vingt toises de longueur sur quatre-vingt de largeur; et pour former le fief d'un soldat d'infanterie, il faut huit de ces portions, lorsque la terre est de bonne qualité; dix, si elle est médiocre; et douze, si elle est de qualité inférieure.

Le possesseur d'un fief est tenu de consacrer ses fils au service militaire, à l'exception de l'aîné qui doit s'occuper des soins de la ferme: si le père est fort âgé, il peut encore garder avec lui le plus jeune de ses fils.

Hongrie.

Le service des officiers n'est point payé en fiefs comme celui des soldats : ils reçoivent leur solde comme ceux des troupes réglées, et en outre, des gratifications : au moyen de quoi ils ne forment point une classe de grands feudataires ; et c'est en cela que cette institution diffère principalement des anciens gouvernemens féodaux.

CHAPITRE IX.

Notions générales sur l'histoire de la Hongrie. — Amour des Hongrois pour la liberté. — Forme de leur gouvernement primitif. — S'opposent pendant long-temps à la maison d'Autriche. — Leur trône devient héréditaire. — Générosité de ce peuple envers Marie-Thérèse.

DANS les pays où les Hongrois s'établirent, ils se trouvèrent moins éloignés de leur première origine, que les autres peuplades parties de la Scythie pour se répandre dans le reste de l'Europe. Ils avaient derrière eux des nations dont la vie était peu différente de celle des Scythes. Aussi conservèrent-ils, dans leur manière de vivre et dans celle de se gouverner, sinon, toute l'indépendance d'un peuple pasteur, au moins toute celle dont pouvait être susceptible un peuple qui commençait à être civilisé. Hongrie.

Soit par habitude, soit par amour de l'indépendance, les Hongrois avaient long-temps vécu sous le simple commandement

Hongrie. des chefs de leurs armées ; ils ne connaissaient d'autre pouvoir et d'autre état que celui des armes. Il n'y avait point chez eux d'autre noblesse ; le mot de *militantes*, était synonyme de celui de *noble*. Il s'appliquait indifféremment à tous ceux qui servaient la patrie, et ceux-là seuls composaient réellement la nation. Le nom de leur premier roi, saint Etienne, consigné dans les fastes de l'église, ne l'est pas moins dans ceux de la Hongrie. A en juger par sa conduite, par les sages leçons qu'il donnait à son fils, et par les lois dont il enrichissait la Hongrie, il semblerait avoir prévu tous les maux qu'entraînerait l'élection des rois. Ce fut lui qui régla que les nobles seraient membres de la couronne; que par l'union essentielle entre le roi et la noblesse, le pouvoir du chef viendrait des membres qui l'élisent ; que l'autorité souveraine s'exercerait par le chef, du consentement et avec la participation des nobles ; qu'eux seuls, avec les députés des villes libres, composeraient les états, éliraient le roi, et feraient le choix d'un palatin (premier officier de la couronne), destiné à être médiateur entre le roi et son peuple.

Dès la mort de saint Etienne, les Hongrois purent juger combien le choix d'un roi leur occasionnerait de troubles. Ce peuple si fier, si jaloux de son indépendance, choisit ou fut, par l'empereur Henri II, obligé de choisir un étranger pour porter la couronne. Alors commencèrent en Hongrie, ces dépositions de leurs rois, cette rivalité d'élections, ces discordes civiles que l'on rencontre si souvent dans son histoire. Mais de temps-en-temps il s'élevait des princes dont la sagesse attachait de plus en plus les Hongrois à leur gouvernement, et cherchait, par les meilleures lois, à assurer le bonheur et la liberté de la nation. De ce nombre, fut saint Ladislas; la première partie de son règne fut consacrée à repousser les Tartares, dont le voisinage devenait de plus en plus inquiétant pour la Hongrie, à lui assujettir la Croatie, la Bulgarie, la Dalmatie, la Servie et d'autres provinces qui pouvaient lui servir de boulevard. Le reste de son règne fut consacré à tous les soins de l'administration la plus réglée et la plus active. Mais le souverain dont la Hongrie se glorifie le plus, celui dont la mémoire lui inspire le plus de reconnaissance et de vénération,

Hongrie.

Hongrie. est André II. Ce prince paraissait né pour le maintien ou le rétablissement des lois; il reprit toutes celles qui avaient été établies par saint Etienne, ou même observées avant lui; il y en joignit d'autres que les changemens des temps avaient amenées, et du tout il composa ce décret célèbre de 1222, monument authentique de son amour pour ses peuples, véritable droit public des Hongrois, et qu'ils appellent leur bulle d'or. André y explique la nature du gouvernement établi par les coutumes et les capitulations; il renouvelle les franchises, priviléges, immunités de cette portion de la nation appelée *militantes* ou *servientes patriæ*, et enfin il termine par le fameux serment qui a été celui de tous ses successeurs jusqu'à Joseph I.er, et par lequel le souverain reconnaît dans les Hongrois l'entière liberté de s'opposer à toute infraction de ce décret, qui fut remis entre les mains du palatin, comme le précieux dépôt des intérêts de la nation, afin, est-il dit, qu'*ayant toujours cet écrit devant les yeux, il ne s'écarte pas de son devoir, ni ne consente que les rois s'écartent du leur.*

D'après le caractère franc et loyal de la

nation hongroise, d'après son attachement pour ses rois, elle eût vécu heureuse sous des lois aussi sages, si l'espérance d'une couronne éligible n'eût pas souvent attiré chez elle les intrigues et la corruption des étrangers. Cette coutume de l'éligibilité flatte l'indépendance d'une nation, et peut ne pas avoir de grands inconvéniens pour elle, tant qu'elle a peu de relations avec les puissances qui l'entourent. Alors elle n'est exposée qu'à l'ambition de quelques-uns de ses membres. Il peut en résulter quelque dissention momentanée dans l'état; mais l'état peut toujours subsister, parce que chacun des concurrens régnicoles a intérêt à le conserver; et que, d'ailleurs, s'il laissait entrevoir une autre intention, il perdrait à l'instant tout son crédit. Mais dès qu'un voisin puissant et jaloux peut influer sur l'élection, ou dès qu'il peut la faire faire en sa faveur, alors tout est changé. Dans le premier cas, ce ne sera plus tel ou tel concurrent qu'il cherchera à faire nommer; ce sera celui dont le caractère et l'incapacité seront les plus nuisibles à la patrie, et pourront le plus faire espérer la naissance ou la continuité des troubles. Dans le second cas, ne pouvant se dissimuler ce qu'a été son

Hongrie.

Hongrie.

élection, ce que sera celle de son successeur, il est difficile qu'il regarde ce peuple comme le sien, et qu'il se croye le chef de cette famille.

Les Hongrois l'éprouvèrent, malgré la sagesse des choix qu'ils firent souvent. Dès la fin du treizième siècle, ils avaient déjà eu des démêlés avec Albert, duc d'Autriche et fils de Rodolphe; et ce fut alors que commença, entre l'Autriche et la Hongrie, cette jalouse antipathie qui a fait répandre tant de sang. C'est à Albert II, gendre de Sigismond, que l'on peut rapporter l'établissement de la maison d'Autriche en Hongrie. Il y eut néanmoins encore quelques intervalles, pendant lesquels la couronne passa sur d'autres têtes. Ce fut là l'époque du règne brillant du célèbre Mathias Corvin. Sa mort ramena les troubles dont on avait déjà vu tant d'exemples.

Cependant, les Turcs avaient commencé à paraître dans les provinces voisines de la Hongrie. La Transylvanie, surtout, devenait le théâtre de leurs incursions. La Hongrie eût dû sentir dès-lors que se trouvant entre deux puissances dont les forces augmentaient tous les jours, elle allait être

exposée

posée non-seulement à leurs coups, mais leurs intrigues. En vain les Hongrois Hongrie. oyaient-ils alors se mettre à l'abri de urs lois, et les faisaient-ils, dans ce desin, compiler et rédiger en forme; c'était possibilité de les exécuter qui leur manait de plus en plus. Le recueil de ces is, intitulé: *Ouvrag tripartie*, est réelleent très-satisfaisant dans la théorie. Tout tient aux grands principes de la société. out s'y rapporte aux trois devoirs de omme; tout annoncerait que le peuple ui possédait ce recueil devait offrir un modèle de gouvernement sage, s'il n'était pas en plus facile de faire des lois, que de s faire observer, s'il n'était pas d'une vété démontrée, par des siècles d'expérience, ue les lois politiques d'une grande nation peuvent jamais être absolues, qu'elles oivent être toujours relatives aux circonsnces dans lesquelles cette nation se trouve; sa position vis-à-vis des autres peuples, et celles de ces autres peuples vis-à-vis d'elle. a maison d'Autriche suivait, avec l'appliition la plus constante et la plus rigoueuse, la marche de ces circonstances, le angement de toutes ces relations; elle vait son but dont elle ne s'écartait jamais;

Hongrie.

elle ne faisait point un pas au hazard; elle devait avoir un grand avantage contre les secousses inégales que donnait à la nation hongroise, d'un côté le souvenir et le regret de ses anciennes libertés; de l'autre, l'approche de la puissance ottomane; et dans son sein, toutes les intrigues, toutes les factions, toutes les discordes dont les étrangers y répandaient les étincelles et y attisaient le feu.

Les armes de Soliman II, un des plus grands princes qui ait paru sur le trône de Constantinople, la terreur qu'elles avaient inspirée, la politique avec laquelle ce prince préparait ses projets ou en assurait le succès; la terrible bataille de Mohaez, l'élection d'un roi Transylvain, en concurrence avec le roi Ferdinand. Le partage du royaume, fait entre ces deux princes, sous la garantie, ou du moins sous l'inspection de Soliman, commencent les grands débats qui ont existés si long-temps entre la maison d'Autriche et la Hongrie. C'est surtout en comparant tout ce qui se passa alors chez les Hongrois, avec les lois auxquelles ils voulaient toujours se reporter, que l'on pourra se faire une idée des obstacles que l'Autriche eut à vaincre pour établir en Au-

triche sa domination héréditaire. C'est un des morceaux les plus instructifs qu'on puisse lire, pour se convaincre que toutes les fois qu'un peuple lutte contre les convenances et la nécessité, il lutte contre son propre intérêt. Si la politique de Vienne et de Constantinople se fût accordée à voir, ce qui peut-être était véritablement leur avantage, qu'il ne fallait point multiplier les points de contact, et qu'il valait mieux laisser un intervalle qui les séparât ; alors la Hongrie, devenue le mur de séparation entre l'Autriche et la Turquie, les trouvait mutuellement intéressées à sa conservation. Alors étant vis-à-vis de ces deux puissances, dans une indépendance politique, elle aurait pu jouir au-dedans de son indépendance civile. Les guerres sanglantes auxquelles a donné lieu le voisinage de la Turquie et de l'Autriche ; les dangers auxquels la capitale de ce duché a été plusieurs fois exposée ; le nouveau voisinage que cette puissance vient d'acquérir en devenant, dans une immense étendue de pays, limitrophe de la Russie, peut faire douter s'il ne serait pas plus utile pour elle d'avoir un intermédiaire qui la séparât de ses deux voisins. Mais quand même elle aurait fait alors ce calcul, ce

Hongrie.

Hongrie. n'eût pas été celui de Constantinople. Cette puissance, riche des superbes pays qu'elle avait conquis, forte de l'aveugle soumission de ses soldats qu'elle pouvait rassembler d'un mot ou d'un geste, pour opposer à des troupes dont la réunion était toujours plus lente, dont la discipline n'était pas aussi rigoureuse, dont la diversité affaiblissait les mouvemens; cette puissance, dis-je, paraissait toujours soutenue par l'audacieux génie du célèbre imposteur qui l'avait fondée. Combattre et vaincre, c'était-là sa première politique, et la facilité des conquêtes qu'elle avait faites jusqu'alors, lui laissait peu de doutes sur celles qu'elle projetait encore.

C'était donc un point de vue que devait observer sans cesse cette maison d'Autriche, mal assise encore sur un trône que son ambition nommait patrimonial, et que les lois proclamaient électif : c'était une force contre laquelle il fallait se défendre toujours ou se préparer à la défense; et les efforts qu'elle était obligée d'employer contre cette force, étaient autant de diminué sur ceux qu'elle aurait pu diriger contre l'empire, la France ou l'Italie. Si l'on joint à cela les difficultés interminables qu'elle éprouvait

pour se rendre héréditaire en Hongrie; les menaces, les troubles, les moyens de tout genre auxquels il fallait avoir recours sous peine de dériver de la ligne que l'on s'était tracée, et de perdre le fruit de ce qu'on avait déjà fait; on verra que les obstacles qu'elle rencontrait sans cesse de ce côté, devaient souvent arrêter ce qu'elle eût voulu faire d'un autre. La couronne de Hongrie est aujourd'hui héréditairement affermie dans la maison de Lorraine, qui a remplacé celle d'Autriche. Ce fut l'ouvrage de quelques mots de l'héroïque Marie-Thérèse. Ainsi il ne peut plus être question de toutes ces prétentions soutenues au prix de tant de sang, et enfin abandonnées. On sait comment ces braves Hongrois, fiers d'être les seuls et derniers appuis de celle dont les ancêtres leur avaient fait tant de mal, s'honorèrent à jamais aux yeux de la postérité, par un oubli généreux du passé, et un sublime abandon pour l'avenir.

Hongrie.

C'est de ce moment, c'est de Marie-Therèse, qu'aux yeux de la justice date réellement la réciproque reconnaissance des droits des Hongrois et de leurs souverains. Il ne peut y avoir de plus belle charte, ni pour une nation, ni pour un monarque. Malheur

Hongrie.

à l'un ou à l'autre, s'ils osaient fouiller dans le tombeau de tant de victimes, pour y rechercher quelques traces d'anciennes prétentions et d'anciennes vengeances. L'histoire seule a le droit de soulever de temps en temps le voile des siècles antérieurs, de troubler la cendre des générations passées, de les interroger sur leurs erreurs, leurs crimes, leurs malheurs, pour montrer à leurs descendans combien ils doivent craindre de s'aveugler sur leurs vrais intérêts, et pour les presser de mettre au moins à profit les fautes de ceux qui les ont précédés.

Voyage de l'Istrie et de la Dalmatie, fait en 1782.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Venise. — Débarquement à Rovigno. — Arrivée à Pola, de là à Trieste. — Description de cette ville. — Beauté des forêts de l'Istrie.

Le citoyen C.*** se trouvant à Venise en 1782, résolut de visiter les différentes places de ces parages, riches encore des monumens que les Romains y laissèrent, et de rendre un service à l'archéologie, en transmettant à l'Europe des vues fidèles et relevées avec un soin scrupuleux. Il fit part de son projet à quelques Français et à quelques Milanais de sa connaissance, qui résolurent à l'accompagner. Istrie.

Ils frétèrent donc une petite Felouque, qu'ils munirent de provisions nécessaires. Le 27 mai ils s'embarquèrent à la Piazetta, et servis par un vent favorable, ils traversèrent, pendant le reste du jour, et pen-

[redacted] dant la nuit, le golfe de Venise; le lendemain, à la pointe du jour, ils reconnurent les côtes de l'Istrie, et le soir ils entrèrent dans le port de Trevigno ou Rovigno, jolie ville située sur un rocher, dans une presqu'île, sur la côte occidentale de l'Istrie. Cette ville, bien bâtie, contient à-peu-près dix mille habitans. La cathédrale, vaste et d'un beau gothique, se présente majestueusement dans la partie la plus élevée de la ville. Ce monument est surtout remarquable par la hauteur et la beauté de son clocher, qui paraît avoir été construit sur les mêmes dessins que celui de saint Marc de Venise.

Istrie.

Le citoyen C.*** et ses compagnons ne s'arrêtèrent que quelques heures à Rovigno, et se rembarquèrent pour gagner Pola, en longeant les côtes de l'Istrie. En général, le sol ardent et inculte donne un aspect sauvage à ces côtes. Elles sont bordées et couvertes de petites îles qui rendent la navigation assez dangereuse pour les bâtimens qui s'y trouvent engagés. Toutes ces îles sont désertes. Les approches de Pola s'annoncent par des écueils et des pointes de rochers qui couvrent entièrement la rade dans le fonds de laquelle se trouve cette

ville. Cette rade est spacieuse et commode. En y entrant, l'œil est vivement surpris par le spectacle imposant d'un magnifique amphithéâtre, l'un des plus entiers et des plus beaux monumens que l'antiquité nous ait laissés. La majesté de cette masse colossale, l'aimable verdure des coteaux dont il semble couronné, le calme de l'onde qui baigne presque ses murailles, la vénération religieuse que la main des siècles imprime sur des murs qui ont résisté aux efforts des âges, tout porte dans l'ame, à cet aspect imprévu, un sentiment délicieux, dont il est difficile de se rendre compte, et qui invite tout-à-la-fois à la méditation et à une douce mélancolie.

Istrie.

Nos voyageurs entrèrent dans le port, et, avant qu'il leur fût permis de mettre pied à terre, ils furent conduits au bureau de santé, afin que l'on s'assurât par l'examen de leurs papiers, qu'ils ne venaient point du Levant. Il paraît certain que Pola tenait déjà un rang recommandable parmi les villes de ces contrées, lorsque les Romains en firent la conquête, puisqu'ils en jugèrent les habitans dignes du titre de citoyens romains et du droit de cité, faveur qu'ils n'accordaient pas indifféremment.

Istrie.

Cette ville si florissante a vu sa splendeur s'éclipser avec la gloire de ses appuis. A peine reste-t-il aujourd'hui six à sept cents habitans épars dans les murs d'une ville près de laquelle on admire encore un amphithéâtre capable de contenir quelques milliers de spectateurs. Elle n'a pour unique défense qu'une mauvaise citadelle à quatre bastions, commencée par les Vénitiens, et qu'ils ont laissée imparfaite. Un foible détachement de quinze à vingt hommes était l'unique garnison qu'ils y entretenaient.

Les murailles de l'amphithéâtre sont encore entières, sa forme est semblable à celle de tous les monumens de ce genre. Il a trois étages, dont chacun est percé de soixante-douze arcades, en tout deux cent seize. Il ne reste que la cage de cet édifice, que quatre contre-forts placés aux quatre angles d'un carré supposé, distinguent des autres édifices pareils, en le faisant sortir du style qui leur est propre. Une partie des gradins a dû être taillée dans le roc même. L'autre partie était en bois. Selon toute apparence, ils auront été enlevés ou brûlés; ou peut-être vermoulus par le temps, seront-ils tombés en poussière à la place qu'ils occupaient.

Ce fut donc là l'antique séjour des jeux et des plaisirs ; aujourd'hui, c'est l'asile du silence et de la mélancolie. Que de réflexions quand on y pénètre ! qu'elle est éloquente, la solitude dont on marche entouré ! Tout a disparu, et de ce monde de l'antiquité, il ne reste rien que des pierres. Ambitieux, errez parmi les ruines, elles vous prédiront le sort de vos tombeaux ! Istrie.

Cet amphithéâtre n'est pas la seule antiquité de Pola. Cette ville possède un temple dédié à Rome et à Auguste, ainsi que le prouve l'inscription que l'on voit encore sur la façade de ce temple. Cette espèce d'association divine entre Auguste et Rome se retrouve ailleurs, et ne pourrait étonner que ceux à qui l'histoire ne serait point familière.

L'architecture de ce temple du plus beau temps et du meilleur style, est de l'ordre corinthien. Quatre colonnes soutiennent le fronton et forment, avec deux colonnes latérales, un portique ouvert qui précède l'intérieur du temple. C'est à la façade du portique, que se trouve l'inscription : elle est encore très-lisible, et l'on aperçoit des vestiges du perron qui, selon toute apparence, a dû exister pour monter au portique. Le peuple de cette ville veut que ce

temple ait servi au culte de Pallas; mais l'inscription seule suffit pour démentir cette erreur populaire.

Istrie.

L'église de Pola que, suivant l'usage italien, on appelle le Dôme, occupe, selon toute apparence, la place de quelque temple antique. On trouve à chaque pas, dans ses environs, des débris de colonnes, de chapiteaux, des frises, des socles, des tombeaux et des inscriptions.

C.*** et ses compagnons se rembarquèrent, et retournant sur leurs pas, ils repassèrent devant Rovigno, où ils ne s'arrêtèrent qu'un moment, long-temps contrariés par le vent que dans la méditerranée on appelle *Sirocco*. Lorsqu'il vint à cesser, ils se trouvèrent en plein calme en face de la petite ville de Pirano. Elle est bâtie sur une presqu'île formée par le golfe Lagone et celui de Trieste. L'aspect en est très-pittoresque; une assez longue façade de maisons, élégamment bâties, borde la plage que baignent les flots de la mer; tandis que sur un monticule placé presqu'au centre de la ville, se dessine avec assez de majesté l'église accompagnée d'une tour ou d'un clocher fort élevé, qui se termine en flèche, et qui est détaché du corps de l'édifice.

Un grand cordon de montagnes arides et d'un teint grisâtre termine l'horizon, et par leur âpreté, prêtent plus de fraîcheur encore aux plans du devant. Istrie.

Le vent s'étant élevé, nos voyageurs continuèrent leur route et vinrent débarquer à Capo-Distria. Cette ville est une des plus considérables de la partie de l'Istrie, ci-devant Vénitienne. Elle repose sur une île que l'on a jointe à la Terre Ferme par une chaussée d'un demi-mille de long. Malgré son peu d'étendue, on y compte quarante églises ou chapelles, non compris la cathédrale, et elle a trente couvens. Ses salines et ses vins forment la branche la plus considérable de son commerce. L'air qu'on y respire, sans être très-sain, est cependant moins dangereux que celui des autres villes maritimes de l'Istrie.

L'impatience que nos voyageurs éprouvèrent d'arriver à Trieste, ne leur permit pas de faire un long séjour à Capo-Distria, et quoique la traversée de l'une à l'autre soit peu considérable, le calme, ou la bonace, comme disent les marins de ces parages, les retint long-temps, et ils ne purent entrer dans le port de Trieste qu'à deux heures du matin, le premier de juillet. Le

Istrie.

citoyen C.*** se rendit, en arrivant, chez le baron de Pilloni, lieutenant-général de police; il lui remit les lettres de recommandation qu'il avait pour lui, et par lesquelles il était invité à lui procurer toutes les facilités pour pouvoir dessiner dans le port, sans être inquiété. Ce magistrat lui fit l'accueil le plus distingué; et depuis ce moment, il ne cessa de lui prodiguer les égards et les politesses qu'un homme instruit accorde avec tant de plaisir aux artistes.

Ce fut à Trieste que les premiers compagnons de C.*** le quittèrent. Leurs affaires les rappelaient à Venise; mais lui, toujours convaincu de l'utilité dont il pourrait être aux arts, en visitant la Dalmatie, il chercha à se procurer une société nouvelle, et la trouva facilement, et après trois jours de repos à terre, il se rembarqua. Mais pour ne point revenir deux fois inutilement sur la même matière, nous allons rendre compte ici des observations dont notre voyageur ne s'occupa que dans la suite.

La maison d'Autriche possédait une partie de l'Istrie, tandis que la république de Venise tenait sous sa puissance la majeure partie de la côte maritime. Trieste est la ville la plus considérable de cette partie

autrichienne, que l'on appelle plus particulièrement le *Littoral*. Elle s'élève en amphithéâtre sur la croupe d'une montagne dont la mer baigne le pied. Une citadelle a été construite au sommet de cette montagne, et par sa position commande ainsi toute la cité, divisée en haute et basse ville.

Istrie.

Trieste, située au fond du golfe qui porte son nom, ne fut long-temps qu'une simple rade. La cour de Vienne, au nombre des vœux que sa politique forma constamment pour son agrandissement, plaça toujours celui d'être comptée pour quelque chose parmi les puissances maritimes, et de posséder, en conséquence, un port militaire. L'impératrice Marie-Thérèse, embrassant encore, avec plus de chaleur, un projet dont ses prédécesseurs n'avaient fait que pressentir l'utilité sans le mettre à exécution, résolut de tirer parti de la situation favorable de Trieste, et d'en faire une place importante où les avantages du commerce se trouvassent réunis à ceux d'une marine impériale. Dès 1750, les plans furent arrêtés et les travaux commencés : l'on choisit les emplacemens convenables à la construction des vaisseaux, et l'on y établit des chan-

Istrie. tiers. On jeta les fondemens des magasins nécessaires aux agrès, aux vivres et aux approvisionnemens. Enfin, Marie-Thérèse ne négligea rien de tout ce qui pouvait assurer rapidement, à ce nouvel établissement, la splendeur qu'elle lui destinait; et peu de temps après, le pavillon autrichien, en flottant pour la première fois sur les mers, apprit à l'Europe l'existence de Trieste.

Mais l'impératrice n'aurait qu'imparfaitement rempli le but qu'elle se proposait, si elle n'eût également dirigé vers cette place les canaux du commerce : elle eut donc soin de la combler de priviléges, et surtout elle s'empressa de déclarer ce port franc de tous droits. Pour lui faciliter les relations avec le Levant, dix-neuf ans après, elle fit bâtir un vaste et commode lazaret où les équipages des vaisseaux pouvaient être en quarantaine. Insensiblement elle y appela et encouragea tous les genres d'industrie dont les rapports se trouvent, par leur nature, plus intimement liés avec l'art de la navigation. Il se forma dans Trieste des manufactures de câbles, de toiles à voiles, d'armes de toute espèce, des fonderies de canons, de boulets, d'ancres, etc. Des fabriques d'objets purement commer-

ciaux

ciaux s'y établirent, tels que velours, cierges, savons : les liqueurs, entre autres, devinrent une branche importante de son commerce, et l'on évalue à six cent mille le nombre de bouteilles de liqueur que l'on en exporte annuellement. En 1787, il s'y forma une compagnie d'assurance dont on estime les capitaux à trois cent mille florins; et en 1770, on y comptait déjà plus de trente maisons capitales de commerce. Istrie.

Les habitans du territoire de Trieste n'ont pas, en général, le même penchant à la paresse, que ceux de la partie de l'Istrie vénitienne. Moins italiens, ils tiennent plus des mœurs et de la constitution physique des peuples de la Carniole. Ils ont les formes et les habitudes des peuples montagnards, et en effet, toute cette partie est couverte de montagnes énormes dont les sommets sont couronnés de neige pendant toute l'année. Ces hommes forts et vigoureux, formés à une nourriture grossière et frugale, habitués à coucher sur la terre, passent sans aucun inconvénient, du froid excessif qui règne sur le haut des montagnes, à la chaleur étouffante qui circule dans les vallées. La poitrine découverte, les pieds nus, ils bravent les glaces et

les aspérités des rochers. Les montagnes sont couvertes de bois magnifiques, ou entièrement pelées, selon les diverses expositions; mais les vallées sont constamment d'une fertilité telle, qu'elles accordent deux moissons dans l'année: en sorte qu'après la récolte du froment, du seigle et de l'orge, on sème le sarrasin, qui mûrit avant l'hiver, aussi bien que le millet, que l'on cultive communément sur les terres où l'on a recueilli le lin et le chanvre. Outre cette culture, qui fournit abondamment à la consommation de Trieste, elle tire encore un grand nombre de bestiaux des excellens pâturages de ses vallées, et son territoire procure de plus, à sa marine, des aciers, du fer, du mercure, du plomb, du cuivre; à la pharmacie du midi, des vipères, des scorpions, et aux cargaisons, des huiles, des résines, des fromages, etc.

Istrie.

En général, l'activité des habitans de Trieste n'est point partagée par les habitans de la campagne de l'Istrie vénitienne. Ceux-ci sont d'une paresse excessive: le sol ne demande qu'à produire, et l'on ne peut s'empêcher de gémir sur l'insouciance des habitans, quand on les voit se refuser aux touchantes invitations de la nature. La mer,

dont la fécondité ne semblerait devoir être réservée qu'aux peuples maltraités par une terre marâtre, trompe ici le vœu de l'agriculture, par une abondance désastreuse, en fournissant à la nonchalance une nourriture aisée, et qu'elle obtient sans fatigue, puisque les pêcheurs n'ont presque pas besoin de s'éloigner du rivage. L'huile et le vin sont donc les seules denrées que l'homme demande au sol dans ces cantons, et il les lui accorde avec prodigalité. L'un et l'autre sont estimés. Les vins sont surtout d'une excellente qualité, d'un goût agréable et d'une force peu commune : la modicité de leur prix permet à toutes les classes de la société d'en user, et le peuple profite souvent de cette facilité avec excès. L'abus de ces vins capiteux, joint à la répugnance des Istriens-Italiens pour toute espèce d'exercice, les rendent goutteux de bonne-heure, et si l'on remarque parmi eux beaucoup de boiteux, la cause en est simplement dans l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, et non, comme quelques personnes l'ont pensé, dans un vice de conformation qui soit propre à ce peuple.

Istrie.

L'un des plus grands avantages de l'Istrie est la beauté de ses forêts; c'est de là que

la république de Venise tirait la majeure partie des bois de construction qu'elle employait à sa marine : mais cette ceinture de forêts contribue peut-être à entretenir l'insalubrité générale de toute cette contrée, surtout de la partie vénitienne. Il est possible que cette espèce de mur arrête les courans d'air de l'est-nord-est, et du nord-nord-est, et les empêche de disperser et de dissiper les exhalaisans mal-saines qui s'élèvent des terrains marécageux semés le long des rivages de la mer et encore assez avant dans les terres.

Istrie.

Ces exhalaisons ou vapeurs dont la chaleur du climat développe les miasmes et la malignité, en supposant même que les vents du sud et du sud-ouest les agitent et les refoulent vers l'intérieur du continent, ne s'élevant pas infiniment au-dessus du sol, ne peuvent franchir les barrières que leur opposent les forêts, et deviennent stagnantes sur les vallées, où elles répandent, il est vrai, la fertilité ; mais où elles portent, en même-temps les maladies. Pour assainir ce pays intéressant sous tant de rapports, il suffirait peut-être de diriger l'exploitation des forêts, avec des principes raisonnés d'humanité et de philosophie ; au

lieu d'y couper les arbres au hazard, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, l'on pourrait y faire des percées, et donner, par là, passage aux courans d'air qui chasseraient les exhalaisons marécageuses, vers le golfe Adriatique. On a remarqué que dans différentes parties de l'Europe, où l'on se plaignait de l'insalubrité du climat, elle diminuait à mesure que les coupes des bois environnans devenaient plus considérables, ou lorsque des circonstances forçaient à les abattre en entier. Istrie.

Le climat de Trieste n'est cependant pas aussi funeste aux indigènes qu'aux étrangers : on y rencontre fréquemment des vieillards ; et si un penchant presque invincible à l'oisiveté, n'était pas le partage de ce peuple, principalement de celui qui réside dans les villes ; si le travail secondait et développait la vigueur des corps assez bien constitués ; si l'agrigulture plus en honneur, leur procurait une nourriture plus saine; si, à l'instar de tous les peuples paresseux, ils ne s'adonnaient pas à l'usage des liqueurs fortes; si la police, enfin, par des règlemens conservateurs, écartait d'eux cette malpropreté, prinoipe éternel et caché d'une foule d'infirmités, il n'est pas

Istrie. douteux que l'on verrait insensiblement disparaître leurs maladies endémiques, que l'on ne s'est accoutumé à regarder comme incurables, que par le peu d'attention que, jusqu'à ce jour, l'on a donnée aux moyens de les extirper.

CHAPITRE II.

Départ de Trieste. — Orage et tempête. — Isle de Cherso. — Fiourne. — Bandits dont ces mers fourmillent. — Dangers que nos voyageurs coururent de tomber entre leurs mains. — Zara. — Détails sur cette ville et ses environs. — Urana et ses ruines. — Sebenico, forte place de la Dalmatie. — Réflexions sur quelques cérémonies religieuses des habitans. — Ville de Scardona. — Célèbre cascade que forme la Kerka.

En quittant Trieste, C.*** prit une seconde fois sa direction vers Pola, que ses nouveaux compagnons désiraient aussi visiter; et longeant la côte de l'Istrie, servi par un vent excellent, il arriva en peu de temps à Citta-Nuova, petite ville de la partie vénitienne, peu considérable, extrêmement mal-saine et peu peuplée. Il ne s'y arrêta que quelques instans pour voir l'évêque dont il était ami. Le vent continuant à être favorable, il se rembarqua précipitamment; et enfin, Dalmatie.

Dalmatie.

à six heures du soir, il se retrouva à Pola, après avoir parcouru, en moins de dix-sept heures, les quatre-vingt-dix milles d'Italie que lon compte entre cette ville et Trieste. Le citoyen C.*** profita du reste de la journée pour montrer à ses compagnons les antiquités de Pola; et le lendemain, à quatre heures du matin, après avoir pris quelque repos à terre, il se rembarqua.

Le vent, qui jusques là l'avait si bien servi, cessa de lui être fidèle; il fallut louvoyer long-temps avant de réussir à doubler le promontoire, et ce ne fut qu'avec infiniment de fatigue que nos voyageurs parvinrent à entrer dans le dangereux golfe de Carnero ou de Fiourne. Mais à peine eurent-ils doublé le promontoire, qu'ils se virent assaillis par un orage furieux, dont les rafales les surprirent avec tant de rapidité, qu'il leur fut impossible de gagner les petites anses qu'ils avaient sur leur gauche, et où ils auraient pu se mettre à l'abri. Ils furent donc forcés de s'abandonner à mâts et à cordes, à toute la furie de la mer, sous la conduite d'un capitaine dont l'ignorance et les frayeurs rendirent encore leur situation plus critique; et ce ne fut qu'après avoir passé la journée dans de sem-

blables angoisses qu'ils réussirent enfin à se réfugier dans le petit port de Sainte-Marie, où ils se trouvèrent très-heureux de pouvoir passer la nuit dans quelques misérables cabanes de pêcheurs.

Dalmatie.

La fréquence de ces tourmentes a rendu cette mer si redoutable aux marins de la côte, et les habitans des contrées voisines ont été si souvent témoins de leurs funestes effets, que la crédulité s'est emparée de ces intempéries physiques, et qu'il n'est point de comptes absurdes qu'on ne fasse sur leurs causes. A en croire le peuple, ce sont des sorciers qui suscitent ces ouragans, et chacun a sa version à cet égard. La plus généralement répandue, c'est que les sorciers, quand ils sont en colère, ce qui leur arrive souvent, à ce qu'il paraît, allument de grands feux dans les cavernes qu'eux seuls connaissent dans les montagnes, que la terre, par le dépit que lui cause la douleur que lui font ces feux, s'agite, que le mouvement qu'elle fait occasionne ce grand trouble dans l'air, et fait submerger ceux à qui les sorciers en veulent.

Le surlendemain, la tempête s'était un peu calmée. Ils se rembarquèrent, mais ils furent obligés de louvoyer toute la jour-

née, ayant toujours en vue le *Monte-Major* ou Mont-Majeur. Après avoir cotoyé long-temps les côtes des îles d'Ossuen et de Cherso, ils entrèrent dans un petit golfe qui dépend de cette dernière île, et mouillèrent dans l'anse de Fortina. Ils y passèrent à l'ancre une partie du lendemain, et ce ne fut qu'avec infiniment de peine qu'ils obtinrent, à force d'argent, un peu de vin de la charité d'un couvent de Franciscains, la seule maison habitable dans ces cantons dont les habitans sont presque sauvages. Le vent s'étant adouci, ils débarquèrent à six heures du soir à Fiourne.

Dalmatie.

L'île de Cherso, où ils firent si peu de séjour, est remarquable par l'extrême petitesse de ses chevaux; ils n'en sont pas moins vifs ni moins vigoureux, et ils réunissent la grâce à la délicatesse des formes. C'est une des plus grandes îles de cet archipel, qui couvre les côtes de la Dalmatie jusqu'à Raguse. Elle a cent cinquante milles d'Italie de circuit. Son climat est sain. Le sol, quoiqu'extraordinairement pierreux, est très-fertile et arrosé par de nombreux ruisseaux. Elle ne produit point de froment; mais ses bestiaux, ses vins, son miel et ses huiles sont estimés, et sous ces rapports,

elle était très-importante pour la république de Venise. Dalmatie.

Fiourne appartient à la maison d'Autriche. Une grande route que l'empereur Charles VI fit faire de Carlstadt à cette ville, l'a rendue extrêmement florissante, en lui assurant l'entrepôt de toutes les denrées de la Hongrie, que l'on exporte par mer. Elle est située à l'embouchure de la Fiurnara, et le vallon, assez étroit, dont elle occupe l'ouverture, est surtout fertile en vins et en fruits excellens, parmi lesquels ses figues tiennent le premier rang. Elle est agréablement bâtie; sa population est nombreuse, ses églises sont magnifiques, et son port est très-fréquenté, et elle est si précieuse à la cour de Vienne, que celle-ci lui a prodigué des exemptions en tout genre.

Ce fut là que deux compagnons se séparèrent de C.*** pour retourner par terre à Trieste; et avec le seul qui lui restait, il partit le 11 juillet de Fiourne, et en cinq heures ils vinrent dîner à un couvent de l'île de Veggia. Le territoire lui en parut sec, rocailleux et mal cultivé. La seule ville qu'elle possède porte le même nom qu'elle; son port est assez commode. Ce fut

Dalmatie.

là que C.*** entendit, pour la première fois, parler le dialecte illyrien, et il observa que les breviaires des prêtres sont écrits en cette langue.

Nos deux voyageurs repartirent de Veggia après avoir laissé passer la chaleur du jour. Ils avaient à droite les îles d'Urbo, de Selva, de Melado; et à gauche, l'île de Pago, la Punta-Dura, etc. Ces îles, malgré les soins de la culture que l'on y exerce avec intelligence, produisent peu : le terrain est si pierreux, l'eau y est si rare, que le blé ne peut y prospérer, qu'à peine les oliviers peuvent y prendre racine, et que les grappes sont rares et maigres sur la vigne. On y retrouve en abondance le même marbre que contiennent les hautes montagnes de l'Italie.

La plus fertile d'entre elles est, sans contredit, celle d'Uglian ou Issola-Grossa. Elle produirait de tout en abondance, si, comme ses sœurs, elle n'était point privée d'eau. Ses habitans ne s'abreuvent que d'eau de citerne, et les particuliers, plus riches ou plus délicats, qui ne peuvent pas s'en accomoder, sont obligés d'en faire venir de la Terre-Ferme. Les Uglianistes se distinguent des autres insulaires par leur

douceur, leur amabilité, leur candeur, leur caractère hospitalier. Les mœurs italiennes, à ce qu'il paraît, ont jeté moins de racines dans les îles que sur les côtes du continent. Le costume même a peu de ressemblance avec celui usité dans les autres parties vénitiennes. Dalmatie.

En général, toutes les approches de ces îles sont semées d'écueils ; ils rendent la navigation aussi difficile que périlleuse. Mais ce serait peu de chose encore si ces écueils mêmes ne servaient pas de refuge et d'embuscade aux bandits dont ces mers fourmillent, et que s'y cachant pendant le jour, et s'y dérobant à la recherche des galères vénitiennes, attendent la nuit pour se jeter sur les barques qui se hasardent à naviguer dans le canal sans être armées. Nos voyageurs pensèrent faire la triste expérience de l'audace de ces brigands. Nous avons vu que pour être moins exposés à la chaleur du jour, ils n'avaient quitté Veggia qu'à sept heures du soir. Quiconque n'a pas connu la beauté des soirées de l'Italie, ne se fait point une idée du spectacle de la nature dans ces climats, lorsque le soleil abandonne l'horizon. La chaleur en fuit avec lui, les nuages enflammés s'éva-

Dalmatie.

porent dans l'espace ; les ondes, les montagnes et l'occident se dépouillent de la pourpre qui les embrâse ; il ne reste plus que la pureté des cieux ; leur vaste et paisible enveloppe d'azur que la main du sort parsème d'innombrables zéphirs, et le silence majestueux de la nuit, qui lentement s'avance embaumé de l'encens des fleurs qu'humecte la rosée, et le zéphir dont le char rapide glisse sur la glace des mers ; dans ces délicieux momens, tout est fraîcheur, tout est amour, tout est volupté : la force, le plaisir et le bonheur pénètrent dans tous les pores, et l'ame épanouie s'élance et nage dans la magnificence de l'univers. Est-il donc possible que de semblables momens soient le signal du crime. Ainsi le veut la corruption du cœur humain, et cette réflexion douloureuse vint suspendre l'enchantement où une telle soirée semblable plongeoit nos voyageurs. Au sein du spectacle le plus sublime de la toute-puissance du créateur, ils furent obligés de se rappeler qu'il était des méchans, et de songer à leur sûreté. Ils se glissèrent dans une petite anse formée par des rochers, mirent pied à terre, arrachèrent des branches à quelques arbres qui se trou-

vèrent dans les environs, en couvrirent leur barque pour épaissir encore davantage l'ombre des rochers qui se prolongeaient sur elle. Libres de ce soin, ils s'éloignèrent eux-mêmes de quelques pas, et se blottirent dans des buissons pour échapper aux regards. Il était onze heures, tout se taisait dans la nature. Tout-à-coup un bruit léger se fait entendre au loin. L'inquiétude est vigilante : nos voyageurs écoutent ; bientôt ils n'en peuvent douter. C'est la rame qui fend à coups égaux l'onde qui gémit en écumant. Sont-ce des amis, sont-ce des ennemis ? Le bruit approche, on distingue les voix : ce sont des bandits. Quelle alarme ! ils passeront peut-être : vain espoir. Ils abordent ; leur barque touche presque à celle des voyageurs. Ils ne l'aperçoivent pas ; ils descendent, ils furtent leurs habits, leurs armes froissent le buisson hospitalier. Quel moment ! le plus léger mouvement, un soupir, un souffle peuvent tout perdre ; il y va de la vie ; ils entendent les malédictions des brigands déçus. Ce n'est pas ici qu'ils se seront arrêtés, ils auront été plus loin, disent-ils, nous les avons manqués : ils s'accusent de lenteur, de négligence ; ils se rejettent les uns aux au-

Dalmatie.

Dalmatie. tres la perte d'une si belle occasion. Peu s'en faut que la guerre ne s'allume entre eux, parce qu'un crime leur échappe; et les infortunés étaient là ! ils les touchaient presque. Enfin les brigands se décident, ils s'encouragent à voler après leur proie, ils se flattent de la rejoindre; ils jurent de se venger sur elle de la fatigue qu'ils éprouvent; ils s'éloignent, ils se rembarquent, ils partent, et semblent emporter avec eux les craintes de nos malheureux voyageurs.

Cette épreuve avait été assez cruelle pour les dégoûter de naviguer la nuit, et de la passer loin des lieux habités. Ils attendirent donc le jour avec impatience, et dès qu'il parut, ils s'empressèrent de s'éloigner d'un rocher qui avait pensé leur être si funeste. Rien de plus agreste, de plus abandonné, de plus sauvage que l'aspect des côtes qu'ils longèrent toute la journée avant d'arriver à Lara où les attendaient le docteur Tratico, savant éclairé, et le capitaine Gervusi, homme instruit et aimable, qui s'empressèrent de leur faire oublier, par la réception la plus affable, et les tempêtes du Carnero, et les forbans de la Punta-Dura.

Zara est la place la plus considérable que les Vénitiens possédaient sur le conti-

nent

nent; c'est un bouvelard contre lequel les Turcs ont souvent fait de puissans et inutiles efforts. A mesure que l'on approche de cette ville, les îles qui bordent la côte semblent s'en éloigner davantage; le canal s'élargit, et la navigation devient moins périlleuse, surtout pour les grands bâtimens. Zara, par sa situation, est une place d'une importance majeure. Elle est bâtie sur une péninsule qui n'était attachée au continent que par un isthme de trente pas à-peu-près de largeur; aujourd'hui coupé par des fossés, ensorte que Zara ne communique plus avec la Terre-Ferme, que par des ponts-levis, et que l'eau de la mer l'entoure dans son entier. A la tête de ces ponts se trouve un fort qui en rend l'approche difficile. Sa citadelle, dont les fossés sont taillés dans le roc, est excellente; c'était le séjour du provéditeur général de la Dalmatie.

[redacted] Dalmatie.

En général tous les bâtimens publics sont magnifiques à Zara. Tels sont les arsenaux de terre et de mer, les magasins du port, les hôpitaux civils et militaires, les casernes, le palais du provéditeur. Le port est assez vaste, commode pour les vaisseaux, et défendu par de fortes batteries. Parmi un

Dalmatie. assez grand nombre d'églises que renferme Zara, le dôme ou cathédrale est la seule à peu près qui mérite quelque attention: mais il en est peu d'entre elles que les plus célèbres peintres de l'école vénitienne ne se soient empressés de décorer de leurs chefs-d'œuvre. La cathédrale possède deux tableaux, l'un du Tintoret, et l'autre du vieux Palme. L'église de Sainte-Marie est plus riche encore : mais c'est surtout à Sainte-Catherine que l'on admire un magnifique tableau du Titien, le peintre par excellence.

Il est aussi pour les dévots un grand objet d'admiration dans cette ville, c'est le corps entier d'un saint Juif, c'est le corps du vieillard Siméon, qui chanta si bien le *nunc dimittis* en latin, dans le temple de Jérusalem, où l'on ne chanta jamais qu'en hébreu. On ne dit point qui l'apporta de la Judée à Zara; mais c'est une chose sûre qu'il en vient, car les prêtres et le peuple le disent. Pourquoi pas? Si un connaisseur en reliques de saint a bien pu reconnaître le corps du vieillard Siméon sous les décombres d'une ville que Vespasien et Titus ruinèrent de fond en comble; je ne vois pas pourquoi il ne lui aurait pas fait

faire un voyage en Dalmatie ; l'un n'est pas plus difficile à croire que l'autre. Au reste, ce squelette, quel qu'il soit, est renfermé dans une belle châsse dont les panneaux sont de cristal pour ceux qui ne connaissent pas le crystal, et de glace de verre pour ceux qui ont des yeux. Ces panneaux sont encâdrés dans des bordures de vermeil. On expose ce corps à la dévotion de la multitude, certains jours de l'année. Le reste du temps, on le tient soigneusement renfermé. On ne le découvrait que pour les magistrats suprêmes de Venise, ou pour les premiers souverains qui passaient à Zara. Etait-ce pour faire valoir les princes ou pour faire valoir le saint ? L'un et l'autre peut-être ; mais à coup sûr cela mettait en valeur l'emploi du sacristain et les prébendes des chanoines.

Dalmatie.

Les environs de Zara sont passablement cultivés. Autrefois on ne permettait pas de planter des arbres à une lieue de Ragon au moins : mais depuis que les excursions des Turcs sont devenues plus rares, et que les alarmes de la république de Venise se sont calmées à cet égard, cette défense est tombée en désuétude, et plusieurs des habitans ont des maisons de campagne et des jardins

Dalmatie.

très-agréables. La société s'y règle sur le ton des sociétés de Venise ; ce sont les mêmes mœurs, la même étiquette, le même luxe. Les lettres ne sont point étrangères à cette ville ; elle possède une académie, et compte plusieurs hommes qui se sont distingués dans les sciences.

Les antiquités romaines n'ont pas été aussi respectées à Zara qu'à Pola, et quoiqu'elle fût, comme tout l'annonce, aussi riche en monumens que cette dernière ville, il en reste beaucoup moins de vestiges. On n'aperçoit plus aucune trace de son amphithéâtre. Le monument antique, le plus passablement conservé, est l'arc-de-triomphe, qui forme maintenant la porte dite Saint-Chrysogone.

L'une des plus grandes privations que l'on éprouve à Zara, c'est celle de l'eau : elle y est d'une rareté extrême ; quelques vestiges d'un aqueduc, prouvent que dans l'antiquité même l'on fut dans la nécessité, pour lui en procurer, de recourir à des moyens extraordinaires. On attribue cet aqueduc à Trajan. Les restes de cet aqueduc se remarquent encore non loin de Zara, et, par la direction des arbres, il paraît qu'il longeait pendant quelques temps

le rivage de la mer. Aujourd'hui, et depuis nombre de siècles, sans doute, les habitans de Zara sont réduits à ne boire que de l'eau de citerne, et l'usage qu'on est obligé d'en faire ajoute son insalubrité à celle de l'air, dont on se plaint assez généralement, surtout en été. On ne compte plus aujourd'hui à Zara que cinq mille habitans.

Dalmatie.

On s'étonne quelquefois, en parcourant la Dalmatie, et principalement le comté de Zara, de voir non-seulement cette quantité de villes, jadis célèbres, et maintenant ruinées, mais de reconnaître qu'il n'en est aucune, pour ainsi dire, où la population ait survécu à la destruction des monumens. C'est une espèce de phénomène que les ravages du temps et la fureur de la guerre n'expliquent point parfaitement. Telle est Nona, telles sont encore Biograd, Urana, Asserla et quelques autres. Une circonstance particulière, non pas précisément à cette contrée, mais aux puissances dont elle fut la conquête, peut avoir donné lieu à cette dépopulation : elle paraîtrait extraordinaire, si l'on considérait que l'intérêt des conquérans est de renverser les murailles, d'abattre les autorités, de lacérer les lois, mais de conserver les peuples dont

Dalmatie. écume de l'espèce humaine, vomis par les forêts, mais toujours étrangers, soit aux Turcs, soit aux Vénitiens, soit aux autres nations voisines, venaient fondre sur les villes et villages déserts, massacraient le peu d'habitans qui y restaient, ou les forçaient de s'unir avec eux, et appelaient, par leurs attentats, ou la vengeance des Ottomans, ou celle de Saint-Marc. Alors la flamme, le fer, les supplices en faisaient raison à la nature outragée, et la dépopulation se consommait, parce qu'il fallait traiter en brigands, ceux que l'on n'avait pas eu la politique de traiter, sinon en sujets, du moins en esclaves.

Le citoyen C.***, dans l'impossibité de prolonger son voyage au-delà du terme qu'il s'était prescrit lui-même, ne donna qu'un coup-d'œil à Nona, aussi bien qu'à Zara-Vecchia. Cette ville, entièrement ruinée, fut jadis une cité considérable, nommée Blandona; elle fut, à ce qu'on prétend, détruite comme plusieurs autres villes de cette côte, par Attila.

Urana, qui n'est pas très-éloignée de Zara Vecchia, est de même une ville entièrement ruinée, un vaste amas de murs et d'édifices renversés. Rien n'indique

qu'elle ait existé du temps des Romains. Ce fut une possession assez considérable des infortunés templiers. Il paraît que les Turcs l'ont possédée assez long-temps pour s'y plaire, et pour qu'elle parût digne à des hommes puissans de cette nation d'y fixer leur séjour. On y voit encore les vestiges des jardins d'un Turc, que ses richesses rendirent apparemment assez célèbre pour que les historiens aient décrit ces mêmes jardins. Il se nommait Ali-Bey, et la chaumière où loge aujourd'hui le curé de quelques malheureux qui végètent, plutôt qu'ils n'habitent sur ces ruines, est bâtie sur le terrain qui porte encore dans le pays le nom des jardins d'Ali-Bey. Le Caravansérail, quoique désert depuis longues années, est cependant mieux conservé. On en reconnaît du moins la forme et la grandeur, et il serait encore en entier, si l'on n'avait pas souffert que les Morlaques voisins en démolissent quelques parties pour en employer les matériaux à bâtir leurs informes maisons. Peu de personnes ignorent à quel usage servent ces sortes de bâtimens qui déposent en Orient, et de la magnificence des princes, et de l'hospitalité, qui, parmi les Turcs, est non-seulement une

Dalmatie.

vertu de l'ame, mais encore un précepte
Dalmatie. religieux rigoureusement observé autant envers les hommes, qu'envers les animaux. On confond assez communément les Caravansérails avec les Khans, quoique le nom de Caravansérail semble indiquer plus directement la destination des premiers; et en effet, les Caravansérails ont été, surtout dans l'origine, bâtis dans des lieux dont l'aridité ou l'éloignement des grandes villes présentait des incommodités et des privations d'abri aux voyageurs et aux caravanes; tandis que les Khans, plus fréquemment construits dans les villes, servent aux marchands étrangers que leur commerce y attire, et sont assez vastes pour leur offrir, non-seulement un logement pour eux, mais encore des magasins pour leurs marchandises.

La forme, l'architecture et la distributions des Caravansérails et des Khans, sont à peu près les mêmes; les uns et les autres sont communément de grands bâtimens carrés, d'un ou deux étages, non compris le rez-de-chaussée. Les façades intérieures qui renferment la cour, ressemblent assez aux cloîtres des couvens; c'est au rez-de-chaussée que sont placés les magasins, les cham-

bres où logent les voyageurs sont au-dessus; au milieu de la cour est une fontaine où les chameaux et autres bêtes de somme s'abreuvent. Les Khans de Constantinople sont renommés; celui dont on remarque les ruines auprès d'Urana, devait être considérable; sa façade a cinquante pieds de longueur.

Dalmatie.

Mais si, parmi ces villes ruinées que je viens de citer, et que l'on trouve dans le comté de Zara, il en est une qui inspire tout-à-la-fois des regrets et une forte curiosité, c'est sans contredit Assérla, aujourd'hui *Podegrage*. Ici la ceinture de cette ville, citée par Pline et Ptolomée, est encore entière et en partie debout. A en juger par la magnificence de ses murailles, ce doit être un riche dépôt d'antiquités en tous genres, et peut-être ne faudrait-il fouiller qu'à peu de profondeur pour offrir une vaste moisson aux archéologues : on estime que le circuit de ses murs a trois mille six cents pieds romains. Ils ont presque partout huit pieds d'épaisseur. Ils sont revêtus en-dedans et en-dehors, de grandes pièces d'une grandeur considérable, car plusieurs ont jusqu'à dix pieds de proportion. Mille indices prouvent que si l'on

Dalmatie.

faisait des recherches, on trouverait une foule d'objets précieux dans cet endroit. Les environs sont parsemés de maçonneries couvertes de ronces, de pièces de marbre soigneusement taillées, de débris qui paraissent avoir appartenu à de grands édifices. Une église solitaire est au milieu de toutes ces ruines : elle-même a été bâtie de fragmens d'architecture antique. On y remarque des morceaux de corniche d'un excellent style, et des débris d'inscriptions, ou trop effacées pour pouvoir être lues, ou tellement brisées que l'on ne peut plus en réunir les mots.

Ce fut après avoir jeté ce coup-d'œil rapide sur les environs et le pays de Zara, que C.***, et son compagnon de voyage, se rembarquèrent pour continuer leur route vers Spalatro. En général, ce fut toujours à travers les îles dont toute cette côte est couverte, que navigua le citoyen C.*** Cette espèce de navigation, qu'à la rigueur on pourrait appeler intérieure, est pleine de charmes par la variété des aspects, et souvent par la singularité des paysages : d'un côté cette multitude bizarre de rochers de toutes formes, dont les pointes menaçantes, tantôt s'élèvent à quarante, cinquante, et

Dalmatie.

jusqu'à cent pieds au-dessus de l'eau, tantôt se montrent à peine à sa surface. Cette foule d'îles, les unes incultes, stériles, sablonneuses, calcinées par un soleil brûlant; les autres parées de la plus brillante végétation, ombragées d'arbres magnifiques, émaillées de fleurs et de verdure, arrosées de sources argentées; de l'autre, les vastes montagnes du continent prolongeant leurs énormes bases jusqu'au rivage de la mer; là, parmi des huttes sauvages, quelques colonnes orgueilleuses et solitaires de la majestueuse antiquité; ici de larges étangs, la mer, la terre, les cieux peuplés d'oiseaux de toutes les espèces; de loin en loin quelques troupeaux, peu de laboureurs, des moines, des scribes, rarement des hommes, et cependant un si beau ciel. Tel est le fidèle tableau du paysage constamment mobile, et toujours piquant, que donnent à l'œil du voyageur, ces côtes de la Dalmatie, et cet archipel immense qui s'étend depuis Pola jusqu'à Zara, et depuis Zara jusqu'à Spalatro.

Le premier endroit où nos voyageurs relâchèrent fut Sebenicq. Cette ville est la plus forte place de la Dalmatie : elle a quatre citadelles, et toutes excellentes. L'une

Dalmatie.

porte le nom de Saint-Nicolas ; elle est située sur une île qui en a pris le nom de San-Nicolo di Sebenico. Cette île est jointe à la Terre-Ferme par le moyen d'une chaussée ou jetée. Sa population ne s'élève guère qu'à sept à huit mille ames. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, derrière laquelle s'élève une chaîne de montagnes appelées les *Tartari*. Les marbres, en général, très-communs dans cette partie de la Dalmatie, entrent dans la composition de ces montagnes ; mais ceux-là sont peu précieux. Sebenico est, après Zara, la ville la plus agréable de la Dalmatie ; elle est habitée par un assez grand nombre de familles nobles, dont les palais sont riches et élégans. Le dôme ou cathédrale est un monument curieux pour sa hardiesse et sa gothicité : c'est moins sa richesse intérieure, dont la profusion étalée sans ordre et sans goût, la rend recommandable, que ce ne sont quelques parties de l'architecture. Le toit est vraiment d'un travail extraordinaire ; il est formé de grandes tables de marbre, jointes ensemble avec tant d'art et de précision, qu'à peine aperçoit-on les lignes de séparation.

Si l'on aime à retrouver une sorte d'ana-

logie entre les vertus des hommes ou des nations séparées par de grandes distances, il n'est pas moins curieux pour l'observateur, de surprendre quelquefois une espèce de ressemblance entre leurs folies; ceux qui connaissent l'histoire des églises gallicanes, et qui quelquefois ont souri aux détails des fêtes ridicules que l'ignorance et la licence des siècles de barbarie, mêlèrent à la gravité des cérémonies religieuses; ceux enfin que long-temps en France on célébra dans diverses églises, la fête et l'élection, tantôt du mort, de l'évêque des foux; tantôt de l'abbé du clergé; et dans quelques endroits même la fête de l'âne, saisiront, avec une sorte de curiosité dans Sebenico, un des anneaux de ces grossières folies forgées par nos crédules ancêtres, et le seul peut-être qui, jusqu'à ce jour, ait échappé aux regards de la sagesse. C'était ordinairement depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie qu'on se livrait en France à ces indécentes bacchanales. Les cathédrales de Dijon, d'Autun, de Viviers, et de vingt autres lieux en étaient les théâtres. Eh bien, c'est encore à Noël que l'on élit tous les ans le roi de Sebenico, dont le règne dure quinze jours. Long-temps ce roi de théâtre

Dalmatie.

fut choisi parmi les nobles; mais aujourd'hui ils regardent au-dessous d'eux de se porter à cette bouffonnerie, et cette couronne chimérique est dévolue, à leur défaut, à ce qu'on appelle en Italie, un homme de la lie du peuple.

Ce roi, dont l'autorité dure quinze jours, jouit, en effet, de plusieurs prérogatives de la souveraineté, telles, par exemple, que celle de garder chez lui les clefs de la ville, d'avoir une place distinguée dans la cathédrale, de juger de toutes les difficultés qui s'élèvent entre ceux qui composent sa cour. La ville est obligée de lui fournir un hôtel convenable à la dignité de son rôle pendant le temps qu'il en est chargé. Quand il sort de sa maison, il est constamment obligé de porter une courone d'épis : il ne peut paraître en public que couvert de la pourpre ou d'une étoffe en écarlatte, et sans être entouré d'un grand nombre d'officiers. Le gouverneur, l'évêque et les différens notables sont obligés de lui donner un repas, et quiconque le rencontre est tenu de le saluer avec respect. Quand les quinze jours sont finis, le roi sort de son palais, dépouillé de sa couronne et de sa pourpre, délaissé de sa cour, et s'en retourne

à

à sa chaumière. A l'envisager sous un certain point de vue, cette folie aurait un but assez philosophique ; elle serait chaque année le simulacre de l'instabilité des grandeurs humaines ; mais il est douteux que ceux qui l'ont instituée aient eu une semblable idée.

Dalmatie.

Une chose assez bizarre, et qui prouve que l'orgueil se glisse jusque dans les folies, c'est que deux faubourgs de Sebenico ont aussi, dans le même temps, chacun leur roi particulier ; mais comme rois de faubourgs, ils sont apparemment rois du second ordre, et n'osent entrer dans la ville sans la permission du roi citadin.

L'espèce de golfe, ou pour mieux dire, le lac sur lequel se trouve Sebenico, est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'entrepôt des eaux qui forment le lac de Scardona, avant qu'elles se rendent à la mer. Trois rivières versent leurs eaux dans ce lac de Scardona. Ce lac se dégorge dans celui de Sebenico, par un canal de trois lieues de cours à peu près. Ces lacs, et en général ces trois rivières, abondent en poissons, principalement en anguilles et en truites singulièrement estimées. On y pêche aussi une grande espèce d'écrevisse, dont les natu-

Dalmatie.

rels du pays font infiniment de cas, et dont la chair est, en effet, extrêmement délicate. Les thons s'y rendent aussi chaque année à une certaine époque. Cependant les habitans de la côte sont si peu industrieux, ou tellement paresseux, qu'ils ne tirent aucun parti de ces richesses que leur prodigue la nature; et tout le produit de la pêche se borne à entretenir la table de quelques nobles.

Le citoyen C.*** s'arrêta peu de temps à Sebenico, ayant résolu de voir et de dessiner la fameuse cascade de la Kerka. Il fallait qu'il pénétrât plus avant dans l'intérieur du pays. Il se rembarqua donc, remonta le canal qui sépare le lac de Sebenico, et arriva, en peude temps, à cette dernière ville.

Scardona était comptée dans la Turquie d'Europe, et se trouve à peu près à l'embouchure de la Kerka; celèbre autrefois, peu considérable aujourd'hui; elle est cependant ceinte de murailles, et défendue par deux forts de peu d'importance. Les Turcs et les Vénitiens se sont constamment disputés la possession de cette place: elle doit à ces différens événemens militaires, autant qu'à la barbarie et à l'igno-

rance dans lesquelles ses habitans ont été plongés pendant nombre de siècles, l'espèce d'abjection où elle est réduite. Sa population est extrêmement médiocre. Les beaux monumens que l'antiquité lui avait confiés sont entièrement détruits, et l'on ne soupçonne pas aujourd'hui qu'elle ait été jadis la plus belle ville de la Liburnie, et celle où s'assemblaient les états de cette province : il ne faudrait cependant qu'un gouvernement éclairé pour y ramener, en peu de temps, la prospérité. Son territoire est excellent pour la bonté de ses figues, la délicatesse de ses vins et l'abondance de ses pâturages. Dalmatie.

Cette rivière, dont le citoyen C.*** voulait examiner la magnifique cascade qui se trouve non loin de Scardona, est celle nommée le *Titius* par les anciens, et qui séparait la Liburnie de la Dalmatie. Les habitans du pays la nomment maintenant Kerka.

La cascade de Scardona, la seule que C.*** ait vue, et par conséquent dessinée, est la cinquième et la dernière que forme cette rivière dans son cours : c'est aussi la plus majestueuse. Cependant celle de Rochislap, qui la précède de quelques milles, mérite aussi d'être remarquée. C'est

Dalmatie.

entre le couvent de Saint-Archangelo et Rochislap que l'on voit la cascade qui porte ce dernier nom. Si sa chute est moins considérable que celle de Scardona, son spectacle, quoique d'un caractère différent, n'en est pas moins piquant. Ici la rivière est d'une largeur considérable. Un pont de soixante arches, ancien ouvrage des Turcs; des moulins, quelques chaumières, sont les frabriques pittoresques dont l'art semble s'être plû à enrichir le paysage. Un assez grand nombre de petites îles divise, en plusieurs canaux, le lit de la rivière; elles sont ombragées d'arbres élevés, et de la plus vigoureuse végétation. La cascade n'a point la monotonie des grandes cataractes. Ce n'est point une énorme masse d'eau qui se précipite toute entière dans l'abîme; ce sont vingt ruisseaux variés dans leurs formes, dans leur largeur, dans la rapidité de leur chute; les uns s'élancent avec fierté au-dessus de la cime des rocs, et les dérobent à la vue sous la parabole que décrit leur onde : les autres glissent, avec légèreté, sur les parois de la roche, que le frottement de leurs eaux a polis en s'écoulant avec les siècles. Ceux-ci heurtent, avec fracas, les aspérités, les blanchissent d'écume, les aban-

donnent en grondant, bondissent d'écueils en écueils, se précipitent, se relèvent, retombent, jaillissent encore, et s'engloutissent enfin dans la cuve commune : ceux-là, plus modestes dans leur marche, plus obscurs dans leur course fugitive, se sont frayé un passage dans les vastes entrailles de la montagne, arrivent lentement dans le lit inférieur du fleuve, et mêlent la molle langueur de leurs flots à l'impétuosité des cascades supérieures : mais si cette cataracte, pour l'agréable variété de ses nombreux accidens, frappe vivement les voyageurs ; il faut convenir que le charme de ce spectacle s'efface à l'imposant et majestueux aspect de celle de Scardona, et qu'il n'est peut-être sur le globe, que le saut du Niagara qui le lui dispute en magnificence. La description qui suit, ne peut en donner qu'une faible idée.

Dalmatie.

Comme l'étroite vallée dans laquelle coule la Kerka s'enfonce diagonalement à droite, les montagnes qui bordent les deux rives paraissent se répandre derrière la cascade, et s'arrondir en demi-cercle pour servir de fond au vaste théâtre de cette scène hydraulique ; les arbres touffus, les saules, les peupliers qui garnissent le de-

Dalmatie. vant de la scène ne permettent pas à l'œil d'apercevoir le cours du fleuve avant qu'il arrive à sa chute; mais il le devine aisément à une nuance blanchâtre, ou plutôt à une espèce de vapeur lumineuse que la limpidité de l'eau, frappée par l'azur céleste, reflète horizontalement sur la racine des montagnes. Au-dessus de l'éclatante verdure de ces arbres, groupés avec élégance, semés avec profusion sur le large et raboteux glacis qui traverse la vallée dans toute sa largeur, s'amoncèlent d'énormes monts, dont l'âpreté, la sécheresse, la bleuâtre nudité contrastent avec la vigoureuse et brillante verdure dont l'avant-scène est parée : à l'extrémité gauche de ce glacis, dans sa partie la plus élevée, la dévotion ingénue a placé le toit solitaire et modeste d'un oratoire; et l'aspect de cette petite chapelle fait naître un sentiment doux dans le cœur du sage. Oui, sans doute, c'est bien là la place où l'homme doit adorer l'éternel : les grands accidens de la nature sont les premiers apôtres de la divinité. Non, ce ne fut point la main des hommes qui força ce fleuve à surmonter les rocs conjurés contre son cours : l'art, sans doute, peut assembler, dans un jardin, les flots captifs

de quelques Naïades timides, et confier au marbre obéissant, le soin de les épancher dans des cuves d'albâtre ; mais un Dieu seul apprit à ce fleuve à s'élancer à travers les masses vertes et touffues de ces arbres, dont le front majestueux ombrage et cache aux yeux cette longue chaîne de rochers qui lui disputent le passage. Quelle inconcevable magie ! il semble que c'est en effet du sommet de ces bocages que jaillit cette immensité de ruisseaux ; ils paraissent rouler leur légère écume sur le dôme de cette forêt, et déroulant leurs flots embrâsés de lumière, sur le rideau foncé des bois mystérieux, tout-à-coup se perdre, oubliés dans les sombres profondeurs de cette dodone agreste. Mais que dis-je ! jetez les yeux sur la gauche de cette scène sublime; c'est là que le fleuve tout entier, pour ainsi dire, dédaignant de rallier autour de lui ces milliers de ruisseaux déserteurs qui, dans l'immense largeur de la vallée, semblent sillonner l'oblique tapis de verdure qui la traverse; c'est là, dis-je, que le fleuve réunissant sa force et sa majesté, descend dans tout l'appareil de sa gloire, les larges et vastes degrés de son sauvage capitole. De ce perron rustiquement agreste, la

Dalmatie.

Dalmatie. première marche est franchie, puis la seconde, puis la troisième. La mobile surface des flots, qui reçoit de la vélocité même de sa chute un poli, rival du cristal le plus pur, s'arrondit sur les angles des longs degrés taillés par la nature : l'on croirait de loin que ce sont d'énormes cylindres, qui, tour-à-tour se prêtent et se rendent la gaze d'argent dont leurs flancs sont couverts. Au pied de ces trois premiers degrés, les cimes réunies de quelques arbres, dont les tiges sont cachées par des masses d'objets plus rapprochés de l'avant-scène, coupent, d'une ligne de verdure, la cascade dans toute sa largeur. Mais déjà le fleuve s'approche; la nappe des eaux s'élargit; une terrasse, en fer à cheval arrondi, prolonge sa colossale saillie sur l'abîme qu'elle domine : alors, plus de frein à la fierté du fleuve, plus de digue à sa course impétueuse. Du volume immense de son onde déchaînée, il embrasse le noble contour de la longue et massive terrasse : la terre tressaille au loin du poids de sa chute : l'air siffle et gémit, déplacé par les eaux. Formidable déplacement! ce roulement auguste, fracas épouvantable, l'oreille ne suffit pas pour l'entendre, l'œil

pour le voir, le cœur pour le craindre, l'ame pour l'admirer.

Dalmatie.

Mais si l'on se rapproche de la cascade, si l'homme, toujours avide de dangers, de spectacles, je dirais presque de craintes, veut contempler, de plus près, ce grand travail de la nature; alors tous ces accidens à qui la distance donnait une sorte d'harmonie, et portait cet espèce d'ordre, d'arrangement et d'accord, qui naît de l'absence des détails que l'éloignement efface; alors, dis-je, tout change. Quelle confusion ! quelle abus ! quel horrible déchirement ! ce ne sont plus cette uniformité de masses, cette grâce dans les groupes, cette majesté dans l'union; ce sont des milliers de rochers rompus, brisés, écroulés, dispersés; ce sont d'affreuses aiguilles qui s'élèvent menaçantes à travers les eaux, les arbres et les airs. Ce n'est plus un fleuve, c'est un océan qui gronde, qui mugit, qui heurte, en fureur, ces informes géans dont les bois impassibles le combattent à son passage: toujours attaqués, toujours opiniâtres, toujours sapés, toujours debout, toujours combattus, et toujours invincibles. Leur lutte naquit avec le monde; leurs jours de bataille sont les siècles; et leur vainqueur

Dalmatie.

toujours terrible, toujours fugitif, les frappe, les dompte, les fuit, s'enfonce dans les mers, va, de ses vapeurs épaissir les nuages, forme les orages qui le rendent à la terre, s'élabore de nouveau dans les entrailles du globe, reparaît enfin, et les retrouve, après mille ans, encore les mêmes.

Quelle que soit la magnificence d'un semblable spectacle, il est cependant des circonstances et des temps où sa pompe varie : et c'est, par exemple, lorsque le retour du printemps venant à dissoudre les neiges, elles grossissent les eaux du fleuve, ou lorsque dans le cours de l'été, elles sont accrues par quelques orages accidentels. Alors la cascade change entièrement de caractère ; elle ne présente plus ce nombre incalculable de variétés dont les divers aspects lui procuraient tant de grâces et de charmes ; mais elle devient plus grave, si j'ose le dire, surtout plus immense, et par cela même peut-être plus noble, mais moins attrayante; alors, sous l'énorme épaisseur des eaux amoncelées, les rochers dont se compose la base, les arbres mêmes qui semblent se jouer, à travers leurs masses aigues, disparaissent en partie, et quelquefois même en entier. Le fleuve occupe

Dalmatie.

toute la largeur de la vallée : il ne souffre plus que ses ondes se divisent; il se roule sur les rocs, et les ensevelit dans ses entrailles. Ce poids est centuple, la chute terrible, le tonnerre des eaux infatigable; les flots entraînent avec eux des arbres déracinés, des débris de chaumières, des dépouilles d'animaux que surprit leur fureur imprévue; le plaisir du spectateur est moins vif et la terreur plus grande. La tristesse s'accroit de la monotonie du tableau, et l'idée de la destruction achève d'empoisonner le sentiment que réclame encore ce grand mouvement de la nature.

Le citoyen C.***, après avoir, autant que le temps pouvait le lui permettre, satisfait sa curiosité, redescendit la Kerka, pour reprendre sa barque qu'il avait laissée à Sebenico, et dans laquelle il devait continuer sa route jusqu'à Spalatro : avant de se rembarquer cependant, il donna un coup-d'œil sur la vallée et le bourg de *Slodellà*. Cette vallée est une longue langue de terre qui s'avance entre le canal de Zara et le lac de Urana. Le paysage de cette vallée est affreux par l'aridité des montagnes, leurs profondes gersures, et l'infertilité du peu de terre qui se trouve, ou pour mieux

dire, qui se réfugie dans leurs crevasses. Dans ce petit coin du monde, végète la peuplade la plus sauvage, ou plutôt la plus abrutie, et la plus imbécille de la Dalmatie, et peut-être même de tout le continent. Cette race, vraiment dégradée, n'a d'autre intérêt que celui de la destruction. On ne voit, dans ces cantons, ni grains, ni plantes utiles, ni arbres, ni fruits : ces hommes arrachent, sans raison comme sans prévoyance, tout ce que la terre essaie d'enfanter pour venir à leur secours; et pour peindre, d'un trait, leur inconcevable imbécillité, tandis qu'ils arrachent les arbres, les grains, l'herbe même; ils respectent les ronces, les genets, les épines : devenus, pour ainsi dire, indignes, par cette démence, de trouver de quoi soutenir leur déplorable existence; ils ne se nourrissent que d'insectes, de poissons ou de coquilles, que la mer dépose sur ses bords. Sans travaux, sans soins, sans énergie, sans idées même peut-être; ils restent assis tout le jour à la porte de leurs misérables huttes, ou sur les rochers qui les entourent : leur face est have, basanée par le soleil, noircie par la misère ; leur regard est effaré, leurs cheveux sont noirs et négligés : l'habitude de leur corps est

Dalmatie.

maigre, leurs membres sont grêles, leur taille est mal proportionnée : ils sont plus timides que méchans, plus brutes que féroces : les idées les plus simples n'arrivent point jusqu'à leur esprit : ils sont également inhabiles à comprendre, inhabiles à retenir, inhabiles à imiter, et ils n'ont pas l'air d'imaginer que rien dans le monde puisse être utile, ou commode ou même agréable ; et ce serait outrager l'espèce humaine que de les prendre pour des sauvages ; ils n'en ont ni la candeur, ni la simplicité touchante, ni l'indépendance, ni la fierté. Les sauvages sont le premier chaînon de l'espèce, ceux-ci semblent en être le dernier : leur origine est perdue ; on prétend que jadis ils furent redoutables aux Turcs. Dalmatie.

Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment involontaire de tristesse, quand on voit des peuplades aussi abruties, succéder, sur cette terre, à ce peuple qui étonna le monde par ses victoires, ses arts, et sa puissance. C'est bien alors qu'on porte un œil de compassion sur les nations superbes, qui, du sommet de leur gloire, prophétisent leur immortalité, et que le sage supplie les Dieux de leur accorder tout, excepté l'orgueil ! c'est sur lui que

[Dalmatie.]

les nations calculent la grandeur de leurs descendans ; elles ne savent pas qu'elles fécondent leurs calamités. Elles sont bien à plaindre ces petites hordes qui végètent au milieu de ces magnifiques débris. Quand le besoin d'humilier un grand peuple se fait sentir à tous les peuples, c'est bien un grand malheur; quel germe de bassesse pour sa postérité ! ce n'est jamais le peuple que l'on punit qui expie.

CHAPITRE III.

Départ de Sebenico. — Isles de Zuri, — de Bua, — de Trau. — Insectes et tarentules venimeuses de cette île. — Débarquement à Spalatro. — Détails sur cette ville, sur ses nombreuses antiquités romaines, et surtout celui concernant le palais de Dioclétien. — Fameuse cascade de Cettina. — Visite du château de Lucgg. — Cours de la Rucca. — Phénomène qu'elle présente.

Dalmatie.

LE citoyen C.*** s'étant rembarqué à Sebenico, pour chercher Spalatro, laissa sur la droite, en sortant du canal, plusieurs petites îles cultivées avec beaucoup d'intelligence, et dont la plus considérable est celle de Zuri. La pêche est en honneur dans ces différentes îles. Les habitans y salent le poisson, dont le commerce leur procure une grande aisance. La vigne et l'olivier y croissent également bien, et l'huile et le vin qu'on en retire sont d'une excellente qualité. Il n'est pas douteux que les Romains

Dalmatie. n'aient eu des établissemens considérables sur toutes ces îles : tout l'atteste, les ruines que l'on y apercoit encore, les médailles que l'on y trouve, les inscriptions que l'on y découvre.

Au reste, de toutes ces îles, celle de Zuri, comme elle en est une des plus considérables, est aussi la plus riche en antiquités romaines. Il serait à désirer qu'elles attirassent l'attention de quelques savans. Il faut espérer que le siècle que nous commençons se distinguera par ce genre de richesses et d'études; que la paix établie entre les nations, sur des bases moins fragiles, permettra aux gouvernemens de protéger les savans qui voudront s'en occuper; qu'ils les entoureront des forces nécessaires pour n'être point troublés dans leurs méditations; qu'ils réprimeront les préjugés que l'ignorance ou l'avarice, ou la timidité de ces petites peuplades opposent aux fouilles, dont l'importance est bien sentie; et qu'enfin cette science, que l'on peut dire n'avoir été jusqu'à ce jour que superficielle, par les entraves que lui opposèrent et l'indifférence des gouvernemens, et le ridicule des petits intérêts individuels et locaux, cessera d'être conjecturale. Et sur

quoi

quoi cet espoir est-il fondé? C'est sur la direction que les événemens de la fin du dix-huitième siècle ont donnée aux esprits, relativement à la gloire et aux arts. Dalmatie.

Notre voyageur, après avoir laissé sur sa droite l'île de Zuri, se dirigea à l'est, pour chercher le grand canal de Braza, sur lequel est situé Spalatro. Il passa entre deux petites îles de San-Mario et de Bianca, laissa au sud l'île de Livana, et vint longer la pointe occidentale de Trau. Quoique cette île ne soit séparée du continent que par un canal artificiel, au jugement des savans, il faut cependant que cet ouvrage, si on le doit à la main des hommes, remonte à une haute antiquité; car Ptolomée et Strabon ne parlent de Trau que comme d'une île. Un pont de bois assure la communication entre la Terre-Ferme et l'île de Trau, qui paraît avoir été également séparée de l'île de Bua par un canal pratiqué exprès, revêtu d'une muraille solide, et coupé par deux ponts de pierre, sur lesquels on a construit des pont-levis pour favoriser la libre circulation des barques. De la sorte, les maisons qui bordent le rivage de l'île de Bua, semblent être, et sont en effet le faubourg de la ville de

Dalmatie.

Trau, qui se trouve bâtie sur l'autre bord du canal. Ce canal a trois cent cinquante pieds de largeur, et sert principalement de refuge aux barques, qui, trop fragiles pour braver les tempêtes de la mer, naviguent terre à terre depuis l'Istrie jusqu'à Raguze. On a attribué aux Grecs les premiers établissemens fondés sur cette terre. Cette supposition est un hommage de plus rendu à la sagacité de ce peuple, qui ne pouvait pas en effet, pour fonder une colonie, choisir une situation plus avantageuse, un sol plus fertile que celui de ces deux îles et de la côte voisine, un climat plus rapproché de celui de la Grèce par sa douceur, et un paysage plus frais, plus riant et plus varié.

L'île de Bua, sous le bas-empire, fut illustrée par l'exil de plusieurs personnages célèbres, si l'on peut appeler célèbres des hommes qui, par des abstractions théologiques, et ces disputes religieuses que l'on a qualifiées d'hérésies, jetaient le trouble dans les consciences, livraient les esprits au doute, toujours plus fatigant que la croyance absolue ou l'incrédulité négative, et semaient, pour de vaines subtilités, la discorde dans les états, et le fanatisme dans

les partis. Au reste, l'agrément et la douceur du climat ne rendaient pas cet exil rigoureux : il faut qu'il soit bien favorisé par la nature, puisque les fruits de l'Europe et de l'Afrique s'y trouvent confondus, et que l'Afrique, bien plus brûlante encore, a permis à ses palmiers de s'y naturaliser. L'île de Bua fournit ce baume précieux, connu des naturalistes sous le nom d'asphalte, et dont on prétend que les Égyptiens usaient pour embaumer les dépouilles mortelles des rois. Dalmatie.

Trau, aussi bien que Bua, est cultivé avec soin, principalement le long du rivage, dans la largeur d'un quart de lieue à peu près. C'est là que notre voyageur vit cette belle plage de Castelli, si vantée par les auteurs qui ont traité de l'Illyrie, et qui s'étend depuis Trau jusqu'aux ruines de l'ancienne Salone. On peut dire que dans aucun autre pays on ne pousse plus loin la perfection dans l'art de cultiver la vigne et l'olivier. Il sort chaque année de ce petit comté de Trau, treize mille barils d'excellente huile, et cinquante mille barils d'un vin très-estimé. Les figues et les amandes sont encore au nombre de ses richesses.

Mais à tant d'agrémens, le ciel a mêlé

Dalmatie. un fléau malheureusement indestructible; celui des insectes. Tous les grains y sont en général en proie à la dent meurtrière d'un vers que, dans le pays, l'on nomme *magnacos*. Ces petits animaux détruisent l'espoir des plus riantes moissons. Mais c'est peu que l'existence de l'homme soit ici attaquée dans les productions nécessaires à sa nourriture, sa vie même est à chaque instant immédiatement menacée par deux espèces de tarentules également venimeuses. Ces odieux insectes, dont le seul aspect est repoussant, ne partagent point la timidité des autres insectes, qui fuient à l'approche de l'homme : ils sont tout à-la-fois malfaisans, audacieux et féroces; ils mordent, non pour se défendre, non pour se nourrir; mais par la seule volonté de nuire, et ce n'est que par une surveillance continuelle, que les habitans, que leurs travaux retiennent dans les champs pendant l'été, peuvent se garantir de leurs atteintes, et encore ces précautions sont-elles souvent inutiles. Ce qu'ils doivent surtout éviter, c'est de se livrer au sommeil, soit dans les prés, soit au pied des arbres, soit sur les javelles des grains que l'on moissonne : l'imprudence serait extrême. Heureusement ces

insectes pénètrent rarement dans les habitations, et les champs sont leur théâtre de prédilection. Leurs morsures au reste produisent ici des effets aussi désastreux que dans la Calabre et dans la Corse; leur poison se glisse, se communique avec une rapidité effrayante. Le remède le plus certain serait de couper à l'instant même le morceau de la chair où leur dent s'est empreinte, ou de cautériser avec un charbon ou un fer rouge, la place de la morsure; le moindre délai serait fatal: l'engourdissement se fait bientôt sentir dans toute l'habitude du corps, le sang s'arrête, se coagule, l'assoupissement suit de près, il est accompagné de convulsions et de délires qui se terminent par la mort. Une agitation violente est le seul moyen d'arracher le malade au sort inévitable dont il est menacé sans elle; et c'est la nécessité reconnue de cette agitation, sur laquelle s'est appuyée l'opinion où l'on est, que la musique guérit le venin de la tarentule.

Dalmatie.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les îles de Trau et de Bua, C.*** vint doubler la pointe la plus orientale de cette dernière; et son pilote ayant mis le cap au nord, il fut bientôt en vue de Spalatro,

Dalmatie.

qui se trouve au fond d'une baie à laquelle elle a donné son nom.

A l'entrée de la baie, l'on découvre Spalatro, et rien n'est plus imposant que cette vue. D'abord les premières masses qui frappent les regards, sont les hautes et longues murailles qui, fermant le lazaret, viennent d'un bout s'attacher au grand mole qui enveloppe le port; de l'autre vont s'unir aux fortifications de la ville, et semblent elles-mêmes un immense et formidable rempart, dont on aurait prétendu couvrir Spalatro dans cette partie: en face, et sur le bord du quai qui longe le port renfermé entre le grand et le petit mole, se développent, avec une majesté que l'on ne peut vraiment décrire, les augustes débris de la longue et vaste colonnade qui décorait la façade maritime du palais de Dioclétien, et d'avance donne une idée de ce colosse d'architecture. Au-dessus de cette colonnade, on aperçoit à peine les toits des bâtimens modernes construits dans l'enceinte de ce palais: mais l'œil se plaît à voir s'élancer du sein de ce prodigieux amas de colonnes, une tour carrée à cinq étages, décorés de différens ordres; c'est celle de la cathédrale, qui se trouve également renfermée dans les murs

de ce palais, tandis que sur l'un des angles de ces mêmes murs, donnent les épaisses murailles d'une tour sombre et cannelée, dont l'aspect gothique vient mêler les souvenirs de ces puissances barbares dont le vandalisme effaça de la terre le peuple souverain du monde, à ceux de l'orgueil de ces Césars si superbes, qui pouvaient encore, au sein de la disgrâce, fonder des monumens que des empires élevaient à peine au milieu de leur splendeur. A gauche, la ville, plus découverte, s'enfonce dans la perspective; et l'aspect des toits plus modestes des simples citoyens, vient consoler l'ame un peu triste déjà du spectacle des ruines impériales. Ici comme ailleurs, la nature est grande encore à côté de tout ce que les hommes enfantèrent de plus grand. Que sont en effet ces ruines gigantesques de Spalatro, auprès de ce mont de Marigliano, dont la cime semble défier les orages? Que devient Spalatro lui-même, au pied de cette énorme montagne au sommet de laquelle la défiance et la fureur de l'homme ont bâti les murailles de la guerre, et déposé l'attirail et la foudre des combats?

Dalmatie.

Spalatro est une des clefs de la Dalmatie vénitienne: c'était une ville très-importante

Dalmatie.

pour cette république : elle était l'entrepôt du commerce qu'elle faisait par terre avec les Turcs. C'est là que se rendaient toutes les caravanes qui venaient de la Turquie; elles y déposaient leurs marchandises, d'où elles étaient transportées par mer à Venise, qui, de son côté, les répandait dans toute l'Europe. Ces caravanes ne lui assuraient pas simplement le commerce et les communications par terre; mais encore la bonté, la sûreté du port et sa profondeur, permettaient aux plus gros vaisseaux marchands de s'y rendre et d'y séjourner, et lui procuraient les débouchés les plus avantageux des îles de la Grèce, l'Archipel, l'Égypte et tout le Levant. Aussi, ce fut cette fréquentation continuelle de Spalatro, avec les orientaux, qui détermina la construction du Lazaret, l'un des plus beaux assurément de ceux qui se voient dans les villes maritimes de l'Europe, et dont la grandeur dépose du concours d'étrangers que le négoce attirait dans cette ville, et de la quantité d'équipages que l'on était obligé souvent de soumettre ensemble à la précaution de la quarantaine : mais la découverte du nouveau monde, et la navigation de l'Inde, ouverte par le cap de Bonne-

Espérance ayant insensiblement agrandi les idées commerciales, et donné une direction nouvelle aux voyages d'outre mer, le commerce de Spalatro s'en ressentit. Mais il diminua sans être entièrement détruit, et elle est, si on en excepte Trieste, de toutes les villes maritimes de cette côte, celle où l'activité est encore la plus vive.

Dalmatie.

Les mœurs se ressentent de l'opulence que le négoce y répand. L'urbanité, la politesse et le luxe y règnent: les hommes y sont prévenans, affables, hospitaliers pour les étrangers: ils paraissent attacher beaucoup de prix aux fatigues que les curieux, les voyageurs instruits et les artistes veulent bien prendre pour venir admirer les monumens qu'ils possèdent; ils aiment à en relever la magnificence; ils cherchent à en faire valoir les moindres détails; ils en parlent en hommes qui connaissent parfaitement l'histoire. On sent bien que je n'entends parler que de cette classe d'hommes formés par une éducation soignée: car le peuple, plus laborieux ici qu'en aucun lieu de la Dalmatie, se livre entièrement aux métiers, à l'industrie, aux travaux du port, et renferme son intelligence dans ce cercle unique, mais absolument nécessaire à son

Dalmatie.

existence. Au reste, cette politesse des habitans de Spalatro est due encore en grande partie à leur fréquentation précoce avec les peuples étrangers. Le plus grand nombre des gens riches envoient leurs enfans étudier à Venise, à Rome, à Padoue, à Vienne, à Gottingen même, et jusqu'en Hollande. Ainsi, ils reçoivent de bonne-heure, non-seulement les premiers élémens des connaissances humaines, sous des professeurs distingués, mais encore des notions sur les mœurs des autres nations; notions qu'il est toujours utile à tous les hommes de recevoir dès leur jeunesse, parce qu'elles brisent en eux les préjugés nationaux, les enrichissent de ce qu'il est bon d'acquérir chez les autres, et leur apprennent, par les objets de comparaison, à n'estimer que ce qui est bien dans leur patrie.

Il est cependant, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de vernis vénitien, étendu sur ces diverses qualités, qui nuit à leur franchise, et leur prête une espèce de clinquant d'afféterie et d'uniformité qui les déparent, surtout aux yeux d'un français. Le cérémonial y est extrême, l'étiquette fatigante, les révérences y sont interminables. A l'exception de ce léger inconvénient, notre

voyageur retrouva ici toute la sagesse, toute la fermeté qui signalèrent l'antique gouvernement de la république de Venise, l'heureuse et continuelle vigilance de sa police peut-être trop superficiellement jugée par des publicistes de nos jours, qui n'en étudiant pas assez les motifs ni les résultats, voulaient n'y voir qu'une inquisition d'état; mais police la plus parfaite de l'Europe, la plus rassurante pour l'homme de bien, puisqu'elle n'était terrible et redoutable que pour les crimes; et que pénétrant, pour ainsi-dire, jusque dans les pensées, elle était alors la sauve-garde la plus sûre de l'innocence, et le meilleur moyen non-seulement de tranquilliser la vertu, mais encore d'arracher, au profit de l'état, le mérite à son obscurité habituelle; la plus convenable aux principes des républiques, parce que dans ses recherches, dans ses poursuites, dans ses châtimens, ne faisant acception de personne, elle était fondée sur cette base protectrice de l'égalité devant la loi; et que, grouppant sans cesse sous son œil toutes les classes de la société, depuis le doge jusqu'au dernier des sujets, elle garantissait le corps social des atteintes de l'ambition, des conjurations si souvent en-

Dalmatie.

Dalmatie.

fantées par les rivalités, des factions communément alimentées par l'amour des nouveautés, du désordre des grands, de la turbulence des petits, de l'abus des richesses dans les uns, et de la tendance à la vénalité dans les autres; la plus protectrice enfin de la liberté des plaisirs, et la plus favorable même à la tolérance religieuse, au centre d'un pays où le culte catholique possède la plus grande latitude dans son empire, et où le pape, cependant, en affaires politiques et temporelles, n'avait pas plus de crédit qu'un prince protestant ou un rabin juif.

Les femmes de Spalatro sont en général jolies; elles paraissent, à peu près, asservies aux mêmes usages qui maîtrisent les femmes de l'Italie, mais avec un peu plus de liberté peut-être: elles ont un goût aussi vif pour les plaisirs, pour la danse, pour la musique et pour la galanterie: leur luxe est porté à un très-haut degré; la parure est pour elles la première chose, la chose essentielle. Mais à ces penchans qu'elles partagent avec leur sexe en général, elles joignent les vertus qui l'honorent; elles sont bonnes mères, amies constantes, épouses fidèles; et Spalatro est rarement le théâtre

le ces anecdotes scandaleuses qui naissent lu penchant à la dissipation. Dalmatie.

Les plus beaux édifices de Spalatro sont réunis dans cette partie de la ville bâtie dans l'intérieur du palais de Dioclétien. C'est à la forteresse de Clissa que les Vénitiens tenaient communément les forces qu'ils avaient dans cette partie de la Dalmatie, parce qu'elle défend les gorges que les Turcs, seuls ennemis qu'ils eurent longtemps à craindre dans cette contrée, seraient obligés de passer pour arriver à Spalatro.

Quoiqu'il subsiste encore dans cette ville une foule prodigieuse de vestiges de ce magnifique palais de Dioclétien, l'un des plus grands fragmens de l'antiquité, que possède l'Europe, il est impossible de ne pas regretter que l'on se soit permis de construire des bâtimens modernes dans l'intérieur de ce palais dont nous allons essayer de donner une idée tel qu'il était lorsque Dioclétien l'habitait.

Il avait six cent trente pieds de longueur sur cinq cent dix de largeur. On peut considérer, comme sa façade principale, celle qui regardait la mer; c'est celle-là qui décorait cette superbe colonnade qui est encore

Dalmatie. presqu'entièrement conservée : elle était composée de cinquante colonnes, il n'en subsiste plus que quarante-deux. Cette colonnade formait une galerie de vingt-cinq pieds de large, qui, dans sa longueur, occupait cette façade toute entière ; et c'était dans le double de cette galerie, que se trouvaient les appartemens spécialement habités par l'empereur. On pénétrait et l'on pénètre encore dans ce palais par trois portes principales. Chacune de ces portes était accompagnée de deux tours octogones dont l'élévation ne dépassait pas celle de l'édifice en général. Il y avait à chaque angle du palais, une tour carrée. Chacune de ces tours était de dix-huit pieds plus haute que les murailles. Enfin, dans l'intervalle entre les tours octogones des portes et les tours des angles, il y avait une tour carrée dont l'élévation ne dépassait point celle de la muraille. Le nombre total de ces diverses tours était de seize.

Un large portique régnait, dans l'intérieur ; le long des murailles des façades est, nord et ouest, et n'était interrompu que par les massifs des trois portes. En entrant par la porte dorée, l'on avait en face une large rue formée par un vaste portique,

et qui allait aboutir au péristyle du palais proprement dit, ou de la partie du palais habitée par Dioclétien. Ainsi donc, en entrant, par exemple, par la porte dorée, l'on avait à droite et à gauche deux grands corps de bâtimens égaux en proportion, mais non pas en distribution intérieure. De ces deux bâtimens, celui qui se présentait à droite, était destiné pour les femmes; celui que l'on trouvait à gauche était occupé par les principaux officiers attachés au service de l'empereur.

Dalmatie.

Lorsqu'après ces bâtimens, l'on avait franchi une rue transversale, on se trouvait dans une superbe colonnade terminée par le perron et la façade du péristyle. A travers les colonnes, l'on apercevait d'un côté le temple d'Esculape, et de l'autre, le temple de Jupiter; l'un et l'autre sont encore en entier.

Pour entrer dans le bâtiment ou la partie du palais habitée par l'empereur, on montait au péristyle par un perron de sept degrés : quatre colonnes supportaient le fronton de ce péristyle, qui précédait un magnifique vestibule de forme circulaire, d'une belle proportion, qui tenait son jour de sa coupole, et était décoré de quatre

Dalmatie.

niches où des statues étaient placées. En face de la porte d'entrée de ce vestibule, était celle par où l'on entrait dans la principale salle du palais : cette salle avait quatre-vingt-quinze pieds de long sur soixante-quinze de large; à droite et à gauche, six colonnes d'une élévation prodigieuse soutenaient la voûte ou plafond de cette salle, et laissaient entre elles et la muraille, deux espèces de bas-côtés moins longs que la salle. Cette grande salle avait une porte large et majestueuse par laquelle on entrait dans la grande galerie. Cette salle se nommait *atrium*. Tous les palais des Romains avaient des salles de ce genre et de ce nom. Quand les vertus étaient encore en honneur dans la république, les mères de famille, les dames romaines se tenaient fréquemment dans cette salle; elles y venaient travailler au milieu de leurs nombreux domestiques, et veillaient de-là sur leurs enfans et les soins de leur ménage. Dans la suite, et lorsque le luxe eut fait ces progrès effrayans qui conduisirent Rome à l'esclavage et enfin à sa perte, l'*atrium* fut abandonné aux esclaves, et ils s'y tenaient pour attendre les ordres de leurs maîtres. C'était là que cette cour de cliens, qui, dans les

es rues, servait de cortége aux consuls, aux sénateurs, aux magistrats, aux tribuns, se rassemblait pour attendre leur sortie : les empereurs venaient y donner audience aux ambassadeurs des rois et des princes étrangers. Les fiers patriciens le décoraient de l'image de leurs ancêtres; les généraux, des trophées de leurs victoires; les proconsuls, des dépouilles des provinces et des fruits de leurs rapines. On peut juger, par exemple, par la proportion gigantesque du palais que nous décrivons, des souvenirs que Dioclétien conservait de la puissance colossale dont il avait joui, et encore de ce goût invincible qu'il avait eu toute sa vie pour la grandeur et la majesté des monumens, et dont nous admirons ici les derniers prodiges. Dalmatie.

Il paraîtrait, par la distribution de ce palais, que les architectes de ces temps reculés n'attachaient pas le même mérite que nous à ces communications majestueuses entre les grandes pièces d'un édifice, que nous désignons aujourd'hui par l'expression vulgaire d'*enfilades*. Il est certain, cependant, que si l'on fût entré de l'*atrium* par de belles portes latérales, dans les salles qui se trouvaient de chaque côté, le coup-

Dalmatie. d'œil et la magnificence y eussent gagné. Au contraire, pour arriver à ces salles, on passait de l'*atrium* dans deux corridors très-étroits, et encore si bizarrement placés, que, des trois portes par lesquelles ils dégageaient chacun dans trois salles magnifiques, deux de ces portes se trouvaient dans les angles de ces salles.

Des deux pièces qui de chaque côté de l'*atrium* étaient parallèles à la grande galerie, la première était destinée aux concerts et aux représentations théâtrales; la seconde, aux festins de cérémonie. Elles avaient quatre-vingt-cinq pieds de long sur cinquante-huit de large: dix-huit colonnes supportaient leurs plafonds. La distance entre ces colonnes et les murailles était de dix pieds dans tout le pourtour; en sorte que l'on pouvait circuler aisément autour de la salle, ou y placer au besoin des gradins pour les spectateurs; en sorte que le milieu restait entièrement libre pour le service.

Au-delà des salles dont je viens de parler, on trouvait les bains chauds; ils étaient larges et commodes: on y descendait par des gradins ménagés dans les quatre angles. Dans l'étage supérieur aux bains chauds du palais de Spalatro et aux salles relatives à

leur usage, on trouvait deux autres sortes de bains, les bains froids et les bains de vapeurs. Ces derniers servaient à faciliter la transpiration. On en sortait pour entrer dans une salle où l'on entretenait la température dans un état de chaleur toujours égale et modérée, pour préparer le corps à passer sans danger dans la température extérieure. Enfin, c'était à cet étage que l'on voyait la chambre où couchait l'empereur, formée de trois parties semi-circulaires, dans l'une desquelles était son lit, et où l'on entrait par un portique formé par deux colonnes et trois arcades, que formaient des portières ou rideaux de pourpre qui séparaient la chambre de la galerie, où se tenaient les gardes qui veillaient à sa sûreté.

Dalmatie.

Tel était ce magnifique palais de Spalatro, dont nous avons essayé de donner une idée, sans pouvoir éviter l'obscurité inséparable de ces sortes de descriptions. Ce fut là que, pendant neuf ans vécut, oublié pour ainsi dire des hommes, mais non pas des infirmités et des souffrances, compagnes ordinaires de la vieillesse, unique prix souvent des travaux et des fatigues attachés à la grandeur, et quelquefois aussi, trop

Dalmatie. juste récompense des plaisirs immodérés; un homme, misérable fils d'un esclave que sa valeur, son audace, ses talens et son grand génie élevèrent à l'empire; qui, fortuné dans les armées, sage dans la politique, habile dans l'administration, fut grand aussi dans les arts, couvrit le monde de monumens dont les ruines orgueilleuses commandent encore au bout de quinze cents ans l'admiration et le respect, qui prit Auguste pour modèle, et ne l'imita que dans ses vertus, dont la mémoire ne jouit pas de l'entière vénération que la postérité lui devrait; un empereur enfin, que l'on peut considérer comme l'un des plus grands princes de l'antiquité : mémorable exemple, par son élévation, de ces jeux extraordinaires et rares de la fortune; par son règne, de la puissance que peut avoir le génie d'un seul homme sur son siècle; par sa retraite, de la nullité où la malheureuse condition de la vieillesse peut réduire une ame supérieure; et par sa mort enfin, des alarmes que peut inspirer encore le fantôme d'un grand homme aux tyrans qui lui succèdent.

La majeure partie des bâtimens intérieurs de ce superbe palais est aujourd'hui effacée

et détruite. Le vestibule du palais, la colonnade qui le précède, et le temple de Jupiter, sont encore debout; mais tout le reste des bâtimens occupés par l'empereur, n'existe plus, et des maisons, des rues, des places même ont remplacé ces vastes salles dont nous avons parlé. Le temple d'Esculape est entier; mais des boutiques, des magasins, des auberges, encombrent maintenant la grande place qu'il fallait traverser pour arriver à son péristyle. Il n'y a donc vraiment que la cage de ce grand édifice que la barbarie et l'ignorance ont respectée, et qui n'a reçu d'autres outrages que ceux du temps.

Dalmatie.

On appelle aujourd'hui place du Dôme, la magnifique colonnade qui précède le péristyle du grand vestibule du palais : les colonnes corinthiennes, les arcades à plein cintre qu'elles supportent, l'entablement, l'architrave, les frises, les corniches, le fronton du péristyle, les trois portes du vestibule, la coupole dont il était surmonté, tous ces objets sont encore parfaitement entiers. Les douze colonnes qui occupent les parties latérales de cette place, ainsi que les quatre colonnes beaucoup plus élevées, qui soutiennent la façade du péris-

Dalmatie.

tyle, sont de granit. A droite et à gauche du péristyle, mais en dehors des quatre colonnes qui le forment, étaient placés, sur des socles, deux sphinx de grandeur colossale; il n'en reste qu'un en place, l'autre a été enlevé; mais on le voit encore dans Spalatro.

Jadis, à travers les entrecollonnemens, on voyait jouer les belles colonnes du portique octogone qui circule autour du temple de Jupiter; mais ce temple ayant été converti en cathédrale, la grande tour ou clocher que l'on a construit en face de ce temple, nuit à cette perspective. Cependant, cette tour, d'une haute élévation, n'est pas elle-même sans dignité.

Après cette tour, on entre dans ce temple de Jupiter aujourd'hui, *il duomo*. Les proportions du monument sont grandes; sa forme intérieure est circulaire, et présente une belle rotonde dont le diamètre est de quarante-deux pieds; son élévation, depuis le sol jusqu'à l'origine de la voûte, est de quarante-cinq, non compris l'élévation de la coupole: huit colonnes corinthiennes, de vingt-quatre pieds de proportion, soutiennent un entablement, dont l'architrave, les frises, les corniches sont ex-

trêmement riches en sculpture. Ces colonnes composites ont vingt-deux pieds de proportion, y compris leur chapiteau : la voûte, toute de briques, est bien conservée. Huit niches, dont quatre carrées et quatre demi-circulaires, surmontées d'arcades avec des impostes, sont pratiquées dans l'épaisseur des murs autour de cette rotonde. Quoiqu'on ne puisse refuser de la dignité à ce monument, et que son intérieur ait quelque chose de *grandiose*, d'imposant et de magnifique, il faut convenir cependant que le style n'en est pas pur.

Dalmatie.

Il reste de très-grands fragmens de la galerie extérieure : plusieurs caissons des plafonds subsistent encore. Rien de plus noble, de plus simple, de plus auguste tout-à-la-fois ; et si les débris en impriment encore tant de respect, si l'involontaire mélancolie que l'ame éprouve à l'aspect de ces colosses, dont l'éloquente destruction rappelle cet arrêt terrible des destins attachés à tous les ouvrages de l'homme, *tout périt*, ne peut nuire à l'admiration qu'ils inspirent, que devait-ce être, lorsque intact et sortant de la main de l'ouvrier, ce superbe portique déployait aux regards étonnés, et son ensemble harmonieux, et son admira-

ble splendeur ! Suivant l'usage des anciens, ce temple n'était point éclairé ; depuis qu'il a été converti en église, on y a pratiqué des jours.

Dalmatie.

Lorsqu'on est placé au centre de la rotonde, et que l'on est tourné vers la porte d'entrée, une ouverture que le hazard, bien plus que le goût, a ménagée entre les bâtimens qui encombrent le grand portique qui précéde le vestibule du palais ; cette ouverture, dis-je, laisse apercevoir dans l'éloignement, la façade du temple d'Esculape. Cette perspective a vraiment quelque chose de théâtral et d'auguste. La silencieuse profondeur de l'édifice où l'on se trouve, l'élévation majestueuse des colonnes qui lui servent d'avenue : cette immense quantité d'arcades, de pilastres à travers lesquels l'œil se promène dans l'intervalle qui vous sépare du temple d'Esculape ; cette réunion, cette harmonie, ce concours d'objets graves et muets, témoins de la longueur des temps, font éprouver une sorte d'admiration, je dirais presque d'épouvante religieuse, dont on a peine à se défendre.

Le temple d'Esculape était bien moins considérable que le temple de Jupiter : il

n'avait intérieurement que vingt-quatre pieds de long sur seize de large; mais une belle corniche richement sculptée régnait tout autour, et les caissons de la voûte étaient également d'une belle sculpture, tandis qu'en dehors, quatre beaux pilastres supportaient la frise qui couronnait tout le pourtour. Un beau péristyle de quatre colonnes occupait toute la largeur de cette façade. Les colonnes, y compris leur base et leur chapiteau, avaient vingt-deux pieds d'élévation. La porte d'entrée avait seize pieds de haut, elle était carrée et décorée d'un riche entablement. Aujourd'hui, cette belle et simple ordonnance a presqu'entièrement disparu; les quatre colonnes du péristyle ont été renversées; le vaste perron, de quinze marches, par lequel on montait dans le temple, est en partie brisé, et ne laisse plus qu'une rampe étroite et difficile. On a fait de ce temple un petit oratoire, et le mauvais goût a érigé au-dessus une vilaine tour carrée et très-longue; et l'*importante* nécessité d'ajouter des cloches à une église, a déterminé à déshonorer l'un des plus beaux morceaux de l'antiquité, qui restaient en Europe, et à détruire, par cette laide gêne, la belle harmonie qui

Dalmatie.

Dalmatie.

résultait des proportions savantes des diverses parties de cet édifice.

Tels sont les débris encore subsistans du beau palais de Dioclétien, qui surpassait en magnificence tout ce que le faste des cités de l'Europe moderne peut étaler, si l'on en excepte notre colonnade du Louvre, qui rivalise avec tout ce que pouvait offrir de plus beau la splendeur de Palmyre et de Bolbeck.

Le citoyen C.***, après avoir employé le temps nécessaire à examiner et dessiner les magnifiques vestiges du palais de Dioclétien, ne voulut pas dire un éternel adieu à ces contrées lointaines, sans avoir visité les restes de Salonne, où cet empereur vit le jour; la forteresse de Clissa, jadis *Andetrium*, si célèbre par son fameux siége, sous Auguste, lors de la révolte de la Dalmatie, et enfin l'admirable chute du fleuve *Cettina*, anciennement nommé *Titurus*, l'un des plus superbes spectacles que la nature, presque sauvage encore dans ces climats, présente parmi les nombreux phénomènes qu'elle rassemble dans les montagnes dont ils sont hérissés. On voit encore entre Spalatro et Salone, plusieurs arches de l'aqueduc qui conduisait

Dalmatie.

l'eau à cette première ville. Il est présumable que ce fut encore un ouvrage de la magnificence de Dioclétien, puisqu'il n'y avait point d'habitation connue à Spalatro, avant qu'il y eût fait construire un palais. On sait qu'après la cérémonie de son abdication à Nicomédie, il se mit en route sur-le-champ pour Salone sa patrie : il habita cette ville pendant le temps qu'on employa à bâtir son palais.

Il ne reste de cet aqueduc que des fragmens, mais ils sont assez considérables, et dans plusieurs endroits, présentent encore de longues suites d'arcades assez bien conservées. Le chemin de Spalatro à Salone traverse ce monument, et dans cette partie, il donne un aspect très-imposant au paysage : à gauche, il semble sortir d'une montagne fort élevée, tandis qu'à droite, s'enfonçant dans la vallée, il traverse un bois épais que ses arcades, élancées bien au-dessus de la cime des arbres, dominent avec autant de grâce que de majesté.

Salone, ou pour mieux dire, la place qu'occupa cette ville célèbre, n'est qu'à quatre milles de Spalatro. Salone était une ville maritime, située sur le lac du canal qui porte son nom, et dont l'ouverture

Dalmatie.

ou embouchure, assez difficile à trouver pour les marins, est placée à l'un des angles du golfe de Spalatro. Il faut donc le chercher à quelques lieues à l'ouest de Spalatro pour y pénétrer : mais ces indications maritimes ont bien peu d'importance aujourd'hui que la ruine entière de Salone a pour jamais éloigné le commerce de ces bords jadis si florissans.

Quel spectacle que celui de la place où resplendissait Salone ! Elle donna des maîtres à l'univers, et maintenant, à peine a-t-elle de la mousse à donner aux reptiles : une superficie de deux milles d'étendue, couverte de colonnes brisées, de chapiteaux, de pierres sépulchrales, jetées, dispersées au hazard ; tel est le déplorable vestige de l'une des plus belles villes de l'antiquité. Une petite rivière coule à travers ces ruines, et va se perdre dans le golfe : elle fourmille encore de ces truites excellentes que la délicatesse des Romains recherchait à grands frais.

Ce ne serait que par des fouilles que l'on parviendrait à recouvrer encore quelques beaux fragmens de cette ville ; et les arts y retrouveraient sans doute quelques portions importantes d'architecture, quelques statues précieuses, des vases, des bas-re-

liefs, peut-être aussi des peintures, chose si désirable, pour mettre un terme aux incertitudes que nous éprouvons sur le genre de perfection auquel les anciens sont parvenus à cet égard; peut-être aussi des manuscrits d'ouvrages qui ne sont point arrivés jusqu'à nous, et que nous ne connaissons que par fragmens. Mais il faudrait, pour cela, que les gouvernemens s'entendissent pour vaincre la répugnance des naturels à permettre ces recherches aux savans, et pour renverser tous les obstacles que l'ignorance, les préjugés, et surtout la cupidité opposent à ces découvertes. Dalmatie.

Si la curiosité ne dirigea point les pas du citoyen C.*** vers Clissa, il n'en fut pas de même pour la grande cascade de Cettina, fameuse dans ces contrées, et qui mériterait de l'être partout ailleurs.

La Cettina est le *Titurus* des anciens : ses sources sont voisines d'un village nommé Zarébiza : je dis, ces sources, car bien qu'elles soient à une certaine distance les unes des autres, comme les ruisseaux qu'elles fournissent, après avoir couru quelques centaines de toises, se réunissent dans un même lit, on peut les considérer comme donnant toutes l'origine au même fleuve.

Dalmatie.

Plusieurs géographes et naturalistes regardent ces sources comme l'apparition, ou pour mieux dire, le dégorgement d'un fleuve souterrain; elles sont au nombre de quatre: deux entre autres sont plus curieuses et plus considérables que leurs compagnes, par leur position singulière, leur étendue et leur profondeur. Les habitans du pays s'accordent à prétendre que l'on ne peut trouver le fonds ni de l'une ni de l'autre: c'est sans doute une de ces erreurs accréditées par le penchant qu'a partout le peuple pour les choses merveilleuses. L'homme est ainsi fait, ce qui le frappe le moins est la vérité, et plus une chose est impossible, plus il croit avec ferveur à son existence. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elles sont très-profondes et que les pierres que l'on y jette, disparaissent avant que l'on puisse présumer qu'elles aient touché le fond. L'une de ces sources, dont la cuve est d'un diamètre très-considérable, est cachée presqu'en entier dans des rochers qui la couvrent: son onde est d'une extrême limpidité. Elle paraît immobile; cependant il faut que son mouvement, quoiqu'insensible, soit assez fort, puisque le volume du ruisseau qui en découle est très-consi-

dérable. Ce qui paraît assez extraordinaire, c'est que l'on y pêche des truites excellentes, et d'une grosseur considérable, et il n'est guère permis de douter que ces poissons ne viennent eux-mêmes du fleuve souterrain. La seconde des deux grandes sources est moins couverte que la première : elle présente l'image d'un grand abreuvoir circulaire que la nature a revêtu de bancs de marbre perpendiculairement taillés.

Dalmatie.

La Cettina rencontre peu de plaines dans sa course ; rien de plus sauvage, en général, que le territoire qu'elle parcourt ; les Alpes mêmes, dans leurs formidables irrégularités, n'offrent point d'aspects plus terribles. Ce fleuve roule quelquefois pendant plusieurs lieues de suite, encaissé entre deux montagnes, entièrement taillées à pic, et qui forment un précipice d'une profondeur inconcevable, dont elle occupe toute la largeur : il semblerait qu'elle les a, pour-ainsi-dire, sciées depuis leur superficie jusqu'aux entrailles de la terre, et qu'elle fut jalouse de dérober par ces deux énormes murailles, son lit aux regards des hommes et à la lumière du soleil. C'est ainsi qu'elle arrive à la cascade appelée *Velika - Gubowiza;* et comme si elle ne se trouvait

Dalmatie. pas suffisamment cachée dans ce précipice affreux, à travers lequel elle coule depuis plusieurs milles, elle semble s'emparer avec ardeur d'un plus horrible et plus obscur encore, qui se présente sous ses pas. A cette place, le lit du fleuve est étroit; à peine a-t-il soixante-dix à quatre-vingt pieds de largeur.

Cette cascade n'a rien de commun avec celle de Scardona; ici tout est effrayant, tout est horrible; et la sombre tristesse de sa gorge et la noire profondeur de l'abîme, et l'aride nudité de ces masses énormes de rochers amoncelés les uns sur les autres, et dont l'irrégularité, l'audace et l'élévation prodigieuse, semblent les débris de ce monument de haine contre les dieux, élevé par la témérité des Titans. Ce n'est plus la nature, c'est le chaos. Des vautours, au reste, semblent être les seuls habitans de ces rivages voisins de l'enfer: leur stature colossale est en proportion avec l'horreur du séjour; ils sont de la plus grande espèce.

Par un jeu bizarre de la nature, elle a marqué par deux immenses pilastres, l'origine de la lice nouvelle que le fleuve va parcourir après sa chute : placés à droite

et

et à gauche de ses rives, ils indiquent la largeur de son nouveau lit : l'un et l'autre sont de marbre, isolés, nus depuis leur racine jusqu'à leur sommet : un seul présente un peu d'herbe et quelques arbustes sur sa cime.

Dalmatie.

La Cettina coule encore pendant un quart de lieue à peu près, entre les murailles colossales de ce précipice; après quoi elle arrive à la *Niala-Gubowiza* ou petite arcade; celle-ci n'a que vingt pieds de chute. Ici la végétation reparaît, la nature se réveille; les arbres, la verdure et les fleurs renaissent; la vallée s'ouvre, s'élargit, les montagnes s'abaissent; des coteaux couverts de forêts leur succèdent, l'œil ressuscite des plaines, et la Cettina, lente et majestueuse, se promène à travers les prairies, et s'enfonce dans un horizon brillant d'azur et de lumière.

Le mois de juillet s'avançait, et le citoyen C.***, qui, depuis plus de deux mois qu'il était parti de Rome, n'avait pas, pour-ainsi-dire, donné un seul jour au repos, que nous avons vu faire constamment succéder aux fatigues de la mer, les fatigues des courses par terre, et qui cependant, dans ce laps de temps, bien long sans doute, si

Dalmatie.

on le mesure sur les soins que lui fit éprouver un voyage de cette espèce ; mais bien court, si l'on considère ses travaux, trouva encore le moyen de recueillir cette belle moisson de vues pittoresques qu'il en a rapportées et dont le nombre est non-seulement bien fait pour étonner, quand on songe au peu d'instans qu'il eut pour admirer lui-même ce qu'il a bien dessiné ; mais encore est un témoignage de la fertilité et de la facilité de ses crayons, et de ce qu'inspire d'ardeur à un ami des arts le désir de transmettre à sa patrie et à ses contemporains une connaissance rapide, mais précise, des monumens d'une contrée dont ils n'avaient qu'une idée imparfaite ; le citoyen C.***, dis-je, songea à son retour. Ainsi donc, après avoir visité, comme on vient de le voir, les ruines de Salone et la cataracte de la Cettina, il revint à Spalatro; et après avoir donné deux jours à la reconnaissance qu'il devait au bon accueil que les principaux de la ville et les savans s'étaient empressés de lui faire, il s'embarqua le 24 juillet pour revenir à Trieste et de là à Venise.

Dans son premier passage à Trieste, il avait parcouru tous les bâtimens, les uns

magnifiques, les autres recommandables par leur utilité qui décorent l'intérieur de la ville, devenue si importante dans le dix-huitième siècle, grâce au génie et à la sage politique de Marie-Thérèse, et que ses successeurs, non moins sages, ont maintenue dans l'état de splendeur auquel elle l'avait élevée. Il ne restait donc plus à notre voyageur, qu'à en examiner les environs, ou quelques sites extraordinaires, tels que ceux du château de *Luegg*, de la chute de la Ruecca, du château de Novoscoglio, de San-Conciano, qui appelaient son attention et ses crayons.

[redacted]

Dalmatie.

Après avoir donné quelques jours à l'amitié et aux soins de sa santé un peu dérangée par trois mois de fatigue, il se mit en marche pour visiter d'abord le château de *Luegg*, autrement *Predjama*; il suivit pendant deux postes la grande route de Triest à Vienne, et arriva au pied de Lanos, et peu de temps après à Residerta. Là, on quitte la grande route et on marche pendant deux heures à travers un pays délicieux, riche, de la plus belle végétation, et de la plus brillante culture, partout orné de maisons de plaisance. A mesure que l'on approche de *Luegg*, le site devient plus

Dalmatie.

sauvage. On a devant soi une vallée profonde dont le chemin raboteux est entremêlé de précipices : en face et au revers de la vallée, un prodigieux massif de rocher taillé à pic ; au milieu de ce rocher, une vaste arcade formée par la nature, qui paraît servir d'entrée à une grotte immense. A l'entrée de cette grotte, et sur le plateau même qui lui sert de plancher, la façade antique et irrégulière du château de *Luegg* qui semble dominer sur un abîme ; en sorte qu'en voyant cette position singulière, on dirait que ce château a été construit exprès pour défendre l'entrée de cette grotte. On ne peut disconvenir que la bizarre situation du château de Luegg ne lui donne un caractère que l'on chercherait vainement ailleurs : il rappelle ces châteaux habités par des enchanteurs, dont les descriptions n'appartiennent qu'à l'imagination des romanciers ou des poètes.

Mais, descendu dans la vallée, et arrivé au pied du rocher même, si l'on mesure de l'œil son énorme perpendiculaire, seulement interrompue par la saillie de ce château, qui semble, pour ainsi dire, s'avancer sur votre tête, c'est alors que le spectacle étonne et effraye tout-à-la-fois, et que

Dalmatie.

l'on ne conçoit pas quel caprice pût déterminer des hommes à se choisir une retraite si sauvage et si inaccessible. Hélas ! on est bien forcé de reconnaître, à ce choix extraordinaire, les deux passions les plus communes, et cependant les plus funestes à l'espèce humaine ; les fureurs de la guerre et l'amour de la domination. L'orgueil de la féodalité a eu seul le droit d'inspirer le sombre courage de fonder un semblable palais. Le premier bâtiment que l'on rencontre, quand on cherche un sentier pour monter au château, est un moulin construit en planches, que fait tourner un ruisseau qui sort de la montagne. Ce sentier étroit et escarpé circule paisiblement à travers les infractuosités de la roche, et conduit à un pont de bois, que l'on peut lever ou baisser à volonté, et que la défiance a construit à peu près à moitié de la course. Là se présentent une vingtaine de dégrés dans le roc, qu'il faut gravir pour arriver à une porte défendue par deux tours. Cette porte introduit dans une grotte formée par la nature, mais moins large et surtout moins élevée que la grande grotte supérieure à l'entrée de laquelle est le château, assemblage assez informe de différens corps fort

Dalmatie.

élevés, mais accollés ensemble presque sans ordre et toujours sans goût. Il règne cependant dans l'intérieur assez d'élégance et de majesté, mais de cette majesté gothique qui doit bien plus à la fierté qu'à la grandeur, et parle aux souvenirs avec bien moins de puissance que de tyrannie. Quelques jardins qui, dans des temps plus rapprochés des mœurs plus douces, se cultivèrent autour de ces murailles, ne tempèrent point l'horreur que leur aspect inspire.

Si le citoyen C.***, comme dessinateur, trouva quelques charmes au château de Luegg, comme homme, comme philantrope, il s'en éloigna sans regret. Il revint à Résiderta, et là, il prit des guides pour gagner les bords de la Ruecca. Dans ces cantons, la belle culture a disparu, le sol est également aride, et depuis Senozequia jusqu'à la vallée de la Ruecca, la tristesse et l'ennui accompagnent le voyageur. Cette rivière coule entre des rochers d'une extrême élévation et de la roideur la plus insurmontable pour le pâtre même le plus téméraire. Au-dessus de ces rochers dominent les tours antiques et démantelées du vieux château de Novooglio, partout la féodalité

sauvage au sein de la sauvage nature. Non loin de là est le village de St.-Cansiano, assis de même sur la cime des rochers. C'est au pied de ce village, que la Luecca présente aux curieux des phénomènes de la nature, un spectacle dont il retrouve bien peu d'images sur le globe. Dans cette partie, la coupe des rocs est tellement verticale, qu'ils paraissent avoir été véritablement taillés exprès, et cet escarpement est le même partout; mais ce qui ajoute encore à leur singularité, c'est que leurs sommets, découpés avec une espèce de symétrie, figurent autant de tours carrées qui dominent et semblent défendre ces gigantesques murailles. C'est entre elles, c'est à leur pied, c'est dans l'abîme presque incommensurable que forment ces remparts naturels, que la Ruecca serpente et coule avec une sorte de majesté lente, et semble dédaigner de se courroucer contre les blocs dont son lit est hérissé; lorsque tout-à-coup elle arrive sous une arcade immense, effrayant et sombre péristyle d'une galerie souterraine, dont l'imagination épouvantée n'ose ni prévoir ni sonder la profondeur où ses flots s'enfoncent avec un énorme fracas: où tombent-ils? De quelle hauteur?

Dalmatie.

Dalmatie.

Combien de temps? des milliers de générations ont passé sur la terre et ne l'ont pas su, et les siècles s'éteindront peut-être sans que ce mystère soit jamais dévoilé. Qui jamais concevrait la terreur dont le spectateur est tout-à-coup pétrifié à l'aspect de ce goufre dont l'ouverture attire, engloutit et dévore un fleuve tout entier!

Mais c'est peu, l'on n'aurait qu'une idée incomplète des singulières destinées de la Ruecca, si le voyageur bornait là sa course. Il faut franchir, s'il est possible, cette montagne: le revers offre un spectacle non moins extraordinaire: là, le site est peut-être plus sauvage encore; plus de désordre, plus de confusion: les masses également verticales se heurtent, se contrarient, se croisent dans leurs alignemens divers; tout est chaos, tout est sombre, tout est affreux. C'est au sein de ces blocs amoncelés, sans ordre comme sans harmonie, que d'une gerçure étroite et profonde, la Ruecca, après avoir erré dans les entrailles de la montagne, ressort et jaillit en courroux et se dégorge dans une large cuve creusée à six cents pieds au-dessous du niveau de San-Cosiano, tellement ombragée par l'élévation des rochers, qu'elle est constamment inaccessible aux

rayons du soleil. On prétend que la sonde n'a pu réussir encore à en déterminer l'étonnante profondeur. Les filets d'eau qui débordent de la cuve, après avoir coulé quelque temps à travers les rochers qui se trouvent dispersés au-dessous de cette espèce de cratère, faiblissent, diminuent, se perdent insensiblement, et la Ruecca disparaît pour jamais.

Dalmatie.

Ce fut là aussi le terme du voyage du citoyen C.***, à qui les arts devront une reconnaissance éternelle, pour avoir, par amour pour eux, triomphé des dangers et des fatigues inséparables d'une course de cinq à six cents lieues. Peu d'hommes, en effet, eussent été en état de saisir avec un crayon plus habile et mieux dirigé par le goût, les somptueux débris des monumens dont les Romains avaient enrichi ces contrées ; et nul, peut-être, n'aurait rendu, avec plus de grâce et de vérité, les sites ou singuliers, ou enchanteurs, ou surprenans que la nature a prodigués à ces bords si peu décrits, si peu connus jusqu'à ce jour.

CHAPITRE IV.

Description géographique de l'Istrie et de la Dalmatie. — Caractère des peuples qui habitent ces contrées, et particulièrement des Morlaques. — Leurs mœurs, leurs usages, et leur conduite singulière avec tous les autres Dalmatiens. — Ils sont vraisemblablement les descendans des Slaves, qui envahirent ces contrées.

Dalmatie.

L'Istrie est une presqu'île dont l'entrée, extrêmement évasée, s'avance dans la partie nord de la mer Adriatique : sa longitude, à partir du méridien de Paris, est comprise entre le onzième degré quinze minutes, et le douzième degré trente minutes ; et sa latitude, entre le quarante-quatrième degré cinquante-cinq minutes et le quarante-cinquième degré cinquante minutes.

La Dalmatie, en y comprenant les petites îles de sa dépendance, forme, avec différentes parties voisines de la Hongrie et de la Turquie, ce qu'on appelle Illyrie, nom ancien que le gouvernement Autri-

chien a fait revivre de nos jours. Située sur la côte occidentale de la mer Adriatique, elle s'étend en longitude, depuis le douzième degré dix minutes, jusqu'au seizième degré quarante-cinq minutes; et en latitude, depuis le quarante-deuxième degré vingt-cinq minutes, jusqu'au quarante-cinquième degré cinq minutes. Mais cette étendue apparente est des plus irrégulières, et conséquemment ne comporte pas une grande étendue carrée, quoique bien plus considérable cependant que l'Istrie. Elle était divisée en deux parties, l'une vénitienne, à l'ouest; l'autre autrichienne, à l'est. Cette dernière s'appelle autrement le *Littoral*, et ressortit au cercle d'Autriche. La première vient de lui être réunie par le traité de Campo-Formio, qui assure également à l'empereur la possession de la Dalmatie, et des autres principales parties de l'état de Venise. Dalmatie.

Il nous a paru intéressant et curieux de donner une notice abrégée d'un peuple généralement répandu dans toute la Dalmatie, et principalement dans les montagnes de la Dalmatie intérieure. Ils occupent les vallées de *Kotar*, les bords de la rivière de la *Keka*, de *Lettina* et de *Narenta*, et s'étendent

Dalmatie.

vers l'Allemagne, la Hongrie et jusque vers la Grèce. On donne à ce peuple le nom de Morlaques; leurs traits, leurs mœurs, leur langage, en font une nation très-distincte des naturels du pays. Il existe même entre les Dalmatiens et les Morlaques, une espèce de haine, une espèce de mépris réciproque, qui prouve, de la manière la plus évidente, qu'ils ne sortent point d'une tige commune.

Les Morlaques des plaines de *Seigno* et *Knin*, et des délicieuses vallées de *Kotar*, sont affables, hospitaliers, doux, humains, et dociles à la discipline législative: ils sont robustes, mais leur taille est peu élevée, et généralement leur teint est plus blanc et plus animé que celui des autres Dalmatiens. Les Morlaques de *Douaré* et des montagnes de *Vergoras*, au contraire, sont ardens, féroces, fiers, téméraires et actifs. Leur taille est élancée, et leur regard altier. Les montagnes qu'ils habitent, rendent leur vie plus sauvage et plus laborieuse: entourés par la stérilité, les besoins de première nécessité sont plus impérieux, et entretiennent en eux une passion violente pour la rapine, qui n'est point combattue

par la crainte des châtimens dont les garantit la difficulté de leurs asiles. Dalmatie.

Ces Morlaques du *Vergoras*, préfèrent, dans leurs brigandages, de s'adresser aux Turcs plutôt qu'aux chrétiens; et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils attaquent ceux-ci Ils sont néanmoins fidèles dans leurs promesses, sensibles à la confiance qu'on leur marque, incapables de dépouiller le voyageur qui se met sous leur protection; et l'on peut sans nul danger traverser leurs contrées, si l'on a soin de se faire accompagner par quelques-uns d'entre eux: mais si l'on n'a pas pris ces précautions, leur penchant pour le vol est extrême: ils préfèrent l'adresse à la force ouverte, et ont une répugnance marquée pour répandre le sang. Si par hasard on les surprend à voler, et que l'on réclame l'objet qu'ils viennent de dérober à l'instant même, le sang-froid dans leurs réponses, et leur fermeté dans le mensonge sont étonnans. Un Morlaque détachera votre cheval à vos côtés, et sous vos yeux, il s'élancera sur l'animal, et quand vous voudrez le ravoir, il vous soutiendra, sans se déconcerter, qu'il lui appartient: il fera la généalogie du cheval, l'histoire de celui qui le lui a vendu, la description de

Dalmatie. la foire où il l'a acheté, vous citera vingt témoins, qui au besoin viendront à son secours, parce qu'ils s'entendent tous, et finira par s'en aller avec le cheval, en se moquant de la maladresse que vous avez mise vous-même à vouloir lui voler cet animal. Un voyageur se repose au pied d'un arbre, il s'est débarrassé de son sabre pour être plus à son aise : deux Morlaques s'approchent; tandis que l'un d'eux cause avec le voyageur, l'autre adroitement escamote le sabre, le ceint à ses côtés, et tranquillement se mêle à la conversation. Au bout de quelque temps, le voyageur veut partir, se lève et cherche son sabre. On m'a volé mon sabre, dit-il : c'est bien fâcheux, reprend le voleur; que ne faites-vous comme moi, je ne quitte jamais le mien. Il le salue et s'en va. On pourrait rapporter mille exemples semblables. Cependant, quand on rapproche de ce vice, la sincérité, la confiance, la simplicité, la probité même de ces hommes, non-seulement dans les actions de leur vie privée, mais encore dans les affaires, on serait presque porté à croire qu'ils ont sur la propriété des notions différentes des nôtres : que l'action du vol participe de ce désintéressement qui leur fait regarder tout

entre eux comme à peu près commun, et que s'ils se sont ployés à cette finesse et à cette imperturbable effronterie dont je parlais tout à l'heure, ils ne les ont acquises que par leur longue fréquentation avec les Italiens, et par la mauvaise foi dont ils ont ont été si souvent les victimes.

Dalmatie.

Quoique les Morlaques n'aient pas des notions bien distinctes du juste et de l'injuste, et que leur penchant à la filouterie semble annoncer qu'il n'ont pas des idées bien nettes sur les droits de la propriété; puisqu'il suffit qu'un objet leur plaise pour qu'ils s'en emparent, il n'est pas moins vrai qu'on retrouve chez eux de profondes traces de la candeur des mœurs antiques, et surtout cette innocente liberté qui fut toujours le partage des peuples pasteurs. Leur fraternité est surtout remarquable: jamais ils ne se sont réunis plusieurs ensemble dans une fête, dans un marché, dans une église, sans se donner des marques de la plus touchante simplicité; tous, femmes, hommes, filles, vieillards, jeunes gens, à mesure qu'ils arrivent, s'embrassent tendrement: on dirait que ce sont les membres d'une même famille qui s'abordent et se retrouvent après une longue absence. Une jeune

Dalmatie. fille morlaque, en rencontrant un de ses compatriotes qu'elle n'aura même jamais vu, lui prodiguera sans défiance les plus tendres caresses. Dans les fêtes, ces espèces de libertés sont souvent poussées plus loin encore ; ce qu'ailleurs l'hypocrisie des mœurs a revêtu du nom d'indécence, passe chez eux pour des choses naturelles et sans conséquence. C'est ordinairement ainsi que commencent les amours : cependant il est sans exemple qu'un jeune homme ait jamais déshonoré une fille ; naturellement courageuse, elle lui ferait payer cher l'entreprise d'un semblable affront : mais quand elle fait un choix parmi ses nombreux amans, dont elle entretient l'espérance en recevant d'eux le don de quelques bagatelles, telles que des colliers de verre, des bagues de laiton, des couteaux, de petits miroirs, elle désigne alors au favorisé l'heure et le lieu où elle consent à se laisser enlever par lui, et ces enlèvemens sont toujours suivis par le mariage.

Ils poussent à l'excès la vertu de l'hospitalité. Il suffit à un étranger de jouir de la recommandation la plus légère, pour être accueilli comme un frère par un Morlaque : non-seulement il lui prodigue tout ce qu'il

a dans sa maison; mais encore, s'il est informé de son approche, il envoie à sa rencontre des chevaux et une escorte; et lors de son départ, il le comble de provisions pour son voyage, et le fait accompagner jusqu'à une certaine distance par ses gens et par ses propres enfans. Dalmatie.

Cette hospitalité est plus active encore lorsqu'il s'agit d'un homme de leur nation. Quand un Morlaque arrive chez un Morlaque, la mère de famille, sa fille aînée, ou la nouvelle mariée vont au-devant de lui et l'embrassent, faveur que n'obtient pas l'étranger; l'usage voulant au contraire qu'elles se tiennent cachées pendant tout le séjour qu'il peut faire dans la maison. Tant qu'un Morlaque possède des provisions, il les consomme avec ses voisins, qui lui rendent la pareille à leur tour. Un Morlaque n'est jamais forcé à mendier : il entre chez son voisin, se met à table, mange, y séjourne tant qu'il veut, et ne lasse jamais la cordialité de celui qui le reçoit. Le plus léger prétexte est pour eux matière à réjouissance : alors, sans inquiétude pour le lendemain, ils dépensent dans un seul jour, avec leurs amis ou leurs hôtes, tout ce qui pourrait suffire pour quelques mois : il n'est

Dalmatie. pas rare de voir sur la route les bergers, les moissonneurs, les ouvriers, présenter au voyageur, sans en être priés, leurs provisions de la journée. Il semble qu'ils ne connaissent d'économie que pour leurs vêtemens; alors elle a quelque chose de ridicule et de puérile. Ont-ils un bourbier à traverser? ils ôteront leurs souliers pour ne pas les user. Survient-il un orage? ils se dépouilleront de leurs casaques et de leurs bonnets, pour ne pas les mouiller.

A cet admirable désintéressement, ils joignent une loyauté, une fidélité peu communes dans leurs promesses et dans leurs engagemens. La parole d'un Morlaque est une chose sacrée, et il est sans exemple qu'il la viole. S'ils sont fidèles à ce point dans des matières de pur intérêt, ils le sont avec plus d'enthousiasme encore en amitié: ce sentiment si noble et si doux a chez eux quelque chose de religieux, et le culte le consacre par des cérémonies particulières. Deux jeunes gens ou deux jeunes filles s'associent; l'éducation commune, l'habitude, la conformité des caractères, et quelquefois aussi ces mouvemens imprévus et subits de sympathie, décident de ces unions. Quand ils sont d'accord de les for-

mer, ils se rendent ensemble à l'église, accompagnés de leurs parens réciproques, et là le prêtre bénit ces nœuds, qui deviennent inviolables : deux filles unies de la sorte, s'appellent *posistrimé*, et les hommes *pobratimi* : ils sont inséparables pour le reste de la vie. Tout alors devient commun entre eux, plaisirs, chagrins, dangers, injures, revers, fortune : il n'est rien que le *pobratimi* ne partage avec son camarade, et la *posistrimé* avec son amie. Le sacrifice même de la vie a souvent signalé ces grands attachemens ; et si la désunion vient à se mettre entre deux *pobratimi*, on regarde cet événement comme une calamité publique, et comme le signal de quelque grand malheur dont la nation est menacée. Autrefois un semblable accident était sans exemple ; mais depuis deux ou trois siècles les relations un peu trop fréquentes avec les Italiens ont apporté quelque altération à des mœurs aussi pures, et l'introduction des liqueurs fortes parmi les Morlaques, a nécessairement amené l'ivresse, et conséquemment les querelles ; et dans cet état la raison n'a plus le droit de distinguer le *pobratimi* d'un autre homme.

Dalmatie.

Mais si leurs amitiés offrent un si

[redacted] Dalmatie.

grand caractère de constance et de dévouement, leurs inimitiés sont également éternelles. Parmi cette foule de passions douces, on est frappé d'étonnement quand on leur voit pousser à l'excès la plus cruelle passion dont l'homme puisse être dévoré, je veux dire, la vengeance. Un Morlaque est un ennemi irréconciliable, il n'y a que la mort de son ennemi qui puisse le satisfaire. Il ne faut pas croire cependant que de simples paroles, des injures passagères, soient l'origine de semblables inimitiés: il faut des motifs extraordinaires pour enfanter des haines aussi profondes, tels que l'assassinat d'un parent, d'un père, d'un frère ou d'un ami. Ces haines se transmettent de père en fils, comme un héritage, et l'on en a vu parcourir ainsi plusieurs générations avant qu'elles soient satisfaites. Il est sans exemple qu'elles aient jamais eu pour dénouement une réconciliation: jamais ils n'ont pardonné, et leur proverbe favori est: *Quiconque ne se venge pas, ne se sanctifie pas.* On conserve dans la famille, la chemise ou les vêtemens ensanglantés du mort; on les montre aux enfans, on leur apprend le nom de la famille du meurtrier, on les irrite contre elle, on

Dalmatie.

frappe leur jeune raison de tout ce que le ressentiment peut leur inspirer d'horreur pour cette race. Mais ce qu'il y a de particulier dans leur manière d'envisager cette espèce de justice qu'ils croient se devoir à eux-mêmes, c'est que, soit que cette vengeance s'exerce tout de suite, soit qu'elle ne se satisfasse qu'après de longues années, là s'arrête l'inimitié; que la famille sur laquelle un Morlaque s'est vengé, ne perpétue point la haine, en voulant à son tour venger celui dont la mort semble être due au ressentiment de celui qui l'a atteint; qu'elle trouve au contraire qu'il n'a fait que s'acquitter d'un devoir qu'elle remplirait en pareil cas elle-même; que dès ce moment l'union renaît entre les deux maisons, et qu'après cela elles vivent ensemble unies, comme si jamais rien n'avait pu les diviser.

Une partie des Morlaques suit le rit grec; l'autre, le culte romain. Les prêtres de l'une et l'autre église sont également fourbes et ignorans; et loin de guérir ce peuple simple de son penchant à la superstition, ils concourent au contraire à l'entretenir. L'on remarque parmi les Morlaques, trois classes de sorciers bien distinctes, ou, pour mieux dire, trois classes de fripons qui mettent leur

Dalmatie.

crédulité à contribution. Dabord, ceux qui prétendent avoir commerce avec l'enfer, qui font apparaître les spectres, les esprits, les revenans, jettent des sortilèges, prédisent l'avenir, disent la bonne-aventure: ceux-là sont ce qu'ils appellent des sorciers, et ce sont communément les femmes qui exercent ce métier: il en est d'autres dont l'art consiste à détruire le mal que les premiers ont fait, et on les nomme les enchanteurs: enfin, les prêtres ont aussi leurs conjurations, et leur vendent de petits talismans, des amulettes, des noms de saints écrits d'une manière hiéroglyphique, pour les préserver du tonnerre, de la fièvre, des chiens enragés, ainsi de suite. Ce peu de mots suffit pour faire connaître le déplorable abus que des charlatans font de leur simplicité, et l'énorme impôt auquel ils assujettissent leur faiblesse. Je ne salirai point l'imagination du lecteur, en rapportant les contes absurdes que les Morlaques rapportent de la puissance de ces sorciers, tant saints que profanes; ce serait y donner quelque créance, que de dépenser le temps à en décrire les anecdotes. Les malheureux Morlaques joignent encore à ces tourmens de l'imagination, la folie de croire qu'il existe

des vampires. Et comment oserions-nous leur reprocher de donner en aveugles dans une erreur pareille, quand un homme aussi grave que dom Calmet, n'a pas été exempt d'une semblable démence? Les précautions qu'ils prennent lorsqu'un homme soupçonné de dispositions au vampirisme, vient à mourir, sont extravagantes. Avant de l'ensevelir, ils coupent les jarrets au cadavre, ils tracent certains caractères avec un fer chaud sur le corps, ils lui enfoncent des clous ou des épingles dans certaines parties : les sorciers ajoutent à cette cérémonie de certaines paroles mystérieuses ; et alors ils sont convaincus qu'il ne sortira point de son cercueil pour venir s'abreuver du sang des vivans.

Dalmatie.

Les mariages ne se font pas toujours par cette permission qu'une fille donne à son amant de l'enlever, comme je l'ai dit plus haut. Un jeune homme observe encore fréquemment la formalité de faire demander une fille en mariage par l'organe de quelqu'ami commun. Ils attachent beaucoup de prix à s'allier à une famille nombreuse, et surtout qui ait produit des hommes courageux. Le courage est chez eux un titre à l'illustration. Les noces ont quelques céré-

Dalmatie.

monies plaisantes, mais il serait trop long de les décrire ici.

Les femmes, peu de temps après leur mariage, s'abandonnent à une malpropreté sans exemple. C'est absolument la faute de leurs maris. Il est rare qu'on cherche à plaire à ceux dont on n'obtient que du mépris ; et les Morlaques poussent ce mépris à un point inconnu chez les autres nations ; s'ils sont obligés de citer leurs femmes devant quelqu'un, ils s'en excusent, comme s'ils parlaient d'un animal immonde. Aussi n'est-il point de condition plus déplorable que celle d'une femme morlaque. Jamais elle ne partage le lit de son mari, et c'est constamment sur le plancher qu'elles sont obligées de coucher. Les ouvrages les plus vils, les soins les plus dégoûtans, les fatigues les plus pénibles sont leur partage. Les instans si sacrés de la maternité ne les rendent pas plus recommandables à leurs indifférens époux ; rien n'adoucit les fardeaux dont on les accable jusqu'au dernier moment : aussi est-ce souvent au milieu des champs, que seules et sans secours, elles mettent au monde l'innocente créature qu'elles portent dans leurs flancs. A peine une Morlaque est-elle accouchée, qu'elle

se lève, prend son enfant, le lave dans la première fontaine qu'elle rencontre, le porte à la maison, et le lendemain recommence ses travaux.

[redacted]
Dalmatie

On ne prend aucun soin de ces enfans. Si par hazard la mère devient enceinte peu de temps après ses couches, elle cesse de les allaiter : mais si, de même, elle passe plusieurs années sans éprouver une nouvelle grossesse, elle continue de leur donner le sein; en sorte qu'il arrive quelquefois que ces enfans tètent jusqu'à un âge assez avancé. A peine sont-ils nés, qu'on les abandonne, pour ainsi-dire; ils ne sont couverts que d'une simple chemise : au bout de deux ou trois mois ils commencent d'eux-mêmes à faire quelques mouvemens; ils se traînent sur leurs mains et leurs genoux dans les maisons, et bientôt dans les champs : insensiblement leurs forces s'accroissent, ils se dressent, ils marchent, ils courent sans chaussure, sans habillement, sans bonnet; ils affrontent également et le soleil le plus ardent et les froids les plus rigoureux; et cette éducation sauvage développe en eux cette vigueur, cette force, cette agilité et cette santé robuste, apanage général des Morlaques.

Dalmatie.

Malgré l'état d'avilissement dans lequel les femmes sont plongées, on remarque cependant encore une sorte de coquetterie dans leur parure: mais cette coquetterie est bien plus sensible chez les filles que chez les femmes mariées: il semble même que l'usage consacre cette coquetterie; car telle parure est permise aux filles, qui ne l'est pas aux femmes mariées. Par exemple, celles-ci surchargent leur tête d'une espèce de toque, communément d'écarlate, garnie de perles de verre, de coquillages, de médailles quelquefois antiques et précieuses, et de plumes de diverses couleurs, sous lesquelles elles relèvent les tresses de leurs cheveux, tandis que les femmes mariées ne peuvent porter autour de la tête qu'un mouchoir blanc ou de couleur, noué négligemment, et doivent laisser tomber leurs tresses sur leurs épaules, ou les nouer sous le cou.

L'habillement des hommes est simple; une large culotte de serge arrête la chemise entièrement courte, et descend jusqu'à la cheville du pied: une espèce de pourpoint d'un drap grossier, est l'unique vêtement qu'ils portent par-dessus la chemise, et l'hiver ils y joignent un manteau

de drap rouge. Leur plus grand luxe réside dans leurs ceintures : elles sont communément d'un tissu du Levant à mailles et de soie rouge. C'est dans eette ceinture qu'ils placent leurs armes : ils pendent encore à cette ceinture, une boîte dans laquelle est renfermée de la graisse qui leur sert à garantir leurs armes de la rouille, et à panser leurs blessures, si par hazard ils viennent à s'en faire quelques-unes : c'est à cette écharpe qu'ils attachent aussi une bourse qui contient leur argent, un briquet et de l'amadou. Le tabac conservé dans une vessie préparée, se place dans les plis de la ceinture. La fortune règle le plus ou le moins de richesse de leurs habillemens, dont leurs armes font partie, puisqu'ils ne les quittent jamais, et qu'on ne voit point un Morlaque sortir de chez lui sans porter son fusil sur son épaule. Dalmatie.

Leurs maisons, ou pour mieux dire, leurs huttes, sont toutes noircies par la fumée qui s'élève du foyer, placé au centre, et qui ne peut s'échapper que par la porte. Il est rare que les plus riches possèdent un lit ; ils couchent presque tous sur la paille. L'été, ils aiment à coucher en plein air : ils partagent leurs logemens avec leurs

bestiaux, et n'en sont séparés que par une
Dalmatie. cloison de roseaux.

Des espèces de galettes, faites avec de de la farine de maïs, d'orge ou de millet, et cuites sur des pierres rougies, leur tiennent lieu de pain : le lait est généralement leur boisson : ils ne mangent leurs viandes que rôties. Quelques écrivains ont fait honneur de leur santé vigoureuse et de la vieillesse prolongée à laquelle ils parviennent, à la grande quantité d'ail dont ils font usage. Le caractère de leurs jeux prend sa source dans cette vigueur de corps: les Morlaques sont rayonnans de santé: eh bien, leurs jeux consistent dans le développement de leurs forces, de leur adresse et de leur agilité: sauter un obstacle très-élevé, courir avec une légèreté peu commune, lancer au loin une pierre que d'autres hommes soulèveraient à peine, tels sont leurs plaisirs; et un Morlaque à soixante ans le disputerait encore aux jeunes gens de nos climats. La danse a la préférence sur tous les plaisirs, elle est surtout leur passion favorite, et ils s'y livrent avec excès. Une aigre musette, ou seulement des voix animent cette danse : ce sont des sauts extravagans, bizarres, gigantesques; ils dan-

sent pour sauter, par le besoin de s'agiter, par goût pour les exercices violens, et voilà tout. Dalmatie.

Si bien constitués, ils ont peu de maladies; et près encore de la nature, ils ne connaissent point de médecins. Ainsi que chez tous les peuples où la société n'a fait encore que peu de progrès, les remèdes violens sont les seuls auxquels ils aient confiance. Ordinairement du poivre et de la poudre à canon infusés dans de l'eau-de-vie, composent le *calmant* dont ils usent pour les maladies inflammatoires; et ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que ce remède leur réussit souvent. Peut-être doivent-ils cette guérison aux sueurs abondantes qu'il leur procure. Des frictions outrées ou l'application d'une pierre rougie au feu et enveloppée dans un linge mouillé, sont les curatifs des rhumatismes. L'ochre rouge, mélangé avec quelques corps gras, est l'unique onguent qu'ils appliquent sur les blessures et les contusions. Sans avoir aucune connaissance en anatomie, il y en a peu d'entre eux qui ne soient extrêmement adroits à remettre les membres démis ou fracturés.

Mais enfin, ainsi que tous les hommes,

Dalmatie.

ils paient le tribut à la nature, et dès l'instant qu'un Morlaque a rendu le dernier soupir, les cérémonies des funérailles commencent. Les femmes louées pour pleurer arrivent; elles se placent dans l'appartement où le mort est exposé, et entonnent leurs gémissemens, de concert avec ceux que les nœuds du sang et ceux de l'amitié invitent à le regretter sincèrement. Le corps reste quelques jours exposé de la sorte, couché par terre, communément étendu sur le manteau qu'il portait pendant sa vie, et le visage découvert. L'on place auprès du mort sa ceinture, ses armes, sa pipe, et la bourse qui contient son briquet et son tabac. Pendant ce temps-là, tous ses parens paternels et maternels sont obligés de le visiter : c'est un devoir dont rien ne peut dispenser, et l'absence occasionnée par un voyage, est la seule excuse valable en pareil cas, et il faut que le plus proche parent prie le mort de vouloir bien l'agréer. Les amis remplissent également ce devoir. L'usage veut que chacun des parens et des amis adressent sérieusement la parole au mort, comme s'il était dans le cas de les entendre et de leur répondre. Cet usage se retrouve chez plusieurs peuples sauvages de l'Afri-

Dalmatie.

que et de l'Amérique septentrionale, tant les idées conçues sur les destinées de l'autre vie ont inspiré les mêmes préjugés à des peuples séparés par de grandes distances. Ici, ils lui demandent d'abord par quelle raison il les a quittés, quel est celui d'entre eux avec lequel il n'a pu vivre, et quel sujet de plainte il peut avoir: ils le prient ensuite de vouloir bien se charger de leurs commissions; et c'est ordinairement de donner de leurs nouvelles à leurs parens, à leurs amis, de leur annoncer ou leur prospérité ou leurs revers, de les prier de leur part de leur garder telle ou telle place à côté d'eux, et mille autres choses semblables. Quand toutes ces visites sont épuisées, on couvre le mort d'une toile blanche, et le cortége prend le chemin de l'église, au milieu des gémissemens des femmes et des parens: des pleureuses improvisent et chantent quelques traits de sa vie. On revient ensuite à la maison avec les prêtres qui ont présidé aux cérémonies religieuses. Un repas succède aux funérailles; et sa licence contraste d'une manière bizarre avec la circonstance, avec les hurlemens lugubres des femmes, et avec les prières que répètent les prêtres.

Dalmatie.

Je disais, tout à l'heure, que les pleureuses improvisent; et en effet, le génie de la poésie ne leur est pas étranger. Nécessairement ces peuples ont eu leurs bardes, incontestable preuve qu'il a tenu par son courage un rang parmi les nations barbares de la Germanie; je dis courage, car les peuples lâches n'ont point eu de poètes. Il n'y a point de fêtes et d'assemblées, chez les Morlaques, où il ne se trouve un chanteur. Ces chansons, en idiôme illyrien, mais corrompu par le nombre de siècles qu'elles ont traversé avant d'arriver jusqu'à nous, sont l'histoire de quelques héros Slaves, ou la relation de quelque événement tragique dont ils ignorent l'époque. Ce chant héroïque est grave, monotone et lugubre. L'instrument dont on l'accompagne n'est guère fait pour l'animer. C'est une méchante guitare monotone, dont le son est sourd et sans modulation. Cependant cette poésie n'est pas sans énergie; et sans avoir le sauvage éclat d'Ossian, elle en a quelquefois cette sorte de simplicité auguste dont le sentiment pénètre jusqu'à l'âme. Si un Morlaque voyage la nuit dans les montagnes, il est rare qu'il ne chante pas, et ces poèmes antiques sont toujours les chansons

qu'il préfère. Une longue exclamation, ou plutôt un cri barbare et prolongé, précède chaque strophe : il arrive souvent qu'il est entendu au loin par quelqu'autre Morlaque ; et celui-ci ne manque jamais de répéter sur le même ton le couplet que le premier a chanté, et ils se répondent ainsi aussi long-temps qu'ils peuvent s'entendre. Il est impossible de rendre l'espèce de tristesse pour ainsi dire antique, la sorte de vétusté mélancolique que répand dans l'ame ce genre de dialogue musical dont les échos des montagnes désertes prolongent l'expression lugubre et gothique à travers le profond silence des solitudes et des nuits. Dalmatie.

Les autres habitans de la Dalmatie et de l'Istrie, quoique confondus avec les Morlaques, n'ont pas avec eux la moindre analogie : ce sont deux nations parfaitement distinctes. Les Dalmatiens, proprement dits, sont Italiens, et surtout Vénitiens dans toute l'acception du terme ; ils en parlent la langue, ils en ont les mœurs, les usages, la religion, la souplesse et l'astuce ; et le voisinage de l'Allemagne, le gouvernement autrichien, même dans les parties qui étaient précédemment sous sa domination, n'ont apporté qu'une bien faible alté-

Dalmatie.

ration à cette physionomie générale : ainsi donc, Italiens dans les villes et les bourgades de la côte, Morlaques dans quelques îles et dans les vallées, tels sont aujourd'hui les habitans d'un empire d'où, il y a deux mille ans, une reine superbe insulta à la fierté du sénat romain, et dont la chute proclamait alors cette grande vérité, qu'un injuste gouvernement croule toujours à la longue devant l'énergie de la vertu irritée.

Quoi qu'il en soit, ces différens peuples, habitans de la Dalmatie, présentent une grande matière aux réflexions du philosophe. C'est ici que deux extrêmes se sont rencontrés et sont restés en présence ; c'est-à-dire, les Morlaques tels aujourd'hui que furent les Slaves, et les Dalmatiens dans lesquels on retrouve encore toutes les petitesses des cours et d'Orient et de Rome. Partout, à leur air incertain, à leur politesse d'habitude, à leur marche ambiguë, à leur timidité circonspecte, on reconnaît des peuples dès long-temps ployés à être vaincus, et dont les défaites ont fréquemment changé de livrées ; on reconnaît cet esprit d'intrigue, apanage des gouvernemens débiles; cette souplesse innée qui court à la fortune à travers les débris de la prospérité publique, cette inquiétude tortueuse qui ne s'ali-

mente que de brigues, que de mensonges obscurs, que de rivalités sourdes, que de religion affectée. On retrouve enfin ici Rome sous Augustule, et Bysance sous Andronic, et au bout de quatorze cents ans; pour peu que l'on soit observateur, et que l'histoire à la main l'on se donne la peine d'étudier les hommes que la Dalmatie présente au voyageur, on acquiert dans les Dalmatiens la parfaite connaissance de ce que furent les Romains arrivés au dernier période de leur dégradation; et dans les Morlaques, celle à peu près de ce que doivent être dans l'origine les fondateurs barbares de quelques-uns des grands empires de l'Europe que nous voyons si policés aujourd'hui. Ces Morlaques marchent toujours armés. Ce sont eux qui, dans les guerres de l'Autriche avec la France, ont rendu, sous le nom de Pandours, de si grands services à la reine de Hongrie. Ils se piquent d'une exactitude scrupuleuse à tenir leur promesse. Un débiteur passe rarement le temps prescrit. L'amitié est indissoluble chez les Morlaques: ils en font un point de religion, et ce nœud se resserre au pied des autels. Le rite esclavon a une bénédiction particulière pour unir solennellement deux amis en présence de tout

Dalmatie.

le peuple. Les devoirs de ce lien sacré sont de secourir son ami en toute occasion et dans tous ses besoins. En revanche, les inimitiés sont si durables, qu'elles passent de père en fils, et se perpétuent jusqu'aux générations les plus éloignées. Un de leurs proverbes dit que celui qui néglige de se venger ne peut se sanctifier, et le même mot sert à exprimer parmi eux la sanctification et la vengeance.

Dalmatie.

Ces peuples sont extraordinairement superstitieux, et croient aux lutins, aux sorciers et aux vampires. Les vieilles femmes se piquent de savoir faire plusieurs charmes, dont le plus ordinaire est de détourner le lait des vaches de leurs voisines, pour s'en procurer une plus grande abondance: mais il se trouve d'autres sorcières qui ont le pouvoir de rompre ces enchantemens.

Les Cosaques ont été les plus grands pirates de la mer Adriatique. C'est un peuple rude et sauvage, de haute stature, courageux, mais fort enclin au brigandage. Sa langue est celle des Valaques; sa religion, celle des Grecs. Quelques-uns suivent le culte romain.

Les Turcs occupent toute la partie orientale de la Dalmatie; et le pacha demeure à

Nostar.Narenta, autre ville située, comme la précédente, sur la rivière de ce nom, était anciennement la capitale de toute la province, dont la partie septentrionale, désignée dans certaines cartes, par le nom de Cortavic, est aujourd'hui sous la domination de la maison d'Autriche. Dalmatie.

L'Albanie tient à la Dalmatie; les Turcs l'appelent *Arnaud*. Elle tire son nom des anciens Albanois, qui se sont rendus célèbres par leur valeur. Elle appartient au grand seigneur depuis qu'Amurat II en a fait la conquête. Ce pays est fort peuplé, plein de montagnes, et arrosé par plusieurs rivières qui se jettent dans la mer Adriatique. Il est plus fertile et plus cultivé au nord qu'au midi, et l'on y fait de très-bon vin. Le plus grand nombre des habitans professent la religion grecque; on en trouve aussi qui suivent le rit romain. Les uns et les autres sont gouvernés par les archevêques et les évêques de leur religion. Les catholiques ont des colléges à Fermo et à Loretta.

Les autres villes n'ont rien qui les distingue. Scutari, aujourd'hui la capitale et la résidence du pacha, était jadis la demeure des rois d'Illyrie. Allessio, autrefois

Dalmatie.

Lyssus, est le lieu où mourut le célèbre George Castrio, prince d'Albanie, connu sous le nom de Scanderberg, c'est-à-dire, Alexandre Seigneur. Ce héros, qui peut être mis au rang des guerriers les plus heureux, se trouva à vingt-deux batailles, et tua, dit-on, de sa main, plus de deux mille Turcs, sans recevoir aucune blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet II, étonné des coups prodigieux qu'il portait avec son sabre, le lui fit demander, persuadé que cette arme avait quelque chose de surnaturel; mais l'ayant renvoyée comme un instrument inutile dans les mains de ses généraux, Scanderberg lui fit dire qu'il ne lui avait pas envoyé son bras. Sa mort fut une perte pour la chrétienté, dont il avait été le défenseur. Les Albanois, trop faibles après la mort de leur chef, subirent, de nouveau, le joug de la domination ottomane. C'est ce même héros que Lamotte a choisi pour en faire le sujet d'un opéra.

Le mont Athos, sur les frontières de l'Albanie, mérite quelqu'attention de la part d'un voyageur. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ une lieue, et l'on assure qu'au solstice d'été, un peu avant le coucher du soleil, son ombre s'étend

jusqu'à l'île de Lemnos, qui en est à plus de vingt milles. Les montagnes contiguës forment une chaîne qui se joint à la Macédoine, et comprend vingt-deux monastères habités, dit-on, par plus de six mille moines; tous les jours, après l'office, on les applique à des ouvrages manuels qui les entretiennent dans l'esprit de leur première institution.

Dalmatie.

On sait que les anciens couvens n'étaient d'abord situés que sur des rochers arides, au milieu des déserts ou dans des vallées marécageuses; mais, les moines, par leur travail et leur industrie, desséchèrent ces marais et changèrent en prairies, des lieux qu'on avait vus jusque là inhabitables; car il ne faut pas croire ce qu'une secte d'innovateurs économiques répète, avec emphase, sur l'inutilité des ordres religieux; non-seulement ils ont amélioré leurs biens, mais ils ont encore servi de conseil et d'exemple aux paysans qui ont formé des hameaux, des villages, des bourgs. Les Anglais eux-mêmes ont avoué que les moines seuls avaient défriché plus du tiers de l'Angleterre, et que leur destruction avait été parmi eux, une des principales époques de la décadence de l'agriculture.

Dalmatie.

Au reste, ces couvens ressemblent plus à des forteresses qu'à des maisons religieuses; car pour les mettre à l'abri des incursions des pirates et des corsaires, on les a fermées de murailles, flanquées de tours et même d'artillerie. Les bâtimens sont aussi mal disposés, mais les églises en sont magnifiques, et d'une beauté qui surpasse ce qu'on doit attendre du travail des Grecs. Quatre de ces monastères, fondés par des princes Bulgares, ne sont habités que par les moines de cette nation. D'autres ont été bâtis par des Mingréliens et des Russes, et dans les derniers, on ne reçoit que des Moscovites et des Cosaques.

La Dalmatie tire son nom de l'ancienne ville de *Delminium*, sa capitale, que les Romains prirent et ruinèrent. Ce pays secoua cinq fois le joug jusqu'au règne d'Auguste, qui le fit régir par un gouverneur. Il se révolta de nouveau, et cette guerre fut une des plus cruelles que les Romains eurent à soutenir sous l'empire de ce prince. Fatigués de l'énormité des impôts dont on les accablait, les peuples levèrent une puissante armée, qui ne prétendait rien moins que de ravager l'Italie, et pénétrer jusqu'à Rome. Tibère et Germanicus furent

envoyés contre ces rebelles, qui ne se soumirent qu'au bout de trois ans. Leur chef, nommé Batho, fut amené à Tibère, et ce prince l'interrogeant sur les motifs qui avaient déterminé ses compatriotes à prendre les armes, reçut cette réponse que jamais conquérant ne devrait oublier. *Vous me demandez pourquoi nous avons fait la guerre?* Les Romains ne sont-ils pas les agresseurs? Ne sont-ce pas eux qui, loin de défendre leurs troupeaux, comme des bergers sages, leur envoient, au lieu de chiens fidèles, des loups cruels pour les dévorer?

Dalmatie.

Il est des villes où il ne faut que passer, telles que la plupart de celles qui bornent la côte orientale de la mer Adriatique jusqu'à Raguse. Les états de cette république ont su conserver leur liberté depuis plusieurs siècles, sous la protection des Turcs dont ils sont tributaires. Quoique petite, relativement à son territoire, et au rôle qu'elle joue parmi les souverainetés, elle n'en est pas moins admirable par la sagesse de son gouvernement, par sa culture, son économie et sa vigilance pour la sûreté publique.

Sa capitale, dont elle prend le nom, est

Dalmatie.

bâtie au pied d'une montagne près de la mer, et peut contenir vingt-cinq mille habitans. C'est une ville riche et marchande, ornée de beaux édifices, de belles églises, et rafraîchie par un grand nombre de fontaines, avec un excellent port : c'est le siége du sénat, et celui d'un archevêque, qui a sous lui ses évêques, ses suffragans. Elle serait imprenable si le rocher de Chiwk, situé dans la mer, était fortifié.

Raguse, sujette à de fréquens tremblemens de terre, fut presque entièrement détruite par le dernier, qui fit périr, en 1667, plus de six mille de ses habitans : mais elle s'est réparée si parfaitement, qu'il est difficile de se persuader que ce soit cette même ville, presque ensevelie sous ses débris. Rien ne prouve mieux la richesse de ces républicains, qu'un si prompt et si parfait rétablissement. L'air y est sain, mais le sol est stérile. Aussi ces gens-là tirent-ils la plus grande partie de leurs provisions des provinces adjacentes.

Les îles voisines sont agréables, fertiles, bien peuplées, ornées de belles villes, de maisons superbes et de jardins charmans. On y voit surtout beaucoup de limons, de citrons, de grenades et autres fruits excellens, les-

quels, joints aux vignes qui couvrent les collines, offrent partout une riante perspective. Mais rien n'égale surtout la vallée d'Ombie, où la mer forme un golfe qui baigne une multitude de jolies maisons. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, dans le fond même de cette vallée, il sort, du pied d'un rocher, une source si abondante, qu'elle forme une rivière qui, à une demi-lieu de là, va se perdre dans la mer. Elle est en même-temps si profonde, que les galères peuvent arriver jusqu'auprès de sa source.

Dalmatie.

Les Ragusois sont belliqueux et bons marins, apparemment aussi bons politiques, puisqu'ils savent sacrifier l'argent assez à propos pour se maintenir libres, si voisins d'un despote et de républicains aussi peu délicats l'un que l'autre en fait d'invasion, à l'égard de ce qui se trouve à leur bienséance.

Comme les Ragusois vivent de leur travail et de leur industrie, il en est peu qui embrassent la profession des armes, et moins encore qui cultivent les lettres. Ils n'aiment ni la chasse, ni à monter à cheval, ni aucun exercice qui les fatigue. En été, les nobles et même beaucoup d'autres

Dalmatie.

citoyens se reposent ordinairement sur un lit depuis midi jusqu'à trois heures, pour laisser passer la grande chaleur. Les parens et les amis mangent rarement ensemble: mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on ne permette dans la ville, ni cabaret ni auberge.

Le gouvernement de Raguse est aristocratique; le grand conseil, composé de nobles qu'on y reçoit à vingt-quatre ans, en élit un autre formé de soixante membres, et nommés les *prégati* ou les *priés*, chargés du fardeau de l'administration. Ce sont eux qui créent les magistrats, nomment le doge, appelé *recteur*, disposent de toutes les charges, ont le département de la guerre et de la paix, reçoivent et envoient des ambassadeurs. Leur emploi ne dure qu'un an. Le recteur, qui est le chef de la république, change tous les mois, soit par la voie du sort, soit par celle du scrutin. Durant son administration, il demeure au palais, et porte la robe ducale, c'est-à-dire, un long habit de soie à larges manches. Ses appartemens ne sont que de cinq ducats par mois.

Les portes de la ville ne sont ouvertes que quelques heures par jour, tant cette

république est attentive à la conservation de sa liberté. Aucun citoyen n'y porte l'épée; aucun noble ne peut découcher sans en donner avis au sénat. Les étrangers qui, la nuit, se trouvent dans la ville, sont enfermés sous la clef. Dalmatie.

Les revenus de la république ne passent pas cent mille ducats. Le tribut annuel qu'elle paye au grand seigneur, pour conserver sa protection, se monte à vingt mille, y compris les frais de l'ambassade qu'elle lui envoie tous les trois ans.

Les Ragusois suivent en tout la croyance et les cérémonies de l'église romaine, avec cette seule différence, qu'après avoir lu l'évangile en latin, ils le répètent en esclavon pour le peuple. On permet les exercices publics de leur culte aux Arméniens et aux Mahométans.

Fin du huitième Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le huitième Volume.

SUITE DU VOYAGE EN ALLEMAGNE.

Voyage en Hongrie, de Robert Townson, publié à Londres, en 1797.

Voyage de l'Istrie et de la Dalmatie, fait en 1782.

Fin de la Table des Chapitres du huitième Volume.

